



Musées et musées-mémoriaux urbains consacrés à la Shoah : mémoires douloureuses et ancrages géographiques. Les cas de Berlin, Budapest, Jérusalem, Los Angeles, Montréal, New York, Paris, Washington.

Dominique Chevalier

► To cite this version:

Dominique Chevalier. Musées et musées-mémoriaux urbains consacrés à la Shoah : mémoires douloureuses et ancrages géographiques. Les cas de Berlin, Budapest, Jérusalem, Los Angeles, Montréal, New York, Paris, Washington.. Anthropologie sociale et ethnologie. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2012. <tel-00822009>

HAL Id: tel-00822009

<https://theses.hal.science/tel-00822009v1>

Submitted on 13 May 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Dominique CHEVALIER

**Mémoire pour l'obtention de l'Habilitation à diriger des recherches
Université de Paris I**

***Musées et musées-mémoriaux urbains consacrés à la Shoah :
mémoires douloureuses et ancrages géographiques.
Les cas de Berlin, Budapest, Jérusalem, Los Angeles,
Montréal, New York, Paris, Washington.***

tome 2 : Œuvre scientifique



Jury :

Maria GRAVARI-BARBAS, Professeure, Université de Paris1, garante

Christian GRATALOUP, Professeur, Université de Paris 7

Robert HERIN, Professeur émérite, Université de Caen

Isabelle LEFORT, Professeure, Université de Lyon 2

Denis PESCHANSKI, Professeur, Université de Paris 1

Vincent VESCHAMBRE, Professeur, École Nationale Supérieure d'Architecture Lyon

À la mémoire de

Marie-Claude, mon amie d'enfance

Maurice, mon père

Catherine, ma sœur.

**Musées et musées-mémoriaux urbains
consacrés à la Shoah :
mémoires douloureuses et ancrages
géographiques.**

*Les cas de Berlin, Budapest, Jérusalem, Los Angeles,
Montréal, New York, Paris, Washington.*

*« Tu as compté mes pas de vagabond.
Dans ton outre, recueille mes larmes.
N'est-ce pas dans ton livre ? »*

Psaume 56, verset 9, attribué à David.

*[...] Il y a dans ce monde nouveau tant de gens
Pour qui plus jamais ne sera naturelle la douceur
Il y a dans ce monde ancien tant et tant de gens
Pour qui toute douceur est désormais étrange
Il y a dans ce monde ancien et nouveau tant de gens
Que leurs propres enfants ne pourront pas comprendre
Oh vous qui passez
Ne réveillez pas cette nuit les dormeurs.*

Chanson pour oublier Dachau.

Louis ARAGON, 1947.

Remerciements

Il m'est agréable, au terme de la rédaction de ce second volume de l'Habilitation à Diriger des Recherches de procéder aux remerciements des personnes ou institutions sans lesquelles ce travail n'aurait jamais abouti et qui ont contribué, d'une manière ou d'une autre, à la réalisation de ce travail.

Je n'aurais pu mener à bien ce travail d'HDR si je n'avais bénéficié d'un semestre sabbatique. Ma sincère gratitude va donc à l'Université Lyon 1 Claude Bernard, et à l'IUFM de Lyon pour la confiance qu'ils m'ont prodiguée à travers l'octroi de ce congé (Septembre 2011- Février 2012). Semblablement, les membres du laboratoire LISST-Cieu (UMR 5193) auquel j'appartiens maintenant depuis une dizaine d'années ont toujours témoigné d'un intérêt grandissant, propice à l'activité de recherche, et j'ai pu bénéficier du soutien de ses directeurs successifs, les Professeurs Jean-Paul Laborie, Marie-Christine Jaillet, Denis Eckert et, aujourd'hui, Olivier Pliez.

Cette recherche, par sa vastité géographique, a nécessité un investissement certes intellectuel, mais également financier. Je remercie donc tout particulièrement l'IUFM de Lyon, l'Université Lyon1 Claude Bernard et mon laboratoire toulousain pour l'aide matérielle qu'ils m'ont apportée à plusieurs reprises. J'ai bénéficié également de l'assistance généreuse de l'École internationale pour l'enseignement de la Shoah à Yad Vashem en 2007, 2008 et 2011, et de l'Institut Français de l'Éducation, en 2011 pour mon déplacement en Israël.

Ma gratitude va également aux personnes qui m'ont reçue ou que j'ai croisées, dans chacun des musées, et qui ont accepté, toujours avec bienveillance, de répondre à mes questionnements. La liste est longue : Simon Perego, au Mémorial de la Shoah de Paris ; Diane Afoumado, Lead Researcher à l'United States Holocaust Memorial Museum de Washington, DC ; Julie Guinard, Coordinatrice du Centre commémoratif de l'Holocauste à Montréal ; Ariel Nahmias, Anna Stocker, Alain Michel et Shlomo Balsam de l'École internationale pour l'enseignement de la Shoah à Yad Vashem, Jérusalem ; Michal Gans, directrice des relations internationales du Musée des Combattants des Ghettos, Beit Lohamei Haghetat, Israël ; Dr. Ulrich Baumann, Stellvertreter des Direktors Wissenschaftlicher Mitarbeiter Stiftung du Denkmal für die ermordeten Juden Europas de Berlin ; Dr Vladimir

Melamed, Archivist/Historian , Mark A. Rothman, Executive Director et Marie Kaufman, du Los Angeles Museum of the Holocaust ; Brigitte Sion, Director of Learning and Engagement at Central Synagogue, New York ; André Kosmicki, fondateur de l'association *Valiske*. J'en oublie forcément, qu'ils ou elles me le pardonnent.

Ce travail ne serait pas ce qu'il est sans le soutien et les conseils avisés de Michelle Zancarini-Fournel, Professeure émérite d'Histoire contemporaine à l'Université Lyon 1 (IUFM de Lyon), et d'Antoine Coppolani, Professeur d'Histoire contemporaine à l'Université Paul-Valéry, Montpellier. Leurs commentaires avisés, leurs amicales et affectueuses critiques ont été d'un formidable réconfort, notamment dans les périodes de doutes, où, engloutie par la thématique du sujet, j'en arrivais à éprouver, somatiquement, des maux divers. Leurs mots m'ont été chers. Ma dette à leur égard est immense.

Plusieurs personnes ont relu, entièrement ou en partie, ce volume. Je leur dois des remerciements particuliers. La liste est longue, forcément, mais je souhaiterais décerner une mention toute spéciale à Gilles Boyer, PRAG à l'Université Lyon 1 (IUFM de Lyon) pour sa relecture attentive, et à Yann Calbérac, ATER à l'Université Paris-Sorbonne (IUFM de Paris) qui, pendant la session orale 2012 du Capes d'histoire-géographie, s'est passionné pour le sujet. J'ai eu un immense plaisir à échanger avec lui, ses conseils étaient toujours judicieux. Merci également à Chloé Yvroux¹, doctorante à l'Université Paul Valéry, pour son aide précieuse dans la réalisation des cartes.

Enfin, je tiens à exprimer mes sincères remerciements à Maria Gravari-Barbas qui a accepté d'être la garante de ce travail. Sa confiance me touche. Merci également à Christian Grataloup, Robert Hérin, Isabelle Lefort, Denis Peschanski et Vincent Veschambre qui ont accepté de siéger à mon jury.

Last but not least, mes pensées se tournent vers ma famille, qui s'est pliée, au cours de ces derniers mois, à ma vie en pointillés. Ma grand-mère Anna, si mécontente que je choisisse *allemand* en seconde langue au collège, aurait sans doute apprécié ce travail sur la spatialisation de la mémoire.

¹ Elle travaille sur les représentations du conflit israélo-palestinien en France. Laboratoire GRED (Gouvernance, risque, environnement, développement), Montpellier III.

Introduction générale

Voici un travail qui propose (encore) d'étudier la mémoire de la Shoah. Si ce champ a déjà été amplement labouré par de nombreux chercheurs, notamment historiens, cette fois c'est par une géographe que le terrain sera exploré, car ce sont précisément les différentes formes de spatialités mémorielles qui seront au cœur de cette étude et en constitueront la clef de voûte. En effet, la thématique de la mémoire² ne constitue pas uniquement un « bon gibier pour historiens », pour reprendre l'expression de Jean-Pierre Rioux³, même si la paternité du concept de « lieux de mémoire » revient à l'historien Pierre Nora⁴. À la lecture de l'introduction de cette somme magistrale, le lecteur comprend rapidement que la géographie, contrairement à la sociologie ou l'anthropologie, ne sera pas convoquée pour comprendre cette notion de « lieux de mémoire ». L'aspect spatial de ces lieux compte peu, ce qui, bien sûr interroge quiconque s'intéresse aux problématiques géographiques. Bernard Debarbieux a été l'un des premiers géographes à réagir : « Cette décision de détacher le lieu de son assise géographique est discutable. Certes la langue française autorise à parler de lieu hors de tout contexte géographique (un non-lieu, un lieu commun etc...), mais le sens commun l'y rattache volontiers »⁵. Au cours de la décennie 1990, d'autres auteurs s'intéressent à cette question des « lieux spatiaux » ; c'est le cas d'André Micoud qui invente et étudie les « hauts lieux⁶ ». Selon lui, un haut lieu est « un lieu à la fois exemplaire, expérimental et exceptionnel. Ce sont ces trois « ex », qui en font des lieux où, paradoxalement, l'utopie a lieu [...] »⁷. Jean-Luc Piveteau⁸ se préoccupe quant à lui des relations entre mémoire, lieu et territoire, et finalement la publication de « *Lieux d'histoire, essai de géohistoire*

² Nous entendons ici par « mémoire » à la fois le concept de « mémoire collective » tel que l'a défini le sociologue français Maurice Halbwachs, repris ensuite par les historiens, et celui de « les lieux de mémoire » tel que Pierre NORA l'a théorisé dans son ouvrage majeur : Pierre NORA, (Dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque illustrée des histoires », 1984-1992, 3 tomes.

³ Citée in Philippe POIRRIER, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Points Seuil, 2004, p. 333.

⁴ Pierre NORA, *Op. Cit.*.

⁵ Bernard DEBARBIEUX, « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétoriques », *L'Espace géographique* 1995-2, pp. 97-102.

⁶ André MICOUD, *Des Hauts Lieux. La construction sociale de l'exemplarité*, Paris, CNRS Périodiques, 1998.

⁷ André MICOUD, (2006) Entretien avec André Micoud : un hermèneute en prise avec ses objets, Dumain A., Dejeans D., Lambelet A., *Ethnographiques.org*, n°9 [en ligne] <http://www.ethnographiques.org/2006/Dumain,et-al>, page consultée le 1er février 2012.

⁸ Jean-luc PIVETEAU, « Le territoire est-il un lieu de mémoire ? » *L'Espace géographique* 1995/2, p. 113-123.

systématique » par Christian Grataloup⁹ apparaît comme une réponse synthétique, émanant d'un géographe, aux « *Lieux de mémoire* » de Pierre Nora.

L'hypothèse de ce travail consiste à comprendre pourquoi et comment ces lieux de mémoire constituent des objets spatiaux à part entière, et à montrer qu'ils constituent d'authentiques lieux, non pas au sens naturaliste, matérialiste et positiviste, mais en tant qu'actants dotés d'une capacité d'actions - qui nécessitent des stratégies discursives – lesquelles combinent des émotions, des valeurs, des croyances et des appartenances, qui agencent et produisent des identités individuelles et/ou collectives .

La notion de mémoire est fondamentalement polysémique. Elle est à la fois à court et/ou long terme, collective et/ou individuelle, liée parallèlement aux capacités motrices, aux faits et/ou aux émotions. Marcel Proust distingue une mémoire volontaire, résultat d'un effort de mémoire, et une mémoire involontaire, non pas chronologique mais « réminiscence », « immédiate, délicieuse et totale déflagration du souvenir » advenant par « le miracle d'une analogie », qui fait « échapper au présent » et « retrouver les jours anciens »¹⁰. Temps perdu et temps retrouvé, où temps et espaces se conjuguent douloureusement. Philippe Gervais-Lambony montre, à propos de son travail mené sur les questions de mémoire en Afrique du Sud, combien la nostalgie est un sentiment essentiellement spatial ; elle est, selon lui, « autant regret de l'espace d'un temps perdu que regret du temps d'un espace perdu : ce que l'on se remémore, ce que l'on regrette est à la fois espace et temps, et si ce souvenir est difficile à supporter, c'est parce qu'il est à la fois présent (ici et maintenant) et inaccessible (ailleurs et d'un autre temps)¹¹ ». Le yiddish, la culture yiddish, et le *Yiddishland*¹² dans son ensemble, s'insèrent incontestablement dans cette définition, douloureuse, de la nostalgie. Mais la mémoire de la Shoah n'est pas *que* douloureuse au sens proustien, elle est avant tout traumatique, pour les survivant-e-s et pour leurs descendant-e-s¹³ ; elle implique une

⁹ Christian GRATALOUP, *Lieux d'histoire, essai de géohistoire systématique*, GIP Reclus, Coll. Espaces modes d'emploi, 200 p, 1996.

¹⁰ Marcel PROUST, *Le Temps retrouvé*, Paris, Gallimard, 1954, p.228.

¹¹ Philippe GERVAIS-LAMBONY, "Nostalgies citadines en Afrique Sud.", *EspacesTemps.net*, Textuel, 07.05.2012

¹² Silvain GERARD et Henri MINCZELES donnent une très belle définition du Yiddishland dans leur ouvrage *Yiddishland*, Gingko Press, 1999, 587p, p.7: «La question est de savoir si *Yiddishland* est un pays mythologique ou non. Il n'a pas de capitale, ni de gouvernement, ni de ministres, ni non plus de bureaux, ni d'administrateurs ou de bureaucratie. C'est un concept culturel qui émane du yiddish, une langue juive parlée par environ onze millions de personnes à la veille de la seconde guerre mondiale. *Yiddishland* était, très simplement, le lieu où l'on parlait yiddish. Autour de la langue yiddish, se trouvait la *yiddishkeit*, un amalgame culturel pluraliste. *Yiddishland* était plus qu'un pays, c'était un continent inconnu!».

¹³ De nombreux ouvrages ont été consacrés à ces traumatismes. Citons notamment Helen EPSTEIN, *Le traumatisme en héritage*, La Cause des Livres, 2005 et Yoram MOUCHENIK « *Ce n'est qu'un nom sur une liste*,

dimension géopolitique et politique de ferme condamnation des intolérances qui conduisent aux politiques d'exclusion, puis, dans ce cas précis, d'annihilation.

La mémoire convoque à l'unisson des mécanismes d'accumulation et des processus dynamiques de recomposition des représentations sociales partagées. Maurice Halbwachs¹⁴, qui a consacré une partie de ses travaux à son analyse, a identifié les mémoires individuelles et collectives comme instruments au travers desquels le groupe social établit son rôle central dans la vie de l'individu. Celui-ci se tourne vers le passé, le sien ou celui de son groupe d'appartenance, en s'aidant plus ou moins des cadres sociaux dans lesquels il vit¹⁵. L'auteur inscrit cette réflexion à la rencontre de plusieurs disciplines, l'histoire, la sociologie, l'anthropologie, la philosophie et la psychologie. Mais là encore, la géographie figure parmi les grandes absentes des sciences humaines et sociales mentionnées. Oren Mayers¹⁶ mentionne que les mémoires collectives n'existent pas par elles-mêmes mais qu'elles se concentrent sur les rituels et les commémorations. Walter Benjamin¹⁷ rappelle que la mémoire ne peut être comprise que par rapport à des expériences vécues, toujours réinterprétées au présent. Enfin, selon François Hartog¹⁸, elle recouvre des réalités diverses et différentes formes de présence du passé. D'une manière générale, peu ou pas de place accordée aux problématiques spatiales chez ces auteurs¹⁹ qui s'intéressent à la mémoire.

L'histoire de ce travail repose pourtant sur un « choc géographique », dans un lieu où tout portait à s'intéresser à l'histoire. À l'automne 2007, j'ai eu l'opportunité de participer à un séminaire organisé conjointement par l'Institut National de Recherches Pédagogiques²⁰ de Lyon et l'École Internationale pour l'enseignement de la Shoah à Yad Vashem. Depuis longtemps et pour diverses raisons, parmi lesquelles la géographie n'occupait consciemment aucune place, ce thème, avec son cortège de questions existentielles, aiguissait ma curiosité.

mais c'est mon cimetière », Traumas, deuils et transmission chez les enfants juifs cachés en France pendant l'Occupation, La pensée Sauvage Éditions, Grenoble, 2006.

¹⁴ Maurice HALBWACHS, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Alcan, 1925, et *La mémoire collective*, 1950.

¹⁵ Joël CANDAU, *Anthropologie de la mémoire*, Coll. Cursus, Armand Colin, 2005, 201p, p. 66.

¹⁶ Oren MAYERS, Musées historiques et américanisation de l'Holocauste, *Le Temps des Médias* 2005/2, N°5, p. 92-114.

¹⁷ Marc BERDET, « Benjamin, sociographe de la mémoire collective ? », *Temporalités* [En ligne], 3 | 2005, mis en ligne le 07 juillet 2009, consulté le 10 février 2012

¹⁸ François HARTOG, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, coll. « Librairie du XXI^e siècle », 2003.

¹⁹ Cette liste n'est, bien sûr, pas exhaustive.

²⁰ Institut National de Recherches Pédagogiques. Dissout en 2010, cet organisme est devenu l'Institut Français de l'Éducation, intégré à l'École Normale Supérieure de Lyon.

C'est donc avec entrain que je m'inscrivis²¹ à cette formation. Yad Vashem, donc, pendant une semaine, par une fin de mois d'octobre particulièrement ensoleillée. Et voilà que, sur la Colline du Souvenir (en hébreu *Har Hazikaron*), les déchirures de l'histoire m'aspiraient soudainement vers des questionnements spatiaux, politiques et géopolitiques. La perte de six millions de Juifs, d'une langue et de cultures spécifiques, de racines filiales, familiales tout autant que spatiales se matérialisaient ici par la production d'un espace distinctif, mélange de sacré et de profane, juxtaposition de plusieurs lieux en un seul emplacement, symbolique. Au déracinement initial succédait un nouvel enracinement. Entre ces multiples ancrages spatiaux et temporels, la mémoire, polymorphe, circulait. Les sempiternelles « questions du géographe » qu'on enseigne aux étudiants de première année devenaient envahissantes, concernant cet agencement spatio-mémoriel, cet espace-autre, cette hétérotopie²² que constituent le musée-mémorial et son complexe : « Quoi », « qui », « où », « comment », « pourquoi là ? » et « pourquoi pas ailleurs ? ». Des réponses, intuitives, affleuraient. Ce fut le commencement.

L'étude des musées incite traditionnellement à parler d'histoire, d'art ou d'architecture. Sans tomber dans « un discours victimaire répété à l'envi »²³, on peut constater que l'espace et la géographie restent, là encore, plus rarement abordés, et si la muséologie explore la spatialité des musées, elle le fait de manière « technique », à propos des espaces d'exposition. Depuis la fin de cette décennie 1990, riche en travaux sur les mémoires de toutes sortes, des géographes ont commencé à s'intéresser à cette problématique des musées, au point qu'un numéro entier de la revue *Géographie et cultures* a été consacré à la thématique « Musées, écomusées et territoires²⁴ ». Au cours de la même période, la géographe Anne Gaugue²⁵ a soutenu une thèse de géographie exclusivement consacrée aux musées. Son travail, centré sur les musées africains, privilégie une approche géopolitique. Plus récemment,

²¹ Je tiens à remercier très chaleureusement Michelle ZANCARINI-FOURNEL, Professeur en Histoire contemporaine, alors responsable du service « recherche » de l'IUFM de Lyon, pour sa confiance et l'aide financière octroyée au financement de ce séjour, alors qu'a priori mon statut de « géographe » aurait pu être un « handicap ». Un grand merci également aux personnes travaillant à l'École Internationale pour l'enseignement de la Shoah de Yad Vashem.

²² Michel FOUCAULT, Dits et écrits 1984, *Des espaces autres* (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967), in *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, octobre 1984, pp. 46-49.

²³ Yann CALBERAC et Aurélie DELAGE, « Introduction. L'approche spatiale comme moyen de compréhension et d'action sur les sociétés », Tracés. Revue de Sciences humaines [en ligne], #10/2010, mis en ligne le 30 novembre 2012. URL : <http://traces.revues.org/index4751.html>

²⁴ Revue *Géographie et Cultures*, « Musées, écomusées et territoires », n°16, 1995.

²⁵ Anne GAUGUE, *Les États africains et leurs musées. La mise en scène de la nation*. L'Harmattan, Géographie et Cultures, 1997, 230 p.

sous la direction de Christian Grataloup, Anne Hertzog²⁶ a soutenu une thèse de doctorat associant la question des musées à celle des lieux géographiques de mémoire en Picardie, et Christine Chivallon²⁷ s'est intéressé à la muséographie en lien avec la mémoire aux Antilles françaises. Depuis, l'intérêt accru des géographes pour les questions de patrimoine et de cultures a contribué à banaliser leur intérêt pour l'objet, de telle sorte que Anne Hertzog l'affirme dans le titre d'un article : « Quand les géographes visitent les musées, ils y voient des objets... de recherche »²⁸.

La question de la politique mémorielle et patrimoniale de la Shoah, dans sa dimension spatiale, n'a toutefois jamais été abordée en géographie, à notre connaissance. Aux États-Unis, le champ des « *Holocaust Studies* » est tout particulièrement développé, notamment dans les départements d'histoire, de littérature ou de civilisation européenne ou allemande, et d'études juives. Par exemple, James E. Young, professeur d'études anglaises et juïques à l'Université du Massachusetts, interroge depuis plusieurs années la notion de mémoire de l'Holocauste à travers l'édification de musées et mémoriaux, mais ses travaux sont rarement traduits en français²⁹. Dans la perspective des *Performance Studies*, et dans le cadre de son PhD³⁰, Brigitte Sion a travaillé les questions de mémoire à propos du Mémorial de l'Holocauste de Berlin et du Mémorial des Disparus de Buenos Aires. Mais ni l'un ni l'autre ne se revendiquent géographe, ce qui n'a d'ailleurs rien d'étonnant si on pense à la structuration académique étasunienne où l'on raisonne en champ et non en discipline.

Le projet de ce volume, précisément, repose sur le pari d'étudier, sous l'angle géographique, les différentes formes de territorialités et de mémorialités des principaux musées urbains mondiaux consacrés à la Shoah. *Territorialités* dans une acception géographique, au sens où Claude Raffestin³¹ l'utilise, c'est-à-dire comme un « ensemble des relations qu'une société entretient non seulement avec elle-même, mais encore avec l'extériorité et l'altérité, à l'aide de médiateurs, pour satisfaire ses besoins dans la perspective d'acquérir la plus grande autonomie possible, compte tenu des ressources du système » ; et

²⁶ Anne HERTZOG, thèse de doctorat *Là où le passé demeure. Les musées de Picardie : étude géographique. Une contribution à l'étude des lieux géographiques de mémoire*, Université Paris VII Denis-Diderot, 2004.

²⁷ Christine CHIVALLON, « Rendre visible l'esclavage, Muséographie et hiatus de la mémoire aux Antilles françaises », *L'Homme*, 2006/4 n°180, p.7-41.

²⁸ Anne HERTZOG, « Quand les géographes visitent les musées, ils y voient des objets... de recherche », *L'Espace géographique*, 2004/4 tome 33, p. 363-368.

²⁹ James E. YOUNG, « Écrire le monument : site, mémoire, critique », *Annales ESC* 48 (3), 1993, p. 729-743.

³⁰ Brigitte SION, *Absent Bodies, Uncertain Memorials: Performing Memory in Berlin and Buenos Aires*. Lanham, Maryland: Lexington Books, À paraître.

³¹ Claude RAFFESTIN, 1997, « Réinventer l'hospitalité » in *Communications*, n°65, Paris, p.165-177, 1997, p. 165.

mémorialités dans le sens où il existe bien des conditions, politiques, géopolitiques et sociales, de mise en récit mémoriel. Denis Peschanski³² postule à cet égard qu'il existe des régimes de mémorialités, comme il existe des régimes d'historicité³³. Il s'agit, dans les deux cas, de comprendre comment, dans une société donnée, passé, présent et avenir s'articulent. Cette distinction entre les deux modes de régimes repose sur une rupture du couple histoire-mémoire, la mémoire devenant en soi un objet d'étude. Ces mémorialités s'expriment bien sûr à différents niveaux scalaires, entrent éventuellement en conflit avec les mises en récit d'autres mémoires, et produisent parfois des « concurrences de victimes »³⁴. Les connexions entre échelles spatiales, échelles temporelles et échelles mémorielles, corrélées aux relations des rapports sociaux /spatiaux permettent la co-construction et la co-production de lieux de mémoires singuliers.

Cette prise en compte d'une problématique spatiale de la mémoire de la Shoah s'inscrit dans des ancrages géographiques théoriques diversifiés.

Un questionnement géopolitique tout d'abord : comment et jusqu'où un régime politique peut-il utiliser la mémoire d'un événement traumatique aussi considérable que la Shoah à des fins de politiques intérieures et extérieures ? Par quels biais discursifs et par pratiques ? Dans son ouvrage « *Comprendre la géopolitique* », Frédéric Encel³⁵, élève d'Yves Lacoste, regrette précisément que l'usage politique d'une mémoire génocidaire ne soit quasiment jamais abordé dans les analyses de type géopolitique. Ce travail, bien qu'il ne s'inscrive pas spécifiquement dans une démarche géopolitique, tente d'aborder cette question d'une possible instrumentalisation de la mémoire de la Shoah à des fins politiques et stratégiques.

Une problématique territoriale ensuite. Un territoire advient lorsque des acteurs, sous l'effet de divers concours de circonstances, font émerger une question, une revendication, qui se traduit par la « fabrique » d'un territoire. Claude Raffestin³⁶ parle « d'écogénèse territoriale » pour mentionner cette production territoriale, tandis que plus récemment, Michel

³² Denis PESCHANSKI, « Mémoires et 'grand récit' », MédiaMorphoses. Les Chantiers de la mémoire. INA. *Médias*, Été 2012, n°33. Denis PESCHANSKI (CNRS, CHS, Paris) est responsable scientifique avec Ed BERENSON (New York University et UMI « Transitions ») du séminaire transatlantique *Mémoire et mémorialisation. Représenter le trauma et la guerre*. L'année 2011-2012 a plus spécifiquement été consacrée au thème des mémoriaux. Ces séances, auxquelles j'ai assisté, avaient lieu dans les locaux de l'INA ; ils ont permis d'appréhender la notion de mémoires traumatiques et de mémoriaux de manières pluri et inter disciplinaires.

³³ François HARTOG, *Op. Cit.*

³⁴ Jean-Michel CHAUMONT, *La concurrence des victimes*, La Découverte, 2002, 384 p.

³⁵ Frédéric ENCEL, *Comprendre la géopolitique*, Seuil, Coll. Essais, 2011, 244p, p. 174.

³⁶ Claude RAFFESTIN, "écogénèse territoriale et territorialité", in *Espaces, jeux et enjeux*, Franck AURIAC et Roger BRUNET (dir), Fayard, 343p, pp. 175-185.

Lussault³⁷ évoque les « actions spatiales des opérateurs sociaux ». C'est précisément la dimension spatiale des actes de ces acteurs sociaux, les actions de ces divers opérateurs, telles qu'elles s'inscrivent dans les territoires (territoires nationaux, urbains et muséaux) que nous examinerons. Ceux-ci sont le produit d'images hybrides composées de matérialité (la ville, l'architecture, les objets exposés) et d'idéalités composites (les idéologies territoriales, nationales, les mémoires collectives, familiales, communautaires et individuelles et les valeurs humanistes). Ces territoires supposent des mobiles, des intentions, des genèses, mais aussi des attendus politiques, idéologiques et cognitifs, des rapports de force, des configurations particulières pour accompagner cette production. Enfin, ces territoires, à l'échelle des musées, engendrent des actions et des pratiques. Ces dispositifs peuvent, à leur tour, devenir des actants³⁸ dans la mesure où ils permettent la circulation de savoirs et co-construisent une histoire de la mémoire de la Shoah aux extrémités d'un *continuum* entre deux espaces distincts : en Europe, les lieux de vie d'une judaïté perdue et les lieux de destruction ; *in situ*, le lieu d'implantation et de commémoration de ce souvenir. Les musées et mémoriaux consacrés à la Shoah s'inscrivent dans des logiques spatiales multiples qui varient selon les focales classiques de l'analyse géographique : sites, situations, lieux, aires et réseaux, lesquels se trouvent travaillés par le processus de mondialisation, et des dynamiques à la fois morales, éducationnelles, économiques et touristiques. Mondialisation de la Shoah³⁹ en termes mémoriels et mondialisation des moyens de communication induisent des mouvements, des processus qui déplacent l'idée de société comprise comme un système territorialement limité dans ses contextes sociaux, spatiaux et temporels traditionnels. Daniel Lévy et Natan Sznajder⁴⁰ montrent que la mémoire de la Shoah ne peut être réduite, conceptuellement et empiriquement à un territoire fixe, et Jeffrey Alexander⁴¹ souligne combien l'Holocauste est devenu à la fois la représentation symbolique dominante du Mal et le soubassement d'un universalisme moral supranational. La mémoire du génocide des Juifs et la nouvelle « culture des Droits » sont liés, si bien que la Shoah constitue un concept

³⁷ Michel LUSSAULT, *De la lutte des classes à la lutte des places*, Grasset, 2009, 221p.

³⁸ « Actant », selon la définition donnée par Michel LUSSAULT dans le « *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* », Jacques LEVY et Michel LUSSAULT (Dir.) Belin, 2003, 1033 p. p. 38, désigne une réalité sociale, humaine ou non-humaine, dotée d'une capacité d'action.

³⁹ Henry ROUSSO, « Vers une mondialisation de la mémoire », *Vingtième Siècle, Revue d'histoire*, 2007/2 n°94, p. 3-10.

⁴⁰ Daniel LEVY, Natan SZAIDER, *The Holocaust and Memory in the Global Age*, Temple University Press, Philadelphia, 2006, 234p, p. 26.

⁴¹ Jeffrey ALEXANDER, « On the Social Construction of Moral Universals : The Holocaust from War Crime to Trauma Drama », 2002, *Europea, Journal of Social Theory* 5, no.1 : 5-85.

« déraciné » spatialement et temporellement pour évoquer d'autres actes d'injustice et d'autres mémoires nationales traumatisantes à travers le monde.

Ce travail s'inscrit également dans une réflexion anthropologique sur l'espace. La notion de *géographicité*, dans sa double acception, sera omniprésente. Marie-Claire Robic⁴², dans un article consacré à la définition de ce terme, en détaille les deux significations possibles : considérer, d'une part, ce qui, dans un objet, relève spécifiquement de la géographie, et appréhender, d'autre part, la relation existentielle établie entre l'homme et son espace, telle qu'Eric Dardel⁴³ l'a définie dans son ouvrage *L'homme et la terre*. Je chercherai donc, à travers ce travail, à étudier ce qui, dans les musées et mémoriaux spécifiquement consacrés à la Shoah, s'inscrit dans des problématiques spatiales, entre expériences intérieures et mondes externes, liant subjectif et objectif, sans réprimer par ailleurs une géographicité plus personnelle puisque, par définition, mes perceptions et représentations mentales ne peuvent être évacuées d'une approche phénoménologique de l'espace.

Enfin, cette réflexion s'insère dans une double filiation : une approche humaniste de la perception, sensible au rôle des structures socio-spatiales et aux rapports subjectifs des individus à l'espace ; et, quoique cela puisse paraître inutile de le rappeler tant la réaffirmation de l'espace dans le social (et réciproquement) semble aujourd'hui communément partagée, une approche sociale, attentive à la dimension spatiale des rapports sociaux⁴⁴.

Un objet, « le génocide des Juifs », et déjà deux mots ont été utilisés pour le qualifier : « Shoah » et « Holocauste ». Précisons d'emblée que nous n'utiliserons pas l'un pour l'autre, au gré de la rédaction, pour éviter de trop nombreuses et fâcheuses répétitions. Comment nommer ce génocide ? Plusieurs ont servi, et servent toujours pour nommer « l'innommable ». Dans un langage bureaucratique, le vocabulaire nazi se référait à la « solution finale de la question juive ». En Palestine sous mandat britannique, c'est le terme *Hourban* (*destruction* en hébreu) qui fut utilisé pour décrire ce qui se passait en Europe. Il est également utilisé en France, à la même période. Serge Klarsfeld le relate dans un article

⁴² Marie-Claire ROBIC, article « Géographicité », *Hypergeo*, <http://www.hypergeo.eu/spip.php?article19>, page consultée le 7 octobre 2011.

⁴³ Eric DARDEL, *L'homme et la terre*, Paris, Colin, 1952. "(...) Connaître l'inconnu, atteindre l'inaccessible, l'inquiétude géographique précède et porte la science objective. Amour du sol natal ou recherche du dépaysement, une relation concrète se noue entre l'homme et la Terre, une géographicité de l'homme comme mode de son existence et de son destin." (p. 2)

⁴⁴ Cf à cet égard la conclusion générale, rédigée par Robert HERIN, de *Penser et faire la géographie sociale. Contributions à une épistémologie de la géographie sociale*, Raymonde SECHET et Vincent VESCHAMBRE (Dir.), Presses Universitaires de Rennes, 2006.

publié dans le journal *Le Monde*⁴⁵. Lorsque la Gestapo a déporté les enfants juifs de la maison d'Izieu, la directrice, en déplacement à Montpellier pour chercher un nouveau refuge aux enfants dont elle avait la charge, reçut un télégramme codé la prévenant du passage de « Monsieur Hourban » à Izieu... Cependant, si cette désignation convenait pour évoquer la destruction du premier et du second Temple, elle s'avéra finalement bien dérisoire pour qualifier le destin des Juifs d'Europe pendant la Seconde Guerre mondiale. En deux mille pages, Raul Hilberg⁴⁶ montre combien « la destruction des Juifs d'Europe » fut un processus long et complexe et comment le mécanisme de destruction répondait à une entreprise totale.

Dans les années 1950, alors que le terme « génocide » se trouve de plus en plus régulièrement utilisé, celui de « *Holocaust(e)* »⁴⁷ fait son apparition, et se généralise grâce à la série télévisuelle *Holocaust*, adaptée du livre de Gerald Green et diffusée à partir de 1978. Plus de cent millions d'Américains découvrent cet « Holocaust ». La série et son vocable traversent ensuite l'Atlantique et s'implantent en Europe, de l'Ouest notamment, et tout particulièrement en RFA⁴⁸. L'utilisation de ce terme sera de courte durée en France. L'impact du film *Shoah* de Claude Lanzmann⁴⁹ finit par imposer l'usage du terme « Shoah », dans le champ historique, scolaire et mémoriel français. L'auteur raconte dans son autobiographie⁵⁰ que, jusqu'au dernier moment, son film, fruit de douze années de travail, n'avait pas de titre. Il disait *la chose* ou *la catastrophe* pour dire ce qu'il était advenu aux Juifs durant la Seconde Guerre mondiale. Au dernier moment, *Shoah* s'est imposé, comme « un signifiant sans signifié »⁵¹. Alors qu'on lui demandait précisément ce que ce terme signifiait, il répondit qu'il n'en savait rien. Devant le regard réprobateur de son interlocuteur, il ajouta « c'est précisément ce que je veux, que personne ne comprenne »⁵². Aux États-Unis, et plus globalement dans le monde anglo-saxon, on lui préfère toujours celui de *Holocaust*, quoique ce terme reste contesté en raison de sa signification sacrificielle.

⁴⁵ Serge KLARSFELD, « Le mot Shoah a acquis droit de cité dans la conscience des Français », *Le Monde*, 16 septembre 2011.

⁴⁶ Raul HILBERG, *La destruction des Juifs d'Europe*, 3 volumes, Folio Histoire, Gallimard, 2006, 2401 p.

⁴⁷ Holocauste vient du grec holokauston, « entièrement brûlé » et désigne un certain type d'offrandes à Dieu. In Jean-Christophe ATTIAS et Esther BENBESSA, *Dictionnaire des mondes juifs*, Larousse, Coll. A présent, 2008, 656 p, p. 213.

⁴⁸ République Fédérale d'Allemagne.

⁴⁹ Claude LANZMANN se pose aujourd'hui en gardien de cette mémoire. Cf la polémique avec l'écrivain Yannick HAENEL au moment de la parution de son livre *Jan Karski*, Gallimard, coll. L'Infini, 2009.

⁵⁰ Claude LANZMANN, *Le lièvre de Patagonie*, Folio 5113, Gallimard, 2009, 757p.

⁵¹ Claude LANZMANN, *Op. Cit.*, p.728.

⁵² Claude LANZMANN, *Op. Cit.*, p.728

Récemment, à la rentrée 2011, un débat a agité le monde de l'éducation et de l'édition des manuels scolaires. Dans les colonnes du *Monde*, Claude Lanzmann⁵³ s'indignait que, sous l'influence de Dominique Borne⁵⁴, ex-doyen de l'Inspection Générale au ministère français de l'Éducation nationale, le terme « Shoah » avait été banni des manuels scolaires, sous prétexte qu'il s'agissait d'un terme religieux⁵⁵. Dans le *Monde* du 6 septembre 2011, Luc Châtel, alors ministre de l'Éducation nationale, a répondu et assuré qu'il n'en était rien. Cette controverse montre combien l'enseignement et les questions qui touchent à la Shoah demeurent vifs, tant les possibilités de tentations négationnistes restent redoutées.

Dans ce travail, les termes « Shoah » et « Holocaust(e) » seront utilisés, en fonction de leurs origines et usages « géographiques » ; nous emploierons également les termes « catastrophe » et « judéocide⁵⁶ », pour désigner le génocide⁵⁷ commis à l'encontre des six millions Juifs. L'emploi de ce chiffre des « six millions » mérite quelques précisions. Plus d'un tiers de la population juive mondiale a péri pendant la Seconde Guerre mondiale. Grâce au travail des historiens, le nombre des victimes de la Shoah fait l'objet, depuis la fin du conflit, d'une appréciation assez précise. Le chiffre de 5,7 millions, proposé en 1945-1946 au Tribunal militaire de Nuremberg reste celui sur lequel la plupart des historiens s'accordent encore aujourd'hui⁵⁸. Avec l'ouverture des archives de l'ex-URSS et les recherches de fosses communes pour les victimes des fusillades des *Einsatzgruppen* effectuées par le père Patrick Desbois, le nombre de victimes est encore appelé à grossir. Le bilan provisoire, selon Édouard Husson⁵⁹, s'établit de la manière suivante :

⁵³ Claude LANZMANN, « Contre le bannissement du mot « Shoah » des manuels scolaires », *Le Monde*, 31/08/2011.

⁵⁴ C'est lui qui, en 1994, a écrit, en tant que doyen, le premier article majeur sur l'enseignement de la Shoah, dans le premier volume des *Cahiers de la Shoah*.

⁵⁵ Isaïe : 47,11. On trouve le terme dans la bouche d'Isaïe prophétisant à propos de Babylone : « C'est pourquoi un malheur s'abat sur toi que tu ne sauras prévenir, une catastrophe t'atteint que tu ne pourras conjurer ; la catastrophe (Shoah) t'accable soudain, sans que tu l'aies prévue ».

⁵⁶ Massacre systématique des Juifs.

⁵⁷ La Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide, adoptée par l'Assemblée Générale des Nations-Unies, le 9 décembre 1948, définit, à son article 2, le génocide de la façon suivante :

« Dans la présente Convention, le génocide s'entend de l'un quelconque des actes ci-après commis dans l'intention de détruire, ou tout ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux, comme tel

- a) Meurtre de membres du groupe
- b) Atteinte grave à l'intégrité physique ou mentale de membres du groupe
- c) Soumission intentionnelle du groupe à des conditions d'existence devant entraîner sa destruction physique totale ou partielle
- d) Mesures visant à entraver les naissances au sein du groupe
- e) Transfert forcé d'enfants du groupe à un autre groupe. »

⁵⁸ « Le bilan chiffré de la Shoah », in *Dictionnaire de la Shoah*, G. BENSOUSSAN, J-M DREYFUS, É. HUSSON, J. KOTEK (Dir.), Larousse, Collection à présent, 2009, pp. 137-138.

⁵⁹ D'après GUTMAN, repris par E. JÄCKEL, P. LONGERICH, J-H SCHOEPS (Dir.), *Enzyklopädie des Holocaust*, 1993, et cités dans « Le bilan chiffré de la Shoah », in *Dictionnaire de la Shoah*, *Op. Cit.*

Ghettos et camps de concentration	1.000.000 personnes
Fusillades	2.000.000 personnes
Centres de mise à mort et « marches de la mort »	3.000.000 personnes
Total	6.000.000 personnes

Victimes (en nombres) de la Shoah.

Le terme de « rescapés », semblablement, mérite quelques éclaircissements. Aux États-Unis, dans les années 1990, le terme de *survivors* s'est étendu à tous les Juifs ayant vécu dans les années 1930 et 1940, y compris ceux qui, déjà installés aux États-Unis à cette époque, ne se trouvaient pas en danger. Cette extension du terme est justifiée par le fait que, dans un autre contexte géopolitique, ils auraient pu être menacés par les persécutions anti-juives. Dans le sens français ou israélien, un-e rescapé-e est une personne qui a survécu à l'expérience des camps.

Selon Annette Wieviorka, la mémoire de la Shoah est devenue - pour le meilleur et pour le pire – la matrice mémorielle à laquelle on se réfère pour analyser des faits passés ou pour poser, au sein des réalités contemporaines, les bases du récit historique futur⁶⁰. Henry Rousso évoque, on l'a vu, une « mondialisation » de cette mémoire⁶¹. Sa singularité tient en effet à la place capitale qu'elle occupe dans la conscience occidentale en tant qu'événement fondateur « en négatif » ou « événement fondateur en négatif ⁶²», comme le propose Paul Ricoeur. Dans le projet nazi, *tous* les Juifs devaient être tués. Comme le constate Florent Brayard, « quelque chose, dans cette radicalité, défie le sens commun. Et la stupeur que nous ressentons pèse en nous d'un bien plus grand poids que notre effroi face à l'énormité du bilan [...] ⁶³ ». La Shoah, en tant que Catastrophe, et en tant que concept constitue un actant de récits collectifs, puissant vecteur de construction spatiale. Ce travail aborde les questions angoissantes du deuil, de la résilience, de l'oubli et de la remémoration, à l'échelle des individus, de leurs inscriptions familiales et générationnelles, mais, surtout, à l'échelle plus large des diverses collectivités dans lesquelles les humains s'insèrent.

⁶⁰ Annette WIEVIORKA, « Eichmann, un procès inaugural », *Le Nouvel Observateur*, hors-série n° 53, « La mémoire de la Shoah », décembre 2003-janvier 2004, p. 30.

⁶¹ Henry ROUSSO, « Vers une mondialisation de la mémoire », *Vingtième Siècle, Revue d'histoire*, 2007/2, n° 94, p. 3-10.

⁶² Cité par Patrick GARCIA, « L'ombre portée du passé », *Le Monde*, 15/10/2010.

⁶³ Florent BRAYARD, *Auschwitz, enquête sur un complot nazi*, Seuil, 2012, 526p, p. 22.

Quelles sont les répercussions spatiales, géographiques et géopolitiques de cette mémoire qui semble être constamment et partout présente ? Comment et par quels biais les mémoires s’ancrent-elles, ici et maintenant, pour évoquer à la fois les mondes perdus d’avant la Shoah et les lieux d’exclusion, de concentration et d’annihilation des Juifs pendant la Shoah ? Comment ces distances à la fois historiques et géographiques se conjuguent-elles en terme de circulation des savoirs, des idées et des personnes ? Telles sont les questions que nous nous poserons, à travers une analyse multi-scalaire, au cours des quatre chapitres qui suivent. Notre étude articulera en effet trois échelons d’analyse : la projection globale des mémoires politiques, idéologiques, géopolitiques et numériques de la Shoah ; les différents contextes urbains, institutionnels, culturels et politiques, aux échelles nationales et locales ; et enfin les dynamiques infra de ces musées en tant que milieux sensoriels et lieux didactiques. L’étude des différents contextes et divers terreaux dans lesquels émerge la volonté d’édifier un musée/mémorial fera l’objet du premier chapitre. Quels sont les usages politiques et géopolitiques de cette mémoire génocidaire, en terme de politique intérieure et extérieure. Quand adviennent-ils ? Quels en sont les acteurs principaux et quels discours mobilisent-ils dans l’utilisation de la mémoire de la Shoah ? Le second chapitre sera consacré à l’étude de l’inscription de ces musées et mémoriaux dans les divers tissus urbains des villes du corpus. À l’échelle régionale et urbaine, ces musées et mémoriaux occupent-ils des places singulières et des localisations signifiantes, ou, au contraire sont-ils installés au gré des opportunités foncières ? Le troisième chapitre abordera la question de l’espace des musées consacrés à la Shoah à partir d’une analyse menée à la micro-échelle du lieu⁶⁴, de ses pratiques, de ses agencements et de ses usages. Enfin, dans un dernier chapitre, nous nous demanderons quels sont les publics spécifiques de ces édifices et de leurs sites web.

C’est à travers le prisme de relations paradoxales au temps et aux usages politiques, stratégiques et géopolitiques du passé que ces nouvelles interrogations mémorielles s’inscrivent dans des commémorations, édifications de musées, de mémoriaux, patrimonialisations des objets et développement d’un tourisme de mémoire. Nonobstant ce fil d’Ariane temporel, c’est bien dans le champ d’une réflexion géographique que cette recherche s’inscrit. La très grande majorité des lieux de mémoire de la Shoah se situe en Europe (cf les deux cartes page suivante). L’Europe, d’une certaine manière, s’est construite sur les ruines

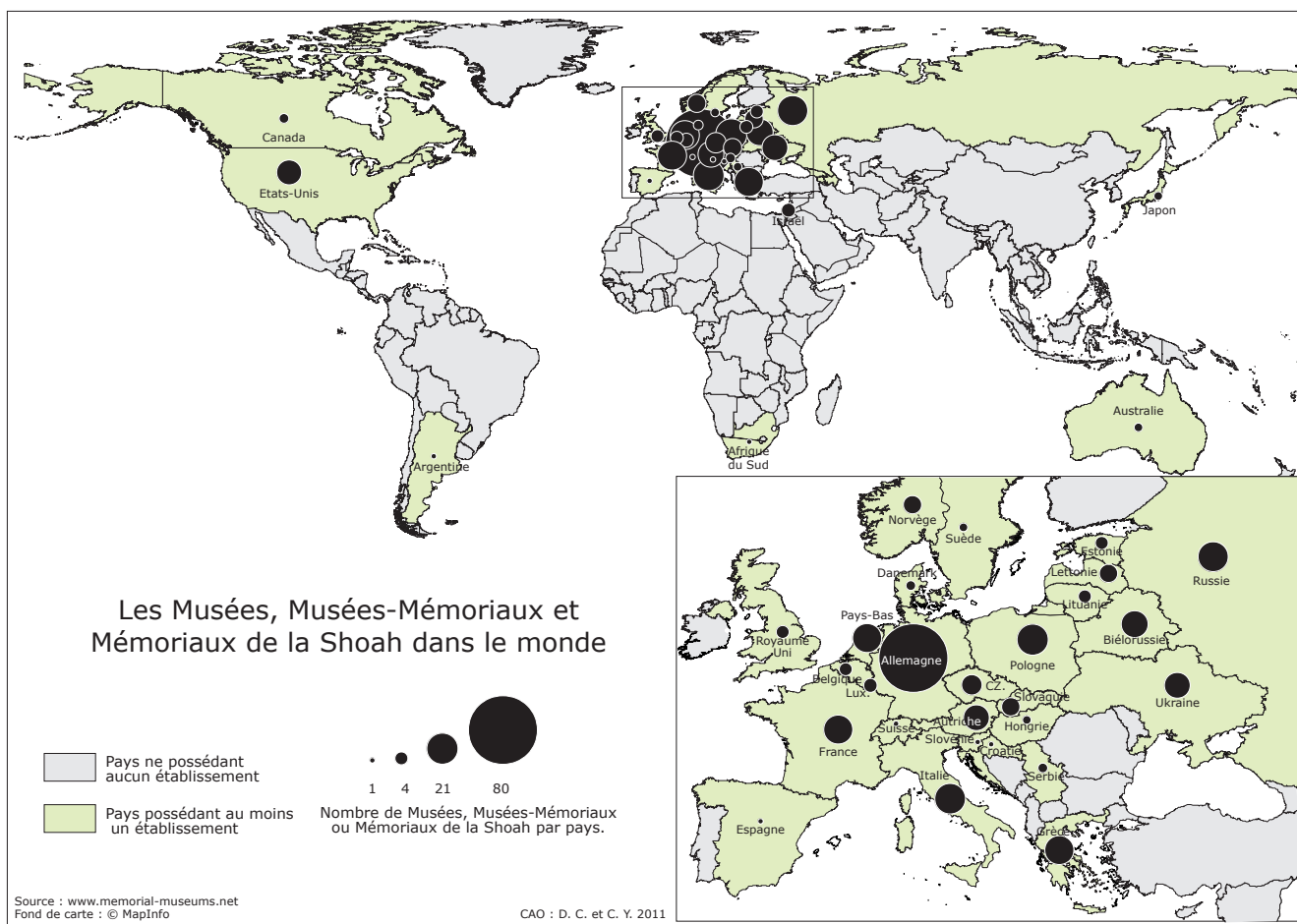
⁶⁴ « Plus petite unité spatiale complexe » selon la définition qu’en donne Michel LUSSAULT dans son ouvrage *L’homme spatial*, Seuil, La couleur des Idées, 2007, 363p, p. 98.

des chambres à gaz. Mais en dépit de cette dimension européenne, la Shoah constitue un événement mondial ; les principaux foyers historiques du judaïsme se sont déplacés de l'Europe vers l'Amérique du Nord et Israël, principalement. Et l'onde de choc des traumatismes, de ses réfugiés, a affecté l'ensemble des continents. L'existence d'une diaspora juive, pré et post-Shoah, n'est bien sûr pas étrangère à la mondialisation de cette mémoire. Selon Henry Rouso⁶⁵, la globalisation des rapports au passé relève, entre autre, de l'émergence d'un nouvel espace public mondial. De nombreuses raisons peuvent expliquer cette transnationalisation mémorielle : une visibilité accrue du négationnisme, la montée en puissance de la figure de la victime, la place croissante qu'occupent la mémoire et le patrimoine, l'émergence de nouvelles formes d'actions collectives relayées par des formes d'organisations non gouvernementales et/ou des institutions internationales, l'expression d'une demande sociale considérable, notamment en terme de tourisme mémoriel et la montée en puissance des interrogations et peurs identitaires liées pour partie à la fin de la construction géostratégique du monde par la guerre froide et à la « mondialisation ». La mémoire de la Shoah, par son ampleur et par sa nature sans précédent dans l'histoire, est désormais devenue une question mondiale.

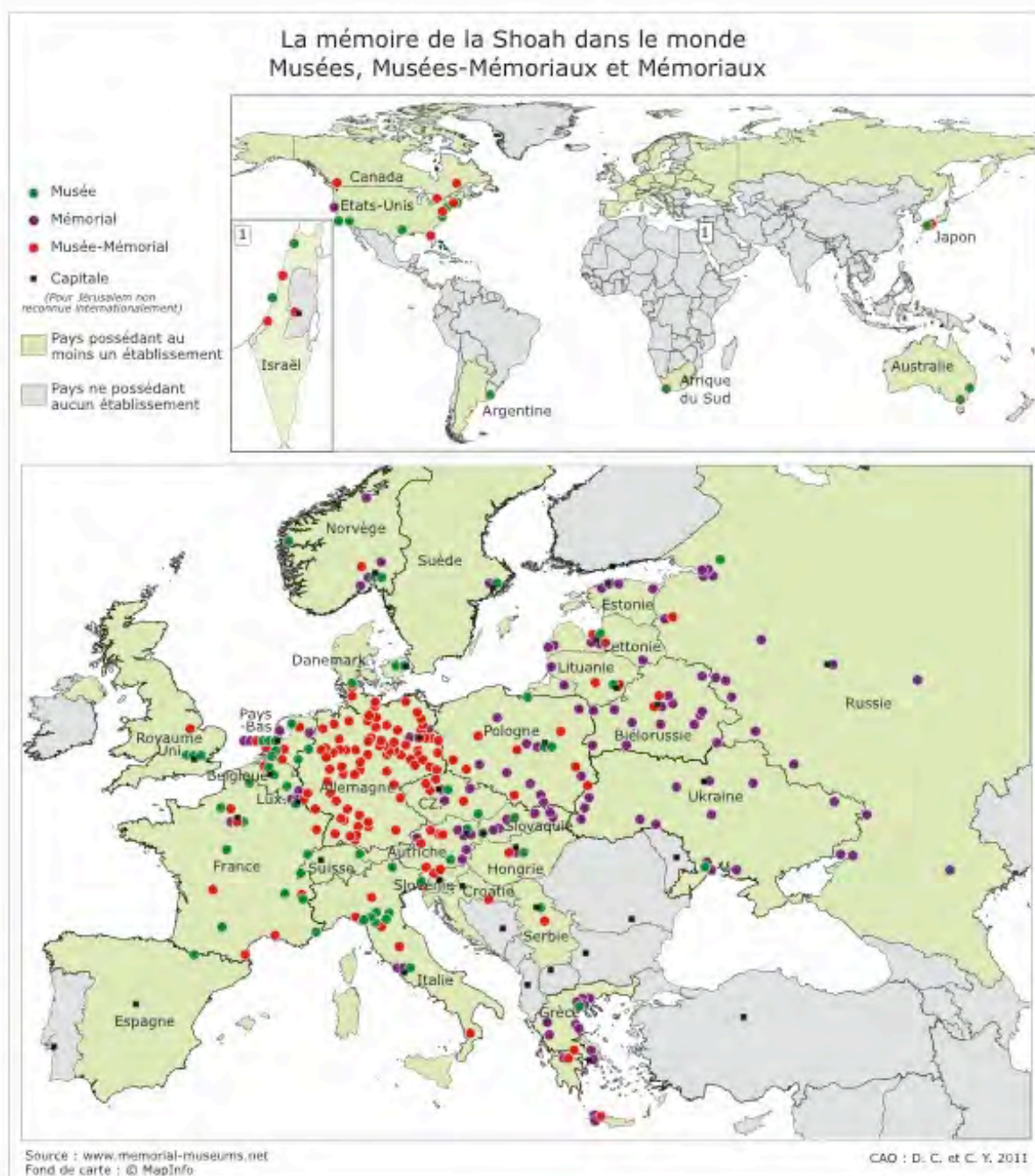
Musées, mémoriaux et musées-mémoriaux. Trois termes, pour qualifier en effet trois réalités mémorielles et architecturales différentes. Selon les statuts de l'ICOM⁶⁶ adoptés en 2007 lors de la 21^{ème} Conférence générale à Vienne (Autriche), un musée « est une institution permanente sans but lucratif au service de la société et de son développement ouverte au public, qui acquiert, conserve, étudie, expose et transmet le patrimoine matériel et immatériel de l'humanité et de son environnement à des fins d'études, d'éducation et de délectation ». Cette définition fait consensus dans la communauté internationale. Un mémorial, dans le cadre de notre travail, se caractérise par un monument commémoratif. Un musée-mémorial regroupe le plus souvent sur un même lieu une bibliothèque, un centre d'archives et de recherche, un musée et un mémorial. Ces trois formes matérielles de mémoires de la Shoah sont, selon un degré d'intensité plus ou moins important, présentes sur tous les continents.

⁶⁵ Henry ROUSSO, « Vers une mondialisation de la mémoire », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2007/2 no 94, p. 3-10, p. 5

⁶⁶ International Council of Museums (Conseil International des Musées).



Musées, Musées-Mémoriaux et Mémoriaux de la Shoah dans le monde, selon le site www.memorial-museums.net.



La mémoire de la Shoah dans le monde. Musées, Musées-Mémoriaux et Mémoriaux

Cette carte de la mémoire de la Shoah dans le monde mérite quelques commentaires. Les points de localisation des musées, mémoriaux et musées-mémoriaux correspondent à des édifices répertoriés par la fondation *Topographie de la terreur*. Ce programme, dont une

partie des résultats se trouve en ligne⁶⁷ sur Internet, est financé par la '*Task Force for International Cooperation on Holocaust Education, Remembrance and Research*' (Groupe de travail pour la Coopération Internationale sur l'Éducation, le Souvenir et la Recherche sur l'Holocauste). Ce travail n'est sans doute pas achevé. Aux États-Unis notamment, le nombre de musées est bien plus conséquent qu'il n'y paraît, puisque pratiquement chaque État possède le sien. La carte 3 du premier chapitre permet de préciser cela. Mais, malgré ces quelques manques, le travail de recensement des différentes institutions muséales est précieux car il permet de donner une très bonne idée des « vides » et des « pleins » en matière de commémoration de la Shoah.

À l'échelle européenne, à la fois théâtre du conflit et de « la récurrence des mouvements mémoriels tous azimuts »⁶⁸, quels sont les États dépourvus de musées, mémoriaux et musées-mémoriaux ? En Europe de l'Est, pour le moment, aucun édifice n'a été répertorié par la fondation *Topographie de la terreur* en Bosnie-Herzégovine, Albanie, Bulgarie et Macédoine. En Roumanie, un centre d'études hébraïques existe à Bucarest depuis 1998 ; mais il ne s'agit ni d'un mémorial, ni d'un musée, ni d'un musée-mémorial ; il ne figure pas donc pas dans cette carte. En Europe de l'Ouest, semblablement, quelques pays se singularisent. En Espagne, à part le musée de Guernica, aucune trace de musée, mémorial ou musée-mémorial. Au Portugal et en Irlande, aucun édifice n'est répertorié. Comment expliquer ces absences ?

Le discours officiel, en Espagne franquiste, a été celui d'une Espagne catholique et nationaliste, et le régime de Franco s'inscrit, de ce point de vue, dans la filiation historique des Rois catholiques et de l'Empire. Cette instrumentalisation du passé suppose une dénonciation des Juifs en tant qu'ennemis héréditaires de la nation⁶⁹, en totale justification de l'Expulsion de 1492. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, de nombreux criminels de guerre nazis transitent par l'Espagne ou le Portugal avant de se rendre en Amérique latine. La destruction des Juifs d'Europe reste donc un thème occulté jusqu'à la mort de Franco, le 20 novembre 1975. En 1976, la transition s'effectue dans un cadre consensuel et selon une rhétorique de réconciliation nationale, à savoir l'effacement du passé. Par la loi du 14 octobre 1977, tous les acteurs de la guerre et de l'après-guerre se trouvent assurés d'une amnistie générale sans procès d'épuration ni commission de vérité et de justice. Le roi Juan Carlos

⁶⁷ www.memorial-museums.net

⁶⁸ Georges MINK, « L'Europe et ses passés « douloureux » : stratégies historicisantes et usages de l'Europe », in *L'Europe et ses passés douloureux*, sous la direction de Georges MINK et Laure NEUMAYER, La Découverte, 2007, 268p, p.12.

⁶⁹ Danielle ROZENBERG, « Espagne : penser la Shoah, penser l'Europe », in *L'Europe et ses passés douloureux*, sous la direction de Georges MINK et Laure NEUMAYER, La Découverte, 2007, 268p, p.55.

entend désormais ancrer son pays à l'Europe communautaire. En 1978, il effectue une visite au camp de Mauthausen, en Autriche. Pour l'anniversaire des cinq cents ans de l'édit d'Expulsion, le souverain espagnol se rend à la grande synagogue de Madrid en compagnie du président d'Israël Haïm Herzog et de nombreuses délégations juives espagnoles et étrangères. La loi 25 du 10 novembre 1992 entérine la reconnaissance officielle du judaïsme en Espagne, et, en janvier 2005, pour la première fois, une cérémonie est organisée aux *Cortes* pour évoquer la mémoire de l'Holocauste. Mais celle-ci s'accompagne également de la résurgence mémorielle d'autres victimes du franquisme, celle des Républicains espagnols. Les « Caravanes de la mémoire », organisées par l'association *Archivo Guerra Civil y Exilio*⁷⁰, ont sillonné l'Espagne en octobre 2000 et 2002, et contribué à ouvrir la voie à un retour des mémoires. Depuis une dizaine d'années, la société espagnole se trouve travaillée par de nombreuses interrogations mémorielles ayant trait à la Guerre Civile de 1936-1939 et à la terrible répression qui lui a succédé. Les revendications portent à la fois sur l'ouverture et la mise à disposition d'archives longtemps occultées et, au-delà, sur la recherche des traces des disparus, soit parmi les soldats républicains abandonnés sans sépulture sur les champs de bataille, soit parmi les civils jetés dans des fosses communes⁷¹.

La situation du Portugal s'ancre dans un terreau quelque peu similaire. Durant la Seconde Guerre mondiale, le Portugal se trouve sous le joug du régime autoritaire du général Salazar. Officiellement, celui-ci adopte une politique neutre, mais la réalité est plus ambiguë. Certes, il permet au Royaume Uni et aux États-Unis d'utiliser ses bases aériennes des Açores ; mais il entretient aussi de fructueuses relations avec l'Allemagne nazie. Comme l'Espagne et la Suisse, le Portugal sert d'abri pour l'or nazi, volé dans les banques des pays conquis, dont une bonne partie appartient à des Juifs spoliés. Le *Wall Street Journal*⁷² a d'ailleurs récemment évoqué un dilemme inconfortable et problématique concernant ce stock de lingots d'or frappés de la croix gammée. Devant les difficultés financières du pays, un membre du Parlement allemand a suggéré que le Portugal vende à l'Allemagne ces importantes réserves d'or afin d'éponger ses dettes et d'éviter la faillite. Il s'agirait alors, selon le *Wall Street Journal*, d'un rachat par l'Allemagne contemporaine de l'or que leurs « pères » avaient volé aux Juifs d'Europe.

⁷⁰ cf notamment le texte de Odette MARTINEZ-MALER, « L'Espagne aux prises avec son passé : les trajets douloureux et ambigus de la mémoire », in *L'Europe et ses passés douloureux*, Op. Cit., pp. 65-75.

⁷¹ Un séminaire mensuel du Centre de Toulouse de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, organisé par Dominique BLANC, Marlène ALBERT-LLORCA, Dorothée DELACROIX et Valérie ROBIN AZEVEDO a spécifiquement été consacré aux *Mémoires des violences politiques* (2011-2012).

⁷² Article de Neill LOCHERY, 17 May 2011, « Portugal's Golden Dilemma », *Wall Street Journal*. Article disponible à l'adresse suivante (page consultée le 16 mai 2012) : <http://online.wsj.com/article/SB10001424052748703509104576326880547925262.html>

Le cas de l'Irlande est différent, la communauté juive ayant toujours été restreinte numériquement. Le pays était, lui aussi, officiellement neutre pendant la Deuxième Guerre mondiale, bien qu'il soit admis qu'environ cent mille Irlandais aient combattu aux côtés des Alliés⁷³, tandis qu'une poignée avait pris partie pour leurs adversaires. Cette neutralité s'est traduite par une relative indifférence officielle envers les victimes de la Shoah, pendant et après la guerre. Lors de la première journée commémorative irlandaise de l'Holocauste, le 26 janvier 2003, à l'Hôtel de Ville de Dublin, le ministre de la Justice Michael McDowell a déploré cette indifférence et présenté des excuses pour cette politique, « inspirée par une sourde culture antisémite »⁷⁴. En 2006, la chaîne de supermarchés britanniques *Tesco* a également dû présenter ses excuses après qu'une consommatrice s'est aperçue que le livre *Les Protocoles des Sages de Sion* était proposé à la vente sur son site web, en Grande Bretagne et en Irlande, dans la rubrique des ouvrages portant sur le judaïsme. Cet ouvrage, rédigé en 1901, se présente comme un plan de conquête du monde établi par les Juifs et les Francs-Maçons ; il s'agit en réalité d'un faux très clairement antisémite.

La communauté irlandaise reste à la fois soudée par la mémoire de ses propres souffrances et par la manière dont elle cultive la spécificité de sa culture celtique et sa solidarité avec le combat de la nation irlandaise pour acquérir son indépendance, y compris en Irlande du Nord, face à la violence de la politique anglaise. De ce point de vue, beaucoup d'Irlandais comparent leurs luttes à celles du peuple palestinien.

Quelques vides sur la carte de la mémoire de la Shoah dans le monde, succinctement explicités, mais, surtout, une profusion de « points »... Parmi eux, quelles localisations retenir? D'emblée, la préférence s'est portée sur les édifices urbains construits après guerre, en-dehors des lieux de destruction, des camps d'annihilation et de concentration. L'espace en tant que tel ne représente donc pas une « ressource » matérielle pour la mémoire ; en revanche, il constitue, par le biais de la métropolisation et de la concentration des actions humaines en un nombre restreint de lieux⁷⁵, une ressource idéale susceptible d'accentuer le désir de mise en avant d'une production culturelle spécifique. Grâce à des jeux d'acteurs diversifiés, la mémoire de la Shoah permet de ce point de vue à de nombreuses métropoles, occidentales essentiellement, de se faire connaître et reconnaître à des niveaux d'échelles différenciés.

⁷³ David LEESON, *Irish Volunteers in the Second World War*, Four Courts Press, 2002.

⁷⁴ <http://www.tau.ac.il/Anti-Semitism/asw2003-4/ireland.htm>, page consultée le 16 juin 2012.

⁷⁵ Pierre VELTZ, *Mondialisation, villes et territoires : une économie d'archipel*, PUF, 1996.

Toutefois, parmi ces nombreux espaces urbains, lesquels prendre en compte ? Yad Vashem s'est imposé d'emblée puisque c'est là, précisément, que les premiers questionnements s'étaient fait jour. Mais s'agissait-il uniquement d'un effet de lieu ? Ce *choc* dont j'ai précédemment parlé, à la fois émotionnel et intellectuel, était-il simplement dû au fait que je me trouvais en Israël ? J'avais l'intuition que non. Pour vérifier si mes premières hypothèses étaient valides, j'ai décidé d'appliquer empiriquement les mêmes questionnements au sujet du musée-mémorial de Paris. Jérusalem et Paris donc, parce que ces deux villes ont été les premières à ériger un monument pour commémorer le souvenir de la Shoah, alors même que les survivant-e-s demeuraient « invisibles » dans la société et dans le corps social.

Au tournant des années 1990, l'Amérique du Nord se passionne pour l'Holocauste, au point que celui-ci devient une « boussole morale »⁷⁶ à l'aune de laquelle les autres horreurs sont mesurées. Il m'a semblé impossible de ne pas aller voir sur place ce qu'il en était, d'autant que mes premières intuitions se consolidaient et m'encourageaient à poursuivre cette réflexion. Washington et New York, sur la côte Est ont spontanément été retenus : le premier parce que le *United States Holocaust Museum Memorial* est devenu une référence incontournable, et le second parce que la communauté juive new yorkaise reste importante numériquement, et influente politiquement. Sur la côte Ouest, semblablement, la Californie paraissait inévitable. Le souvenir de la Shoah, ou la mobilisation de son souvenir, y reste toujours d'actualité, comme le projet de ligne grande vitesse permettant de relier le nord au sud a pu le révéler. La SNCF était candidate pour ce concours estimé à trente-quatre milliards d'euros. Du coup, l'élu démocrate de Californie Bob Blumenfield a fait adopter une loi, en août 2010, obligeant tous les candidats du projet à faire la lumière sur leur éventuel rôle dans le transport des déportés de 1942 à 1944. Ses motivations, exprimées sur le site de l'État de Californie, étaient les suivantes : « Le cauchemar des camps de concentration a hanté les survivants, dont certains sont Américains, toute leur vie. Et aujourd'hui, la compagnie qui les a transportés vers ces camps de la mort souhaite construire un réseau ferroviaire ici en Californie, et pour certains des survivants, dans leurs propres villes. Le moins que l'on puisse faire, c'est de demander à cette société qu'elle assume la responsabilité de ses actions passées, chose qu'elle n'a jamais fait ». Des projets similaires, dans le Maryland et en Floride, ont suscité des réactions analogues. Face aux enjeux financiers de ces différents contrats américains, pour la SNCF elle-même mais surtout pour son fournisseur de trains Alstom, la

⁷⁶ Peter NOVICK, *L'Holocauste dans la vie américaine*, Paris, Gallimard, Coll. « Bibliothèque des histoires », 2001, p. 334.

direction de la compagnie ferroviaire a choisi de se repentir publiquement⁷⁷ et de redorer son image outre-Atlantique. Outre le *mea culpa* de son président, Guillaume Pépy, un véritable plan de communication sur le passé de la SNCF a été élaboré, et deux programmes éducatifs sur la Shoah, évoquant ouvertement la participation de la SNCF dans la déportation ont été mis sur pied. Par ailleurs, grâce à un don d'une centaine de milliers d'euros, les Californiens peuvent découvrir une exposition itinérante, « The Courage to Remember »⁷⁸, constituée de près de deux cents photographies retraçant l'histoire de l'Holocauste, et créée par le Centre Simon Wiesenthal, installé à Los Angeles. Même chose en Floride où la *Task Force for Holocaust Education* a accepté une subvention de quatre-vingt mille dollars de la SNCF pour financer un programme éducatif sur la collaboration de la France à la Shoah. Côte Est et Côte Ouest des États-Unis seront donc étudiées, à travers plusieurs musées et mémoriaux. L'exemple de Montréal complétera cette analyse nord-américaine.

Pareillement, une approche de la situation en Europe post-communiste semblait incontournable. Les concurrences mémorielles y sont vives et prégnantes. La Pologne, l'Allemagne (ex-RDA) et la Hongrie, à travers leurs musées et mémoriaux, alimenteront donc également cette réflexion sur la mise en place des différents récits mémoriels au sein des espaces urbains.

Je dois bien l'avouer, le chantier m'a parfois paru immense à maints égards. Pour chacun de ces édifices, une, voire plusieurs, visites ont été effectuées entre 2007 et 2012. À chaque fois, je suis restée longuement, j'ai pris des notes, observé les visiteurs, parlé avec des guides et rencontré des responsables de ces différentes institutions.

Ces ouvrages urbains, localisés dans des capitales telles que Washington, Jérusalem⁷⁹, Paris, Montréal, Berlin, Varsovie, Budapest ou dans les « villes-capitales » que sont New York, Los Angeles, San Francisco et Miami⁸⁰ répondent à un projet urbain, culturel, politique et mémoriel particulièrement ambitieux. Ils sont généralement le fruit d'architectes renommés, voire de *starchitectes* tels que Daniel Libeskind ou Peter Eisenman, pour ne citer

⁷⁷ 25 janvier 2011. Le 6 février 2012, la SNCF est allée plus loin. Elle a annoncé dans un communiqué qu'elle venait de déposer une copie de la totalité de ses archives numérisées correspondant à la période 1939-1945 au Mémorial de la Shoah à Paris, à Yad Vashem à Jérusalem et à l'Holocaust Museum à Washington.

⁷⁸ <http://motlc.wiesenthal.com/site/pp.asp?c=gvKVLcMVIuG&b=395221>, page consultée le 16 juin 2012.

⁷⁹ Le cas de Jérusalem est particulier puisque la ville n'est pas reconnue « capitale » de l'État israélien sur le plan international.

⁸⁰ Miami constitue le dernier endroit récemment visité (mai 2012). Tous ces musées ont donc fait l'objet de visites. Pour les autres musées qui seront cités dans ce volume, les informations reposent en général sur des échanges de courriels et des visites effectuées sur les sites web. Les précisions seront alors données en notes de bas de page.

qu'eux. Ces espaces mémoriels combinent à la fois des expositions permanentes et temporaires, des programmes éducatifs, des cérémonies commémoratives, une architecture hyper-symbolique, et de nombreux services pour l'accueil de touristes variés. Le curseur discursif est délicat puisqu'il convient de rester suffisamment pédagogique pour un public scolaire, nombreux, et des visiteurs de plus en plus intéressés par le tourisme de mémoire, sans diluer la dimension commémorative et symbolique que les survivant-e-s ou personnes qui ont des liens personnels avec l'histoire de la Shoah viennent y rechercher. Les mémoriaux et musées correspondent à l'objectivation d'un nouveau genre de commémoration ; ils s'adressent à des audiences transnationales, en utilisant de nouveaux répertoires de symboles, de formes et de matériels pour évoquer la Catastrophe. Ils s'inscrivent dans des substrats spatiaux et sociaux complexes.

C'est le rôle de la géographie que de contribuer à comprendre les modalités de constitutions des réalités sociales ; l'étude de la spatialité et de l'espace nourrit cette ambition de saisir le monde tel qu'il est, tel qu'il est pensé, vécu, produit et représenté.

Chapitre Un

***Matrices spatiales et historiques de l'édification des grands
musées commémoratifs de la Shoah
(Europe, Amérique du Nord et Israël)***

Si aujourd'hui le combat juif pour la mémoire et la reconnaissance du génocide est devenu un modèle et un cadre référentiel pour d'autres populations persécutées⁸¹, il n'en a pas toujours été ainsi. L'histoire de la mémoire de la Shoah se trouve en effet largement tributaire des différents contextes sociétaux et spatiaux dans lesquels elle s'est inscrite. Et à ce titre, comme le rappelle James E. Young⁸², les raisons données pour justifier l'édification des grands musées commémoratifs de la Shoah, et les différentes formes de mémoires qu'ils suscitent, sont aussi variées que les sites eux-mêmes. Ces monuments s'inscrivent à la fois dans une vie et dans un espace publics. Ils constituent ce que Michel Lussault appelle des objets spatiaux actants. Leurs arrangements matériels et idéels se cristallisent en paysages emblématiques, en espaces identitaires, en réalités spatiales singulières qui interviennent en tant que réels protagonistes d'une situation à la fois sociale et politique⁸³.

Quand, pourquoi et comment se souvenir des « Six millions de civils assassinés⁸⁴ » pour ce qu'ils furent et non pour ce qu'ils firent ? Quand, pourquoi et comment concevoir un musée et/ou mémorial national de la Shoah dans des pays aussi différents que l'Allemagne, la Pologne, la Hongrie, la France, Israël, le Canada ou encore les États-Unis ? Dans quels rapports de force ces édifices s'insèrent-ils ? Suscitent-ils, en retour, des conflits ? Quels sont les jeux d'acteurs ? L'espace des sociétés humaines étant éminemment construit, inévitablement, ces monuments se trouvent traversés par des horizons d'intelligibilité sédimentés, des dynamiques sociales, politiques, idéologiques, spatiales et esthétiques à la fois situées et contrastées. « Chaque génération présente et représente l'Holocauste d'une façon conforme à son état d'esprit », rappelle Peter Novick⁸⁵, et comme le remarque Annette Wieviorka « si la commémoration – les historiens de la mémoire le savent – a pour fonction de se souvenir ensemble d'un élément du passé, elle informe pourtant essentiellement sur le présent, un présent qui deviendra à son tour histoire »⁸⁶. Henry Rousso complète cette idée en affirmant que toute commémoration est une mise en scène d'oublis et de refoulements⁸⁷.

⁸¹ Nicole LAPIERRE « Le cadre référentiel de la Shoah », *Ethnologie française*, 2007/3 Vol.37, p. 475-482.

⁸² James. E YOUNG, *Ecrire le monument : site, mémoire, critique*. *Annales ESC*, 1993, Volume 48, N°3, p. 729-743.

⁸³ Michel LUSSAULT, *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*, Seuil, 2007, p. 170.

⁸⁴ Ce chiffre des « Six millions » a été commenté en introduction.

⁸⁵ Peter NOVICK, *L'Holocauste dans la vie américaine*, Paris, Gallimard, Coll. « Bibliothèque des histoires », 2001, p. 170.

⁸⁶ Annette WIEVIORKA, « 1992. Réflexions sur une commémoration », *Annales ESC*, 48^{ème} année, n°3, mai-juin 1993, p. 703.

⁸⁷ Henry ROUSSO, « Cet obscur objet du souvenir », in IHTP, *La mémoire des Français*, Paris, Éditions du CNRS, 1986, p. 52.

La construction de ces mémoriaux s'effectue essentiellement au cours de trois périodes distinctes, au sein de matrices sociétales, politiques et spatiales spécifiques dans lesquelles la « conscience de la Shoah » s'enracine et se renouvelle. Trois contextes différents expliquent que l'édification de ces musées/mémoriaux consacrés à la Shoah au cœur de grandes métropoles mondiales soit advenue. La première se situe dans les tourments et lendemains du génocide ; sur fond de concurrence géographique exacerbée, de nombreux projets s'échafaudent. La seconde s'enracine à la fois dans la guerre « froide » à l'échelle mondiale, et celles « des Six Jours » et « du Kippour » à l'échelle du Proche-Orient, tandis que les sociétés sont traversées par le procès Eichmann qui modifie la représentation de la Shoah, du rescapé et la stature du témoin. Enfin, la dernière s'ancre dans la finitude de la « Paix Belliqueuse⁸⁸ », lorsque s'effondre le Rideau de Fer, et que de nouvelles perspectives européennes se manifestent pour les pays de l'ancien Bloc de l'Est.

Dans les tourments et lendemains du génocide

Après avoir été une idée des bourreaux pour attester de leur victoire sur le monde juif, la question de la (re)territorialisation de la mémoire d'un peuple pensé comme voué à disparaître occasionne de nombreux débats politiques, idéologiques et géographiques. Mais la mémoire d'un crime sans précédent dans l'histoire de l'humanité est-elle, sans peine, délocalisable ? Comment conjuguer, sans trahir, les liens entre un *là-bas*, nostalgique, qui n'est plus, un *là-bas* traumatique, abîme de l'humanité, qui ne doit plus jamais être, et un *ici*, souvent fragile, et parfois en (re)construction.

Malheur aux vaincus, version Hitler

Durant la Seconde Guerre mondiale, de manière cynique, le peuple juif fut pensé comme « objet » de musée par les nazis. À Prague, un musée juif existait déjà depuis 1906, date à laquelle le ghetto de *Josefov* avait fait l'objet d'une rénovation urbaine radicale. Le musée avait donc pour vocation de documenter l'histoire, les coutumes et les traditions de la

⁸⁸ L'expression est de Raymond ARON, dans son ouvrage *Paix et guerre entre les nations* rééd. Calmann-Lévy, coll. « Liberté de l'esprit », 2001, pour qualifier la période de Guerre Froide.

communauté juive de Bohême et de Moravie, qui abritaient, avant-guerre, deux cent deux entités communautaires juives. Parce qu'elles avaient été annihilées⁸⁹, cent cinquante trois d'entre elles n'ont pu reprendre leurs activités après-guerre. Mais paradoxalement, c'est avec le Troisième Reich que la collection du musée s'enrichit. Hitler et son architecte Albert Speer avaient en effet envisagé de faire du *Jüdische Zentral Museum* un musée exotique des Juifs disparus. À cette fin, un office spécial, chargé de rassembler tout ce qui pouvait témoigner de leur extinction, réunit à Prague plusieurs milliers d'objets, numérotés et répertoriés, collectés dans les synagogues et communautés détruites.

Ironie de l'histoire, c'est une partie de cet immense pillage qui, après guerre, va constituer le fond des collections de l'actuel musée juif. Confisqué à la communauté par les autorités du pays en 1950, le musée devient « Musée juif d'État » ; il est alors quelque peu négligé et « perd » un certain nombre d'objets de grande valeur⁹⁰. Rendu à la communauté juive et nommé « Musée juif de Prague » depuis le 1^{er} octobre 1994, il abrite aujourd'hui une collection extraordinaire, notamment un *Parohet* (rideau d'arche sainte) de 1592, le plus ancien connu au monde, ainsi qu'une lignée d'objets culturels ininterrompue jusqu'au 19^{ème} siècle. En dehors d'Israël, il s'agit de la plus grande collection mondiale de *judaica*⁹¹.

Le projet Yad Vashem en Palestine

Du côté du peuple juif, en Palestine, dès août 1942, précisément parce que la perspective de disparition d'une nation dans son ensemble est effectivement à redouter, germe l'ambition de fonder un lieu de mémoire nationale pour commémorer la destruction des Juifs d'Europe. Des informations diffuses émanant des communautés juives et des dirigeants juifs des Ghettos arrivent jusqu'au *Yishouv*⁹². Si de nombreux auteurs, à l'instar de Tom Ségev⁹³ ou Idith Zertal⁹⁴, déplorent aujourd'hui l'immobilisme de l'Agence juive dans le sauvetage des Juifs d'Europe, de 1942 à 1945, l'idée d'un mémorial pour ceux qui risquent de disparaître sans descendance commence néanmoins à se développer, d'autant que le *Yishouv* craint

⁸⁹ Aujourd'hui, si l'on prend en compte les trois piliers qui constituent les fondements d'une communauté, c'est-à-dire l'étude, le *mikveh* (bain rituel) et la *cacherout* (code alimentaire), une seule communauté existe réellement, celle de Prague.

⁹⁰ Parfois retrouvés en vente au marché noir.

⁹¹ Littérature, coutumes, culture etc... juives ayant trait au judaïsme.

⁹² *Yishouv* signifie « implantation » en hébreu. C'est le terme utilisé pour désigner l'ensemble des Juifs présents en Palestine avant la création de l'État d'Israël.

⁹³ Tom SEGEV, *Le septième million*, Liana Levi, Piccolo, 1993, chapitre 4, pp. 103-119.

⁹⁴ Idith ZERTAL, *La nation et la mort. La Shoah dans le discours et la politique d'Israël*, La Découverte/Poche, 2008.

l'invasion de la Palestine par l'armée nazie de Rommel. Selon Dina Porat, « l'origine commune et le destin commun entre les Juifs du Yishouv et ceux de diaspora ⁹⁵ » favorise cette reconnaissance. Ce projet n'est d'abord discuté qu'au sein du Fonds national juif (FNJ) ⁹⁶, puis le 2 mai 1945, il est rendu public ; il se nomme *Création de Yad Vashem* ⁹⁷ à la mémoire des Juifs d'Europe disparus. Ébauche d'un plan de commémoration de la diaspora.

Dans un texte publié le 25 mai 1945, Mordekhaï Shenhavi ⁹⁸ présente un programme complet comprenant plusieurs édifices commémoratifs et des projets connexes ⁹⁹. En février 1946, Yad Vashem ouvre un bureau à Jérusalem et une antenne à Tel-Aviv ; le 2 juin 1947 le projet *Yad Vashem pour la diaspora* est exposé au public. Les 13 et 14 juillet 1947, la première conférence sur la Shoah est organisée à l'Université hébraïque de Jérusalem ; à cette occasion, la décision est prise de localiser le centre de documentation de Yad Vashem à Jérusalem. La guerre d'Indépendance de 1948 met cependant un terme temporaire à ce dessein. Il faut attendre 1950 pour que Mordekhaï Shenhavi reprenne le projet ; il s'adresse cette fois-ci directement aux institutions du nouvel État d'Israël.

Sauver, en France, ce qui peut (encore) l'être

Dans le même laps de temps, un autre projet, en France, est en gestation : celui du *Centre de Documentation Juive Contemporain*, (CDJC). En 1942, Isaac Schneersohn, homme d'affaires d'origine russe ayant fui la Russie bolchevique, émigré en France en 1920, sillonne la zone non occupée et cherche à établir des contacts avec diverses organisations juives ¹⁰⁰. Clandestinement, en avril 1943, il fonde dans son appartement grenoblois situé en zone d'occupation italienne, le Centre de documentation juive contemporaine. Au « 42 rue Bizanet » se retrouvent une quarantaine de délégués représentant les principales organisations

⁹⁵ Dina PORAT, « Attitude of the Young State of Israel toward the Holocaust and its survivors : A debate over identities and values », chapitre 8, pp. 157-173, in L.J. SILBERSTEIN, *New perspectives on Israel History : The early years of the State*, New York, Editions New York University Press, 1991, 281p.

⁹⁶ Keren Kayemeth LeIsrael –KKL-, en hébreu.

⁹⁷ Cette expression est empruntée au prophète Isaïe : « Je leur donnerai dans ma maison et dans mes murs une place et un nom... qui ne périra pas » (LVI, 5).

⁹⁸ Membre d'un *kibboutz* de l'Hashomer Hatzair, Mordekhaï Shenhavi envisageait dès 1942 une vaste entreprise de commémoration en souvenir des Juifs d'Europe assassinés.

⁹⁹ MEDYKOWSKI, W., « Les archives de Yad Vashem : un outil essentiel de la recherche sur la Shoah », in « L'historiographie israélienne de la Shoah, 1942-2007 », *Revue d'histoire de la Shoah* n°188, 2008, pp. 199-222.

¹⁰⁰ Isaac SCHEERSOHN, « La création du Centre de Documentation Juive Contemporaine », *Le Monde juif*, n° 63-64, mars-avril 1953, p. 3.

juives de France (ORT¹⁰¹, OSE¹⁰², FSJF¹⁰³, UGIF¹⁰⁴...), à l'exception des organisations communistes. Il s'agit de collecter les documents relatifs à la persécution antisémite dans le but de permettre aux Juifs de France de recouvrer leurs droits et de récupérer leurs biens une fois la légalité républicaine restaurée sur le territoire français. En septembre 1943, les nazis envahissent la zone d'occupation italienne : le CDJC cesse ses activités et met ses archives à l'abri. André Kaspi, dans son ouvrage sur *Les Juifs pendant l'Occupation*¹⁰⁵ rend un vibrant hommage au travail de Schneersohn. « En pleine guerre, une bonne année avant le débarquement de Normandie, alors que dans les camps d'extermination les nazis accomplissent leur sinistre besogne. Inconscient? Exagérément optimiste? Non, Schneersohn ne croit pas au miracle. Émigré de Russie, ancien rabbin, homme d'affaires victime des lois d'aryanisation, il applique l'immémorable recommandation du judaïsme: « Souviens-toi ». Plus tard, il s'en est expliqué : "*Mon obstination et ma persévérance, écrit-il, ma conviction ferme de la nécessité de recueillir cette documentation se renforçaient toujours davantage. [...] Je ne savais pas si je survivrais, aucun de nous ne croyait qu'il sortirait vivant de l'enfer. Mais je n'avais qu'un seul désir, aussi longtemps que je le pourrais, consigner ce qui se passait*" ». L'objectif est clairement de rassembler des documents susceptibles de servir à l'écriture de l'histoire des Juifs de France pendant la guerre. « Promesse tenue, puisque dès 1945 trois ouvrages importants sont publiés par le CDJC, suivis par cinq autres en 1946, cinq autres encore en 1947, au total vingt jusqu'à la fin de l'année 1951. Le CDJC est ainsi devenu la mémoire de la communauté juive, de toute la communauté »¹⁰⁶.

À la Libération, le CDJC, riche d'un fond d'archives important, publie, en effet, de nombreux ouvrages historiques, recueils de documents et témoignages. Il édite, à un rythme plus ou moins régulier, la revue intitulée *Le Monde juif*. Parallèlement à ce travail d'histoire et de mémoire, le CDJC est sollicité par le gouvernement français, par l'entremise d'Edgar Faure¹⁰⁷, afin d'étayer la plaidoirie française aux procès de Nuremberg. Le CDJC y transporte sa documentation et bénéficie d'une représentation permanente pendant les procès

¹⁰¹ Organisation Reconstruction Travail (ORT), nom donné à une œuvre philanthropique lancée en 1880 à Saint-Petersbourg pour les déshérités de confession juive.

¹⁰² Œuvre de Secours aux Enfants (OSE), association destinée au secours des enfants et à l'assistance médicale aux Juifs persécutés. Cette association a secouru plusieurs milliers d'enfants Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale.

¹⁰³ Fédération des Sociétés Juives de France.

¹⁰⁴ Union Générale des Israélites de France (UGIF), organisme créé par une loi française du 29 novembre 1941, suite à une demande allemande. La mission de l'UGIF est d'assurer la représentation des Juifs auprès des pouvoirs publics. Tous les Juifs demeurant en France sont tenus d'y adhérer.

¹⁰⁵ André KASPI, *Les Juifs pendant l'Occupation*, Paris, Seuil, 1991, p. 9 et 10.

¹⁰⁶ André KASPI, *Idem*, p. 376.

¹⁰⁷ Edgar FAURE est procureur général adjoint au procès de Nuremberg (18 octobre 1945-1^{er} octobre 1946).

internationaux et américains, devenant l'un des destinataires officiels de tous les documents alors en circulation.

Créer un mémorial comme espace mémoriel symbolique

Rapidement émerge l'idée de construire un tombeau-mémorial susceptible de créer un « néoritualisme »¹⁰⁸ pour saisir les imaginations et les consciences, un peu à la manière du culte laïc du soldat inconnu de la Première Guerre mondiale. À cet égard, la désignation même de l'objet comme « Mémorial du Martyre Juif inconnu » s'inscrit indubitablement dans la vision du culte républicain des morts. C'est d'ailleurs dans un numéro du *Monde juif* en 1951 que l'on peut lire les lignes les plus révélatrices de l'état d'esprit des promoteurs de ce monument : « Au cours de la première guerre mondiale, l'Europe et l'Amérique ont perdu des millions de leurs enfants dont la plupart ont été privés de sépultures où parents, épouses, enfants, amis auraient pu venir pleurer, se recueillir et prier pour leurs chers disparus. Aussi, pour garder le souvenir de tous ces disparus, chaque pays a érigé un tombeau de SOLDAT INCONNU. [...] Ce monument est devenu un endroit sacré, un symbole, un lieu de recueillement. [...] LE CENTRE DE DOCUMENTATION JUIVE CONTEMPORAINE qui s'est donné pour mission de lutter contre l'oubli et de conserver, pour les générations futures et l'Histoire, tout ce qui rappelle les souffrances et les luttes héroïques du peuple juif contre l'opresseur, estime de son devoir de faire ériger également un tombeau du MARTYR JUIF INCONNU qui rappellera aux mères, enfants, parents, leurs chers fils, pères, maris qui ont péri dans d'atroces souffrances, victimes du nazisme »¹⁰⁹.

L'expérience de la Grande Guerre incarne, certes, la seule expérience mémorielle de référence, mais la comparaison des victimes du génocide avec les Poilus de la Grande Guerre reste tout de même surprenante. Comme si seuls les Juifs de sexe masculin en âge de combattre avaient souffert du nazisme, comme si les femmes et les enfants, épargnés par la barbarie, étaient en situation de se recueillir devant le « monument aux morts » et enfin, comme si c'étaient les nazis qui avaient cogné aux portes des appartements parisiens pour les conduire jusqu'au *Vel d'Hiv*, dans la chaleur estivale du mois de juillet 1942. Il faudra

¹⁰⁸ Le terme figure dans Jacques SABILLE, « La création du mémorial », *Le monde juif*, juillet-décembre 1963, cité par Annette WIEVIORKA « La représentation de la Shoah en France : mémoriaux et monuments », in *Musées de guerres et mémoriaux*, J-Y Boursier (Dir.), Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2005, p53.

¹⁰⁹ « Tombeau du Martyr Juif Inconnu », *Le monde juif*, n°40, février 1951, pp. 13-14, cité par Simon PEREGO, *Histoire, justice, mémoire: le Centre de documentation juive contemporaine et le Mémorial du martyr juif inconnu, 1956-1969*, mémoire de master 2 (sous la direction de Claire Andrieu), IEP de Paris, 2007, 358 pages, p 241.

attendre le 16 juillet 1995, soit soixante ans après la fin de la guerre, pour que le président de la République, Jacques Chirac, reconnaisse solennellement la responsabilité de l'État français dans les crimes commis pendant l'Occupation.

Les fonds nécessaires pour la mise en œuvre de ce mémorial sont recueillis et la ville de Paris accorde un terrain, situé à l'angle des rues Geoffroy-l'Asnier et Grenier-sur-l'eau, dans le quartier du Marais (4^{ème} arrondissement). Le 17 avril 1953 une cérémonie solennelle accompagne la pose de la première pierre.

Une concurrence mémorielle et spatiale exacerbée entre Paris et Jérusalem

Au lendemain de cette inauguration parisienne, et suite aux démarches de Shenavi, un débat s'ouvre à la Knesset. La volonté de concentrer le souvenir à Jérusalem est renforcée, et tous les députés qui s'expriment conviennent que Jérusalem demeure le seul endroit approprié pour la construction du mémorial des Victimes du nazisme¹¹⁰. Le 18 mai 1953, la Knesset adopte à l'unanimité la loi sur *Yad Vashem*. Cette loi précise que l'institution a pour mission de « réunir dans la patrie toute la documentation commémorative concernant les membres du peuple juif [...] en vue de fonder un mémorial pour eux [...], ainsi que pour commémorer les Justes parmi les nations. Ce titre est décerné au nom de l'État d'Israël par le Mémorial de Yad Vashem¹¹¹ ». Cette loi prévoit aussi d'accorder, à titre posthume et de manière métaphorique, la citoyenneté israélienne aux morts du génocide, « en signe qu'ils ont été réunis à leur peuple ». Cette proposition d'incorporation symbolique au sein du corps politique et géographique israélien est examinée par des juristes qui en recommandent l'adoption. Débattue avec ferveur, elle n'est finalement jamais mise en œuvre. Cette réflexion s'effectue dans un contexte de fébrilité et de compétition assez vive avec le Mémorial de Paris. Les responsables politiques israéliens souhaitent en effet définitivement territorialiser les survivances et souvenirs de la Diaspora en Terre d'Israël. La proximité topographique et l'unité symbolique sont au cœur de leur dispositif mémoriel. Le discours, en 1953, du Ministre de l'Éducation nationale, Ben-Zion Dinur, est explicite : « Yad Vashem désigne non seulement notre désir de préserver la mémoire des victimes, leurs actes, leurs luttes, leurs vies

¹¹⁰ Cité par Annette WIEVIORKA, *op.cit.*, p56.

¹¹¹ L'attribution du titre de Juste, au nom de l'État d'Israël, a été confiée en 1963 à un département des Justes parmi les nations, au sein des services de Yad Vashem. Il est attribué dans l'ensemble des pays où des Juifs ont été sauvés, selon une procédure dont le cœur et l'origine sont constitués par les témoignages de Juifs sauvés. Le 18 janvier 2007, les *Justes de France* sont symboliquement entrés au Panthéon, monument dédié aux « *grands hommes* ».

mais également de faire en sorte que leur souvenir soit préservé parmi nous. Ce nom signifie aussi qu'Israël, notre terre, et Jérusalem, notre ville, constituent à la fois le lieu et le foyer pour leur souvenir. Voici le cœur de la nation, le cœur d'Israël. Tout devrait être concentré ici »¹¹².

Isaac Schneersohn, de son côté, défend avec force l'idée que le Mémorial parisien, « n'est pas l'œuvre de la seule communauté française, mais du Judaïsme mondial. Ceci exclut toute idée de la remise du Mémorial à la Communauté française uniquement »¹¹³. Une vaste propagande est lancée à la fin des années quarante et au début des années cinquante pour créer dans le plus grand nombre de pays possible des comités de soutien du CDJC. Au cours d'un voyage aux États-Unis en 1953, de nombreuses organisations juives américaines se rallient au projet : l'*American Jewish Committee*, l'*American Jewish Congress*, le *Jewish Labour Committee*, l'*Anti Defamation League of B'nai B'rith* ou encore le *Farband Labor Zionist Order*. Chacune demande à ses adhérents de soutenir le projet du Mémorial du martyr juif inconnu. Le CDJC et le Mémorial reçoivent ainsi une aide de communautés géographiquement éloignées tandis que la communauté juive de France reste très réservée. Les Juifs de France aspirent, en effet, à un retour à la normale et désirent avant tout réintégrer la communauté nationale¹¹⁴.

Ces débats montrent à la fois les difficultés mais aussi les enjeux politiques, géopolitiques et symboliques à *déterritorialiser* pour *reterritorialiser*, ailleurs, le souvenir de mondes disparus. D'autant que les caractéristiques de ces mondes engloutis reposent précisément sur des ancrages contrastés : des communautés qui partagent de puissants sentiments identitaires dans le *Yiddishland*, des communautés majoritairement intégrées dans les sociétés françaises ou allemandes, et, enfin, un point de vue sioniste qui considère l'une et l'autre comme un monde imparfait, celui de la vie en diaspora.

¹¹²Cité par Jackie FELDMAN « Between Yad Vashem and Mt. Herzl: changing inscriptions of sacrifice on Jerusalem's "Mountain of Memory", *Social thought&commentary*, p. 1147-1174. "Yad Vashem designates, not only our desire to preserve the victim's memory and their deeds, their struggle, life, suffering and death, but also to see to it, that their memory will be preserved in our midst. This name also says that Israel, our land, and Jerusalem, our city is the place and memory for them... Here is the heart of the nation, the heart of Israel. Everything should be concentrated here".

¹¹³ « Compte-rendu de la réunion extraordinaire du Comité exécutif conjointement avec les membres du Comité mondial du Mémorial et du Comité directeur du C.D.J.C. du 11 avril 1957 », n. d. [1957], p. 3, fonds du Mémorial et du CDJC, boîte « Procès-verbaux réunions (Mémorial) 1955-1958 », cité par Simon PEREGO *Op. Cit.*, *Histoire, justice, mémoire: le Centre de documentation juive contemporaine et le Mémorial du martyr juif inconnu, 1956-1969*, p.58.

¹¹⁴ Annette WIEVIORKA, « La construction de la mémoire du génocide en France », *Le Monde juif*, n° 149, septembre-décembre 1993, p. 28.

Une concurrence idéelle et idéologique

Simon Perego¹¹⁵ observe, dans son travail, que de nombreuses divergences animent, à plusieurs reprises, le Mémorial de Schneersohn et Yad Vashem. Ces conflits portent notamment sur le sens des commémorations. Yad Vashem entend en effet imposer, notamment en dehors d'Israël, la date à laquelle doit être commémoré le souvenir du génocide. Ce choix n'est pas anodin car il oriente aussi les représentations à donner à la Catastrophe. Le *Yom Hashoah Vehagvurah*¹¹⁶, jour de deuil national en Israël, a été institué par le vote d'une loi à la *Knesset* le 21 avril 1951. Cette date tombe au milieu de la période de l'insurrection du ghetto de Varsovie¹¹⁷. Et, plus précisément encore, Annette Wieviorka¹¹⁸ relate que cette date, fixée « pendant la période de *l'Omer*, jours de deuil pour le peuple juif depuis l'Antiquité, [...] se situe entre le jour anniversaire du soulèvement du ghetto de Varsovie et celui du souvenir des morts de Tsahal. » Le choix de cette date illustre la prégnance de la mémoire de la résistance, en accord avec l'idéal sioniste traditionnel. Au cours de cette décennie 1950, l'État d'Israël entend certes être reconnu comme le centre de la mémoire du génocide, mais il aspire surtout et avant tout à promouvoir l'image du « Juif nouveau » et à en finir avec l'image du persécuté.

Dans cette optique, et pour servir cette représentation, il est opportun de louer la mémoire des partisans des forêts de Biélorussie et celle des combattants du Ghetto de Varsovie. Les combattants et partisans sont alors accueillis comme des héros par l'assemblée générale des *Kibboutzim* de Palestine sous mandat britannique. La sphère publique se trouve monopolisée par « leur » version de la Shoah. Comme le note Arno Mayer, « la valeur militaire bien que relativement secondaire dans l'histoire juive, fut alors mise en avant comme lien entre d'un côté la résistance à Massada et le soulèvement du ghetto de Varsovie et de l'autre les guerres d'indépendance du jeune État israélien.¹¹⁹ ». Pour les sionistes, il s'agit d'une évidence, vivre en diaspora implique la persécution. Et, précisément, le rescapé impuissant incarne cette diaspora¹²⁰, tandis que son jeune « sauveur », à l'instar de Paul Newman dans le film *Exodus*,

¹¹⁵ Simon PEREGO, Op. Cit., Histoire, justice, mémoire: le Centre de documentation juive contemporaine et le Mémorial du martyr juif inconnu, 1956-1969.

¹¹⁶ Célébrée le 27 Nissan dans le calendrier hébraïque, la date de la commémoration est mobile sur le calendrier chrétien.

¹¹⁷ James E YOUNG, « La Biographie d'une image mémoriale : le monument du ghetto de Varsovie de Nathan Rapoport », *Pardès*, n° 13, mai 1991, p. 70.

¹¹⁸ Annette WIEVIORKA, « "Solution finale" et hurnb : essai d'historiographie », in Jean BAUMGARTEN, Rachel ERTEL, Itzhok NIBORSKI et al. (dir.), *Mille ans de cultures ashkénazes*, Paris, Liana Levi, coll. « Librairie européenne des idées », 1998, p. 604.

¹¹⁹ Arno MAYER, « Les pièges du souvenir », *Esprit*, n° 7, juillet 1993, p. 52.

¹²⁰ Un Israélien sur trois était rescapé en 1949.

apparaît vigoureux, plein de vie et d'idéalisme. Le premier, rebutant, inspire le rejet et l'horreur, tandis que le second, exaltant, symbolise « Eretz-Israël¹²¹ » par sa force et son héroïsme. Les procès des criminels nazis ont renforcé l'image selon laquelle les bourreaux traitaient leurs victimes juives « comme des créatures pathétiques qui n'avaient aucun contrôle de leur devenir ¹²²».

Un espace utopique ? Le kibboutz Lohamei Haghetat:

Sur fond de vives concurrences à la fois décisionnelles, politiques, idéologiques et géographiques, cette période reste marquée par la volonté de témoigner et de transmettre la mémoire de la Shoah. Dans ce laps de temps, un autre musée, plus modeste, localisé en Galilée, voit le jour. Zivia Lubetkin joue un rôle important dans l'histoire de sa création. Jeune militante d'un mouvement de jeunesse sioniste travailliste avant la guerre, elle représente, en 1942, le parti *Dror HeHalutz* pour combattre les nazis et soutenir l'armée soviétique. Elle participe à l'opération de première résistance de la *Zydowska Organizacja Bojowa* en janvier 1943 et à l'insurrection du ghetto de Varsovie en avril 1943. Elle arrive en Palestine en 1946, chargée d'effectuer les premières démarches en vue de la création d'un *kibboutz* : les membres de son mouvement de jeunesse souhaitent que leurs enfants naissent en Israël. Son mari, Antek (Yitzhak Zukerman), qui a joué un rôle déterminant dans la direction de l'insurrection du ghetto de Varsovie, la rejoindra quelques mois plus tard. Autour du couple, en 1949, cent quatre vingt seize rescapés de la Shoah fondent conjointement le kibboutz *Lohamei Haghetat* (les Combattants des Ghettos) et le musée attenant.

¹²¹ L'expression Eretz-Israël correspond à la Terre Promise. Il s'agit donc d'une référence, d'un concept d'essence théologique. Les frontières d'Eretz-Israël demeurent floues. Cf le chapitre 15 de Frédéric ENCEL, « Espaces sacrés, espaces nommés », in *Géopolitique du sionisme. Stratégies d'Israël*. Armand Colin, 2ème édition, 2009, pp. 262-269.

¹²² Yehuda BAUER, *The Holocaust : Historical aspects*, Tel Aviv, 1982, cité par Alexandra Eliora HERFROY-MISCHLER, Chercheurs post-Doctorante Université Hébraïque de Jérusalem, lors de sa conférence à Yad Vashem, « L'attitude du Yishouv et de l'État d'Israël envers les survivants de la Shoah 1940-1967 », le 31 Octobre 2011.



Beit Lohamei Haghetat (le musée des combattants des ghettos) situé en Galilée occidentale, entre Acre et Nahariya, en bordure de la route n°4. Source : site Internet¹²³

Ils sont essentiellement survivants de l'insurrection du ghetto de Varsovie, mais aussi partisans, résistants, ou rescapés des camps de concentration. Certains avaient depuis longtemps leurs visas pour la Palestine. Cadres du mouvement de jeunesse *Dror* pour la plupart, ils auraient pu fuir l'Europe nazie. Arrivés après la guerre, ils réalisent leur rêve sioniste et s'érigent en communauté collectiviste. Ils forment une sorte de famille idéologique, leurs propres familles biologiques ayant la plupart du temps été assassinées. Les affinités à la fois intellectuelles, politiques et psychologiques influencent considérablement ces deux projets concomitants : création du musée et création du *kibboutz*. Selon Michal Gans¹²⁴, la transmission n'est pas perçue comme investie d'un message étatique, mais comme retraçant une narration familiale. *Beit Lohamei Haghetat* devient à la fois lieu de vie et lieu de mémoire. Zukerman, Lubetkin ou Zvi Shner s'assignent très tôt une triple mission : préserver la mémoire vivante des événements vécus par les membres fondateurs, la transmettre aux générations futures, en approfondir l'étude et en dégager la portée.

Finalement, loin des politiques concurrentielles de mémoire, à quelques kilomètres de Saint-Jean d'Acre en Galilée occidentale, le musée-kibboutz *Beit Lohamei Haghetat*, communauté vivante et dynamique, s'affirme comme la première institution commémorative consacrée à la Shoah, à partir de documentations et témoignages divers. D'ailleurs, au cours des années 1950, c'est ici que se déroulent les cérémonies nationales officielles du souvenir.

¹²³ <http://www.gfh.org.il/Eng/?CategoryID=197&ArticleID=237>, page consultée le 7 octobre 2011.

¹²⁴ Michal GANS, « Musée d'histoire et fonction médiatique en Israël. Le musée des Combattants des Ghettos du Kibboutz Beit Lohamei Haghetat », in *Histoire, mémoire et médias*, sous la direction de R. LATOUCHE et M. MATHIEN, Coll. Médias, Sociétés et Relations Internationales, Bruylant, Bruxelles, 2009, p. 114.

Une Amérique peu concernée par l'Holocauste

Outre-Atlantique, dans ces années d'immédiat après-guerre, la question de la construction d'un mémorial de l'Holocauste se pose également. Les grandes organisations juives sont sollicitées pour soutenir un projet de mémorial à New York. Celui-ci reçoit l'aval de plusieurs Juifs et non Juifs, mais néanmoins, à trois occasions, en 1946, 1947 et 1948 les représentants de la NCRAC (*National Community Relations Advisory Council*), y compris l'*American Jewish Committee*, l'*Anti-Defamation League*, l'*American Congress*, le *Jewish Labor Committee* et les *Jewish War Veterans*, opposent une fin de non-recevoir unanime et réussissent à bloquer l'initiative. Ils craignent qu'un tel monument n'incite les Américains à considérer les Juifs uniquement comme des victimes, ou des communistes, voire les deux à la fois.

À la fin des années 1950, lorsque réapparaît l'idée d'un mémorial à New York, Israël Goldstein, membre du Congrès juif américain, écrit dans un mémorandum qu'il ne pense pas que cela soit une bonne idée, en arguant « il y a Yad Vashem en Israël, il y a un monument impressionnant à Paris, parce que la tragédie s'est déroulée sur le sol de l'Europe. Il ne me paraît pas aussi important d'avoir un monument semblable à New York »¹²⁵.

Cette situation est *a posteriori* fort bien résumée par une phrase de J. C Alexander : en Amérique, « *In the beginning, in April 1945, the Holocaust was not the 'Holocaust'* »¹²⁶.

Guerre Froide, Guerre des Six Jours et Guerre du Kippour

Les affrontements idéologiques qui caractérisent le contexte de la Guerre Froide constituent les principales sources de tensions au niveau international. Du point de vue occidental, la Guerre Froide représente une forme de continuation de la Seconde Guerre mondiale, notamment pour les Américains ; ceux-ci opèrent en effet rapidement une reconversion de leurs représentations des ex-Alliés russes. D'alliés indispensables, les Soviétiques se métamorphosent, après 1945, en ennemis implacables. Certes, si Berlin

¹²⁵ Cité page 175 par Peter NOVICK, *L'Holocauste dans la vie américaine*, Gallimard, 1999.

¹²⁶ J. C. ALEXANDER, « On the Social Construction of Moral Universals. The 'Holocaust' from War Crime to Trauma Drama », in *European Journal of Social Theory*, 5(1): 5-85, p. 6-85, 2002.

n'incarne évidemment plus le même régime politique, on peut remarquer, en paraphrasant Peter Novick¹²⁷, que, si en 1945 les Américains avaient approuvé la destruction de Berlin par les forces soviétiques, en 1948 ils organisent un pont aérien pour défendre les vaillants Berlinois de la menace soviétique... La Guerre Froide détourne désormais l'attention des crimes nazis. L'opposition frontale au bloc soviétique nécessite aussi de reconstruire au plus vite l'Allemagne de l'Ouest. Il convient d'ajouter à ce contexte bi-polaire prégnant, trois événements capitaux qui se déroulent à l'échelle régionale du Proche-Orient, mais qui auront des répercussions à une échelle plus globale : le procès Eichmann, la Guerre des Six Jours et la Guerre du Kippour.

Le procès Eichmann : un procès mondialisé qui renforce Israël ?

Le procès Eichmann débute en avril 1961. Il s'étale sur huit mois, du 11 avril 1961 au 15 décembre 1961, l'essentiel se concentrant sur les quatre premiers mois. Cent onze témoins défilent à la barre. Six cents journalistes couvrent le procès ; parmi eux, les plumes les plus prestigieuses : Joseph Kessel pour *France Soir*, Hannah Arendt pour le *New Yorker*. Le monde entier scrute les mains nerveuses, le visage impassible flanqué d'écouteurs du quinquagénaire mince et sec, enfermé dans son étroite « cage »¹²⁸ de verre et abrité derrière ses épaisses montures de lunettes et sa ligne de défense : « Befehl ist Befehl », « un ordre est un ordre ».

Pour reprendre l'expression d'Annette Wieviorka, ce procès instrumentalise, à des fins politiques, le génocide. Il obéit à un double impératif de politique intérieure et extérieure¹²⁹. À ce propos, Tom Segev¹³⁰ relate que Ben Gourion, au cours de l'année écoulée entre l'arrestation d'Eichmann et son procès, insiste, à plusieurs reprises, dans sa correspondance et dans les interviews qu'il donne, sur le fait que Adolf Eichmann ne l'intéresse pas en tant que tel. Ce qui le préoccupe, en revanche, c'est l'importance historique du procès, à la fois au niveau international et national. Il compte en effet démontrer au monde entier, dans un contexte géopolitique régional extrêmement tendu, que les ennemis de l'État d'Israël sont les ennemis du peuple juif, et que soutenir Israël revient à combattre l'antisémitisme. Il justifie

¹²⁷ Peter NOVICK, *Op. Cit.*, p. 118.

¹²⁸ Annette WIEVORKA cite les propos de Joseph Kessel : Le verre en était d'une pureté cristalline qui livrait au regard le plus infime détail, et en même temps d'une texture à l'épreuve des balles autant qu'un mur blindé. Cette cellule n'avait rien d'une cage. [...], in *Eichmann, de la traque au procès*, André Versaille éditeur, 2011, p.83. Cependant, le terme de « cage » va perdurer.

¹²⁹ Annette WIEVIORKA, *L'ère du témoin*, Plon, 1998, p 84.

¹³⁰ Tom SEGEV, *Le septième million. Les Israéliens et le Génocide*, Liana Levi, Piccolo, 1993, pp. 387 et 388.

aussi la capture d'Adolf Eichmann et son procès à Jérusalem de la manière suivante : « Nous avons pris cette initiative afin que la jeunesse israélienne - qui a grandi et a été éduquée après la Shoah- sache et se souvienne. Jusqu'à présent seul un écho distant de ces atrocités historiquement uniques avait atteint leurs oreilles¹³¹ ».



**Croquis de dessinateur judiciaire, exposé au Pavillon des Expositions de Yad Vashem.
Cliché de l'auteur. Novembre 2011**

Par ailleurs, juger Eichmann en Israël revenait aussi à dire que seul ce pays restait habilité à s'exprimer au nom de l'ensemble des victimes du génocide. Les nazis les avaient tuées pour ce qu'elles étaient, c'est-à-dire juives, sans connaître la manière dont elles s'appréhendaient elles-mêmes : sionistes, antisionistes, religieusement juives, culturellement juives, ou rien de tout cela... Et précisément en tant que victimes de ce génocide, c'est en Terre d'Israël qu'elles devaient être et seraient défendues. Gidéon Hausner, procureur général du procès, introduisit d'ailleurs l'audience par ces mots, empreints de géographicité : « Je ne me tiens pas seul devant vous, juges d'Israël, pour conduire l'accusation d'Adolf Eichmann. Six millions de personnes se trouvent à mes côtés. Mais elles ne peuvent se lever pour pointer

¹³¹ Dalia OFER, « The strenght of remembrance : Commemorating the Holocaust during the first decade of Israel », p. 2, in *Jewish Social Studies*, 2000.

un doigt accusateur vers le box de verre et crier à l'homme qui s'y trouve : « J'accuse ». Car leurs cendres s'amoncellent sur les collines d'Auschwitz et dans les champs de Treblinka ; elles se sont dissoutes dans les rivières de Pologne et ont été dispersées aux quatre coins de l'Europe. Leur sang hurle, mais leurs voix sont muettes ; je serai donc leur porte-parole et je prononcerai, en leur nom, ce terrifiant réquisitoire »¹³². Son discours dura huit heures. Le poète Haïm Gouri, qui couvrait le procès pour *Lamerhav*, le commenta en ces termes : « Aucun homme né d'une femme n'a jamais dit à son semblable ce que Gideon Hausner a dit aujourd'hui à Eichmann »¹³³.

Contrairement à l'usage, la Cour autorisa le bureau de presse gouvernemental à prendre des photographies durant les séances et, pour la première fois dans le pays, une caméra de télévision est acceptée dans l'enceinte du tribunal. Le 28 avril, dix-sept jours après l'ouverture du procès, « la cour entend le premier murmure des morts sans voix »¹³⁴ en la personne d'Ada Lichtman, premier témoin de Pologne. Le témoignage ne restera pas dans les mémoires, à la fois parce qu'il sera suivi de témoignages bien plus terribles et parce que Haïm Gouri, précédemment cité, est absent lors de sa comparution à la barre. Néanmoins, Annette Wieviorka, à la lecture du manuscrit de Lawrence Douglas, note la césure que ce témoignage apporte : lorsque le président demande à la témoin si elle parle hébreu, cette dernière lui répond qu'elle préférerait répondre en yiddish¹³⁵, langue jusque là proscrite en Israël¹³⁶. La Cour prend acte de cette situation et décide alors que les questions seront posées directement en yiddish. Subitement, une déterritorialisation linguistique et culturelle profonde s'instaure, une tension entre « ici » et « là-bas », et « l'ancienne » langue européenne importée du *Shtetl* s'invite, s'impose et s'implante dans l'espace de l'auditorium du nouveau théâtre de Beit Haam, en Israël, pour témoigner d'un monde à jamais englouti.

Ce procès joue un rôle considérable dans la manière dont les rescapés de la Shoah vont désormais être perçus. Il contribue à légitimer le besoin des survivants de faire partager leurs

¹³² Tom SEGEV, *Op. Cit.*, p. 409.

¹³³ Haïm GOURI, *La Cage de verre*, Albin Michel, 1964, cité par Tom Segev, *Op. Cit.* p 411.

¹³⁴ Lawrence DOUGLAS, *The Holocaust on Trial*, manuscrit inédit, cité par Annette WIEVIORKA, *L'Ere du témoin*, *Op ; Cit.* p. 102.

¹³⁵ Le yiddish est une langue germanique avec un apport de vocabulaire hébreu et slave. Cette langue a servi de langue vernaculaire aux communautés juives d'Europe centrale et orientale ashkénazes. À la fin des années 1930 le nombre de personnes parlant le yiddish à travers le monde dépassait largement les 11 millions. La grande majorité de ces locuteurs était européens. Le yiddish a été pratiquement anéanti, ainsi que la culture yiddish (théâtre, musique...) par la Shoah, le *khurban* en yiddish, de l'hébreu *khurban*, destruction.

¹³⁶ Daniel LIBESKIND raconte dans son ouvrage *Construire le futur. D'une enfance polonaise à la Freedom Tower*, que si le yiddish était pratiqué dans les rues de Tel Aviv, il y avait toujours quelqu'un pour faire la réflexion suivante : « Cessez de parler cette langue de perdants. Vous n'êtes plus en Pologne. Ici on est en Israël. Ça suffit comme ça ». Albin Michel, 2005, 344 p, p. 49.

expériences dans des sociétés peu prêtes jusque là à les entendre¹³⁷. Lorsque les survivants évoquaient la Shoah, c'était souvent entre eux, en yiddish ou en ladino¹³⁸. Simone Veil explique clairement l'empêchement de raconter dans lequel elle s'est trouvée à plusieurs reprises : « on entend souvent dire que les déportés ont voulu oublier et ont préféré se taire. C'est vrai sans doute pour quelques-uns, mais inexact pour la plupart d'entre eux. Si je prends mon cas, j'ai toujours été disposée à en parler, à témoigner. Mais personne n'avait envie de nous entendre. [...] Cette incompréhension, ces difficultés, nous les retrouvons en famille. Peut-être même surtout dans nos familles, c'est le silence : un véritable mur entre ceux qui ont été déportés et les autres. [...] En réalité, ce n'était pas de l'indifférence, mais c'était un sujet trop pénible pour en parler. »¹³⁹. Le monde n'était pas disposé à entendre les voix revenant des ténèbres, de l'antimonde. À la suite du témoignage du dernier des cent onze témoins, le procureur informe le tribunal qu'il est assailli par des centaines de demandes de personnes souhaitant témoigner à leur tour, ce que confirme le président, lui aussi sollicité par des demandes analogues¹⁴⁰. Les rescapés deviennent enfin « visibles » dans la société, et donc « audibles ». Le premier département d'étude sur la Shoah ouvre la même année, en 1961, à l'université de Bar-Ilan. Il est dirigé par le professeur Meir Dworzecki, survivant et témoin au procès.

Enfin, ce procès joue un rôle considérable car il fait entrer la Shoah dans l'histoire en tant qu'événement spécifique de la Seconde Guerre mondiale, indépendamment des autres caractéristiques du nazisme, ce qui fait dire à Annette Wieviorka, dans son dernier ouvrage¹⁴¹, que « nous vivons toujours dans l'ombre portée de ce procès ».

La Guerre des Six Jours et la crainte d'un nouvel Auschwitz

Le second événement capital de cette période est caractérisé par la peur d'une annihilation possible d'Israël dans les semaines qui précèdent la Guerre des Six-Jours. Une

¹³⁷ Peter NOVICK, *op. cit.*, raconte, page 115 de son livre, l'histoire d'un survivant installé aux Etats-Unis qui s'attira cette réflexion de la part de sa tante : « si tu veux te faire des amis aux Etats-Unis, ne passe pas ton temps à relater tes expériences. Ça n'intéresse personne et, si tu les racontes, ils vont t'écouter une fois, mais, la fois suivante, ils auront peur de toi. N'en parle jamais ».

¹³⁸ Le ladino est la langue parlée par les Juifs chassés d'Espagne à la fin du XV^e siècle, et qui se sont réfugiés en Turquie, en Grèce ou dans les Balkans. Cette langue est composée d'espagnol, de quelques mots d'hébreu et de mots provenant de ces différents pays d'accueil.

¹³⁹ Simone VEIL, in Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide, entre la mémoire et l'oubli*. Plon, Coll. Pluriel, 1992, 506 p, pp. 170-171

¹⁴⁰ Annette WIEVIORKA, 1998, *Op. Cit.*, p. 115.

¹⁴¹ Annette WIEVIORKA, *Eichmann, de la traque au procès*, André Versaille éditeur, 2011, 286p, p. 8.

angoisse profonde, existentielle, prévaut à mesure que les événements politiques et militaires défavorables s'enchaînent. En mai, seulement quelques mois après la signature de l'accord militaire tripartite syro-jordano-égyptien de novembre 1966 se succède un ensemble de faits inquiétants pour Israël : entrée des troupes égyptiennes dans le Sinaï démilitarisé ; placement de l'armée jordanienne sous le commandement suprême de l'état-major égyptien, puis éviction par Nasser des Casques bleus des Nations Unies postées dans le désert du Sinaï, fermeture du Détroit de Tiran aux navires battant pavillon israélien (alors que les Israéliens avaient préalablement annoncé que selon le droit international, ils considéreraient cet acte comme un *casus belli*), refus du général de Gaulle d'intervenir diplomatiquement en faveur d'Israël et décret d'embargo sur les armes destinées au Proche-Orient (de fait à Israël), visite au Caire d'Hussein marquée par un traité d'alliance militaire, et enfin arrivée de troupes blindées irakiennes en Jordanie. La mobilisation générale de Tsahal intervient le 20, alors que « le syndrome d'Auschwitz s'exprime avec une acuité inconnue depuis 1948 »¹⁴².

De fait, la guerre de juin 1967 remanie en profondeur les relations entre les Juifs de la diaspora et Israël. Abba Eban, ministre travailliste des Affaires étrangères de 1966 à 1974, évoque les « frontières d'Auschwitz » pour désigner des lignes de cessez-le-feu de 1949. Des deux côtés de l'Atlantique, l'adhésion à Israël est manifeste. Concernant les Juifs de France, Georges Bensoussan analyse ce ralliement de la manière suivante : « la guerre des Six jours est l'épreuve maturante qui bouleverse le judaïsme français. Durant les trois semaines précédant le conflit de juin 1967, à tort ou à raison, les Juifs de France craignent la répétition du génocide et se découvrent, à travers Israël, un double attachement : à une mémoire enfouie et à un avenir précaire »¹⁴³.

Renaissance du pays, la Guerre des Six-Jours est souvent comparée aux Six jours de la création du monde. Les retrouvailles avec le Mur des Lamentations, d'autres Lieux saints de Jérusalem, Hébron et le Tombeau des Patriarches inspirent une identification juive quasi extatique. L'esprit combattant des soldats, ainsi que la victoire, sont notamment attribués à la mémoire du Génocide. « Deux jours avant la guerre, rapporta un jeune officier, Uri Ramon, c'était, nous le sentions, un moment décisif. J'étais en uniforme, armé et résolu avant une patrouille de nuit, je me suis rendu au *kibboutz* Lohamei Hagetaot, au musée des Combattants des Ghettos. Je voulais honorer la mémoire des combattants, dont seuls quelques-uns avaient

¹⁴² Frédéric ENCEL, *Géopolitique du sionisme. Stratégies d'Israël*, Armand Colin, 2009, 2^{ème} édition, p. 164.

¹⁴³ Georges BENSOUSSAN, *Auschwitz en héritage : d'un bon usage de la mémoire*. Editions Mille et Une nuits, 1998, p.46.

vécu jusqu'à ce jour où la nation se levait et se défendait. J'ai profondément ressenti que notre guerre avait commencé là-bas, dans les crématoires, dans les camps, dans les ghettos et dans les forêts »¹⁴⁴. Cette guerre, loin d'être gagnée d'avance, débouche finalement sur un succès militaire pour Israël.

La Guerre du Kippour ou la vulnérabilité d'Israël

Enfin, le troisième événement marquant s'inscrit sans doute dans les premiers jours de la Guerre du Kippour, en 1973. *Victoire perdue ou défaite remportée* pour reprendre le titre d'un chapitre de Frédéric Encel¹⁴⁵? Dès le lendemain du cessez-le-feu, Golda Méïr, ouvertement vilipendée dans les enquêtes d'opinion, déclare : « Il est maintenant clair et c'est une vérité amère, que nous ne pouvons pas vivre comme vivent les autres nations »¹⁴⁶. La société israélienne développe alors une crise de doute collectif malgré un bilan de la guerre qui ne s'avère finalement pas si sombre. Lorsque les hostilités cessent, aucune parcelle de territoire israélien n'a été conquise, aucune cité n'a été bombardée. Cependant, l'illusion de la faiblesse a remplacé celle de la toute-puissance¹⁴⁷. Les Israéliens sont hantés par la peur rétrospective d'avoir frôlé le désastre¹⁴⁸. Moshe Dayan n'avait-il pas déclaré en privé, alors que la tension était à son comble, que le Troisième Temple, c'est-à-dire Israël, se trouvait menacé de destruction ? Si, en 1967, la peur avait été éphémère, cette fois-ci la perspective d'un nouvel Holocauste s'installe comme un spectre pérenne.

La perception inversée de cette guerre par les différents partis ne cesse d'étonner : « en Israël, elle pèse encore d'une charge émotionnelle très forte, et évoque une lutte acharnée à l'issue indécise et au bilan mitigé. Le traumatisme lié à l'effondrement du mythe - forgé à la suite des Six Jours - de l'infailibilité de Tsahal du côté israélien, le sentiment de fierté retrouvée après l'humiliation de juin 1967 du côté arabe, font que lors de chaque anniversaire du déclenchement des hostilités, les Arabes vaincus paradedent - surtout les Égyptiens qui simulent souvent le franchissement du canal le 6 octobre -, tandis que se lamentent les Israéliens objectivement vainqueurs »¹⁴⁹. La ville nouvelle égyptienne, située à 17 km des

¹⁴⁴ Propos rapportés par Tom SEGEV, *Op. Cit.*, p. 456-457.

¹⁴⁵ Frédéric ENCEL, 2009, *Op. Cit.*, p. 207. S

¹⁴⁶ Jacques DEROGY et Jean-Noël GURGAND, *Israël, la mort en face*, Robert Laffont, 1975, p. 327.

¹⁴⁷ Frédéric ENCEL, 2009, *Op. Cit.*, p. 210.

¹⁴⁸ Frédérique SCHILLO, Une énième réplique au séisme de 1973. Publication des archives de la guerre du Kippour, article publié dans *laviedesidees.fr*, le 31 août 2011

¹⁴⁹ Frédéric ENCEL, 2009, *Op. Cit.*, p. 211

pyramides de Gizeh sur la route du Fayoum, s'appelle précisément 6 Octobre (6th of October City) en commémoration du déclenchement de la guerre.

Plus largement, ce dernier événement contribue à englober durablement la question de la Shoah dans une acception plus vaste : celle de l'existence, de la défense mais aussi de la fragilité de l'État d'Israël. La catastrophe a pu être évitée grâce, notamment, aux ponts aériens américains ; mais de toute évidence, Israël ne constitue finalement pas un pays si sûr que cela, quoi qu'on ait pu jusque-là dire ou écrire sur l'insécurité des Juifs en diaspora.

L'Amérique « découvre » l'Holocauste

C'est précisément dans le substrat de ces différents contextes que s'élabore et s'enracine le discours sur *l'Holocaust* aux États-Unis, à plusieurs milliers de kilomètres de l'endroit où se déroula le drame de la Shoah.

En 1974, l'organisme chargé de coordonner le travail des diverses organisations juives (*National Jewish Community Relations Advisory Council*) demande à ses membres de faire observer la Journée de *l'Holocaust*, d'encourager son enseignement dans les écoles et de faire de *l'Holocaust* une priorité du dialogue entre Juifs et Chrétiens. Dès le lendemain de la guerre du Kippour, Elie Wiesel écrit que pour la première fois de sa vie d'adulte, il a eu « peur de voir le cauchemar recommencer »¹⁵⁰.

En 1977, un conseiller de la maison Blanche presse le président Carter de visiter un centre de *l'Holocaust* à Brooklyn afin de calmer la fracture établie entre lui et la population juive, mécontente de la politique étrangère qu'il mène au Proche-Orient. Son discours du 16 mars 1977¹⁵¹, prononcé à Clinton dans le Massachusetts, dans lequel il exprime pour la première fois l'idée qu'il doit y avoir un foyer national¹⁵² (*homeland*) pour les réfugiés palestiniens heurte la communauté juive américaine qui, depuis Roosevelt, soutient fermement les Démocrates. Par ailleurs, la vente de chasseurs à réaction F-15 à l'Arabie Saoudite est mal perçue. Au début de l'année 1978, le conseiller pour les affaires juives de Carter démissionne : il n'arrive plus à défendre la politique du président au Proche-Orient devant les auditoires juifs. Une brouille durable menace de ruiner les chances de réélection de Carter, à la fois à cause du vote juif dans les États clés, et parce que les Juifs sont, par tradition, d'importants bailleurs de fonds pour les campagnes nationales du parti démocrate.

¹⁵⁰ Elie WIESEL, « Ominous Signs and Unspeakable Thoughts », *New York Times*, 28 décembre 1974, p.23.

¹⁵¹ <http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=7180#axzz1q8k3LDwj>, Page consultée le 25 mars 2012.

¹⁵² À cette période, il n'est pas question d'un État palestinien pour les Présidents de États-Unis.

Les conseillers de la Maison Blanche, dont certains sont sincèrement attachés à la commémoration de l'Holocauste, se mettent alors à explorer les diverses initiatives que pourraient prendre l'Administration concernant cette célébration.

Le 1er novembre 1978, le président Jimmy Carter constitue une Commission avec la mission de soumettre un rapport sur trois sujets majeurs: la création d'un mémorial national en souvenir des « Six millions de victimes de l'Holocauste », la possibilité de fonder ce mémorial et d'en assurer l'entretien grâce à des dons de la population américaine, et des recommandations sur la façon dont le pays pourrait commémorer chaque année une « Journée du souvenir ».

Ces décisions interviennent également après le succès retentissant de la diffusion de la mini-série américaine *Holocaust*, constituée de quatre épisodes, diffusée sur la chaîne NBC entre le 16 et le 18 avril 1978¹⁵³. Près de cent millions d'Américains regardent et « vivent » ces neuf heures et demie de téléfilm explorant dix années de vie de deux familles imaginaires : la famille Weiss, incarnée par Meryl Streep et James Wood, composée de Juifs allemands assimilés et la famille Dorf, campé par un haut dignitaire SS. Chaque protagoniste est le reflet d'attitudes différentes face à la guerre et l'Holocauste. Peter Novick montre combien les différentes organisations juives accompagnent la sortie du téléfilm. « Le jour où commença la diffusion fut baptisé « Dimanche de l'Holocauste » ; diverses activités furent organisées dans les villes à travers le pays ; la Conférence nationale des Chrétiens et des Juifs distribua des étoiles jaunes à porter ce jour-là »¹⁵⁴.

En octobre 1988, le président Ronald Reagan prend la parole au cours d'une cérémonie, organisée pour la pose de la première pierre du musée mémorial (*United States Holocaust Memorial Museum*), à Washington. La construction commence en juillet 1989 et se termine en avril 1993. Plusieurs personnalités s'expriment au cours des cérémonies d'inauguration qui se déroulent le 22 avril 1993 : le président Bill Clinton ; Haïm Herzog, le président de l'État d'Israël ; Harvey Meyerhoff, président du Conseil du mémorial de la Shoah aux États-Unis et Elie Wiesel, lauréat du prix Nobel de la paix en 1986. L'équipe dirigeante tient à souligner que l'inauguration se déroule « une semaine après le cinquantième

¹⁵³ Seul le film de Steven Spielberg, *Schindler's List* (1993) a connu, à son tour, un effet comparable. L'un des résultats de ce succès pour la culture mémorielle, c'est que Spielberg a employé une partie de la recette pour fonder le « Shoah Visual History Project », où sont rassemblés des enregistrements vidéo de survivants de l'Holocauste.

¹⁵⁴ Peter NOVICK, *L'Holocauste dans la vie américaine*, NRF, Gallimard, 1999, p. 297.

anniversaire de la révolte du ghetto de Varsovie »¹⁵⁵. Quelques jours plus tard, le 26 avril, le musée ouvre officiellement ses portes au public ; le Dalaï Lama en est le premier visiteur en raison de son combat pour le respect des Droits de l'Homme.

De nouvelles concurrences géographiques pour de nouveaux enjeux ?

Les responsables de Yad Vashem s'inquiètent de cette américanisation de la Shoah, objet d'une nouvelle *American way of life*. Plus modernes et mieux financés, les musées américains risquent à terme d'éclipser Yad Vashem et de remettre en cause l'hégémonie d'Israël sur cette douloureuse question. Et lorsque, en 1984, le maire de New York, Ed Koch annonce, à l'occasion de *Yom Hashoah*, le projet d'un mémorial de l'Holocauste à la pointe sud de Manhattan, la réponse de l'ambassadeur d'Israël, Meier Rosenne, est catégorique : « Le peuple juif ne veut plus de monuments à la mémoire des morts. Nous n'avons qu'un seul monument... l'État d'Israël »¹⁵⁶.

En Israël, précisément, la décision est prise, en 1994, (soit l'année qui suit l'inauguration du Mémorial de Washington) de repenser l'ensemble de l'exposition du musée. « Le but n'est plus l'identification avec les Partisans, mais l'empathie avec les victimes »¹⁵⁷. L'inauguration du nouveau musée de l'Histoire de Yad Vashem a lieu le 15 mars 2005, quelques semaines après les célébrations du soixantième anniversaire de l'ouverture du camp d'Auschwitz. L'ancien musée continue à fonctionner jusqu'à la veille de l'inauguration du nouvel édifice. L'espace a été réutilisé pour construire et aménager des périphériques du nouveau musée, tels que le Centre visuel et le Centre des grandes questions.

Enfin, à Paris, le musée-mémorial de la Shoah, créé par les architectes Jean-Pierre Jouve et François Pin, ouvre ses portes au public en janvier 2005, en présence du président Jacques Chirac, sur le site du Mémorial du Martyr Juif Inconnu. Inscrit dans la continuité du CDJC et du Mémorial du Martyr Juif Inconnu, il représente désormais une nouvelle étape de la transmission de la mémoire et de l'enseignement de la Shoah jusqu'alors essentiellement portés par la parole des témoins directs de l'annihilation des Juifs d'Europe. Désormais, cette nouvelle institution s'adressera tout à la fois aux hommes et femmes contemporains de la

¹⁵⁵ B. KAMIN, "Monument to Memory", *Chicago Tribune*, 11 avril 1993, cité page 147 par A. GRYNBERG, « Du mémorial au musée, comment tenter de représenter la Shoah? », *Les Cahiers de la Shoah*, 2003/1, N°7, p. 111-167.

¹⁵⁶ Dépêche de l'UPI, HERTZBERG Andrea 29 avril 1984. Propos rapportés par Tom SEGEV, Op. Cit., p. 237.

¹⁵⁷ M. HASS, *Gestaltetes Gedenken*, Francfort, Campus, 2002, p. 124, cité par R. SCHLAGDENHAUFFEN-MAIKA, « Le nouveau musée de Yad Vashem et la commémoration des victimes homosexuelles du nazisme », *Bulletin du Centre de recherche français de Jérusalem* 16, 2005, p. 120-138.

Shoah, et à ceux qui n'ont pas vécu, ni directement, ni par la médiation de leurs parents, cette période historique.

Rideau de Fer et chute du Mur

En Allemagne, « pays des bourreaux », et en Europe de l'Est (RDA comprise), où les gouvernements s'autoproclamaient anti-fascistes, la transmission de la mémoire collective s'avère complexe et plurielle. En raison de motifs politiques, psychologiques ou géopolitiques, et, pour reprendre le titre d'un ouvrage d'Éric Conan et Henry Rouso, parce que parfois « le passé ne passe pas »¹⁵⁸, les chemins qui mènent à la mémoire de la Shoah sont faits de dédales et d'imbroglios.

L'Allemagne : Terre promise à l'Ouest ?

Après la Shoah, la présence de Juifs sur le sol allemand n'allait pas de soi puisque le Reich était censé être « *judenrein* » (débarrassé des Juifs) à partir du mois de mars 1943. Le « succès » de cette politique fut obéré pour plusieurs raisons. L'une d'elles réside dans la difficulté de régler le statut des personnes considérées comme « métis », c'est-à-dire issues de deux grands-parents juifs ou d'un seul. Ces femmes et ces hommes subirent une mise à l'écart absolue et brutale de la société nazie, mais une grande partie survécut. Il en fut de même pour les Juifs conjoints d'aryens, soumis au travail forcé, qui survécurent dans la misère et l'isolement mais ne furent pas déportés. Semblablement, Daniel B. Silver relate le cas de l'incroyable histoire de la survie, tout au long de la guerre, de centaines de Juifs abrités dans un hôpital juif de Berlin¹⁵⁹. Enfin, environ sept mille Juifs, souvent jeunes, réussirent à survivre dans la clandestinité, le plus souvent à Berlin.

Après la Shoah, l'antisémitisme qui sévit encore en Europe de l'Est, et son instrumentalisation par le pouvoir communiste, contraint de nombreux Juifs à reprendre la route de l'exode. Ainsi, les Juifs polonais, rescapés des camps, ou qui avaient survécu à l'invasion allemande en se réfugiant en Union soviétique, doivent affronter à leur retour en

¹⁵⁸ Henry ROUSSO, *Vichy, un passé qui ne passe pas*, Folio, nouvelle édition, 1997.

¹⁵⁹ Daniel B SILVER, *Refuge en Enfer : Comment l'Hôpital juif de Berlin a survécu au nazisme*, Édition André Versaille, 288 pages, 2011.

Pologne, en 1946, une vague d'antisémitisme qui, dans la seule ville de Kielce, coûta la vie à 47 d'entre eux. Ironie du sort, pour fuir le ventre encore fécond d'où surgit la bête immonde¹⁶⁰, c'est vers l'Ouest qu'ils se dirigent, notamment en Allemagne, pour la plupart en zone américaine. Le monde étant désormais informé de leur tragédie, ils pensent que la communauté internationale leur viendra en aide ; ils espèrent ainsi pouvoir émigrer en Palestine mandataire ou aux États-Unis. Las, les portes d'entrée de ces deux pays demeurent fermées. Les survivants juifs s'entassent dans les camps où ils avaient précédemment été déportés, appelés désormais « camps de personnes déplacées ». Entre 1945 et 1948, deux cent soixante dix mille Juifs s'installent en Allemagne, le plus souvent dans ces camps, où ils sont pris en charge par les grandes organisations juives américaines comme le *Joint*¹⁶¹. Olivier Guez les appelle ironiquement « les derniers *Shtetl* d'Europe » : dans ces éphémères « lieux de vie », c'est généralement en effet en yiddish que les gens s'expriment. Les préjugés restent néanmoins vivaces. Les *Ostjuden* qui s'aventurent en ville sont souvent pris à partie, accusés de faire du marché noir ou de salir les villes allemandes. Puis, souvent, décidément fatigués de porter leurs misères et d'attendre une hypothétique issue, certains quittent les camps pour s'installer en ville. Et, finalement, bénéficiant de l'environnement économique favorable de la reconstruction, petit à petit, ils s'implantent.

L'Allemagne, billet simple et destination retour

À partir du milieu des années 1950, de nouvelles migrations ont cours : des familles de Juifs allemands, précédemment émigrées en Palestine mais nostalgiques de leur pays d'origine, reviennent en Allemagne élever leurs enfants, à la faveur des politiques de restitution et de dédommagement. Certains en éprouvent un sentiment de culpabilité, notamment vis-à-vis des organisations juives américaines qui considèrent immoral pour des Juifs de vivre dans « le pays des bourreaux » ; d'autres, et parfois les mêmes, ressentent malgré tout une impression d'insécurité, au point de considérer leur séjour comme provisoire et de prétendre qu'ils habitent non loin d'une gare et tiennent leurs valises bouclées, prêts à

¹⁶⁰ Allusion à la phrase de Bertolt BRECHT « Le ventre est encore fécond, d'où a surgi la bête immonde. », in *La Résistible Ascension d'Arturo Ui*, L'Arche, 1959. Brecht utilise la forme de la parabole pour représenter les diverses étapes de l'ascension d'Hitler au pouvoir en Allemagne.

¹⁶¹ Olivier GUEZ, *L'impossible retour. Une histoire des juifs en Allemagne depuis 1945*, Paris, Flammarion, 2007.

repartir. Au cas où. En réalité, ils peinent à assumer leur retour et restent persuadés de trahir leurs morts¹⁶².

L'Allemagne et la mémoire : entre empathie et Realpolitik

Sous la pression des organisations de déportés occidentaux et des États-Unis, l'Allemagne d'Adenauer, qui a négocié et payé de conséquentes réparations à l'État d'Israël et à la *Claims Conference* américaine¹⁶³, construit peu à peu, un échafaudage juridique de dédommagements, les fameuses *Wiedergutmachung*. Ce programme est annoncé le 27 septembre 1951, jour de *Rosh Ashana*, le nouvel an juif. Konrad Adenauer fait sa première déclaration publique sur le thème de la Shoah, plus de deux ans après sa prise de fonction.

D'une certaine manière, à partir de ce discours et de cette date, la Shoah va devenir le « mythe fondateur » de l'Allemagne moderne : « Le gouvernement de RFA et avec lui la grande majorité du peuple allemand est conscient des souffrances incommensurables des juifs d'Allemagne et des territoires occupés à l'époque du nazisme ». Cependant, ne voulant pas heurter son électorat, il précise toutefois que « le peuple allemand, dans son immense majorité, abhorrait ces crimes et n'y avait pas participé ». Ses motivations sont à la fois morales et politiques. Il a parfaitement conscience des responsabilités de l'Allemagne et souhaite sincèrement se réconcilier avec le peuple juif. Mais, par ailleurs, *Realpolitik* oblige, il pense également que le dédommagement¹⁶⁴ des victimes juives permettra à l'Allemagne de l'Ouest de redorer son image sur la scène internationale, l'opinion publique mondiale restant en effet très méfiante. Il espère que cette nouvelle virginité politique facilitera son réarmement dans le cadre d'un espace européen ou atlantique. Les anciens nazis et les meurtriers, rapidement blanchis, vieillissent en toute tranquillité et les anciens SS, quant à eux, s'organisent en associations d'anciens combattants, quand ils ne gagnent pas les rangs de la nouvelle armée, la Bundeswehr. Le cas de « reconversion » le plus controversé reste celui d'Hans Globke, ancien haut-fonctionnaire nazi. Auteur d'un commentaire « scientifique » des lois raciales de Nuremberg en tant que co-rapporteur des questions juives au ministère de l'Intérieur du Reich, il avait imposé un second prénom à tous les Juifs du Reich : Israël pour

¹⁶² Cf Olivier GUEZ, *op. cit.*, p 120 : Arno Lustiger avait eu des mots justes, mais durs. « L'histoire des valises était un mythe : ils essayaient de se persuader qu'ils ne resteraient en Allemagne que provisoirement. En réalité, ils avaient honte d'être ici ».

¹⁶³ Cf à ce propos le chapitre « Combien allons-nous obtenir pour grand-mère et grand-père ? », Tom SEGEV, *Op. Cit.* pp. 227-304.

¹⁶⁴ Selon Olivier GUEZ, l'Allemagne se libère d'un très lourd fardeau au prix d'un modeste effort financier : en 1966, au plus fort des réparations, elles ne représentaient que 0,3% du produit national brut du pays. In *L'impossible retour... ». Op. Cit.*, p 81.

les garçons et Sarah pour les filles. Néanmoins, Globke devint chef de cabinet d'Adenauer, puis son secrétaire d'État à la chancellerie à partir de 1953, jusqu'à son départ en 1963.

Allemagne : Zakhor ! (Souviens toi !)

La première vraie brèche survient à la suite d'événements scandaleux qui obligent les Allemands à considérer de manière plus intense, et sur la place publique, leur histoire récente. En 1959 les membres d'un petit parti d'extrême droite profanent la synagogue nouvellement ouverte de Cologne, avec des graffiti et des croix gammées. Le scandale affecte gravement les rapports politiques et diplomatiques entre la RFA et ses partenaires occidentaux. Ces derniers ont alors l'impression que, comme la propagande est-allemande le sous-entend de manière récurrente et théâtrale, les vieilles mentalités politiques demeurent tenaces. À travers le procès d'Eichmann à Jérusalem (1961), les procès des soldats SS d'Auschwitz jugés à Francfort (1961-1963), conséquence directe du procès Eichmann, et le retentissement médiatique international de ces événements, l'opinion publique allemande des années 1960 se trouve confrontée à l'ampleur des camps de la mort. Les recherches historiques sur la politique nationale-socialiste d'élimination des Juifs d'Europe s'intensifient. Dans ce contexte, les *Länder*, poussés par ailleurs par le gouvernement fédéral, décident d'impulser une nouvelle valeur historique à l'histoire contemporaine, à la politique et aux sciences sociales dans le programme des écoles et dans la formation des enseignant-e-s. Le nazisme, la guerre et l'Holocauste y deviennent un thème central. À ces initiatives, il convient d'ajouter celles d'intellectuels, notamment Théodor Adorno et Max Horkheimer, à l'Institut de recherche sociale de Francfort, qui devient par la suite « l'École de Francfort »¹⁶⁵.

Puis, au cœur de l'hiver 1979, du 22 au 26 janvier, les familles ouest-allemandes découvrent, sur leur petit écran, la bouleversante descente aux enfers de la famille Weiss. À travers le feuilleton américain *Holocaust*, la tragédie s'invite dans l'intimité des foyers allemands. Au préalable, les partis politiques et les Églises avaient encouragé citoyens et ouailles à regarder cette série. Le choc est immense. Le terme d'*Holocauste* passe alors dans le langage commun, remplaçant celui de *Solution finale*. Les langues se délient et les plus jeunes observent désormais leurs aînés avec interrogation, voire suspicion. À leur demande, les écoles organisent régulièrement des visites dans les camps de concentration et invitent des

¹⁶⁵ Bernd ZYMEK *et al.*, « Le processus dialectique de la mémoire collective : l'exemple de l'Allemagne après-guerre », *Revue française de pédagogie*, 2008/4, n° 165, pp. 17-29.

survivants à témoigner. Par le biais de la télévision, la Shoah entre ainsi de plain-pied au cœur de l'identité ouest-allemande contemporaine.

À la fin des années 1980, une violente controverse historiographique et politique agite l'Allemagne de l'Ouest, controverse plus connue sous le nom de « querelle des historiens » ou *historikerstreit*. Elle porte sur la place à accorder à la Shoah dans l'histoire allemande, sur la singularité du nazisme, en comparaison avec le stalinisme. Cette querelle oppose les tenants de la thèse *intentionnaliste* (s'appuyant notamment sur *Mein Kampf*, rédigé par Hitler entre 1924 et 1925, ils montrent que la Shoah est le fruit d'une décision politique qui précède le déclenchement de la guerre) et ceux de la thèse *fonctionnaliste* (l'assassinat systématique des Juifs n'est décidé qu'à la fin de l'été 1941, parce qu'il découle très largement du contexte politique, notamment de l'invasion de l'Union soviétique). Ce qui met le feu aux poudres ? La publication d'un texte de Ernst Nolte, dans le *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, dans laquelle il tente de démontrer que les « meurtres de race » des camps d'exterminations nazis constituent une réaction somme toute défensive aux « meurtres de classes » des goulags. Selon lui, les camps staliniens étant antérieurs à Auschwitz, ils en auraient été non seulement le modèle mais la cause¹⁶⁶. C'est un philosophe, Jürgen Habermas¹⁶⁷, qui, le premier, critique Nolte. Il lui répond et rejette son analyse dans le journal *Die Zeit*. Il met en évidence les motivations politiques et éthiques néo-révisionnistes dissimulées derrière cette problématique. De nombreuses publications et altercations suivront. Cette querelle se prolongera sous un autre jour après la réunification allemande.

L'Allemagne et la mémoire : version RDA

L'unification de l'Allemagne a, dans un premier temps, suscité chez les Juifs d'Allemagne et d'ailleurs la peur d'un nouveau nationalisme¹⁶⁸. En effet, bien que se présentant durant toute la durée de son existence comme premier État antifasciste sur le sol allemand, la RDA s'est, dès 1953, alignée sur l'URSS et Staline, pour qui tout Juif est un ennemi potentiel à la solde des États-Unis. L'identité est-allemande s'établit selon la logique suivante : les fascistes vivent en Allemagne de l'Ouest ; les Allemands de l'Est sont citoyens d'un État antifasciste. La RDA fait partie des vainqueurs, non des vaincus, et le pacte

¹⁶⁶ Ernst NOLTE, *La guerre civile européenne*, Paris, Syrtès, 2000.

¹⁶⁷ Jürgen HABERMAS, *Écrits politiques*, éd. du Cerf, 1990, et édition de Poche Champs Flammarion, 1999 ; *Une époque de transitions. Écrits politiques, 1998-2003*, Fayard, 2005

¹⁶⁸ Monika RICHARZ, « Les Juifs en Allemagne depuis 1945 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, Année 1999, Volume 55, N°1, p. 72-77.

germano-soviétique est « effacé » des mémoires. Elle récusé toute responsabilité dans les crimes du national-socialisme. Les mémoriaux, tels le camp de Buchenwald en 1958, ne font aucunement référence à la souffrance des Juifs, Tziganes ou homosexuels. À mesure que la RFA développe des relations avec l'État hébreu, la RDA se rapproche des États arabes et de l'OLP. De nombreuses caricatures et accusations à l'encontre d'Israël rappellent la triste propagande nazie. En 1989, la RDA est le seul État du bloc de l'Est à ne pas avoir établi de relations diplomatiques avec Israël. Pourtant, même si les autorités avaient refusé la diffusion de la série *Holocaust*, les souffrances de la famille Weiss ont, comme partout, ému les millions d'Allemands de l'Est, qui avaient finalement réussi à capter les chaînes TV de leurs voisins de l'Ouest. Si le passé n'était pas à proprement parler occulté, les Juifs se trouvaient généralement cantonnés aux rôles ingrats de faibles et de victimes expiatoires, tandis que les communistes et l'Armée rouge incarnaient les héros homériques de la lutte contre le fascisme et les sauveurs de l'humanité¹⁶⁹.

Realpolitik : *version RDA*

En 1988, Erich Honecker, souhaitant réanimer une économie exsangue, entreprend de modifier son image et celle de son pays. Il accueille en grande pompe Edgar Bronfman, le président du Congrès juif mondial. À cette occasion, le ministre des Affaires étrangères lui demande d'intercéder en faveur de la RDA, afin que des relations commerciales puissent être envisagées au plus vite avec les États-Unis. Plusieurs synagogues et de nombreux cimetières sont restaurés pour l'occasion.

En avril 1990, le premier Parlement issu d'élections libres adopte une déclaration demandant pardon aux Juifs du monde pour l'assassinat des Juifs d'Europe. En juillet 1990, soit trois mois avant la fin de son État, le gouvernement décide d'accorder aux Juifs d'Union soviétique un droit de séjour durable, une assistance matérielle et le droit au travail. Près de 3 000 Juifs soviétiques motivés par la peur d'un antisémitisme dans une Union soviétique en pleine décomposition sont alors accueillis avant l'unification. Après l'unification, le gouvernement fédéral hésite à poursuivre cette politique d'immigration initiée par la RDA et en décrète l'arrêt. Mais, en janvier 1991, un nouveau règlement est adopté, sous l'effet de diverses pressions. Celui-ci stipule que les visas doivent être demandés dans les pays

¹⁶⁹ Olivier GUEZ, *Op. Cit.*, pp. 245-246.

d'origine et que les réfugiés seront ensuite répartis dans les différents *Länder* selon des quotas.

L'Allemagne et Berlin réunifiés, de nouveaux enjeux mémoriaux pour un nouveau territoire

La chute du Mur, le 9 novembre 1989 constitue l'événement spatial majeur de la fin du 20^{ème} siècle. Ce jour-là disparaît le monde bipolaire, chef d'orchestre des relations internationales depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Le fait que la partition de l'Allemagne, de l'Europe, et du Monde trouve son issue à Berlin est emblématique. Après de nombreux débats, l'article 2 du traité de réunification du 31 août 1990 fixe le siège de la capitale à Berlin. « Capitale historique controversée, Berlin se trouve finalement désignée comme symbole d'une coupure surmontée »¹⁷⁰. L'Allemagne réunifiée constitue désormais le seul pays d'Europe occidentale à avoir connu dans la partie orientale de son territoire une double expérience totalitaire.

Depuis les années 1990, le souvenir de la Shoah, du national-socialisme et de la guerre est appréhendé dans de nouvelles configurations géographiques, historiques et politiques. Pour les Allemands qui ont vécu pendant quarante ans en République Démocratique Allemande, et pour les habitants des Pays de l'Est d'une manière générale, le souvenir de la dictature nationale-socialiste interagit, à plusieurs niveaux, avec le souvenir encore prégnant de la dictature communiste et son autodéfinition comme antifasciste. En 1991, une administration spécifique¹⁷¹ est chargée de mettre en ordre, reconstituer et classer les dossiers de la Stasi afin de permettre aux victimes d'accéder à ces documents. Elle accouche d'un douloureux travail de mémoire sur la dictature de la RDA qui se complique lorsque des souvenirs concurrents issus de deux dictatures viennent se télescoper en un même lieu. Jorge Semprún évoque la perduration du camp sous le régime de l'occupation soviétique, de 1945 à 1950 : « Sur l'autre versant, ouvert à la perspective lointaine des monts de Thuringe, au piémont de l'Ettersberg, une jeune forêt a poussé. Elle recouvre les espaces où se trouvaient auparavant les baraques de l'infirmerie, du Petit Camp de quarantaine. Elle recouvre, surtout, les milliers de cadavres anonymes - non identifiés, du moins - enfouis ici dans la sauvage

¹⁷⁰ Antoine LAPORTE et Géraldine DJAMENT-TRAN, « Comment Berlin devint capitale de l'Allemagne réunifiée » *Éléments pour l'analyse d'un événement territorial, L'Espace géographique*, 2010/2 Vol. 39, p. 146-158., p. 152.

¹⁷¹ Administration pour les documents du Service de Sécurité d'État de la République démocratique allemande, mise en place par la Loi sur les documents de la Stasi, 1991.

froideur des fosses communes de l'époque stalinienne de Buchenwald »¹⁷². Co-présence et co-spatialité de douleurs et de tragédies, terrible lieu de souvenirs traumatiques où des victimes ont été emprisonnées, torturées et tuées à la fois par la dictature nazie et par la dictature communiste.

La Shoah fait aujourd'hui l'objet d'innombrables commémorations officielles et d'édification de lieux de mémoire en Allemagne. Deux monuments paraissent aujourd'hui emblématiques de cette prégnance dans un Berlin désormais réunifié : le Musée Juif de Berlin, inauguré en 2001 et le Mémorial pour les Juifs d'Europe, inauguré en 2005. Un troisième, le Musée de la Topographie de la Terreur, situé à la place de l'ancien siège de la police secrète entre 1933 et 1945, bien qu'il ne soit pas spécifiquement consacré à la Shoah, explique avec force documentations la politique de persécution et d'annihilation du régime national-socialiste.

Pologne : un arbre pluri-centenaire déraciné

Dans la société polonaise, la question de la mémoire judéo-polonaise reste une question vive¹⁷³. Pendant longtemps, le régime communiste a imposé une chape de silence, et l'église catholique préférait éviter le sujet. En 1931, les Juifs constituaient 10% de la population polonaise. En dehors des grandes villes où ils représentaient 20 à 30% de la population, et cohabitaient avec des Polonais et d'autres minorités religieuses dans des quartiers mixtes, les Juifs vivaient dans les *shtetls*, petites bourgades de quelques milliers d'habitants situées surtout à l'est du pays. Ils y étaient généralement majoritaires et ne parlaient que le yiddish.

Ce monde juif était communément perçu par les Polonais, catholiques ou non, comme un monde étranger. Les Juifs de Pologne ne ressemblaient ni aux Juifs allemands très assimilés qui représentaient avant la Seconde Guerre mondiale 1% de la population allemande, ni aux « Israélites » français « fous de la République »¹⁷⁴. D'un point de vue spatial et social, la Shoah occupe une « place » à part en Pologne, comme le remarque Jan T. Gross : « Les assassinats massifs de Juifs polonais et ceux des Juifs qui résidaient à l'est de la

¹⁷² Jorge SEMPRUN, « ...Une tombe au creux des nuages... », in *Une tombe au creux des nuages. Essais sur l'Europe d'hier et d'aujourd'hui*, Flammarion, Champs essais, 2010, 328 p, p. 144.

¹⁷³ « Le réveil des Juifs de Pologne », *Le Monde Magazine*, 6 mars 2010, pp. 36-41.

¹⁷⁴ Jean-Yves POTEL, *La fin de l'innocence. La Pologne face à son passé juif*. Paris, Editions Autrement Frontières, 2009, p. 18.

Pologne eurent lieu sur place, non seulement parce que les plus célèbres camps d'extermination se trouvaient dans le pays, mais aussi parce que dans d'innombrables petites villes, où quelques centaines ou milliers de Juifs étaient enfermés dans leurs quartiers –mais où ils ne furent pas emmurés et restèrent visibles des non-Juifs-, une grande partie d'entre eux, parfois la majorité, furent tués sur place. Autrement dit, la Shoah à l'Est ne fut pas confinée à l'espace obscur des chambres à gaz et des camions spéciaux. Elle se produisit au grand jour, sous les yeux des millions de personnes qui habitaient là¹⁷⁵». À cet égard, Christopher R. Browning introduit sa préface par le constat suivant : « à la mi-mars 1942, quelque 75 à 80% des victimes de la Shoah étaient en vie ; moins d'un an plus tard, à la mi-février 1943, la proportion s'inversait. Au point fort du génocide, il y eut une campagne brève et intense d'annihilation. Son centre de gravité fut la Pologne où, en mars 1942, malgré deux ans et demi d'épreuves terribles, de privations et de persécutions, les principales communautés juives étaient encore intactes ; onze mois plus tard, seuls des lambeaux du judaïsme polonais survivaient dans quelques ghettos et camps de travail. Bref, l'assaut allemand contre les Juifs de Pologne ne relevait pas d'un plan de longue haleine [...]. C'était un véritable *Blitzkrieg* [...] »¹⁷⁶. « Peuple témoin¹⁷⁷ », parfois complice¹⁷⁸ de la Shoah, les Polonais sont également victimes, victimes de sauvages agressions qui se traduisent par d'immenses pertes humaines et matérielles. À la fin de la guerre, la Pologne a perdu plus de cinq millions de citoyens, dont trois millions de Juifs. Ses élites, de toutes conditions sociales, ont été massivement décimées, et sa capitale, Varsovie, détruite.

Varsovie et son « encombrant » Ghetto

Les urbanistes chargés de reconstruire Varsovie éclipsent la partie juive de la mémoire urbaine. Un article de Pierre George¹⁷⁹, publié en 1949, évoque sur treize pages la nouvelle Varsovie qui s'édifie rapidement et conservera les caractères architecturaux nationaux de la vieille capitale polonaise. Le vocabulaire de la géographie urbaine s'y exprime avec force, à travers l'évocation d'« unités urbaines », de « centre fonctionnel », ou d'« îlots d'habitation » au service d'une « ville neuve ». Mais à aucun moment la question du devenir de

¹⁷⁵ Jan T. GROSS, *La peur. L'antisémitisme en Pologne après Auschwitz*, Calmann-Lévy, 2006, p.215.

¹⁷⁶ Christopher R. BROWNING, *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, Texto, 2005, p. 27.

¹⁷⁷ Jean-Charles SZUREK, « Les relations judéo-polonaises », in BAFOIL F. (Dir.), *La Pologne*, Paris, Fayard, 2007, pp. 327-347.

¹⁷⁸ Comme dans le cas du massacre de Jedwabne par exemple. Cf page 64 et 65.

¹⁷⁹ Pierre GEORGE, « Varsovie 1949 : reconstruction ou renaissance d'une nouvelle ville ? » in *Population*, 4^{ème} année, n°4, 1949, pp. 713-726.

l'emplacement du ghetto n'est abordée. Environ cinquante mille logements sont construits sur ses ruines, selon l'article. En juillet 1946, un monument à la mémoire des héros de l'insurrection du ghetto est commandé à Nathan Rapoport. Inauguré le 19 avril 1948, jour du cinquième anniversaire de l'éclatement de l'Insurrection, il rend hommage aux héros juifs qui ont résisté, sur le mur occidental ouvert sur la grande place. Les corps sont combatifs et les visages déterminés. Le dispositif, sculpté dans des blocs de granit que les nazis avaient ramenés de Suède en 1942 pour édifier un monument à la gloire du Troisième Reich, est placé sur les ruines du ghetto, rue Zamenhof, à proximité du lieu où mourut, le 8 mai 1943, Mordekhai Anielewicz, le jeune chef de l'Organisation juive de combat, co-organisateur du soulèvement du ghetto. Il est représenté, torse dénudé, grenade serrée dans la main gauche, entouré par les figures du peuple dressées pour le combat, puisque le monument est précisément dédié à ces héros. Il faut contourner le monument pour trouver, sur l'autre face, ce qui est alors considéré comme la face d'ombre, celle des martyrs, dont la plupart des visiteurs ignorent jusqu'à l'existence. Là, une image totalement différente est donnée, celle d'une « marche vers l'extermination ». Douze figures courbées, symboles des douze tribus d'Israël représentant les Juifs de l'Exil, résignées à leur destin, ont perdu toute possibilité d'action. Sur une plaque commémorative en grès rouge, une inscription, écrite en polonais, hébreu et yiddish précise : « À ceux qui ont péri dans une lutte héroïque et sans précédent pour la dignité et la liberté de la nation juive, pour la libre Pologne, pour la libération de l'humanité. Les Juifs polonais ». Le monument s'inscrit dans une idéologie marquée par la pensée communiste ; l'architecture est de facture socialiste-réaliste. En réalité, aucune des faces du monument ne permet de comprendre la tragédie et l'angoissante réalité de la vie quotidienne dans le ghetto, ou d'imaginer les conditions de vie atroces qui y régnaient : surpeuplement, humiliations, brutalités, froid, chaleur, précarité absolue, manque d'hygiène, épidémies et famine terrible. La ration quotidienne accordée par l'occupant était de cent quatre vingt quatre calories¹⁸⁰ par personne, c'est-à-dire dix fois moins que le minimum indispensable au maintien en bonne santé. D'ailleurs, « peut-on même parler d'insurrection ? » se demande Marek Edelman, le seul survivant des chefs de l'OJC¹⁸¹. « Ne s'agissait-il pas plutôt de ne pas les laisser venir nous égorger ? Au fond, il s'agissait seulement de choisir sa façon de mourir ».

¹⁸⁰ La nourriture est par ailleurs constituée de légumes défraîchis et de viandes avariées.

¹⁸¹ Organisation Juive de Combat.

Quelques années plus tard, un monument similaire sera inauguré à Yad Vashem. Cette migration géographique de la commémoration du soulèvement du ghetto de Varsovie s'accompagne d'une évolution de la philosophie du monument.



Le monument de Rapoport à Yad Vashem. Clichés pris par l'auteur. Novembre 2011.

Les corps dénudés sont pudiquement habillés. Les Juifs résistants et combattants qui défendaient le ghetto de Varsovie à Varsovie deviennent, en Terre promise, ceux qui défendent Israël. Les héros du ghetto sont implicitement métamorphosés en héros d'Israël, les soldats de Tsahal. Par ailleurs, héros et déportés ne sont pas présentés dos-à-dos, mais sur la même face du monument.

Le monument de Rapoport comme icône spatiale, et le film « Shoah » comme révélateur

À Varsovie, la fonction cognitive et sociale de la sculpture évolue : bien que la Résistance polonaise n'ait apporté qu'une aide très limitée aux insurgés, l'insurrection du ghetto, parce qu'elle symbolise la résistance, est rapidement déjudaisée au profit d'une « polonisation ». Le monument de Rapoport devient alors un des points forts de la lutte du peuple polonais contre les nazis. Le 7 décembre 1970, jour de la signature de l'accord de Varsovie entre la Pologne et la RFA, la gémuflexion de Willy Brandt après qu'il eut déposé une couronne devant le mémorial en mémoire des victimes du nazisme, contribue à redorer l'image de l'Allemagne à l'étranger. Mais, corsetée par l'idéologie communiste qui dépouille les victimes juives de leur identité pour les intégrer aux morts antifascistes ou polonais, la mémoire du sort des Juifs reste effacée jusqu'aux années 1980.

Plusieurs faits montrent, avant la chute du régime, que ces perceptions évoluent. Trois événements secouent l'opinion polonaise. L'affaire de l'installation du carmel d'Auschwitz (1984-1994) tout d'abord, sur une partie du camp classée patrimoine mondial de l'UNESCO en 1979. À l'occasion d'une visite en France, le cardinal Glemp, primat de Pologne, déclare ne pas comprendre les critiques concernant l'installation de ce carmel. Il ajoute que « l'antisémitisme de la Pologne est un mythe créé naguère par les ennemis de la Pologne »¹⁸². La diffusion, en Pologne, des différents témoignages polonais du film *Shoah* de Claude Lanzmann (1985), et la publication de l'article « Les pauvres Polonais regardent le ghetto » (Jan Blonski, 1987), posent la question de l'histoire refoulée et de la coresponsabilité polonaise dans le génocide. Claude Lanzmann raconte, dans son autobiographie, combien « la sortie de *Shoah* à Paris, en 1985, déclencha à Varsovie un tsunami de première grandeur »¹⁸³. Après de nombreuses péripéties, au cours desquelles on lui reprochait notamment une attitude

¹⁸² Cité par David WEIZMANN in *Musées de guerre et mémoriaux. Politiques de la mémoire*, Jean-Yves BOURSIER (dir), Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 2005, p. 94.

¹⁸³ Claude LANZMANN, *Le lièvre de Patagonie*, Folio 5113, Gallimard, 2009, 757p, p. 711.

injuste envers les Polonais, le film sera finalement diffusé sur une chaîne cryptée en octobre 1997 et sur une chaîne nationale en février 2003.

Solidarność, puissant mouvement de résistance contre le gouvernement polonais, adopte le « Mémorial du Ghetto de Varsovie » de Nathan Rapoport comme l'incarnation de ses propres objectifs. Le mémorial se transforme alors en emblème spatial¹⁸⁴, un haut-lieu au sens idéal, pour faire montre de sa propre résistance au pouvoir corrompu. Ce lieu est identifiable, il représente et signifie la lutte, l'insurrection. James E. Young¹⁸⁵ relate combien la sculpture de Rapoport devient dans les années 1980 l'objet d'un affrontement symbolique entre les dirigeants du syndicat *Solidarność* qui en (re)font un espace de contestation et le gouvernement qui au contraire « tente [...] de soutenir la mémoire du soulèvement juif, de façon à limiter le pouvoir de la mémoire comme inspiration contemporaine ». L'emplacement du ghetto a été déclaré en 1990 *patrimoine de la mémoire de l'humanité* par le Pape Jean Paul II, venu s'incliner sur les quelques ruines « témoignages » et demander pardon de l'attitude des catholiques polonais pendant cette période.

Il n'est pas anodin de constater, plusieurs années après, que ces deux grands moments de résistance, véritables icônes, se trouvent à nouveau symboliquement réunis le 30 août 2011, à travers la double inauguration de l'Esplanade Solidarność et de l'Agora Simone Veil, à Bruxelles, au cœur de l'Europe. À cette occasion, le discours d'introduction du Président du Parlement européen Jerzy Buzek ne dit pas autre chose : « La valeur de solidarité est aujourd'hui nécessaire en Europe, et partout dans le monde, et elle pourrait nous aider à maintenir la paix et à surmonter les défis que nous rencontrons. L'esplanade Solidarność et l'agora Simone Veil nous le rappelleront »¹⁸⁶.

- Pologne: Zakhor ! (Souviens toi !)

Au cours de la dernière décennie (2000-2011), l'historien américain d'origine polonaise, Jan Tomasz Gross, a suscité en Pologne, avec trois ouvrages marquants, *Les Voisins*¹⁸⁷ (2000), *La Peur*¹⁸⁸ (2008) et *Zlote zniwa* (moisson d'or), des débats et des

¹⁸⁴ Michel LUSSAULT, *L'homme spatial*, Op. Cit., p. 173.

¹⁸⁵ James E. YOUNG, « La Biographie d'une image mémoriale », *Pardès*, 13, 1991, pp. 57-85, p. 75.

¹⁸⁶ http://www.europarl.europa.eu/former_ep_presidents/president-buzek/en-fr/press/speeches/sp-2011/sp-2011-August/speeches-2011-August-2.html, page consultée le 23 juillet 2012.

¹⁸⁷ Jan T. GROSS, *Les Voisins*, Paris, Fayard, 2002.

controverses d'ampleur nationale qui ont conduit à un réexamen global des relations judéo-polonaises sous l'Occupation. *Les Voisins* constitue certainement celui qui a le plus marqué l'opinion polonaise car il retrace sans complaisance le massacre de Jedwabne, village de l'est du pays où, le 10 juillet 1941, la population juive fut assassinée par la population polonaise elle-même, sans intervention des *Einsatzgruppen*¹⁸⁹ ou des troupes allemandes. Le pogrom fut orchestré par leurs voisins, dont le pillage constituait la motivation principale. L'Institut de la Mémoire nationale, chargé d'enquêter sur les crimes commis contre la nation polonaise par le régime communiste et les nazis se chargea de vérifier les propos de Jan Gross et demanda à plusieurs historiens d'examiner les faits. Un ouvrage de deux volumes confirma qu'une vingtaine de massacres antijuifs eut bien lieu à l'est de la Pologne à la même époque, en l'absence de forces nazies.

Pour le sixième anniversaire du massacre de Jedwabne, le 10 juillet 2001, un monument commémoratif est inauguré, à proximité de l'ancien cimetière juif (labouré par les Polonais après la guerre) et de la grange dans laquelle huit cents à neuf cents Juifs¹⁹⁰ furent brûlés vifs par la population catholique du village, conduite par le prêtre et des élus municipaux. Une ceinture de bloc de granit symbolise aujourd'hui l'ancienne grange, tandis qu'une étoile de David en bois noirci incarne le martyr par le feu. Une plaque néglige au passage de mentionner les coupables et stipule : « À la mémoire des Juifs de Jedwabne et de la région, des hommes, femmes, et enfants habitants de cette terre, assassinés et brûlés vifs en ce lieu, le 10 juillet 1941. » L'ensemble des autorités morales et politiques du pays, ainsi que des ambassadeurs, participent à cette cérémonie officielle retransmise à la télévision nationale. À la tête du cortège, le Président de la République, Aleksander Kwaśniewski porte une kippa. Il demande pardon « en tant que président de la République de Pologne [...] et au nom de tous les Polonais dont la conscience est touchée par ce crime [...] ». L'Église de Pologne avait agi de même lors d'une messe célébrée à Varsovie par le primat de Pologne, en mai 2001. Cependant, malgré cette position claire de la reconnaissance du massacre prise par

¹⁸⁸ Jan T. GROSS, *La peur. L'antisémitisme en Pologne après Auschwitz*, Calmann-Lévy, 2010. Jan Gross analyse dans cet ouvrage les relations polono-juives au sortir de la guerre, à travers les ressorts de la violence psychologique, verbale et physique. Il pose ainsi la question de la responsabilité individuelle et collective, notamment à travers l'exemple du pogrom de Kielce, le 4 juillet 1946. Son postulat de départ repose sur l'idée que, pour de nombreux Polonais, le sentiment de culpabilité lié au fait de n'avoir pas agi ou mal agi lors des assassinats collectifs de leurs voisins juifs s'est transposé en une détestation et une violence non contenues à l'encontre des rescapés.

¹⁸⁹ « Commandos mobiles de tuerie » ou « unités mobiles d'extermination », les Einsatzgruppen étaient chargées de l'assassinat systématique des opposants réels ou potentiels au régime nazi, et en particulier des Juifs. Ils sont responsables de ce que le Père Patrick Desbois a appelé la « Shoah par balles ».

¹⁹⁰ Chiffre donné dans l'article « Pogrom » du *Dictionnaire de la Shoah*, Georges BENSOUSSAN, Jean-Marc DREYFUS, Édouard HUSSON, Joël KOTEK, Larousse, 2009, P. 408. Selon Jan T. GROSS il y en aurait eu 1600.

l'église polonaise, la grande majorité des habitants du village boycotte les cérémonies, et le curé de la paroisse fait sonner les cloches en signe de protestation.

Un musée d'Histoire des Juifs de Pologne est actuellement en construction à Varsovie. Ce dernier sera inauguré non pas en 2012 comme prévu initialement, mais le 19 avril 2013, pour la commémoration du soixante-dixième anniversaire du soulèvement du ghetto. Il mettra en valeur mille ans de présence juive dans ce pays et sera érigé à Varsovie à Bohaterow Getta Square, sur l'emplacement de ce que fut le ghetto, face au monument historique de Nathan Rapaport. En avril 2002, inaugurant la conférence internationale sur ce futur musée de l'histoire des Juifs polonais, le ministre des Affaires étrangères Włodzimierz Cimoszewicz évoquait « l'héritage commun des Polonais et des Juifs » à travers la mémoration suivante : « Pendant près de mille ans, la Pologne a été la seule patrie réelle pour plusieurs générations de Juifs qui ont contribué à forger l'histoire polonaise¹⁹¹ ». À travers huit espaces thématiques, le musée proposera de parcourir un millénaire de l'histoire des Juifs de Pologne. La Shoah, selon le souhait de Barbara Kischenblatt-Gimblett, responsable des expositions du musée, y occupera une place mineure.

Hongrie : une déportation tardive mais rapide

La Hongrie se caractérise par une adhésion précoce au régime nazi et une occupation tardive, mais particulièrement meurtrière. En effet, au cours de la période de l'entre-deux guerres, la Hongrie s'aligne sur l'Allemagne nazie en menant une politique à la fois irrédentiste et antisémite. Ses objectifs sont pluriels : se libérer des clauses jugées injustes du traité de Trianon (1920) à l'issue duquel la Hongrie a perdu les deux tiers de son territoire historique, un tiers de sa population magyare et les trois cinquièmes de sa population totale ; restreindre gravement les moyens d'existence des Juifs, leurs droits civiques et leurs libertés, à travers l'adoption de plusieurs lois antijuives, dès mai 1938. Celles-ci sont destinées à réduire les activités économiques des Juifs, appauvrissant ainsi considérablement les communautés. Déjà, en 1920, la Hongrie avait été le premier pays européen à adopter une

¹⁹¹ Agence France-Presse, Varsovie, 18 avril 2002.

législation antijuive, en revenant sur la loi d'émancipation des Juifs¹⁹² par l'instauration d'un *numerus clausus* à l'entrée des universités.

Néanmoins, pendant les quatre premières années de la Seconde Guerre mondiale, malgré des conditions de vie particulièrement éprouvantes, la majeure partie des Juifs hongrois survécut, grâce à la protection du gouvernement conservateur aristocratique de Miklós Kállay. L'occupation allemande se déroule alors que le gouvernement Kállay envisageait précisément un moyen de sortir honorablement de la guerre. Le 12 mars 1944, Hitler signe l'ordre de lancer l'Opération *Margarethe*, nom de code de l'occupation de la Hongrie ; celle-ci se met en place une semaine plus tard. Alors que la majorité des Juifs hongrois sont encore en vie, la réalisation de la « Solution finale » commence, avec la collaboration zélée des autorités hongroises, le soutien parfois enthousiaste d'une partie non négligeable de la population, et l'indifférence de la grande majorité d'entre elle.

Au final, près d'une victime sur dix de la Shoah, environ cinq cent cinquante mille personnes, sera d'origine juive hongroise ou déporté de Hongrie. Ce nombre représente la quasi-totalité de la population juive rurale. Les Juifs de Budapest ont, eux, été confinés dans un ghetto ; environ cinq mille ont été assassinés sur les bords du Danube et soixante dix mille déportés à pied par les membres de l'organisation fasciste des Croix Fléchées. À ce chiffre s'ajoutent environ cent mille Roms.

Hongrie : un mea culpa qui tarde à venir ?

La question du *mea culpa* et de la reconnaissance de la culpabilité des autorités du pays dans le massacre de la population juive reste compliquée. Le sujet demeurerait tabou sous le régime communiste : les diverses exactions des policiers hongrois et de la population étaient attribuées aux Allemands et à quelques extrémistes hongrois. La responsabilité de la société hongroise, l'absence quasi totale de résistance, la vente massive d'objets volés aux déportés par la violence, les abus de pouvoir ... Rien de cela n'était discuté.

¹⁹² L'émancipation des Juifs, qui leur a permis d'obtenir la citoyenneté et la pleine égalité de leurs droits avec leurs concitoyens, désigne le processus de libération des Juifs en Europe et dans le monde. Il commence avec la Révolution française, à la fin du 18^e siècle, par l'adoption d'une série d'actes législatifs qui reconnaissent la citoyenneté aux Juifs, en France le 28 septembre 1791, et dans le reste de l'Europe au 19^e siècle. Cette émancipation a amené la disparition au moins formelle des ghettos et l'égalité des chances pour les Juifs, en Europe occidentale.

Avec le nouveau siècle, les choses changent et en 2002, une institution gouvernementale, *Holocaust Documentation Center and Memorial Collection Public Foundation*, est créée. Sous ses auspices et son administration, le musée-mémorial de la Shoah de Budapest ouvre ses portes au public le 16 avril 2004¹⁹³. Le directeur, Dr Andras Darany, historien et descendant d'une famille lourdement touchée par les déportations, exprime les aspirations de ce nouveau lieu dans son discours inaugural : « Notre but est de présenter la Shoah dans notre pays comme une tragédie nationale hongroise et comme une partie intégrante de notre histoire. En 1920, les premières lois anti-juives introduisant le *numerus clausus* dans les universités ont été instaurées en Hongrie. Vingt-quatre ans plus tard, notre pays était passé d'une simple loi de ségrégation à la collaboration volontaire et active dans l'assassinat de plus d'un demi million de nos citoyens. Si nous ignorons la responsabilité des Hongrois et surtout celle des autorités hongroises, nous ne pourrions jamais avoir de discussion honnête sur l'Holocauste ». Le président de l'État d'Israël, M. Moshé Katsav, était présent, ainsi que le Premier ministre de Hongrie, Péter Medgyessy, qui a notamment déclaré : « J'ai honte que la Hongrie ait participé activement à ces assassinats monstrueux. Il n'y a aucune explication pour ces crimes haineux et impardonnables commis par des Hongrois à l'encontre d'autres Hongrois ».

2002 représente également l'année où le prix Nobel de littérature a été remis à Imre Kertész, écrivain juif et hongrois, déporté à Auschwitz en 1944 à l'âge de quinze ans, puis à Buchenwald¹⁹⁴. À cette occasion, une partie de la presse hongroise conservatrice avait ressorti les anciens poncifs de la phraséologie antisémite : « la juiverie internationale » avait bénéficié de son « excellent réseau » pour l'obtention de ce prix. D'après elle, l'œuvre de Imre Kertész ne pouvait être considérée comme hongroise puisqu'il écrivait sur Auschwitz¹⁹⁵.

Depuis, la réalité politique s'est encore complexifiée avec l'institutionnalisation de l'antisémitisme, portée par le parti *Jobbik* qui a obtenu 17% des votes et quarante-sept sièges au Parlement lors des élections législatives de 2010.

¹⁹³ Le 16 avril est le jour commémoratif de la Shoah : Yom Ha Shoah.

¹⁹⁴ Il évoque en partie ce récit autobiographique dans son livre *Être sans destin*, Paris, Actes Sud, 1998.

¹⁹⁵ Clara ROYER, « Littérature hongroise, littérature « juive hongroise » ? Dossier *Le renouveau du monde juif en Europe centrale et orientale*, In http://www.regard-est.com/home/breve_contenu.php?id=1218, page consultée le 6 décembre 2011.

Conclusion : la Shoah comme impératif mémoriel face à une recrudescence de l'antisémitisme ?

À la suite de cet effacement des frontières politiques et idéologiques occidentales, et parce que s'éteignent peu à peu les derniers témoins de cette tragédie, une dernière période semble annoncer le temps de la mondialisation de la Shoah comme Mal absolu. Signe d'une conscience grandissante de la centralité de la Shoah dans l'histoire du XX^e siècle, le 27 janvier 2005, plus de trente chefs d'État et de gouvernement assistaient au soixantième anniversaire d'ouverture du camp Auschwitz-Birkenau par l'Armée rouge.

Les traumatismes ont une mémoire longue et polymorphe : mémoire occultée, mémoire tronquée, mémoire subie, mémoire choisie... qui à chaque fois s'enracinent dans un substrat, dans des identités spatiales réelles ou idéelles. La notion de mémoire renvoie à la fois aux mécanismes d'accumulation et aux processus de recomposition des représentations sociales et spatiales partagées. Elle recouvre différentes réalités et formes de présence du passé. Alors que les derniers témoins disparaissent, le souvenir de la Shoah s'institutionnalise en Europe et dans le monde occidental, pour des générations qui ne l'auront pas connue. Entre amnésie, anamnèse et hypermnésie, une véritable géopolitique des lieux de mémoire de la Shoah se dessine, en dehors des lieux de concentration et d'annihilation. La Shoah et la mémoire de la Shoah se déterritorialisent ; elles quittent le continent européen pour se reterritorialiser à des milliers de kilomètres des lieux du génocide, en Amérique du Nord, en Amérique du Sud ou encore en Afrique du Sud et en Australie. Les mobilités des individus, l'influence des media et l'instrumentalisation de la Shoah à des fins politiques et géopolitiques contribuent à défier les frontières et à mondialiser cette mémoire. La Shoah se trouve aujourd'hui au centre de la mémoire collective, à l'instar du XX^e siècle qui, selon de nombreux auteurs, est devenu le siècle d'Auschwitz, comme figure paradigmatique.

Cette gestion de la mémoire de la Shoah constitue un enjeu politique et géopolitique à la fois international et européen. Corinne Evens, présidente de l'association européenne du (futur) Musée de l'Histoire des Juifs de Pologne chargée de lever les fonds pour que ce musée adienne, ne s'y trompe pas et voit dans la réalisation de ce monument commémoratif une occasion de se « souvenir mais aussi [de transmettre] aux jeunes générations et aux futurs millions de visiteurs du musée, [ce] qui contribuera à bâtir l'Europe telle que nous l'appelons

de nos vœux, tolérante, démocratique et solidaire »¹⁹⁶. Parmi les critères d'adhésion relevant du respect des valeurs démocratiques, la Shoah représente en effet un critère implicite d'entrée dans le club fermé de l'Union européenne. Dès 1995, le Parlement européen a demandé que soit instaurée une journée européenne commémorant le souvenir de l'Holocauste dans l'ensemble des (futurs) États membres de l'Union européenne. Lors du forum international sur la Shoah, qui s'est tenu à Stockholm en janvier 2000, les pays membres de la *Task force for International Cooperation on Holocaust Education* ont décidé de faire du 27 janvier, date anniversaire de l'ouverture du camp d'Auschwitz, une journée commémorative de la Shoah. Cette dernière est, depuis 2003, célébrée dans toute l'Europe¹⁹⁷.

Mais certains pays de l'Europe post-communiste y ont vu la marque d'un impérialisme culturel occidental. Car au moment même où l'Occident leur demande de se souvenir de la Shoah, ces pays songent avant tout à mettre en lumière leur propre rôle de victimes et à prendre leur distance vis-à-vis de la mémoire officielle soviétique. L'impératif mémoriel est-européen réside dans l'exigence d'une reconnaissance des crimes communistes, ce qui soulève bien sûr la protestation de certains partis communistes, notamment du PCF. En France, où, pour des raisons historiques, le communisme n'est pas assimilé à un régime de dictature et de terreur, il est difficile de faire adhérer les élites intellectuelles, les anciens « camarades » ou simples sympathisants, à ces exigences mémorielles.

Une loi criminalisant le déni des crimes communistes est aujourd'hui en œuvre en Pologne, Lituanie, Lettonie, Bulgarie, Hongrie et en République Tchèque¹⁹⁸. Le Centre Simon Wiesenthal a réagi et présenté l'initiative de ces six pays comme une tentative de bâtir une symétrie malhonnête entre deux situations différentes. Il a également indiqué qu'aussi terribles qu'aient été les crimes de l'URSS, le peuple qui a bâti Auschwitz ne saurait être comparé à celui qui l'a libéré¹⁹⁹. De constantes pressions sont exercées par certains pays de l'Est membres de l'Union européenne pour imposer à l'Europe la combinaison d'un désir légitime d'une meilleure connaissance de l'histoire des peuples sous les régimes communistes et d'une mise en équivalence avec le régime nazi.

Les musées et mémoriaux consacrés à la Shoah maillent ainsi de manière complexe l'Europe et l'Amérique (essentiellement du Nord). Un travail politique sur l'espace de ces

¹⁹⁶ Corinne EVENS, in *European Jewish Press*, <http://fr.ejpress.org/article/34839>, page consultée le 10 septembre 2011.

¹⁹⁷ Emmanuel DROIT, Le Goulag contre la Shoah. Mémoires officielles et cultures mémorielles dans l'Europe élargie, *Vingtième siècle* 2007/2, n°94, pp. 101-120. p.105.

¹⁹⁸ Source: *The Guardian* .co.uk -21 Décembre 2010

¹⁹⁹ Source : *The Gardian*, Op. Cit.

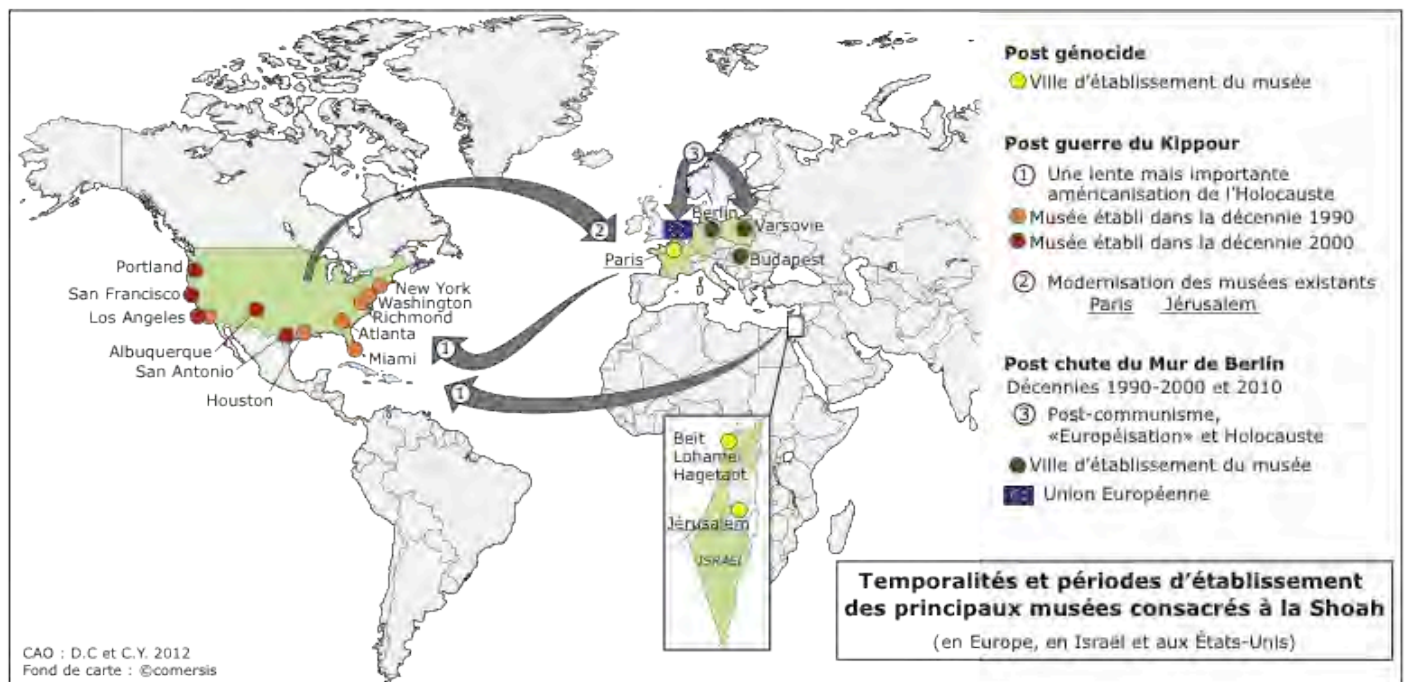
commémorations est aujourd'hui en œuvre, de manière quelque peu conflictuelle dans la partie est-européenne, où resurgissent par ailleurs de nombreux discours et actes antisémites²⁰⁰. La mesure euclidienne de la distance est évidemment inefficace pour parler des maillages territoriaux produits par ces musées et mémoriaux consacrés à la Shoah. Le Nouveau-Monde n'en a pas connu les horreurs, ce qui ne l'empêche pas de bâtir de nombreux sites dévolus à cette mémoire. En revanche, les pays au sein desquels la destruction des Juifs s'est effectuée, parfois avec l'aide de leurs populations, sont, à l'exception de l'ex RFA, davantage réticents à se pencher sur le souvenir et la commémoration de ce passé-là.

La question de la mémoire du judéocide a récemment pris un nouveau tournant en Turquie. Le 26 janvier 2012, veille de la Journée internationale de la commémoration du génocide des Juifs, la télévision turque (TRT) a diffusé un premier épisode du film *Shoah* de Claude Lanzmann. La Turquie est dirigée depuis 2002 par un parti issu de la mouvance islamiste ; il s'agit d'une première dans un pays musulman. La diffusion de ce documentaire s'est faite grâce à l'initiative du Projet Aladin²⁰¹, une association qui œuvre au rapprochement interculturel, particulièrement entre Juifs et Musulmans. Cette médiatisation intervient dans un contexte marqué à la fois par le vote du Parlement français d'une proposition de loi pénalisant la négation du génocide arménien, et par une crise diplomatique entre la Turquie et Israël. Cet antagonisme remonte à mai 2010, lorsque l'abordage par l'armée israélienne d'un ferry turc en route pour la Bande de Gaza avait coûté la vie à neuf activistes turcs. Le Premier ministre, Recep Tayyip Erdogan, par ailleurs un ardent défenseur de la cause palestinienne, critique régulièrement la politique et les dirigeants israéliens. Le ministre turc des Affaires étrangères a publié, au lendemain de la diffusion de *Shoah*, un communiqué saluant la mémoire des Juifs victimes de l'Holocauste ; il a souligné la nécessité de lutter contre le racisme, la xénophobie et l'antisémitisme. Prélude à la construction d'un mémorial ?

La route qui mène à une culture mémorielle européenne commune reste encore semée d'embûches. La Shoah apparaît comme un référentiel lié à la fois à des pratiques et à des codes, des valeurs partagés par un/des groupe/s. La géographie des Mémoriaux qui lui sont consacrés constitue bien une expression spatiale d'une substance politique, sociale et civique : la mémoire du judéocide.

²⁰⁰ Un exemple récent parmi d'autres : le mémorial de Jedwabne en Pologne, évoqué plus haut, a été profané le 1^{er} septembre 2011 par des croix gammées.

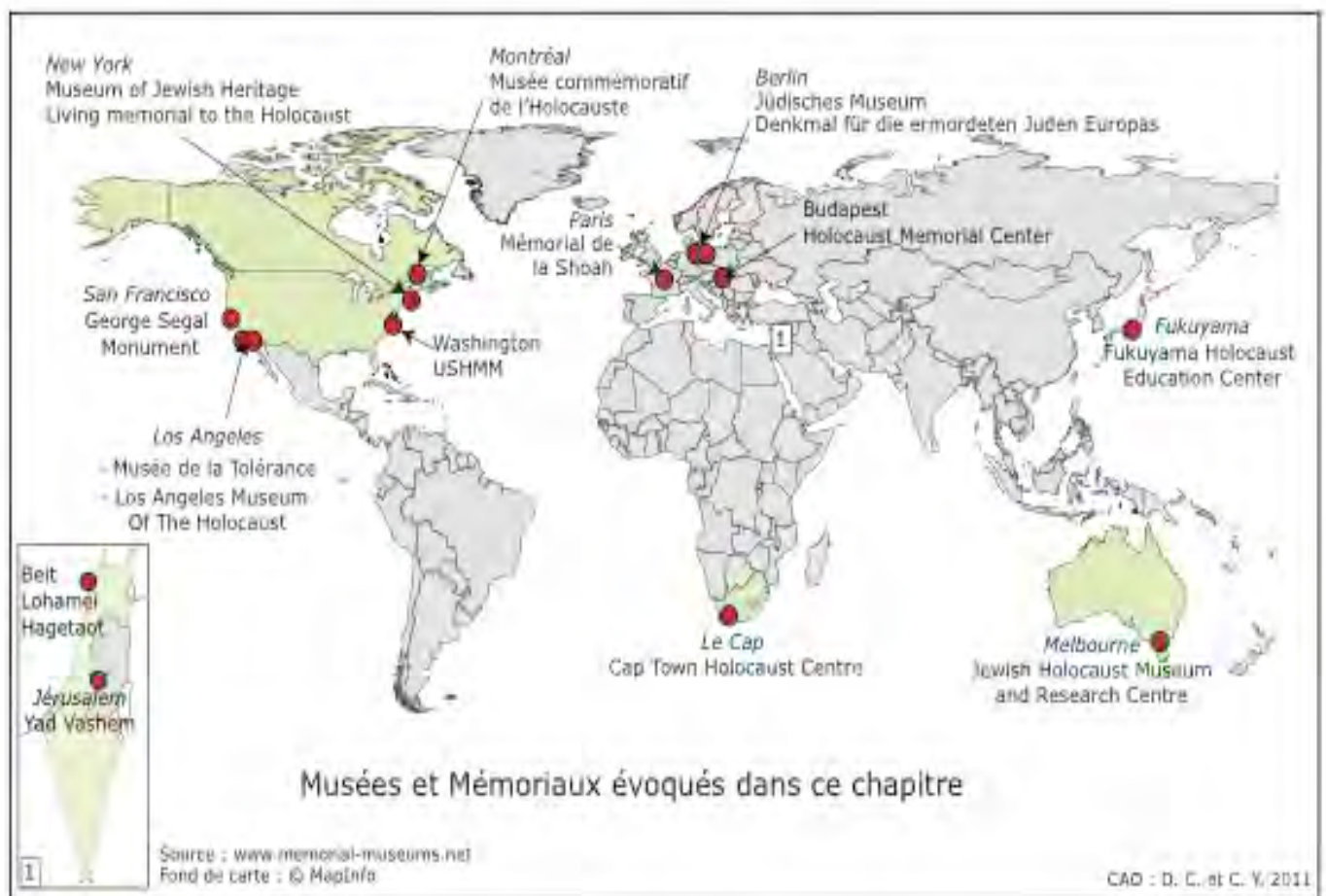
²⁰¹ Lancé sous le patronage de l'UNESCO en 2009, le Projet Aladin, organisation internationale basée à Paris, est soutenu par de nombreux dirigeants dans le monde, des organisations internationales et plus d'un millier d'intellectuels, d'universitaires et de personnalités sur les cinq continents.



Temporalités et périodes d'établissement des principaux musées consacrés à la Shoah.

Chapitre Deux

Musées et mémoriaux dans la ville. Sens des lieux et ancrages urbains



Localisation des musées évoqués dans ce chapitre.²⁰²

Divers contextes spatiaux, sociétaux et historiques ont entouré l'édification des musées et mémoriaux. Ceux-ci correspondent à des créations, des constructions, des productions et inventions collectives, fruits du jeu de multiples acteurs, qui révèlent une forme de globalisation des rapports au passé.

À la différence des musées ou mémoriaux établis sur le lieu même des différents camps ou lieux de massacres, les musées et mémoriaux qui nous intéressent sont, d'une certaine manière, « hors sol ». Il s'agit de lieux créés, juxtapositions d'univers perdus, d'espaces multiples et de temporalités différentes en un même endroit. Précisément, parce qu'ils échappent à une justification localiste, les questions que se posent traditionnellement les géographes résonnent ici avec une acuité exacerbée : où ériger ces lieux de mémoire, au sens

²⁰² Voir en fin de ce chapitre la typologie d'implantation urbaine de ces musées et mémoriaux.

de Pierre Nora ? Pourquoi là ... et pas ailleurs ? Pourquoi *cette* ville, et pourquoi *là* dans *cette* ville ? La métropolisation en général, et la métropolisation des lieux de mémoires consacrés à la Shoah en particulier, engagent de nouvelles fonctions politiques, économiques et culturelles, des mutations fonctionnelles et sociales, et de nouvelles formes de territorialité urbaine. La mise en cohérence d'une culture partagée, relative à la mémoire de la Shoah, avec les lieux de son implantation, engendre de nouvelles lectures de l'organisation contemporaine des espaces urbains et de nouvelles pratiques spatiales. Dans une société à « individus mobiles »²⁰³, celles-ci peuvent être appréhendées à travers l'analyse des flux d'individus, de capitaux, d'idées ou d'objets que ces musées génèrent ; elles peuvent aussi être envisagées à travers une idée d'ancrages, d'identités spatiales et de territorialités, pour rendre compte des relations intimes et personnelles que les personnes ou les groupes entretiennent avec ces lieux. Les espaces muséaux, architecturaux et touristiques peuvent susciter divers sentiments et ressentis : esthétiques et/ou émotionnels, idéologiques et/ou psychologiques.

L'édification des musées et mémoriaux s'intègre généralement dans un récit officiel structuré, constitué de mise en intrigues, qui agit et justifie ses choix au nom du pouvoir légitime. Ils sont généralement conçus avec enthousiasme et méditation sur les tables à dessin d'architectes mondialement connus. Saisies créatrices, dessins autant que desseins, ces architectures sont-elles toujours clairement identifiables ? Quelles formes, quelles normes spatiales épousent-elles pour attester de l'antimonde²⁰⁴ de la Shoah ?

Ce travail active à la fois des idéologies territoriales et des idéologies spatiales²⁰⁵ performatives. Idéologies territoriales notamment liées au culte des morts, à l'hommage rendu pour les victimes, innocentes, mortes sans sépultures, et à la révérence pour les mondes engloutis par la barbarie nazie ; et idéologies spatiales dans le sens qu'en donne Anne Gilbert : « un système d'idées et de jugements, organisé et autonome, qui sert à décrire, à expliquer, interpréter ou justifier la situation d'un groupe ou d'une collectivité dans l'espace »²⁰⁶. Ces diverses idéologies « agissent », elles sont suivies d'effets car le récit qui

²⁰³ Mathis STOCK, « Les sociétés à individus mobiles : vers un nouveau mode d'habiter ? », in *EspacesTemps.net*, 2005.

²⁰⁴ Nous utilisons ce terme dans le sens qu'en a donné Roger BRUNET, notamment à propos de son analyse des goulags, c'est-à-dire dissimulé et séparé du monde. Roger BRUNET, « Géographie du goulag. L'espace aliéné », *L'Espace géographique*, t. 10, n°3, 1981, p. 215-232. Cet article sera notamment à l'origine du différent entre Roger BRUNET et Yves LACOSTE.

²⁰⁵ Paul CLAVAL, « Les idéologies spatiales », *Cahiers de géographie du Québec*, vol.29, n°77, 1985, p. 261-269, p.264.

²⁰⁶ Anne GILBERT, « L'idéologie spatiale : conceptualisation, mise en forme et portée pour la Géographie ».

les produit et les institue donne une légitimité et une intelligibilité aux actes. Michel Lussault montre à cet égard combien tout acte linguistique est toujours déjà « acte social » : « Partant de cela, le langage performatif apparaît comme un objet central pour l'examen des pratiques, pour peu qu'on n'omette pas de rappeler que le passage de la performativité - potentielle - à la performance - avérée - est un processus qui renvoie plus au sociétal qu'au linguistique ²⁰⁷ ». Ainsi, il ne s'agit pas seulement d'étudier la performativité des actes de langage, mais bien les contextes d'énonciation et les conditions sociales qui ont rendus possibles ces diverses performances²⁰⁸.

L'espace n'est jamais « l'espace tout court », mais celui des sujets, des acteurs et de la *praxis*²⁰⁹, des actions passées, actuelles et à venir. À la suite de Antoine Prost²¹⁰, nous considérons que les monuments « tirent d'abord leur signification de leur localisation dans un espace qui n'est pas neutre ». Ils s'insèrent dans des territoires qui, selon Guy Di Méo, témoignent d'une appropriation à la fois économique, idéologique et politique (sociale donc) de l'espace par des groupes qui se donnent une représentation particulière d'eux-mêmes, de leur histoire, de leur singularité²¹¹. Le processus par lequel une « composition architectonique » se met en œuvre repose, selon Jean-Marc Huygen, sur la résolution concomitante de trois paradoxes « où interviennent les notions d'architecture, d'urbain et d'art : former un intérieur (clore et couvrir) tout en ouvrant sur l'extérieur ; établir une façade justifiée par un intérieur tout en donnant forme à l'extérieur ; créer un objet lisible et autonome tout en l'insérant dans son contexte ²¹² ».

Je chercherai, au cours de ce chapitre, à voir si ces musées et mémoriaux occupent, ou pas, des places singulières, s'ils sont localisés dans des espaces signifiants et s'ils engendrent des identités spatiales particulières. La question de leur implantation s'avère en effet primordiale : dans quels décors, au milieu de quels autres « tissus » urbains, au sein de quels

L'Espace géographique, n° 1, p. 57-66, 1986.

²⁰⁷ Michel LUSSAULT, « Action ! », in Michel LUSSAULT et Jacques LEVY J. (dir.), *Logiques de l'espace, esprit des lieux*, Belin, 2000, p. 27.

²⁰⁸ Au sens où les *Performance Studies* l'entendent.

²⁰⁹ *Ensemble des pratiques par lesquelles l'homme transforme la nature et le monde, ce qui l'engage dans la structure sociale que déterminent les rapports de production à un stade donné de l'histoire* (Légrand 1972) selon la définition donnée par le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), portail créé en 2005 par le CNRS.

²¹⁰ Antoine PROST, « Les monuments aux morts », in Pierre NORA (dir.), *Les lieux de mémoire. I. La République*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1997, p. 204.

²¹¹ Guy DI MEO, *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan, 1998.

²¹² Jean-Marc HUYGEN, « Trois paradoxes de l'architecture ou le lien comme outil de composition architectonique », in Chris YOUNES *Art et philosophie, ville et architecture*, La Découverte « Armillaire », 2003, p. 236-246, p. 236.

réseaux s'insèrent-ils, et avec quels autres types d'espaces composent-ils ? De cette imbrication spatiale et de cet entrecroisement urbain dépendra l'ensemble des relations qu'ils entretiendront avec le reste de l'espace, local, national voire international ; ils apparaîtront alors comme juxtaposés, impliqués, opposés ou polarisants. Leur configuration sera celle de marqueur spatial, d'enclave urbaine, d'enclos historique *et* spatial, ou de centre doté d'une signification géopolitique, touristique et sociétale particulière.

Les édifications architecturales et urbanistiques sont ainsi susceptibles de s'insérer parmi des types d'espaces différenciés. L'on peut faire l'hypothèse que cinq logiques d'idéologies spatiales ont pu rendre légitime la construction de musées et/ou mémoriaux de la Shoah : la quintessence de l'existence d'anciens quartiers juifs, la co-présence d'autres mémoires/histoires/territoires douloureux, la volonté de promouvoir un espace central par la grâce de *starchitectes* renommés, l'hyper-valorisation d'espaces panoramiques et, enfin, la relégation plus ou moins assumée en périphérie plus ou moins éloignée.

Au cœur des anciens quartiers juifs : un usage spatial du passé comme agencement qui va de soi ?

Les musées et mémoriaux implantés dans les anciens quartiers juifs reposent sur l'idée que la *cospatialité* et la *coprésence*²¹³, entre un monde déjà riche d'expériences juives, un monde « déjà là » chargé de réminiscences, et un espace mémorial dédié aux victimes de la Shoah « vont de soi ». C'est tout particulièrement le cas pour les musées et mémoriaux parisien, montréalais et angelino.

²¹³ Nous empruntons ces termes de coprésence et cospatialité à Michel LUSSAULT, *De la lutte des classes à la lutte des places*, Grasset, 2009.

Un mémorial à Paris : pourquoi Paris ?

Le choix de Paris pour ériger le premier mémorial consacré aux victimes de la Shoah ne fait pas l'unanimité. Certains auraient préféré l'Allemagne, pays responsable du massacre, ou Jérusalem, ou encore la Pologne, lieu du massacre. Alors pourquoi Paris ? D'abord parce que c'est la ville où habite l'instigateur du projet, Isaac Schneersohn²¹⁴. Les défenseurs de cette idée arguent par ailleurs que la France est « terre de judaïsme »²¹⁵, berceau de l'émancipation des Juifs, « patrie de Rachi²¹⁶ », de l'abbé Grégoire mais aussi de l'Alliance israélite universelle. Également parce que Paris représente tout à la fois la capitale de la Révolution, de la Commune, et de la Libération. « Paris demeure le centre du monde et la cité des libertés où chaque rue est sanctifiée par des souvenirs historiques »²¹⁷.

La dénonciation de la participation française à l'application de la « Solution finale » n'est pas encore envisagée. La localisation traduit donc une triple inscription du lieu : appartenances juive, française et universelle.

Le mémorial parisien : à proximité du Pletzl

Le 13 juillet 1951, le Conseil municipal de la ville de Paris vote une motion de principe en vue d'accorder au CDJC un terrain pour l'édification du Tombeau du martyr inconnu. Le 10 avril 1952, la préfecture accorde un terrain compris entre les rues Geoffroy L'Asnier, Grenier-sur- l'Eau et l'impasse Putigneux. Pourquoi là, dans le quartier du Marais, à proximité du *Pletzl* que traverse la rue des Rosiers ?

Entre les lois relatives à l'émancipation des Juifs, votées par la Constituante en 1790 et 1791 et la fin du XIX^e siècle, la population des Juifs de France double et leur répartition géographique s'en trouve considérablement modifiée. Paris rassemble désormais 40 000 personnes, soit 50 % de la population juive française totale. L'annexion de l'Alsace et d'une

²¹⁴ Annette WIEVIORKA, « Du centre de documentation juive contemporaine au Mémorial de la Shoah », *Revue d'histoire de la Shoah. Le Monde juif*, n° 181, juillet-décembre 2004, p. 27.

²¹⁵ *Ibid.* p. 27.

²¹⁶ Rabbi Shlomo ben Itzhak HaTzarfati, dit Rachi, également connu sous le nom de Salomon de Troyes, est l'une des principales autorités rabbiniques du Moyen-Âge. Il est connu pour son commentaire sur la quasi totalité de la Bible hébraïque et du Talmud de Babylone. Il est l'un des rares savants juifs à avoir influencé le monde chrétien, son exégèse biblique ayant influencé la traduction de la Bible par Martin Luther.

²¹⁷ In Annette WIEVIORKA. 1992. Réflexions sur une commémoration. In: *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 48e année, N° 3, 1993. pp. 703-714, p. 708.

portion de la Lorraine, à l'origine zone principale de peuplement juif en France, explique en partie cette mutation. Cette caractéristique d'une ville capitale rassemblant plus de la moitié de la population juive du pays n'est pas propre à la France. La situation est identique en Angleterre, où Londres, en 1880, rassemble quarante sept mille des cent mille Juifs anglais. Semblablement, la principale ville des Pays-Bas, Amsterdam, abrite plus de 70% des Juifs hollandais à la fin du siècle. Même si elle reste numériquement peu importante, cette société juive devient un élément constitutif de la population parisienne.

L'origine de ses membres est hétérogène à la fois d'un point de vue géographique et social : Juifs du Sud-est et de Provence, d'Alsace et de Lorraine mais aussi Juifs allemands, d'Europe centrale, de Russie et du Levant qui occupent un vaste éventail de positions sociales. On trouve de modestes artisans du *Pletzl*, étudiés par Nancy Green²¹⁸, des familles de banquiers et de financiers, au premier rang desquels la famille Rothschild, et des négociants en produits textiles ou pierres précieuses²¹⁹. Comme le rappelle d'ailleurs opportunément cette dernière²²⁰, les immigrants ne s'installent pas au hasard, mais là où cela leur est possible, dans des endroits devenus disponibles pour différentes raisons, souvent dues à la dégradation des infrastructures. En l'occurrence, les migrants juifs sont, pour nombre d'entre eux, séduits par les loyers bon marché et la spécialisation du quartier dans les métiers du tissu. La population juive du quartier du Marais, dans l'entre-deux-guerres, est d'ailleurs souvent associée aux yiddishophones qui l'habitent massivement. *Pletzl* signifie « petite place » en yiddish, par opposition à la « grande place », celle des Vosges. Mais elle n'exclut pas que d'autres populations s'y sont installées. C'est par exemple le cas de Juifs d'Afrique du Nord, notamment d'Algérie. Minoritaires, Français pour l'écrasante majorité d'entre eux²²¹, ils ont, dès le début du vingtième siècle pour certains, traversé la Méditerranée pour venir s'installer là.

C'est donc dans l'immédiate proximité d'un des centres majeurs de la vie juive parisienne, plus spécifiquement de la communauté ashkénaze particulièrement décimée par le génocide, qu'est érigé le Mémorial du martyr juif inconnu.

²¹⁸ Nancy GREEN, *Les Travailleurs immigrants juifs à la Belle Époque, Le Pletzl de Paris*, Paris, Fayard, 1985.

²¹⁹ Cyril GRANGE, « Les réseaux matrimoniaux intra-confessionnels de la haute bourgeoisie juive à Paris à la fin du XIXe siècle », *Annales de démographie historique*, 2005/1 no 109, p. 131-156, p. 131.

²²⁰ « De la ville industrielle et industrielle à la ville commerçante et consommatrice ? » Entretien avec Nancy L. GREEN, *Mouvements*, 2005/3, n° 39-40, pp. 25-30, p. 26.

²²¹ Jean LALOUM, « Des Juifs d'Afrique du Nord au Pletzl ? Une présence méconnue et des épreuves oubliées (1920-1945) », *Archives Juives*, 2005/2 Vol. 38, p. 47-83.

L'inauguration du mémorial parisien : une dimension républicaine et juive

Le 27 mai 1953, la cérémonie grandiose et solennelle de la pose de la première pierre réunit les personnalités les plus importantes de l'élite républicaine. La sonnerie *Aux Champs*²²², suivie de *La Marseillaise*, ouvre la cérémonie, tandis que *La sonnerie Aux Morts*²²³ la clôt. Voilà pour le côté républicain. Et, pour la dimension plus spécifiquement juive, un orphelin récite le *Kaddish*²²⁴, puis le Chœur de la synagogue de la rue Victoire entonne le *Chant des Partisans juifs*²²⁵.

Le bâtiment est inauguré le 30 octobre 1956, en présence de cinquante délégations des communautés juives du monde entier. Le Président de la République, René Coty, est absent en raison la crise de Suez, mais il est représenté par son directeur de cabinet M. Friol. Les Présidents des Chambres, les membres du Gouvernement et du Corps diplomatique, les représentants du Conseil municipal et le Préfet de police de Paris assistent à la commémoration, ainsi que l'ambassadeur d'Israël.

Le Mémorial, dont l'initiative revient à des Juifs de l'immigration et dont la pose de la première pierre incite promptement Israël à créer Yad Vashem, agrège le tragique destin du judaïsme européen. Néanmoins, comme le remarque Annette Wieviorka, signe évident d'une acculturation de la mémoire à la France, « il le fait en empruntant massivement ses éléments au culte républicain des morts né de la Grande Guerre »²²⁶.

²²² http://www.museedesparas.com/multimedia/sonneries_militaires/Au_Chant.mp3. Cette sonnerie sert à rendre les honneurs à l'arrivée des plus hautes autorités : Président de la République, Premier ministre, ministres, généraux de corps d'armées et d'armées (4 et 5 étoiles), préfets en tenue et présidant la cérémonie.

²²³ http://www.museedesparas.com/multimedia/sonneries_militaires/marine/39_Aux_morts.mp3. Cette sonnerie, inspirée de la sonnerie *Aux Morts* américaine est relativement récente. Écrite en 1931 par le Commandant Dupont, Chef de Musique de la Garde républicaine, elle sera exécutée pour la première fois le 14 juillet 1931, sous l'Arc de Triomphe, en présence d'André Maginot. L'année suivante, le ministre de la guerre Paul Boncour félicita le commandant Dupont et rendit réglementaire cette sonnerie porteuse d'émotions. Elle sera jouée lors de toute commémoration de la Grande Guerre et lors du ravivage de la Flamme à l'Arc de Triomphe.

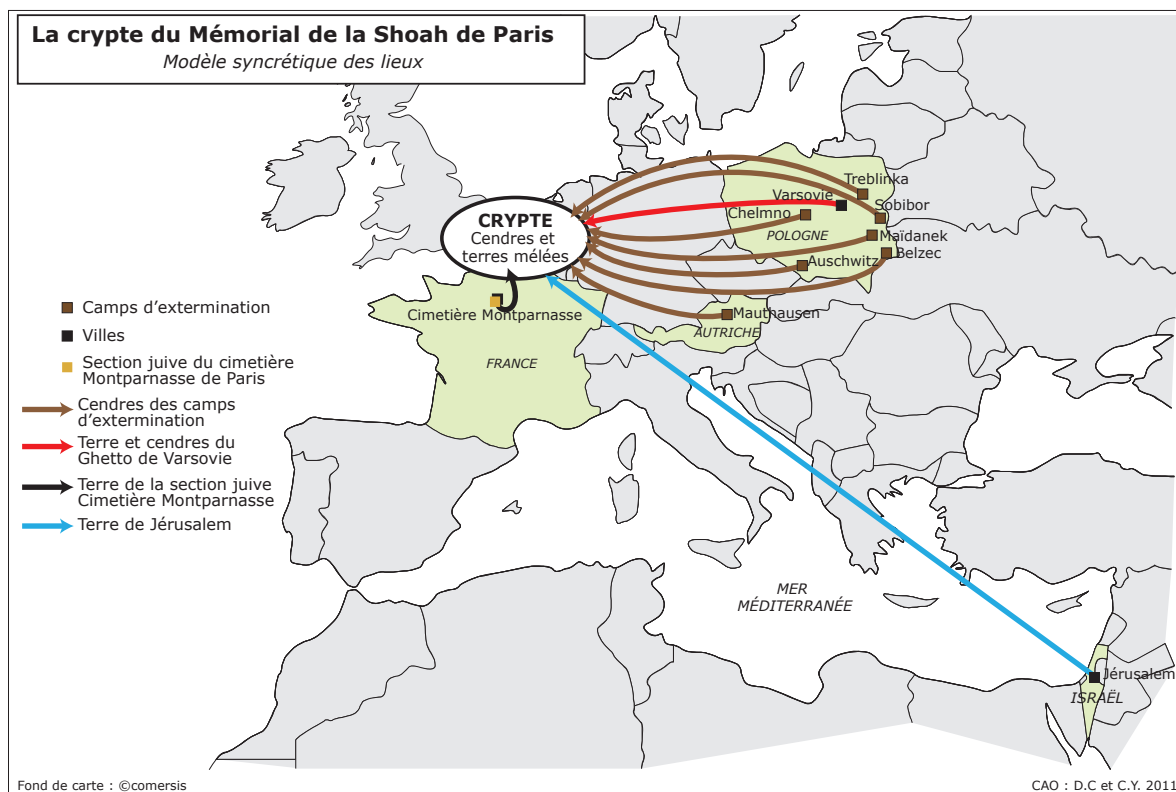
²²⁴ Le *Kaddish* est la prière du souvenir la plus connue. Mot hébreu, d'origine araméenne, qui signifie « saint ». Il désigne une prière ponctuant la fin des passages importants des offices. À partir du Moyen-Âge ce texte est devenu la prière des personnes endeuillées ; elle est alors récitée par des orphelins, à chacun des trois offices quotidiens, au cours des onze mois qui suivent le décès du père ou de la mère.

²²⁵ <http://www.chambre-claire.com/PAROLE/Partanenlied.htm>. Ce chant est écrit en Yiddish « Zog Nit Keynmol ». Le titre signifie « Ne dis jamais », et découle de la première ligne de la chanson : « Ne dis jamais que c'est ton dernier chemin ». Ce chant a été écrit en 1943, par Hirsch GLICK, un jeune Juif détenu au ghetto de Vilnius, inspiré par des nouvelles annonçant le soulèvement du ghetto de Varsovie. Il est considéré comme l'un des principaux hymnes des survivants de la Shoah, et est chanté à la mémoire de ses victimes dans le monde entier. Au cours de la guerre, c'était l'hymne de diverses brigades de partisans juifs.

²²⁶ In Annette WIEVIORKA. 1992. *Réflexions sur une commémoration...*, Op. Cit., p. 709.

Le Pari(s) du syncrétisme des lieux

Une autre cérémonie, symbolique et mémorable, se déroule le dimanche 24 février 1957. Elle confirme l'importance du lieu dans sa capacité à agréger différentes spatialités et à organiser la résilience des sociétés. En effet, ce jour-là, les cendres provenant des camps d'Auschwitz, Belzec, Chelmno, Maidanek, Mauthausen, Sobibor, Treblinka et du Ghetto de Varsovie sont exhumées au cimetière du Montparnasse par des rabbins et six anciens déportés d'Auschwitz, puis transférées en corbillard au Mémorial. Les alvéoles de l'urne sont remplies avec de la terre prélevée dans la section juive du cimetière du Montparnasse ; l'urne est ensuite inhumée dans la crypte, les alvéoles étant recouvertes par de la terre provenant du sol de la ville de Jérusalem. Le monument parisien, dans sa double dimension juive et républicaine, incorpore ainsi en son sein les haut-lieux emblématiques de l'abomination à travers les cendres des camps, de la révolte par le prisme des cendres du Ghetto de Varsovie, et de l'espérance par le biais de la terre (sacrée ?) d'Israël. L'épaisseur du récit et la puissance de l'emplacement tiennent précisément à cette circulation des diverses mémoires et à l'appartenance de celles-ci à des espaces pluriels et symboliques, comme le montre la carte ci-dessous.



La crypte du Mémorial de la Shoah de Paris, un modèle syncrétique des lieux.

Le nouveau Mémorial de la Shoah, ouvert au public en 2005, s'est enraciné dans ce terreau fertile des mémoires puisqu'il se situe sur le site du Mémorial du Martyre Juif Inconnu. Il s'inscrit donc dans la continuité du CDJC et du Tombeau. Le musée-mémorial s'impose aujourd'hui comme le plus grand centre européen de recherche, d'information et de sensibilisation sur l'histoire du génocide des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. L'urne contenant les cendres se trouve toujours dans la crypte, sous le parvis du Mémorial.

Los Angeles Museum Holocaust : le plus ancien musée de l'Holocauste américain

Le musée de l'Holocauste angelino est le plus ancien musée américain consacré à cette sombre période. Il a été créé à *Hollywood High School* par un groupe de survivants qui venaient là pour prendre des cours d'anglais. Rescapés, émigrés et Juifs, ils ont commencé à échanger leurs expériences et se sont rapidement aperçus que chacun d'eux possédait des objets, des photographies, des documents relatifs à cette époque, et que ces objets précieux avaient besoin d'un lieu sûr où ils pourraient être exposés. Ils voulaient également qu'un endroit soit désigné pour qu'ils puissent à la fois commémorer les morts et transmettre leurs expériences, afin que nul n'oublie jamais.

Le premier musée fut donc créé sur ce postulat, et à l'initiative de ces acteurs. Depuis, il a déménagé quatre fois. Et le tremblement de terre de 1994 a bien failli remettre en question l'idée de poursuivre cette aventure muséale. Le bâtiment qui abritait le musée fut en effet endommagé par le séisme et la question du maintien de la location des salles s'est posée²²⁷. Trop onéreuse. Au demeurant, un nouvel édifice venait d'ouvrir ses portes l'année précédente, le Musée de la Tolérance, à proximité du Centre Simon Wiesenthal... Une partie du dispositif muséographique, plus généralement dédié à la thématique des Droits de l'Homme, évoque en effet l'Holocauste et les contextes historiques de cette période à l'aide d'expositions interactives, mises en scènes, événements spéciaux et programmes personnalisés pour les jeunes et les adultes. La tâche qu'il s'est fixé consiste à mettre ces visiteurs au défi d'assumer leurs responsabilités personnelles pour un changement positif de la

²²⁷ Entretiens Mark A. ROTHMAN, Executive director ; Dr Vladimir MELAMED, Archivist/Historian ; Marie KAUFMAN, survivante, Los Angeles, février 2011.

société. Le musée n'expose aucun document, aucun artefact, et de ce point de vue, il apparaissait aux yeux des défenseurs d'un musée spécifiquement consacré à l'Holocauste davantage comme un appui, un soutien que comme un substitut. Mais, assurément, un musée récent et original évoquait l'Holocauste à Los Angeles. Et par ailleurs, un mémorial composé de six colonnes de granit venait tout juste d'être érigé dans le quartier où réside une importante communauté de rescapés.

Un monument mémorial dans le quartier des rescapés

En effet, le 26 avril 1992, un monument à la mémoire des six millions de victimes de la Shoah a été inauguré, à Pan Pacific Park. Les rescapés sont nombreux à habiter les alentours. Des dons individuels, de fondations et de sociétés sont à l'origine de cette création. Mais c'est surtout à un généreux donateur, lui-même rescapé de la Shoah, que le monument doit d'exister.

Six colonnes triangulaires de granit noir de 18 pieds (environ 5,5 mètres) s'élèvent vers les cieux. Au centre, une colonne, invisible, représente la communauté des vivants, contraints à vivre ensemble dans un monde si possible dépourvu de haine et de violence, et appelés à se souvenir de ceux qui ont été martyrisés.



Mémorial de l'Holocaust à Los Angeles, Pan Pacific Park
Cliché pris par l'auteure, février 2011

L'état des lieux est alors le suivant : un mémorial existe, plus un musée de la Tolérance qui évoque partiellement la question du génocide des Juifs. Mais le musée, spécifiquement dédié à la mémoire du génocide, premier musée de l'Holocauste sur le sol américain, se trouve menacé de disparition à la suite d'un séisme, alors que les États-Unis s'engagent dans un processus mémoriel sans précédent à propos de la Shoah. Est-ce pensable dans une ville où la population juive est la seconde du pays, après celle de New York ? Pendant quelques années, le musée survit, dans des locaux loués, grâce au dynamisme des rescapés essentiellement. Mais les temps sont difficiles, et la question de la survie de ce musée se pose jusqu'en 2004. À cette date, le généreux donateur du mémorial promet un don conséquent pour le musée si un projet est monté. Le choix du lieu est alors évident : à proximité du mémorial, au cœur de la communauté rescapée de la ville. La Ville de Los Angeles donne $\frac{3}{4}$ d'acre (un peu plus de 3000 m²) pour que le musée puisse voir le jour à Pan Pacific Park.

Une architecture très « californienne » pour un musée underground

Le musée épouse aujourd'hui le vaste parc public de Pan Pacific dans lequel il s'insère. Les pique-nique et *barbecue* familiaux y sont fréquents les week-end et jours fériés. Les enfants viennent y jouer, y fêter leur anniversaire. Les moins jeunes s'y retrouvent pour écouter de la musique, jouer au ballon, discuter, séduire. Un terrain de tennis, une crèche, un espace de jeux pour enfants, des marchands de glaces, de boissons, de fruits frais pelés et découpés, de sandwiches divers et variés occupent ce parc public, qui jouxte un centre commercial non moins vaste. Il est d'ailleurs très facile de ne pas remarquer le musée, tant celui-ci se confond avec son environnement.



**Vue du musée de L.A., depuis le Park. Le musée est souterrain de ce côté-ci.
Cliché de l'auteur, février 2011.**

Le bâtiment est littéralement immergé dans la terre et le parc se poursuit sur le toit de la structure. Des sentiers du parc sont utilisés comme éléments connectifs pour intégrer le flux piéton du parc avec la nouvelle circulation des visiteurs du musée. Rien d'héroïque, rien de monumental à l'horizon, si ce n'est, peut-être, le Mémorial des Six tours serrées, qui

pourraient éventuellement attirer l'attention d'une personne curieuse de cette symbolique du chiffre 6. La fusion avec l'espace alentour est totale, et souhaitée.

L'entrée du musée s'effectue par un chemin de béton qui rapidement se transforme en rampe d'accès, légèrement inclinée. Les murs qui enserrant cette lente descente dans le sol coupent peu à peu des bruits extérieurs. Les rires, les bruits des conversations s'estompent. Progressivement, toutes ces petites évidences quotidiennes s'effacent. Un « squelette » en béton apparent, aux courbes à la fois sensuelles et inquiétantes, enveloppe le visiteur. Au moment d'entrer concrètement dans le musée, le visiteur a clairement laissé un monde derrière lui. Hagy Belzberg, l'architecte, revendique explicitement cette « performance ». La vie a continué pour ceux et celles qui n'étaient pas inquiété-e-s. Il la lie au concept de « banalité du mal », que Hannah Arendt a mis en évidence à la suite du procès Eichmann.



**Musée de l'Holocauste, à proximité du Mémorial, Los Angeles.
Cliché pris par l'auteure, février 2011.**

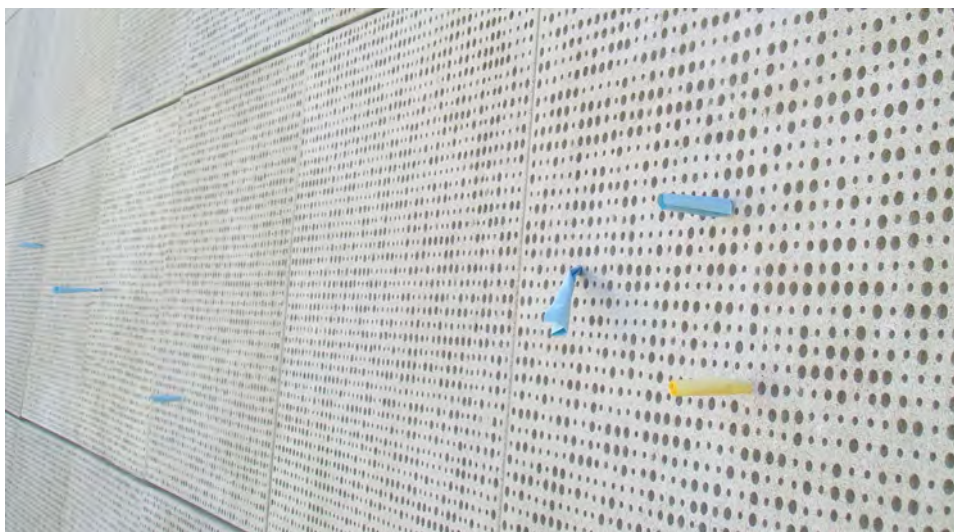
Pour évoquer la Shoah, Belzberg utilise une « stratégie de couches combinant l'urbain et le métaphorique ²²⁸ ». Par urbain, il signifie cette totale inscription, immersion du bâtiment dans l'emplacement du parc ; et par métaphorique, il désigne le bâtiment qui, par le prisme de

²²⁸ <http://archrecord.construction.com/projects/portfolio/2011/06/Museum-of-the-Holocaust.asp>, page consultée le 26 septembre 2011.

multiples détails, fait référence à la Shoah sans jamais exclure d'autres génocides : Cambodge, Tsiganes, Darfour...

Travailler sur une parcelle de terrain relativement réduite (36.000 pieds carrés soit environ 3350 m²), et avec un budget somme toute limité (14 millions de dollars) a contraint l'architecte et son équipe à faire des choix dans l'utilisation des matériaux : utilisation de béton projeté pour créer la géométrie fluide des parois verticales et de béton coulé pour les planchers et le toit. Les espaces intérieurs se trouvent isolés par le toit de verdure captant l'eau de pluie. « *The architecture is just the container*²²⁹ », explique Belzberg. *But what powerful container it is !* serais-je tentée d'ajouter. En s'incorporant si bien avec le paysage urbain, le musée refuse de « prêcher ».

À l'extérieur, un patio adjacent est dédié aux 1,2 millions enfants victimes de la Shoah. Les murs sont en béton perforé de 1,2 millions de trous, de tailles différentes. Certains visiteurs y glissent des mots, des souhaits, des prières, écrits sur des feuillets et morceaux de papiers, comme au Kotel, à Jérusalem.



Mur du patio des enfants.
Cliché pris par l'auteure, février 2011

Le bâtiment, inauguré le 14 octobre 2010 en présence du maire, Antonio Villaraigosa, du conseil municipal, des représentants du musée et des rescapés de l'Holocauste, a déjà obtenu la certification LEED Gold²³⁰ (Or) et gagné le prestigieux concours *Los Angeles Business Council Green Building Design Award*. Une inauguration très « californienne »

²²⁹ Edie COHEN, « The architecture of Memory », *Interior Design*, n°1, Gather round, janvier 2011, p. 190.

²³⁰ *Leadership in Energy and Environmental Design* (LEED) est un système nord-américain de standardisation de bâtiments à haute qualité environnementale créé en 1998. Un bâtiment peut atteindre quatre niveaux : certifié, argent, or et platine.

donc, pour un bâtiment emblématique de la *californian way of life* de cette métropole tout à la fois obsédée par le développement durable et l'*urban sprawl*.

Montréal : la communauté juive la plus ancienne au Canada

Depuis l'arrivée des premiers immigrants en 1760, les Juifs maintiennent une présence constante à Montréal. La population juive de Montréal, qui s'est accrue notamment au début du siècle, compte aujourd'hui quatre vingt douze mille personnes et constitue la deuxième communauté juive en importance au Canada et la dixième en Amérique du Nord. Elle correspond à 2,8 % de la population totale de la ville.

Les premiers migrants sont d'origine ashkénaze. Ils s'installent d'abord le long du boulevard Saint Laurent, puis déménagent graduellement vers Outremont, Côtes-des-Neiges et Côte-Saint-Luc. En arrivant à Montréal, ils se font embaucher comme ouvriers dans les *sweatshops* du boulevard Saint-Laurent. Dans le quartier, le yiddish fait figure de langue nationale. Entre 1920 et 1950, le quartier, ashkénaze, centré sur l'industrie du vêtement, s'articule autour du boulevard Saint-Laurent ; il se coule entre le fief anglophone à l'ouest et le fief francophone à l'est²³¹. Dans les années 1952-1962, la diaspora sépharade francophone les rejoint, puis, dans les années 1970, des survivants francophones, belges ou français. La judaïcité transcende le clivage linguistique et les deux communautés, aux origines géographiques pourtant radicalement différentes, s'inscrivent dans la même configuration territoriale. Après deux déménagements successifs, cette dernière se localise du côté d'Outremont (essentiellement les ultraorthodoxes), Côte Saint-Luc et l'ouest de l'île. Étant la plus ancienne de toutes les diasporas de la ville, la diaspora juive, notamment ashkénaze, dispose de l'organisation la plus structurée et des types de services les plus diversifiés parmi toutes les diasporas intra-montréalaises.

Montréal : une communauté de survivants importante et active

²³¹ André-Louis SANGUIN. « Les diasporas et leurs trajectoires dans les grandes métropoles canadiennes, l'exemple de Montréal », *Norois*. N°161, 1994. Amérique du Nord. Janvier-Mars 1994. pp. 111-129.

Montréal constitue le troisième plus grand centre de survivants de la Shoah au monde, après Israël et New York. Dans son travail de thèse, Myra Giberovitch²³² a montré le dynamisme de cette communauté et l'apport des survivants de l'Holocauste à la vie de la communauté juive montréalaise, notamment par le biais de la vingtaine d'associations qu'ils ont créées ou réanimées. Le premier centre commémoratif de l'Holocauste appartient à leur actif. Il est créé en 1979 par l'« association des survivants de l'oppression nazie », en réaction aux négationnistes qui commencent à diffuser leurs nauséux propos²³³.



**Le centre commémoratif de l'Holocauste de Montréal est situé au rez-de-chaussée.
Cliché pris par l'auteur. Octobre 2010.**

Le Centre commémoratif est situé au pied du Mont Royal, au 5151, chemin de la Côte-Sainte-Catherine dans le quartier Côte-des-Neiges²³⁴ à Montréal, quartier aujourd'hui multiculturel et ethniquement diversifié. Dans sa version actuelle, le musée a été inauguré en

²³² Myra GIBEROVITCH, *The contributions of Montreal Holocaust survivor organizations to Jewish communal life*, The School of Social Work McGill University, Montréal, November, 1988, 132 p.

²³³ Citons l'exemple de Ernst Zündel, installé au Canada en 1958 ; il a été directeur des publications *Samizdat* qui diffuse un important matériel néonazi. Il a publié de nombreux pamphlets antisémites et négationnistes.

²³⁴ Arrondissement « Côte-des-Neiges ; Notre Dame-de Grâce » depuis la réorganisation municipale québécoise de 2002.

2003, en présence de plusieurs ministres canadiens, de l'ambassadeur d'Israël au Canada et de quelques trois cents survivants. C'est le seul musée canadien uniquement consacré à la Shoah.

Il se situe ici, dans la ville, en raison de la présence de diverses organisations juives déjà présentes dans le quartier. C'est d'ailleurs en raison de ce maillage « communautaire » que les rescapés sont venus précisément s'installer dans le quartier. L'hôpital général juif, ouvert en octobre 1934, la Fédération CJA²³⁵, la plus ancienne congrégation, quelques synagogues, le *Cummings Jewish Centre for Seniors*, le Center Segal (théâtre, salles de concert et de danse, cours de musique, cours de yiddish...), le centre de sport *Young Men Hebrew Association* représentent autant de lieux communautaires installés dans le très proche voisinage du musée.

La particularité du musée montréalais réside notamment dans le fait qu'il partage ses locaux avec d'autres organisations : le Congrès juif québécois, le comité Québec-Israël, un Centre d'éducation juif, l'Agence *Ometz* (Aide à l'emploi, aux familles) et la bibliothèque. Si l'endroit constitue un véritable *hub* dans la vie de la communauté, la mémoire de la Shoah s'inscrit dans une vie culturelle, sociale, locale et juive particulièrement dynamique. Néanmoins, il se fonde complètement dans le tissu urbain, l'architecture n'est en rien « spécifique » et rien, de l'extérieur, n'évoque la Shoah. Tout dignitaire étranger qui rencontre la communauté et, en particulier, tout représentant d'Israël ou d'institutions israéliennes, se doit de visiter le Musée. Ce dernier joue, à l'échelle montréalaise, le même rôle que Yad Vashem à Jérusalem²³⁶.

Néanmoins, le Mémorial reste assez méconnu des Montréalais étrangers à la communauté, même si, à un an d'intervalle, j'ai pu constater que les politiques de communication pour le faire connaître commençaient à porter leurs fruits²³⁷. Des panneaux indiquant la présence du Mémorial sont prévus sur l'autoroute qui passe à proximité²³⁸. S'il fonctionne comme un isolat, cet agrégat culturel ne constitue pas pour autant une enclave. L'aspect multiethnique du quartier invite à travailler avec les autres communautés, parfois

²³⁵ Le mandat de cette fédération est d'assurer l'efficacité et la coordination des efforts en matière de défense des droits sociaux sur des questions d'intérêt public touchant l'ensemble de la communauté juive et plus précisément les personnes, les familles et les aînés défavorisés.

²³⁶ Julien BAUER, « Shoah et identité juive au Canada », in *De la mémoire de la Shoah dans le monde juif*, Françoise S. OUZAN et Dan MICHMAN (Dir.), CNRS Éditions, 2008, pp. 335-359, p. 340.

²³⁷ J'ai fait deux séjours d'études à Montréal, en février 2009 et octobre 2010. Entre ces deux dates, j'ai pu remarquer une meilleure connaissance de l'existence et de la localisation du musée.

²³⁸ Entretien avec Julie GUINARD, coordinatrice du musée, 1^{er} février 2009.

marquées elles aussi par des mémoires douloureuses. Pour d'autres musées et mémoriaux, c'est précisément cette cohabitation mémorielle qui justifie leur implantation.

La coprésence d'autres mémoires douloureuses

Les exemples que nous allons développer ici diffèrent quelque peu des exemples précédents. Coprésence et cospatialité ne sont pas essentialistes mais existentielles ; elles se manifestent en effet par la prégnance d'autres mémoires, blessées. L'édification d'un musée et/ou mémorial consacré(s) à la Shoah s'intègre alors dans une dimension principalement civique et pédagogique. À travers l'édification mémorielle, il s'agit soit d'effacer les souvenirs douloureux, soit de les faire (re)connaître, afin d'éviter que renaissent des conflits de même type. Traductions spatiales d'une demande de justice mémorielle et sociale, ces établissements conjuguent à la fois individualisation et citoyenneté. Les exemples des musées de Melbourne en Australie, du Cap en Afrique du Sud et de Fukuyama au Japon paraissent significatifs de cette alliance des mémoires²³⁹.

Australie : la mémoire blessée des Aborigènes

Dans ce pays, la procédure de réconciliation avec les Aborigènes s'est officiellement amorcée en 1991, dans un climat de culpabilité. En 1998, une journée nationale du pardon, *National Sorry Day*, a été instituée le 26 mai, pour faire connaître les souffrances infligées aux familles indigènes à travers les « générations volées », ces enfants enlevés de force à leurs parents par le gouvernement australien entre 1869 et 1969. Un processus de cicatrisation de ces douloureuses mémoires a dès lors pu s'engager.

En 2002, le film *Les chemins de la liberté*, de Phillip Noyce, décrit et médiatise les blessures et tourments de ces générations volées. En 2008, le premier ministre Kevin Rudd (Parti travailliste) demande officiellement pardon pour les actions des gouvernements précédents envers les Aborigènes, alors que son prédécesseur, John Howard (Parti libéral) avait refusé de le faire.

Ces excuses publiques et politiques s'inscrivent dans un contexte relativement tendu.

²³⁹ Ces trois musées n'ont pas fait l'objet d'un travail de terrain. Les données proviennent de correspondances électroniques avec leurs dirigeants.

En effet, depuis le début des années 2000, de nombreuses controverses affectent le domaine de l'histoire aborigène, à la suite notamment de la publication d'une série d'articles et d'un livre intitulé *The Fabrication of Aboriginal History* dont Keith Windschuttle²⁴⁰, intellectuel conservateur, est l'auteur. Dans cet ouvrage, il contredit le fondement selon lequel la colonisation de l'Australie aurait été violente. Il réfute l'idée que le déclin important et rapide de la population de Tasmanie dès les premières années de la colonisation puisse être corrélé avec une politique gouvernementale répressive et une violence arbitraire des Européens ; ceux-ci, en bons chrétiens, auraient plutôt cherché à les protéger. Selon lui, le décroît démographique réside plus simplement dans une conjonction de causes : perte des capacités reproductives liées aux maladies vénériennes et vente des femmes aux marins et colons²⁴¹. La réception de ces thèses fut sujette à de multiples et violentes querelles.

Les Juifs en Australie : entre « colons » et « parias »

L'histoire des Juifs en Australie débute en 1788. Un certain nombre se trouvait en effet parmi les prisonniers amenés au pays, à bord de la Première Flotte pour établir la première implantation européenne sur le continent, à Sydney. En 1850, durant l'épopée de la ruée vers l'or, Melbourne devient la plus grande colonie juive du pays. Certains d'entre eux se marient avec des Aborigènes, les femmes « blanches » ne souhaitant pas s'unir avec eux.

Mais les relations avec la population aborigène ne se limitent pas à ces liens matrimoniaux. En 1938, William Cooper, fondateur de la Ligue Aborigène *Australian Aborigines' League*, choqué par les nouvelles arrivant d'Europe concernant le sort des Juifs, notamment après la « Nuit de Cristal » rassemble ses partisans dans le but de lancer un mouvement de protestation dans le pays. Le 6 décembre 1938, âgé de 77 ans, il marche en tête d'une manifestation en direction du Consulat d'Allemagne à Melbourne. Les protestataires souhaitent remettre une pétition au Consul en mains propres, mais ce dernier refuse de les recevoir et de prendre connaissance de la pétition. L'action de Cooper et de ses amis resta malgré tout dans les consciences.

En 2010, Cooper, et à travers lui toute la communauté aborigène d'Australie, a été honoré, à titre posthume, par le Mémorial de Yad Vashem pour leurs prises de position contre

²⁴⁰ Les articles de WINDSCHUTTLE furent publiés entre 1998 et 2005 dans la revue conservatrice *Quadrant*.

²⁴¹ Bastien BOSA, « La (non)-assimilation des Aborigènes dans la Nouvelle-Galles du Sud », *Le Mouvement Social*, 2010/1 n° 230, p. 99-125.

le nazisme. Un jardin planté de 70 arbres, avec un écriteau portant son nom, rappelle son action

Aujourd'hui, environ cent vingt mille Juifs vivent en Australie. La majorité est d'origine ashkénaze, pour la plupart réfugiés et survivants de la Shoah arrivés pendant et à la suite de la Seconde Guerre mondiale. Après Israël, c'est l'Australie qui, en pourcentage de population, a accueilli le plus grand nombre de rescapés de la Shoah. Ce flux a plus que doublé le nombre de Juifs australiens²⁴².

Melbourne : une opportunité mémorielle et foncière

Comme à Montréal, c'est un groupe de survivants qui a eu l'initiative de fonder le Centre de l'Holocauste, à Melbourne, en 1984. Ils se sont donnés pour mission de combattre le racisme, la haine et les préjugés, dans une ville où la communauté aborigène, qui souffre de ces nombreux préjugés, compte plus de vingt mille personnes, soit 0,6% de la population.

Dans un premier temps, avec l'argent des survivants, de leurs familles, et d'une généreuse donatrice, Mina Fink, une ancienne école de danse a été achetée, rapidement transformée en espace approprié pour héberger une bibliothèque et des expositions. En 1990, le musée, au rez-de-chaussée, a été réorganisé et une nouvelle salle a été créée à l'étage, ce qui a permis de doubler la surface d'exposition. Un groupe de soutien des *Amis du Centre de l'Holocauste* s'est constitué et impliqué dans la promotion des diverses activités et dans la collecte de fonds. Grâce à leur dynamisme, une nouvelle extension du musée a vu le jour en 1999²⁴³. Cette fois-ci c'est un centre de recherches qui a été créé. Enfin, en juin 2003, le *Jewish Holocaust Centre Foundation* a pu s'établir, dans la continuité du Centre. Les subventions étatiques et fédérales, les contributions de la *Claims Conference* ont permis d'acheter un terrain adjacent, que possédaient les membres du centre culturel yiddish, appelé *Kadimah*.

Dans le cas du musée australien, l'emplacement n'a donc rien de symbolique. C'est à la pugnacité des rescapés de Melbourne, ville multiculturelle et multiethnique, et à la générosité des donateurs que la deuxième agglomération urbaine d'Australie doit l'existence de son Centre de l'Holocauste. À des milliers de kilomètres de la vieille Europe.

²⁴² D'après Suzanne RUTLAND et Sophie CAPLAN, *With One Voice : The History of the New South Wales Jewish Board of Deputies*, Sydney, Australian Jewish Historical Society, 1998, p. 318 et cité par Sharon KANGISSER COHEN et Claudia MANGEL, « La commémoration de la Shoah en Australie », in *De la mémoire de la Shoah dans le monde juif*, Françoise S. OUZAN et Dan MICHMAN (Dir.), CNRS Éditions, 2008, pp. 361-390, p. 361.

²⁴³ Jayne JOSEM, Curator & Head of Collections, Jewish Center Holocaust, échanges de courriers électroniques, Septembre 2011.

Juifs et Apartheid en Afrique du Sud

La grande majorité des Juifs sud-africains remonte à l'immigration lituanienne arrivée à la fin du dix-neuvième siècle et en 1930 principalement. Les deux plus grandes communautés, essentiellement ashkénazes, résident à Johannesburg, « vraie métropole sud-africaine ²⁴⁴ », et au Cap, siège du Parlement. La première congrégation hébraïque s'est établie au Cap en 1841. Le judaïsme sud-africain se caractérise par sa longue histoire d'activisme sioniste. La plupart des organisations internationales sionistes continuent d'ailleurs à y être implantées, à l'instar de Habonim, Betar, Bnei Akiva et Maginim.

Le modèle d'apartheid, bien qu'aboli en 1994, reste enraciné dans les esprits. Moins peut-être dans le pays même, l'un des plus violents au monde ²⁴⁵, où les populations ont intégré le développement séparé dans leurs pratiques urbaines, qu'à l'extérieur du continent ²⁴⁶. Il est d'ailleurs parfois fait référence à l'apartheid pour stigmatiser la situation en Israël-Palestine. Le livre d'Uri Davis ²⁴⁷, paru en 1987, ou encore celui de Jimmy Carter ²⁴⁸, Président des États-Unis de 1977 à 1981, et prix Nobel de la Paix en 2002, illustrent cette analogie qui a connu un développement spectaculaire avec la construction du mur dit « de sécurité » par les autorités israéliennes, et communément appelé « mur de l'apartheid » par les pro-palestiniens. Le mot véhicule une puissance évocatrice telle, qu'il est régulièrement usité pour instruire en bloc le procès du colonialisme, « bien que la situation de l'Afrique du Sud, seule colonie de peuplement blanc en Afrique subsaharienne, ait été unique avec ses lois raciales ²⁴⁹ ».

Y a-t-il une place pour la douloureuse mémoire de l'esclavage et de l'apartheid ?

Dans la ville du Cap, le bâtiment construit en 1679 par la Compagnie des Indes néerlandaises pour y loger ses esclaves, semble emblématique du traitement de cette mémoire

²⁴⁴ Philippe GERVAIS-LAMBONY, « Mondialisation, métropolisation et changement urbain en Afrique du Sud », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2004/1 no 81, p. 57-68, p.60.

²⁴⁵ Myriam HOUSSEY-HOLZSCHUCH, « La violence sud-africaine » Essai d'interprétation, *Études*, 2002/7 Tome 397, p. 43-52.

²⁴⁶ Roland POURTIER, « L'Afrique noire au crible de la mémoire coloniale », *Hérodote*, 2006/1 no 120, p. 215-230.

²⁴⁷ Uri DAVIS, *Israël : An Apartheid State*, Zed Books, 176 p., 1987.

²⁴⁸ Jimmy CARTER, *Palestine : Peace Not Apartheid*, New York, Simon & Schuster, 2006.

²⁴⁹ Roland POURTIER, *Op. Cit.*

encore sensible²⁵⁰. Prison pour esclaves jusqu'en 1828, la maison fait également office de bordel. À heures fixes, marins de passage et notables locaux viennent abuser des femmes pendant que leurs hommes sont occupés à vider les ordures de la ville dans les eaux du port. Accessoirement, la maison fait également fonction d'asile de fous. Pendant cette période qui précède l'abolition de l'esclavage au Cap, le bâtiment héberge en moyenne près de cinq cents esclaves, avec des maximum pouvant aller jusqu'à mille, si l'on y ajoute les bagnards et les fous. Le lieu devient ensuite, contre toute attente, l'endroit où l'on rend la justice et élabore les lois. En 1964, alors que le régime d'apartheid, sous Hendrick Verwoerd, est à l'apogée de son pouvoir, cet espace se transforme en musée d'Histoire culturelle, abritant une collection d'objets, pour la plupart d'origine étrangère. En 1969, le Parlement adopte une loi sur les institutions culturelles. L'ancien bagne/asile/bordel devient donc une « institution culturelle nationale ».

En 2003, période post-apartheid, la maison retrouve son nom d'origine. Mais la cérémonie et l'exposition qui y sont organisées pour la circonstance ne se concentrent en rien sur ces mémoires blessées. Plutôt qu'une évocation du passé, les spectateurs découvrent une somptueuse exposition de meubles de style hollandais et colonial, disposés et éclairés avec goût au demeurant. Seuls quelques écriteaux retraçant l'origine des pièces exposées font référence à l'esclavage. La réalité des origines du bâtiment, le récit de son passé (et de son devenir), susceptibles de le faire (re)connaître au sein d'un espace public renouvelé par la disparition d'une loi insultante pour le genre humain se trouvent tout simplement niés²⁵¹.

Le musée de l'Holocauste au Cap, seul musée africain de ce genre

Cette Maison des esclaves n'est pas très éloignée du musée de l'Holocauste, inauguré en Août 1999. Il s'agit du premier, et seul pour l'instant, musée consacré au thème de la Shoah en Afrique. Après la fin du régime d'apartheid, le ministère de l'Éducation sud-africain a rédigé un nouveau programme scolaire dans lequel il aborde la question la notion des Droits de l'Homme. Depuis 2007, les programmes d'études d'histoire incluent l'étude de l'Allemagne nazie et l'Holocauste. Cet intérêt a fortement intensifié la demande de programmes éducatifs ; trois centres de l'Holocauste ont été créés dans la foulée de cette demande institutionnelle : au Cap, à Durban et à Johannesburg.

²⁵⁰ Je m'inspire, pour écrire ces lignes, de l'article suivant : Anthony HOLIDAY, « Esclavage et négationnisme », *Revue internationale des sciences sociales*, 2006/2 n° 188, p. 219-230.

²⁵¹ Un musée de l'Apartheid existe, situé à mi-chemin de Johannesburg et de Soweto, sur la voie rapide qui relie la ville géante et sa township emblématique.

Le dispositif d'exposition inclut aussi des sections sur la pseudo-science de « race », source à la fois d'antisémitisme et de racisme institutionnalisé comme dans le cas de l'apartheid. Il aborde les autres génocides et utilise la thématique de la Shoah pour concentrer les réflexions sur les Droits de l'Homme dans la société contemporaine, et sur les questions de racisme, d'antisémitisme et de fanatisme religieux. Au regard de la Maison des esclaves, le musée apparaît comme un témoignage de la mémoire militante, avec sa maquette du camp de Treblinka, ses photographies d'Auschwitz et ses témoignages vidéos des survivants des camps, relatant leur histoire.

Le musée est situé à proximité du cimetière juif, tandis que le Centre de l'Holocauste est localisé dans l'ancien quartier juif, à côté du musée juif et de la synagogue la plus ancienne d'Afrique du Sud.

Imparfait des mémoires conjuguées : l'exemple de Fukuyama au Japon

L'exemple japonais illustre aussi à sa manière ces cohabitations de mémoires blessées. La ville de Fukuyama²⁵² est située à quarante cinq minutes de Hiroshima, et le Centre d'Éducation à l'Holocauste, première institution consacrée à cette thématique au Japon, y a été inauguré le 17 juin 1995. Il est dédié tout spécialement à la mémoire des 1,5 million d'enfants arrachés à leurs espoirs, leur avenir et leur vie durant la Shoah. Il expose des objets confiés à la fois par d'autres musées de l'Holocauste (États-Unis, Australie, pays européens, Israël) et par de nombreux survivants qui ont volontairement coopéré afin que le monde sache ce qu'ils avaient vécu.

Très rapidement, et contre toute attente, le bâtiment s'est avéré trop petit tant la fréquentation des lieux dépassait les prévisions. Un nouveau musée a vu le jour, à trois cents mètres du premier. La surface d'exposition s'en est trouvée multipliée par trois et l'exposition proprement dite enrichie. Essentiellement centré sur les victimes enfantines, le musée accorde une place importante à Anne Frank, adolescente au tragique destin et figure emblématique de la Shoah. Une nouvelle section concernant Otto Frank et Anne Frank, une reconstitution de l'Annexe dans laquelle Anne et sa famille se sont cachées, et de nombreux objets liés à la famille Frank enrichissent désormais l'ensemble de l'exposition.

Contrairement aux exemples précédents, où les mémoires douloureuses se conjugaient le temps de pistes de réflexions philosophiques, pédagogiques et didactiques, ici

²⁵² Fukuyama est la seconde ville en importance démographique de la préfecture d'Hiroshima.

la mémoire de la bombe atomique²⁵³ est tout juste suggérée par une allusion en terme de distance-temps (45 mn) sur le site internet du musée. Le site internet exprime ce que le site géographique ne dit pas.

Un capital-images, un « starchitecte », et des « images capitales ».

Les musées-mémoriaux peuvent aussi s'enraciner dans des espaces riches de souvenirs, mais dont la récurrence mémorielle n'est liée ni à un passé historique spécifiquement juif, ni à la possibilité d'une communion avec des mémoires douloureuses autres que celles de la Seconde Guerre mondiale. Pourtant, un capital basé sur des images valorisantes qualifie et distingue déjà les territoires dans lesquels s'ancrent ces architectures médiatisées, à la fois pensées pour panser et pour dispenser de puissants signaux politiques et territoriaux. Leur insertion dans un tissu urbain complexe, associée à la fertilisation croisée des diverses qualités du lieu, crée de la valeur ajoutée et constitue un potentiel précieux. Le « capital images » originel accouche d'« images capitales » dans ces pôles par ailleurs capitales d'État, d'autant que la renommée des architectes qui produisent les « starchitectures » dépasse à la fois les frontières nationales et leur cercle professionnel.

Deux exemples paraissent ici éclairer cette hypothèse : le *United States Holocaust Memorial Museum* à Washington D.C et le *Denkmal für die ermordeten Juden Europas* à Berlin. L'usage politique de ces réalités spatiales contribue sans conteste à promouvoir ces réalisations comme des haut-lieux politiques et touristiques, nationaux et internationaux.

Daniel Libeskind : un starchitecte des mémoires douloureuses

De nombreux artistes ont consacré leur travail aux mémoires blessées. Dani Karavan, par exemple, a réalisé *Chemin des Droits de l'Homme à Nuremberg* (1993), *Hommage aux*

²⁵³ Hiroshima et Nagasaki sont devenues des symboles de l'ère nucléaire ; ces cités ont pris l'engagement éternel de transmettre au monde un message de paix. Aujourd'hui, ces « villes de la paix » possèdent chacune un extraordinaire musée de la paix.

sociétés au camp de Gurs (1994), *Hommage à Walter Benjamin*, à Port Bou en Espagne (1994) ou encore le *Mémorial pour Tziganes victimes du nazisme* à Berlin (2009).

Mais le *starchitecte* probablement le plus symptomatique de cette « labellisation » de la Shoah comme expression de mémoires douloureuses issues d'un « *passé chargé de laideur et de souffrances* »²⁵⁴, comme il l'écrit lui-même dans son autobiographie, est probablement Daniel Libeskind. Né après la Shoah, le 11 mai 1946 à Łódź, en Pologne, il migre, avec ses parents, en Union soviétique, puis de nouveau en Pologne, ensuite en Israël alors qu'il a onze ans, et finalement entre dans le port New York, en 1959, à bord du *Constitution* : « le jour se levait lorsque ma mère nous réveilla et nous ouvrit un chemin entre les passagers attroupés sur le pont, pour que nos regards subjugués puissent contempler la statue de la Liberté et la superbe *skyline* new-yorkaise émergeant des brumes matinales »²⁵⁵. Passionné de dessin depuis toujours, il décide, sur les conseils de sa mère de devenir architecte. S'il a consacré sa vie au métier d'architecte, c'est seulement à l'âge de cinquante-deux ans qu'il voit la réalisation d'un de ses projets²⁵⁶, celle du musée juif de Berlin. Dès la fin des années quatre-vingt, il participe au projet de réalisation de ce musée. Le 9 novembre 1989, au moment où les brèches dans la division bi-polaire mondiale se concrétisent à travers ce qu'il est maintenant convenu d'appeler « la chute du Mur », il est précisément à Berlin où il a emménagé avec sa famille. Il a fondé son agence, le *Studio Daniel Libeskind*, et se consacre pleinement à ce travail. Après douze ans de longs démêlés juridiques²⁵⁷, le musée ouvre enfin ses portes au public. Mais pour quelques heures seulement, car cette inauguration a lieu un certain 11 septembre 2001.

La réalisation de ce musée va véritablement impulser sa carrière. Il devient alors un des grands architectes concepteurs de musées dans le monde. À la suite du musée juif de Berlin, différents projets en lien avec le judaïsme et la Shoah vont se succéder, notamment le *Danish Jewish Museum* à Copenhague (2003), le Centre de la Shoah à Manchester et le *Contemporary Jewish Museum* à San Francisco (2008). C'est également lui qui réalise l'*Imperial War Museum North* dans l'agglomération de Manchester en 2002, et le musée d'histoire militaire de Dresde en 2009. La mémoire représente ce qui l'intéresse le plus. Précisément, ce savoir-faire original et profond, en matière d'architecture mémorielle liée à la Shoah, l'a également amené à être retenu pour la reconstruction du World Trade Center à

²⁵⁴ Daniel LIBESKIND, *Construire le futur d'une enfance polonaise à la Freedom Tower*, Albin Michel, 2005, p 13.

²⁵⁵ Daniel LIBESKIND, *Op. Cit.*, p 47.

²⁵⁶ Daniel LIBESKIND, *Op. Cit.*, p 14.

²⁵⁷ Ils seront évoqués plus loin dans ce chapitre.

New York. Le souvenir et le devoir de mémoire sont symbolisés par la préservation de *Ground Zero* en sous-sol, à travers les *Memory Foundations*. Daniel Libeskind décide en effet, en visitant la profonde fosse qui subsistait après le déblaiement des décombres, que cet endroit devait demeurer en tant que tel, et non être recouvert : « c'est un sentiment difficile à décrire, mais à mesure que nous nous enfonçons dans le profond cratère, nous ressentons plus vivement la violence et la haine qui avaient détruit les immeubles. L'ampleur de la perte nous faisait presque défaillir. Et malgré cela, nous captions la prégnance de forces radicalement opposées : la liberté, l'espoir, la foi ; l'énergie humaine qui étroit les lieux. Le bâtiment qui s'élèverait sur cet emplacement devrait porter témoignage de la tragédie, et non l'ensevelir²⁵⁸ ». L'espoir en l'avenir se trouve quant à lui symbolisé par une tour en flèche, la *Freedom Tower*, qui devrait atteindre plus de 541 mètres de hauteur. Elle sera alors la plus haute tour habitée au monde. La recherche symbolique ne s'arrête pas là ; tous les ans, le 11 septembre, le site sera éclairé par le soleil sans aucune ombre de 8h46, heure du premier crash, à 10h28, heure de l'effondrement de la seconde tour.

Les œuvres de Daniel Libeskind reposent, à chaque fois, sur l'organisation de formes géométries complexes. Selon lui, l'architecture doit être radicale, politique, viscérale et art de la communication car elle constitue un récit (*a story*)²⁵⁹. Il travaille sur les proportions, à partir de matériaux bruts et de jeux avec la lumière. Il considère en ce sens que « l'architecture est une extase complète car elle permet de savoir que le futur peut être meilleur ». Vision optimiste.

Une centralité fédérale et américaine attractive, polarisante et maximale

Le *United States Holocaust Memorial Museum* de Washington occupe une place où la coprésence, la capacité attractive et polarisante du centre s'avèrent maximales. Situé à la jointure du *Mall* qui concentre les grands musées nationaux (National Gallery, National Museum of American History, National Museum of Natural History...) et de la partie consacrée aux grands mémoriaux (Mémorial de la Guerre du Vietnam, Thomas Jefferson Memorial, le Memorial consacré à la Seconde Guerre mondiale...), le Mémorial américain de l'Holocauste s'enracine au cœur de l'espace public fédéral. Cette implantation hyper centrale

²⁵⁸ Daniel LIBESKIND, *Op. Cit.*, p 24.

²⁵⁹ Résumé de son discours, consultable sur la page suivante, consultée le 25 juillet 2012 : http://www.ted.com/talks/lang/fr/daniel_libeskind_s_17_words_of_architectural_inspiration.html,

constitue un bel exemple de géographie de légitimation d'une action spatiale, comme le poster de Pascale Nédélec, présenté au festival de Saint Dié des Vosges en 2006, permet de le montrer, page suivante. Elle a d'ailleurs obtenu à cette occasion le Prix du Poster de l'année²⁶⁰.

Les locaux se situent sur un terrain qui appartenait précédemment au Département de l'Agriculture des États-Unis. Cette parcelle d'un hectare a été allouée au musée par le gouvernement fédéral. Le coût de la construction – près de 200 millions de dollars – a été intégralement couvert par des dons privés ; le réalisateur Steven Spielberg en est l'un des donateurs les plus célèbres. Le musée est donc le fruit d'un partenariat étroit entre le gouvernement et des philanthropes privés. Symbolisant à la fois la mission du musée et l'histoire qu'il transmet, deux bidons de lait contenant de la terre et des cendres provenant de camps de concentration et d'annihilation ont été enterrés sur le site au cours de la cérémonie d'ouverture, le 16 octobre 1985.

Ces bidons de lait font référence aux bidons de lait dans lesquels des archives ont été placées pendant la guerre, alors que Ringelblum et sa famille étaient enfermés dans le Ghetto de Varsovie. Là, il conduisit une opération secrète dont le nom de code est Oyneg Shabbos. Avec de nombreux autres écrivains juifs, des rabbins, des scientifiques et des gens ordinaires, Ringelblum rassembla des journaux intimes, des documents, des papiers officiels. Ils sauvegardèrent aussi les posters et décrets qui faisaient partie de la mémoire de la communauté en danger. Environ vingt cinq mille pages ont ainsi été conservées.

²⁶⁰ Poster en ligne à l'adresse suivante : <http://archives-fig-st-die.cndp.fr/galleries/picture.php?/180/category/31>. Page visitée le 26 juin 2012.



Le Mall à Washington : représentations et mises en scène des idéaux américains



Le Mall approprié par les contestataires politiques

- l'affirmation d'un message par la constance : revendiquer au quotidien



Vigile de la paix : proteste pour la paix, contre la guerre et les essais nucléaires. Campement présent en face de la Maison Blanche sans interruption depuis 1961

Manifestation contre la guerre devant les grilles de la Maison Blanche, organisée par les membres de Dorothy Day Catholic Worker



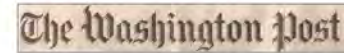
- l'affirmation d'un message par la puissance : marquer par le nombre



La représentation officielle : carte éditée par le National Park Service, agence fédérale en charge du Mall



Une représentation du Mall : photo aérienne



Manifestations hispaniques contre un projet de réforme des lois d'immigration



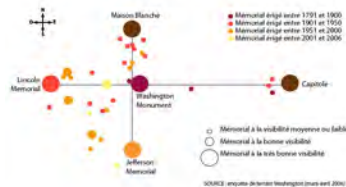
Marquer les esprits par la force des symboles : le Washington Monument comme icône de la nation, des drapeaux américains pour se revendiquer Américain avant tout (et non Hispanique)



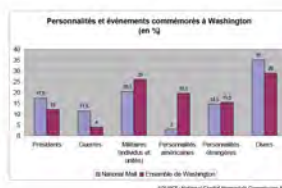
Marquer les médias : un exemple de manifestation "extraordinaire". La foule, estimée entre 500 000 et 1 million de personnes, sera-t-elle capable d'influencer le Congrès ?

Le Mall, lieu de commémoration nationale et de mémoire collective

- les mémoriaux sur le National Mall de 1791 à 2006



- les thèmes de la commémoration



- les oubliés de la commémoration, les exclus de la société américaine



Les musées du Mall comme vecteur d'intégration des minorités ?

- la Smithsonian Institution, interprète officielle de la mythologie américaine



- une quête de la représentation : affirmer sa place sur le Mall pour l'affirmer dans la société

Répartition ethnique de la population aux Etats-Unis et représentation sur le Mall



Le Mall s'affirme comme un haut-lieu de la nation américaine : il exprime symboliquement le système de valeurs collectives et l'idéologie des Etats-Unis



Juste avant la destruction du ghetto au printemps 1943, quand tout semblait irrémédiablement perdu, les archives ont été placées dans trois bidons de lait et des boîtes métalliques, puis enfouis dans des caves de bâtiments. En septembre 1946, dix boîtes métalliques ont été retrouvées dans les ruines de Varsovie. En décembre 1950, deux bidons de lait contenant d'autres documents ont été découverts dans la cave d'une maison en ruine. Malgré des recherches répétées, le reste des archives, dont le troisième bidon de lait, reste introuvable. Les archives de Ringelblum font dorénavant partie du registre international « Mémoires du Monde » de l'UNESCO.

Comme à Paris, on retrouve, à Washington, cette volonté de fusion et de syncrétisme des lieux de destruction avec le site commémoratif. Mais, dans la capitale fédérale, une seconde assimilation s'effectue au sein de l'espace mémoriel lui-même : celle de la mémoire de l'Holocauste avec les hauts lieux et les moments clef de la mémoire américaine.

Un an après cette cérémonie d'ouverture, la 15ème rue, qui borde l'une des entrées principales du musée, a officiellement été rebaptisée « Place Raoul Wallenberg²⁶¹ », en hommage au diplomate suédois qui, pendant la Shoah, mena l'une des entreprises de sauvetage les plus importantes et les plus réussies. Ce « Juste parmi les nations » finit malheureusement dans une prison soviétique, ce qui n'est probablement pas pour déplaire à l'implicite idéologique américain.

Un alibi moral sur le Mall ?

En 1993, lors de l'inauguration de l'USHMM, Bill Clinton affirme qu'on « avait beaucoup fait beaucoup trop peu²⁶². » Les défaillances, les complicités américaines, telles que l'absence de bombardements des voies ferrées conduisant à Auschwitz²⁶³, ou la politique

²⁶¹ Il a été fait citoyen d'honneur des Etats-Unis en 1981.

²⁶² La phrase exacte est : « Even as our fragmentary awareness of crimes grew into indisputable facts, far too little was done ». In John T. Wooley and Gerhard Peters, *The American Presidency Project*. Santa Barbara, CA. www : <http://presidency.ucsba.edu/ws/?pid=46468>. Page consultée le 26 juillet 2011.

²⁶³ Cette question, selon Peter Novick notamment, n'est pas pertinente dans la mesure où les bombardements auraient eu peu d'impacts soit en raison d'un remplacement rapide, soit en raison de l'approximation des bombardements stratégiques de l'époque. Le risque aurait été grand de bombarder des baraques et des zones de travail, et il eût été un comble que les déportés meurent sous les bombardements des pays alliés. Par ailleurs, cela n'aurait en rien empêché l'action des *Einsatzgruppen*. Néanmoins, ces arguments peuvent être contrecarrés par d'autres. L'historien israélien et rabbin Alain Michel livre quelques réflexions rapides sur les arguments de Peter Novick : « La question des bombardements ne se pose qu'en 1944, à un moment où il n'y a plus d'*Einsatzgruppen* ou de tueries à ciel ouvert. Le bombardement des usines de la région a de toute façon fait des victimes parmi les prisonniers sans que l'on se pose de questions. Le fait de retarder ou de sauver même un nombre restreint de victimes ne peut être considéré comme négligeable. À l'époque personne ne s'est posé la

d'immigration restrictive menée avant guerre, empêchant les Juifs de fuir une Europe devenue largement génocidaire, sont présentées comme les principales justifications de la création d'un musée « american way of life » de l'Holocauste.

Mais de nombreux détracteurs affirment surtout que cette édification permet de se décharger de responsabilités qui incombent plus directement aux Américains et de nier les autres mémoires blessées : la conquête de l'Ouest, par exemple, qui s'est faite au détriment des *Natives*, ou les lois raciales dans le Sud américain en application jusqu'en juillet 1964...

Ces critiques seront partiellement entendues, puisque en septembre 2004, le *National Museum of American Indian* (NMAI), premier musée national exclusivement consacré aux Amérindiens, a été inauguré, au cœur de la capitale fédérale, non loin du Capitole. La muséographie entend dépasser l'approche post-coloniale qui, à la suite des commémorations liées à la « Découverte » de 1492, avait tendance à focaliser sur la vision des vaincus et la souffrance des peuples colonisés. Ici, seule la vision amérindienne est considérée comme authentique et prend valeur de vérité. Le musée est pensé comme un lieu vivant dans lequel s'exprime la mémoire autochtone. La pierre angulaire du discours et de l'âme de cet endroit repose sur l'affirmation de la rémanence de ces *Natives* et sur le refus de céder à la victimisation. D'ailleurs, « à cet égard, on a reproché au NMAI de ne pas avoir été conçu comme un grand musée de l'Holocauste à la mémoire des Amérindiens ²⁶⁴ ».

Une architecture concentrationnaire au cœur de l'appareil symbolique national²⁶⁵ ?

L'*Holocaust Memorial Museum* se situe à environ un *mile*²⁶⁶ du Capitole et un demi-*mile* de la Maison Blanche. Sur le mur du musée est gravé un extrait de la lettre adressée en 1790 par George Washington à la congrégation hébraïque de Newport : « Le gouvernement

question de l'efficacité ou non, c'est donc un point de vue anachronique. Et même si cela avait été inefficace, cela aurait montré qu'au moins ils essayaient de faire quelque chose, or ils n'ont rien cherché à faire, et c'est là que se trouve le constat de faillite morale » (*échange de courriels*, 20 février 2010). La question du non-bombardement des camps d'extermination est aussi au centre du débat actuel autour du livre-roman de Yannick Haenel *Jan Karski*, Gallimard, coll. L'Infini, Gallimard, 2009.

²⁶⁴ Marie MAUZE et Joëlle ROSTKOWSKI, « La fin des musées d'ethnographie ? » *Peuples autochtones et nouvelles perspectives muséales*, *Le Débat*, 2007/5 n° 147, p. 80-90.

²⁶⁵ L'expression est de Jean-Marc Dreyfus in J-M DREYFUS, « Comment l'Amérique s'est identifiée à la Shoah », *Le Débat*, n° 130, mai-août 2004, p. 31-43.

²⁶⁶ Les Américains mesurent en miles. Leur appréciation des distances réelles et idéelles se fait donc en miles. Un *mile* équivaut à 1609 mètres.

des États-Unis [...] ne saurait approuver le fanatisme ni aider les persécutions ». Le décor symbolique est campé. Mais qu'en est-il du paysage architectural ?

À première vue, l'extérieur du bâtiment, de style néoclassique, semble anodin et s'insère parfaitement dans la scénographie urbaine. L'architecture est « américanisée », le musée est d'ailleurs conçu pour ressembler à l'architecture de Washington, D.C. L'architecte principal, James Feed, a pensé son bâtiment non seulement comme « un bon voisin » pour ses compagnons de la 14^{ème} et 15^{ème} rues, mais aussi comme un « pont urbanistique » avec le reste du Mall²⁶⁷. Le magazine *Time* l'a couronné plus bel édifice de l'année 1993.

Sur trois côtés - est, sud et ouest – l'immeuble est recouvert de calcaire, matériau le plus commun du Washington officiel. Et sur le côté nord du bâtiment, l'usage de briques rouges se justifie par une volonté d'intégration avec le siège de l'American Forest Service. L'enveloppe extérieure du bâtiment est donc parfaitement alignée sur l'iconographie architecturale environnante. Les relations avec l'espace proche restent formelles et polies. Néanmoins, sur la façade de briques rouges, quatre tours, en briques elles aussi, cassent l'homogénéité de la façade, instillent le doute et finalement indisposent. Et si tout n'était peut-être pas aussi lisse qu'il y paraît ? Et s'il ne s'agissait que d'un jeu de façades ? L'observateur curieux peut en effet deviner un certain nombre de signes inquiétants. Ces tours en briques ... n'évoquent-elles pas une procession de guérites, silhouette typique de camp ? Autres allégories, les lampes « industrielles » semblables à celles qui jouxtaient les baraquements, éclairent le trottoir de la façade côté nord. Et même l'entrée ouest, avec son calcaire poli, civilisé... À y regarder de plus près, les vitres sont opaques, solides mais encadrées de verre clair et translucide. Le contraire d'une fenêtre ! Comment dès lors regarder ce monde, si les fenêtres sont opaques et si les ouvertures se dérobent ?

Avant de s'évanouir, Yehiel Di-Nur, témoin emblématique du procès Eichmann, avait d'une voix caverneuse évoqué devant la Cour les monstrueuses particularités de la planète Auschwitz : « Là-bas, le temps était autre de ce qu'il est ici sur terre. Chaque fraction de seconde appartenait à un cycle de temps différent. Les habitants de cette planète ne portaient pas de nom. Ils n'avaient ni parents ni enfants. Ils ne s'habillaient pas comme nous nous habillons ici. Ils n'étaient pas nés là-bas et ils n'y donnaient pas naissance. Leur respiration

²⁶⁷ James Ingo FREED, 'The United States Holocaust Memorial Museum' in *The Art of Memory: Holocaust Memorials in History*, ed. James E. Young (Munich and New York, Prestel, 1994), p.90.

même était rythmée par les lois d'une autre nature. Ils ne vivaient ni ne mouraient selon les lois de ce monde. Leurs noms étaient des numéros. [...] ²⁶⁸».



**Musée-Mémorial de Washington.
Cliché pris par l'auteure Mai 2011**

Oui, vraiment, comment évoquer ces ténèbres ? La symbolique des fenêtres, *en soi* inversées, montre bien la difficulté à penser et panser la Shoah, de l'intérieur comme de l'extérieur. Cette symbolique de l'intériorité et de l'extériorité peut également suggérer les difficultés à envisager la Shoah de manière intime, personnelle et/ou de façon publique ; ou encore insinuer les empêchements, parfois, à conjuguer ensemble le *je* et le *nous*.

Perspektive d'un Mémorial dans Berlin réunié

Ces questions de conjugaison et de combinaisons diverses se posent de manière encore plus cruciale à Berlin, qui bénéficie à la fois d'une renommée avant-gardiste, acquise

²⁶⁸ Cité par Tom SEGEV dans le prologue de son livre « Le septième million », Op. Cit.

au début du 20^{ème} siècle, et d'une réputation de ville alternative et contestataire inhérente à ses années « du Mur ».

C'est un cercle de personnes issues de la société civile, regroupées autour de l'historien Eberhard Jäckel et de la journaliste Léa Rosh, qui a eu l'initiative, en 1988, du projet d'un mémorial consacré à la Shoah. Ce groupement, intitulé *Perspektive Berlin*, souhaitait doter l'ancienne capitale du Reich d'un monument consacré au génocide d'Europe. L'idée de construire un Mémorial au cœur de Berlin leur est venue lors d'une visite de Yad Vashem, à Jérusalem²⁶⁹. Le 7 novembre 1989, deux jours avant la chute du Mur, le groupe se dote d'une structure associative afin de militer plus efficacement pour cette cause. Mais le facteur décisif en terme de symbolique nationale va être la décision de transférer la capitale allemande de Bonn à Berlin.

Berlin capitale : épilogue de la partition de l'Allemagne, fin de la parenthèse national-socialiste ? Foin du passé, un nouveau chapitre de l'histoire allemande est à écrire, une nouvelle ville est à concevoir ? Non. L'État allemand, par la voix du ministre de l'Intérieur (mars 1992), puis de celle du chancelier Kohl (novembre 1993) annoncent la volonté de patronner le projet et de donner au Mémorial de l'Holocauste une place au cœur de la géographie symbolique de la nouvelle capitale²⁷⁰. Cependant, de nombreux débats, tumultueux, accompagnent cette décision avant que le Bundestag, le 25 juin 1999, n'entérine la décision et opte pour un projet concret. Selon James Young, spécialiste de l'architecture commémorative de la Shoah qui participe aux discussions dès 1995, l'existence et la virulence du débat constituent à eux seuls le mémorial²⁷¹.

Qui sont les principaux opposants au projet ? Ceux bien sûr qui souhaitent tourner la page de l'histoire allemande, pour une raison ou pour une autre. Les Juifs allemands ensuite : le projet est un projet non juif. Ils ne se sentent pas concernés et considèrent qu'ils ont déjà des mémoriaux, dans les cimetières et dans les camps. La Gauche allemande également, Verts compris. Elle milite et s'investit depuis trente ans dans un travail de commémoration régionalisée et décentralisée et voilà qu'un grand Mémorial central menace d'enterrer tous les autres, qui plus est dans la nouvelle capitale unifiée... Il s'agit en effet du premier mémorial

²⁶⁹ Entretien avec Ulrich BAUMANN, Stellvertreter des Direktors, Wissenschaftlicher Mitarbeiter, Stiftung Denkmal für die ermordeten Juden Europas, 19 janvier 2011.

²⁷⁰ Irène KRUSE, « Le mémorial de l'Holocauste de Berlin », *Vingtième Siècle, Revue d'histoire*, 2000, volume 67, n°1, pp. 21-32, p. 25.

²⁷¹ Propos cités par Claire PAULIAN, in « La question de l'oubli dans le Mémorial pour les Juifs d'Europe de Berlin », *Interrogations ? Revue pluridisciplinaire en sciences de l'homme et de la société*, n°3, l'Oubli, Décembre 2006, pp. 75-87, p. 77.

national de la Shoah érigé en Allemagne avec le soutien politique et financier de l'État fédéral. La Gauche toujours, mais avec un autre argument : ce n'est pas possible en Allemagne de s'identifier avec les victimes ou de les pleurer parce que ce serait trop simple. En revanche, ils ont le devoir de s'occuper de leurs parents, grand-parents et des criminels. Le Mémorial n'a pas la vocation d'un confessionnal. Il ne suffit pas de s'y rendre comme on va à confesse pour que les mémoires du nazisme soient absoutes.

Un projet, des débats

De nombreuses questions nourrissent en effet les débats. Fallait-il encore un monument consacré à cette sinistre période, qui plus est au cœur même de la nouvelle capitale ? Puis, à supposer que cette édification fût judicieuse, quels en étaient vraiment les destinataires ? Les Juifs ou les descendants de « bourreaux » ? Et comment conjuguer le passé, le présent et l'avenir dans l'expression du monument ? Enfin, *last but not least*, où le localiser ?

La question des interlocuteurs privilégiés ne fut pas sujette à polémiques. Il s'agissait bien de construire un monument à l'intention des Allemands, un monument *täterzentriert* (centré sur les auteurs du crime) et non *opferzentriert* (centré sur les victimes)²⁷². Néanmoins, quelles victimes commémorer ? Où ? Et comment ? Fallait-il évoquer seulement les Juifs dans le pays des *perpetrators* ? Que faire des Tsiganes, des homosexuels, des communistes, des Francs-Maçons, des peuples slaves, des Témoins de Jéhovah, des aliénés, des malades et des « asociaux », eux aussi victimes de la barbarie nazie ? La Shoah, désormais métaphore du Mal absolu, certes, mais cela justifiait-il la mise à l'écart de ces autres catégories de victimes ? Une faible majorité du Bundestag approuva la parcellisation commémorative et le principe que le Mémorial soit dédié spécifiquement aux victimes juives. Mais des gages furent donnés aux autres minorités persécutées, ce qui ne manqua pas d'inquiéter le maire de Berlin qui voyait avec anxiété se dessiner dans sa ville nouvellement unifiée le projet d'un boulevard ponctué de monuments et mémoriaux dédiés aux minorités martyrisées.

Le choix du lieu ne fut pas davantage consensuel. À l'origine du projet, Léa Rosh et Eberhard Jäckel envisageaient d'implanter le Mémorial à l'endroit où se trouve actuellement le site du centre de documentation *La topographie de la Terreur*, c'est-à-dire à la place du siège de la police secrète entre 1933 et 1945, de la maison d'arrêt de la Gestapo et, à partir de

²⁷² Irène KRUSE, Op. Cit., p. 26.

1939, du *Reichssicherheitshauptamt*²⁷³, du siège des *Reichsführung-SS* ainsi que de la direction du *Sicherheitsdienst der Reichsführung-SS*. On le comprend, l'endroit constitue un véritable centre névralgique de la politique de persécution et d'extermination du régime national-socialiste. Le groupe qui a eu l'initiative du Musée de la Topographie de la Terreur s'était, lui, constitué dans les années 1970, donc avant le groupement *Perspektive Berlin*. C'est le plus ancien qui aura le choix du lieu. De ce fait, les deux collectifs vont se trouver en conflit pour faire aboutir leurs projets respectifs, dans le Berlin d'avant la réunification. Le premier souhaitait se concentrer uniquement sur les bourreaux, tandis que le second envisageait une perspective davantage centrée sur les victimes juives. Pour Léa Rosh, une inscription berlinoise emblématique était de toute première importance. « Elle a même dit qu'elle voulait construire le Mémorial sur les os des assassins ²⁷⁴ ».

La chute du Mur va finalement libérer de nombreux territoires urbains. *Perspektive Berlin* s'intéresse alors à celui qui correspond à la Chancellerie de Hitler. Ce lieu est sujet à débat. Pour les détracteurs du projet, pourquoi un lieu aussi central ? Pourquoi rappeler cette honte sur une opportunité foncière aussi capitale ? Pour les défenseurs, c'était au contraire un bon moyen d'expier définitivement les fautes.

L'État met à disposition un grand terrain de 20.000 m², situé en plein centre de Berlin, à proximité immédiate de la Porte de Brandebourg, du parc de Tiergarten, et du nouveau centre gouvernemental en construction. Sous le Troisième Reich, les centres de pouvoir tels que Chancellerie, Wilhelmstrasse (équivalent du Quai d'Orsay) et bunker de Hitler se trouvaient à proximité. Un terrain donc. Mais pas tout à fait le terrain espéré, à 200 mètres près. Cette distance reste significative sur le plan symbolique. Le mémorial ne sera finalement pas situé au-dessus du Bunker de Hitler. Si effectivement le projet de Léa Rosh aboutit, géographiquement il ne se concrétise pas totalement selon ses vœux. Cependant, il occupe en partie le territoire du bunker de Goebbels.

Quelles formes donner au Mémorial ? Exemples de deux projets non retenus

Un Mémorial sédentaire ? Ou un Mémorial en mouvement, itinérant, puisque la ville dans son ensemble administre, involontairement, d'incessantes piqûres de rappel « national-socialiste » à travers l'évocation de lieux tels que Wansee, Ravensbrück, Buchenwald sur les panneaux routiers, ou autres panneaux indicateurs de métro ou gares régionales ?

²⁷³ Office central de la sécurité du Reich.

²⁷⁴ Entretien Ulrich BAUMANN, *Op. Cit.*

La proposition de Renata Stih et Frieder Schnock²⁷⁵, qui avait eu la faveur des Berlinoises²⁷⁶, s'appuyait précisément sur la mise en système de ces différents lieux de sinistre mémoire comme postulat commémoratif. Intitulé *Bus stop !* le projet des deux artistes reposait sur l'idée que l'espace berlinois, dans sa totalité, représentait un lieu-mémorial. Un poteau indicateur d'arrêt d'autobus aurait affiché une ligne de bus desservant les différents endroits de l'Holocauste, en ville et à proximité de la ville. La capitale aurait donc été sillonnée par des autobus rouges indiquant clairement leur destination, connue comme lieu de mémoire de la Seconde Guerre mondiale. Une fois par jour, une soixantaine de bus aurait quitté Berlin pour Dachau, Treblinka ou Auschwitz, tandis que vingt-huit bus, partant de la Porte de Brandebourg toutes les heures auraient permis de visiter les sites berlinois tels que Wannsee, Grunewald²⁷⁷, Sachsenhausen²⁷⁸...

À l'intérieur de ces bus, des prospectus et autres informations relatives à ces endroits auraient été donnés aux passagers. Ce type de Mémorial convie à une lecture plus fonctionnaliste qu'intentionnaliste²⁷⁹ car il met en exergue le rôle dans l'histoire d'une pluralité d'acteurs, dans une multiplicité de lieux. Le « spectateur », d'habitude passif, aurait ici été obligé de prendre une part active. Le Mémorial aurait, de la sorte, constitué une véritable intrusion dans l'espace public urbain, à la manière des *Stolperstein*, ces petites pierres encastrées dans les trottoirs, devant le dernier domicile des victimes. Mais ce n'est pas le projet qui a été retenu.

Un autre projet me paraît emblématique des passions et tensions que provoque la décision d'ériger un Mémorial dans l'espace urbain de la nouvelle capitale allemande. Il s'agit de celui de Horst Hoheisel, artiste allemand, qui propose une réponse à la fois originale et provocante au poids écrasant du passé. Devant les deux pavillons qui encadrent la porte de Brandebourg et chacun des six piliers, il aurait disposé, à même le sol, les noms suivants : Auschwitz, Treblinka, Maidanek, Stutthof, Sobibor, Kuhlmo, Belcek. Le monument, symbole dans la ville de « la grandeur de l'Allemagne » aurait ainsi eu l'horreur du siècle, perpétrée par le Troisième Reich, à ses pieds. Puis, dans un second temps, l'ensemble aurait été explosé à la dynamite. Ruines de la Porte de Brandebourg et noms des camps de la mort à jamais mêlés, enchevêtrés : tel aurait été le Mémorial de l'Holocauste. Et c'est précisément cet abîme qui

²⁷⁵ <http://www.ifa.de/en/exhibitions/dt/past-exhibitions/2005/2004/always-glad-to-be-of-service/renata-stih-frieder-schnock/> page visitée le 26 septembre 2011.

²⁷⁶ Cité par Claire PAULIAN, *Op. Cit.*, p. 84.

²⁷⁷ Berlin-Grünwald fut la principale gare berlinoise de transit et de départ vers les camps de l'Est.

²⁷⁸ Camp de concentration nazi implanté en 1935, à 30 km au nord de Berlin.

²⁷⁹ En référence au débat qui a agité la communauté des historiens.

aurait été laissé à la méditation des passants et des Berlinoises. Ce projet non plus n'a pas été retenu. Mais comme le précédent, il exprime parfaitement la difficulté à localiser et édifier un tel monument commémoratif au cœur d'une capitale en émergence.

Le projet final, et, toujours, les débats

Le premier concours de 1995, ouvert aux artistes, est un échec. Après avoir examiné cinq cent vingt-huit projets, le comité de sélection choisit celui d'une peintre berlinoise, Christine Jacob-Marks. Elle propose d'inscrire les noms des 4,2 millions de victimes juives, aujourd'hui identifiées par Yad Vashem à Jérusalem, sur une immense plaque de béton de cent mètres sur cent mètres. Sur cette vaste dalle seraient disposés dix-huit blocs de pierre de Massada²⁸⁰, forteresse israélienne perchée sur un socle granitique dominant le désert de Judée et haut-lieu emblématique d'héroïsme et de résistance juifs face à l'opresseur romain. Le symbole de Massada était-il si judicieux que cela ? Régine Robin note que, par son allusion à un suicide collectif, « il paraissait indélicat pour rendre hommage aux Juifs que les nazis avaient bel et ben massacrés²⁸¹ ».

Mais quelques jours plus tard, le chancelier Kohl, soumis à la pression notamment du maire de la ville et du président de la communauté juive allemande, met son veto à ce projet jugé finalement « trop gigantesque ». Un nouveau jury est nommé pour évaluer le second concours, lancé en 1997, sur invitation seulement. Après des rencontres et des colloques publics, un nouveau concours est lancé, auquel sont invités à participer des artistes et des architectes. Le projet de l'architecte new-yorkais Peter Eisenman et du sculpteur Richard Serra est l'un des projets finalistes. En juin 1998, le jury leur demande de réduire le nombre et la hauteur des stèles. Serra se retire du concours et Eisenman renomme le projet révisé « Eisenman II ».

Le 25 juin 1999, à l'issue de débats enflammés au sein de la majorité et à travers les différents groupes parlementaires, le Parlement allemand vote par une courte majorité, lors d'une ultime séance organisée dans l'ancienne capitale fédérale, une résolution selon laquelle « la République fédérale d'Allemagne érigera un mémorial pour les Juifs assassinés d'Europe », selon le croquis de l'architecte américain Peter Eisenman. Le monument devra néanmoins être complété par un lieu d'informations, ce que l'architecte n'avait pas envisagé au départ. Il aurait préféré que son mémorial restât brut.

²⁸⁰ Classé patrimoine mondial de l'UNESCO en 2001.

²⁸¹ Régine ROBIN, Berlin chantiers. Essai sur les passés fragiles, Stock, 2001, 446 p, p. 380.

Un paysage monolithique urbain et des cicatrices qui démangent ?

En dehors de cet *addendum*, le mémorial repose sur l'édification d'un champ de deux mille sept cents stèles de béton gris anthracite, sur une superficie de deux hectares, accessible jour et nuit. « Le projet présente une réflexion radicale sur la notion de mémorial, notamment dans le sens où il renonce à toute symbolique » précise la plaquette d'information²⁸². Néanmoins, le dédale de stèles de différentes dimensions semble bien témoigner du caractère insensé, unique dans l'histoire de l'humanité, de la programmation scientifique et de la mise en œuvre méthodique, administrative et industrielle de la destruction des Juifs. Le quadrillage monolithique de ces pierres grises et froides évoque l'implacable machine meurtrière du régime nazi et son impitoyable « Solution finale ». A deux cents mètres du bunker de Hitler, victimes et bourreaux sont implicitement réunis.

Le travail de gestation du Mémorial est long, et parfois douloureux. Plusieurs « scandales » émaillent cette période de construction du Mémorial. Le premier éclate en 2001. Pour financer le futur Mémorial, une campagne, déclinée sous formes de cartes postales et d'affiches, présentait un paysage alpestre composé de lacs et de montagnes, barré du message : « L'Holocauste n'a jamais eu lieu ».



Copie de la carte postale distribuée gratuitement à 500.000 exemplaires dans le cadre de la campagne publicitaire.

Source : http://www.aidh.org/Racisme/shoah/Memor_2.htm²⁸³

²⁸² Informations. *Le Mémorial aux Juifs assassinés d'Europe*. Plaquette rédigée en français, à disposition du public.

²⁸³ Florent BRAYARD et Peter SCHÖTTLER, « La Shoah n'est pas une poudre à laver », http://www.aidh.org/Racisme/shoah/Memor_2.htm, page consultée le 20 décembre 2011.

Un paysage naturel archétypal pour communiquer un message négationniste outrancier... La géographie, fut-elle « décorative », n'est décidément pas neutre, comme l'a montré Yves Lacoste dans son célèbre pamphlet²⁸⁴. Le lecteur, le passant devait faire le difficile effort de lire le texte écrit en petits caractères, en bas de l'image, pour apprendre et comprendre qu'il s'agissait d'un propos au second degré, destiné à récolter des fonds pour la construction du Mémorial berlinois, à la mémoire des Juifs assassinés. Car ce texte, signé de la Fondation pour le Mémorial, justifiait la provocation par cet argument inexorable : « Ils sont toujours nombreux à prétendre cela, et ils pourraient bien être plus nombreux encore dans vingt ans. Faites un don pour le monument à la mémoire des Juifs assassinés d'Europe ».

Campagne à hauts risques. Plusieurs membres de la communauté juive allemande demandent le retrait de ces affiches paradoxales. En Europe, une pétition contre cette "campagne insensée", initiée par les historiens Pierre Vidal-Naquet (CNRS-EHESS, Paris) et Peter Schöttler (CNRS, Centre Marc Bloc, Berlin), reçoit l'approbation d'une trentaine d'historiens et de chercheurs en sciences sociales. "Avec cette phrase scandaleuse, les responsables de cette campagne [...] jouent avec le feu", indiquait le texte de la pétition qui appelait par ailleurs "à une nouvelle réflexion sur la manière dont il convient de faire connaître le Mémorial". L'Association de citoyens initiatrice de la campagne cédera et choisira une affiche plus sobre et moins polémique : « L'avenir a besoin du souvenir. Participez à la construction du Mémorial pour les Juifs d'Europe ».

Le second scandale éclate en 2004, alors que le chantier est désormais bien avancé. On découvre que la société *Degussa* qui fournit le revêtement antigraffiti appliqué sur les stèles a un lourd passif. L'une de ses filiales, durant la guerre, produisait le tristement fameux Zyklon B, gaz utilisé dans les camps d'extermination nazis. La polémique est particulièrement vive. Les survivants n'acceptent pas qu'une telle firme participe à un projet mémoriel de la Shoah. Les travaux sont suspendus pendant un mois. L'important travail de mémoire entrepris depuis la fin de la guerre par l'entreprise a finalement raison de cette polémique. Avi Primor, ancien ambassadeur d'Israël en Allemagne, estima pour sa part qu'il n'y avait pas de raison « rationnelle » d'écarter cette entreprise.

Finalement, le 10 mai 2005, deux jours après le sixième anniversaire de la fin de la guerre, l'Allemagne inaugure le Mémorial. Formé de 2711 stèles de béton gris anthracite, il

²⁸⁴ Yves LACOSTE *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Maspero, Petite collection Maspero, 1976, 190 p.

inscrit, dans le cœur de la capitale, la mémoire de l'annihilation de six millions de Juifs européens. Une cérémonie émouvante s'est déroulée, en présence d'un millier de personnes, dont les plus hautes autorités de l'État, des survivants de la Shoah venus du monde entier, et des représentants des communautés juives. *L'Holocaust Mahnmal* est, à ce titre, un symbole puissant et agissant. Jamais jusque là une nation n'avait fixé le souvenir du plus grand de ses crimes par un monument au cœur de sa capitale. Il est impossible de se promener dans la ville sans passer à un moment ou à un autre devant cette imposante installation. Difficile de l'ignorer. Le monument doit relever le défi de son intégration dans la ville : garder vivace et acceptable le souvenir qu'il commémore, sans susciter l'indifférence, mais sans provoquer non plus l'agressivité...

Au cœur d'espaces panoramiques : un « horizon » idéologique et spatial de l'espace

Quatrième catégorie, dans cette typologie des localisations des musées et mémoriaux installés dans quelques grandes villes mondiales, les espaces qui offrent l'opportunité d'embrasser un paysage hors du commun. L'horizon qu'ils proposent est une plus-value spatiale et idéologique, car le « capital » paysager est ici de premier ordre. Trois exemples viendront nourrir cette réflexion : le mémorial de San Francisco, le Jewish Heritage Museum de New York, et, bien sûr, exemple le plus probant entre tous, celui de Yad Vashem.

San Francisco, l'Holocaust selon George Segal

The Holocaust représente un groupe de sculptures, exécutées en bronze et peintes en blanc, réalisées par George Segal, et inauguré en novembre 1984. Cet ensemble est situé au Lincoln Park de San Francisco. Il montre des corps humains, grandeur nature, entassés sur le sol, assassinés. Un homme se tient debout, hagard, fixant non pas l'horizon, mais le sol, lointain, à travers la démarcation de fils de fer barbelés²⁸⁵. L'ensemble évoque les photographies prises par Margaret Bourke-White, pour *Life Magazine*, lors de l'ouverture du camp de Buchenwald.

²⁸⁵ Un petit film de quelques minutes, sur YouTube, donne une idée assez juste, me semble-t-il, de la richesse de cette œuvre <http://www.youtube.com/watch?v=VU3YAVaeck>



San Francisco. *The Holocaust* de George Segal. Cliché pris par l'auteure, février 2011.

Le lieu offre en surplomb une vue exceptionnelle sur les falaises, l'océan Pacifique et les *Seals Rocks*. Ce Lincoln Park, en dehors de son site remarquable, constituait par ailleurs le terminus occidental, au début du vingtième siècle, de la route Lincoln, première voie à relier les deux côtes américaines en traversant quatorze États.

C'est précisément pour cette anecdote géohistorique et ce remarquable point de vue conseillés dans les guides touristiques que des visiteurs sont amenés à se rendre sur les lieux ; ou pour jouer au golf sur un parcours dix-huit trous manifestement très prisé, en raison du panorama qu'il offre. On ne s'attend pas à trouver, en ce lieu, une œuvre aussi explicite de la tragédie de la Shoah. Est-ce la raison pour laquelle il a déjà fait l'objet de plusieurs profanations ? Ces outrages de la mémoire ont conforté Segal dans la nécessité de travailler, encore et encore, sur les notions de préjugés. Une autre version de cette sculpture de Segal, en plâtre, se trouve au Musée juif de New York.

Un musée à New York dès 1947 ?

La première pierre de ce qui aurait dû devenir le premier mémorial américain et mondial de l'Holocauste a été posée en 1947, à New York, entre la 83^{ème} et la 84^{ème} rue, au bord de l'Hudson, à Upper West Side dans le quartier de Manhattan.

Le monument, réaliste, aurait représenté diverses figures jugées emblématiques : un héros, un Juif religieux suppliant, un homme aidant un blessé et un mort gisant au sol, le tout placé en haut de marches²⁸⁶. Ni femmes ni enfants. Mais il n'en fut rien. Le projet est accusé de possiblement casser le moral des automobilistes qui passeraient à proximité. Problème de financement, contexte du maccarthysme... Un projet antinazi est-il *ipso facto* procommuniste ? Un mémorial ne serait-il pas susceptible d'attirer l'attention sur le fait que parmi les combattants juifs, beaucoup étaient communistes ? Bref, le projet n'aboutit pas ; il est définitivement enterré en 1964. Une plaque de granit, au sol, en rappelle aujourd'hui l'intention, au cœur d'une place appelée « Place du Mémorial du Ghetto de Varsovie », à Riverside Park.



**Plaque de granit, inaugurée le 19/10/1947, par le maire William O'Dwyer, dans Riverside Park.
Cliché pris par l'auteure, mai 2012.**

²⁸⁶ Annette WIEVIORKA, *L'ère du témoin*, Plon, 1998, 186 p, p. 72.

Sous cette plaque sont enterrées deux boîtes de terre provenant de Theresienstadt et Sered, deux camps d'internement situés en Tchécoslovaquie, et un rouleau relatant la défense du Ghetto de Varsovie, écrit en hébreu et en anglais par le Grand Rabbin de Jérusalem. Au fil des ans, aucune proposition de sculptures n'ayant été retenue²⁸⁷, la plaque elle-même est devenue mémorial. La « Place du Mémorial du Ghetto de Varsovie » a été réaménagé en 2001. Elle est délimitée par un mur de granit ; pommiers sauvages, féviers et caroubiers en constituent le décor végétal. Un panneau explicatif, installé en 2006, informe que ce nouveau paysage offre aujourd'hui une place digne pour ce mémorial. Trois ans après cette inauguration de 1947, un survivant de l'Holocauste, Benjamin Meed, essaie de promouvoir un monument composé de six tours de verre, conçues par Louis Kahn, à Battery Park, plus au sud, mais il ne parvient pas davantage à collecter suffisamment de fonds pour que le projet aboutisse. L'utilisation du mot *Holocauste* pour décrire la destruction systématique des six millions de Juifs n'était pas encore entrée dans le vocabulaire. L'Amérique, comme nous l'avons vu dans le premier, n'avait pas encore « découvert » *l'Holocauste*.

Un musée à New York en 1997 !

Pourtant, le 15 septembre 1997, cinquante ans plus tard, un musée ouvre ses portes, sur la pointe sud de Manhattan, précisément à Battery Park. Établi à proximité du Musée national des Indiens d'Amérique (et involontairement aujourd'hui, de manière anachronique, du Mémorial du 11 septembre), il a été conçu par le cabinet d'architectes *Kevin Roche John Dinkeloo and Associates* au début des années 1990. La forme hexagonale du bâtiment et son toit à six degrés symbolisent les six pointes de l'étoile de David et les six millions de Juifs assassinés pendant la Shoah.

Situé sur le front de mer, il fait face à Ellis Island et à la Statue de la Liberté, géosymbole par excellence et première vision des États-Unis pour tous les immigrants arrivés par bateau. Parmi eux, les réfugiés juifs sont nombreux. Sergio Della Pergola²⁸⁸ montre qu'entre 1880 et la fin de la Première Guerre mondiale, la prédominance de l'émigration juive des pays d'Europe orientale vers les pays occidentaux est absolue. Ce flux migratoire particulier compte 95% du volume total des migrations de l'époque. Et parmi ces migrants, 85% vont

²⁸⁷ Diverses propositions de sculptures se sont succédées, notamment celles de Jo Davidson, Percival Goodman, Ivan Mestrovic, Eric Mendelsohn et Nathan Rapoport.

²⁸⁸ Sergio DELLA PERGOLA. Le système mondial de migration juive en perspective historique. In *Revue européenne de migrations internationales*. Vol. 12 N°3. Nouveaux visages de l'immigration en Israël. pp. 9-31.

aux États-Unis. Après, les migrations juives se diversifient, même si les États-Unis en absorbent encore 40% pendant la période de l'entre-deux-guerres. Idem pour les émigrés russes juifs fuyant les violences après l'assassinat du tsar Alexandre II en 1881²⁸⁹ dont ils sont rendus collectivement responsables. Les pogroms durent jusqu'à la Révolution russe ; ils suscitent une forte émigration juive vers la Palestine, l'Occident, et notamment New York, qui est incontestablement la plus juive des villes américaines. Mais était-ce suffisant pour avoir un musée ?

Le Jewish Heritage Museum : jeux d'acteurs et combat d'un homme

L'exemple du musée new-yorkais montre combien les jeux d'acteurs sont complexes et s'inscrivent dans des réalités politiques et économiques à la fois locales et internationales. Avant 1981, alors que Washington était embourbé dans le débat sur ce que le Musée de l'Holocauste devrait être, le Maire de New York, Ed. Koch, est intervenu pendant une campagne de réélection pour annoncer la constitution d'un groupe de travail pour ériger un Musée de l'Holocauste à New York. Il en nomme les co-présidents : Robert M. Morgenthau, un Démocrate, George Klein, héritier de la fortune des chocolats casher *Barton*, et un Républicain, grand contributeur financier du Président Ronald Reagan²⁹⁰.

M. Klein, dont les propriétés immobilières se sont accrues au cours des années 1980, jette rapidement son dévolu sur une résidence qui abritait auparavant les douanes fédérales, dans le bas de Manhattan. Mais ce choix ne fait pas l'unanimité. Le bâtiment est trop orné, trop ostentatoire pour évoquer une période aussi sombre de l'histoire. Et puis, ce qui n'arrange rien, l'entrée se trouve flanquée de part et d'autre des statues du Roi Ferdinand et de la Reine Isabella, responsables de l'expulsion des Juifs d'Espagne et de la diaspora massive qui s'ensuivit.

En 1986, Meyer S. Frucher, président de *Battery Park City*, une agence d'État, offre un nouveau site à la pointe de Manhattan, avec des vues à couper le souffle sur la Statue de la Liberté et Ellis Island. Mais le marché boursier s'effondre en 1987, et, dans son sillage, les

²⁸⁹ Stéphane ROSIERE, « La modification coercitive du peuplement », *L'Information géographique*, 2007/1 Vol. 71, p. 7-26.

²⁹⁰ Nous tirons ces informations de l'article paru dans *New York Times* : « After 50 Years of Struggle, Redemption; A Holocaust Museum Is Realized, and With It a Promise by Morgenthau », By Elisabeth BUMILLER, in *The New York Times*, September 14, 1997

valeurs immobilières de New York. En 1989, un promoteur milliardaire suisse se présente avec un projet de construction d'une tour d'hôtel de luxe, en forme de phare. Il propose de financer à hauteur de trente deux millions de dollars la construction du musée. Cette solution échoue car le président de *Battery Park City* quitte son travail et son successeur annule l'affaire. Le projet stagne. Les critiques s'adressent désormais au Gouverneur, Mario M. Cuomo. Fait-il tout ce qu'il peut pour soutenir ce projet ? Il confirme qu'il en soutient l'idée, que ses services travaillent pour faire advenir cette réalisation, mais qu'il lui est difficile de justifier une aide quelconque vis-à-vis des autres groupes religieux. Cahin-caha, la vie suit son cours jusqu'au début des années 1990 sans que le projet n'avance véritablement.

C'est à ce moment-là que Robert M. Morgenthau, fin connaisseur des arcanes de la ville, s'engage corps et âme dans le projet. S'il n'est pas fortuné, il descend d'une famille juive d'origine allemande exceptionnelle par son engagement dans les affaires publiques. Son grand-père, Henry Morgenthau, Ambassadeur des États-Unis dans l'Empire ottoman sous la présidence de Woodrow Wilson, représentait la principale voix américaine contre le génocide arménien de 1915. Son père, Henry Morgenthau, ministre de l'Économie et des Finances sous le Président Franklin D. Roosevelt fut l'avocat le plus tenace d'un sauvetage américain de Juifs pendant la Deuxième Guerre mondiale. Il était par ailleurs Président de *United Jewish Appeal*. Et lui-même cherche résolument à s'inscrire dans cette honorable filiation, comme le montre son itinéraire de vie, peu commun. En 1945, alors qu'il faisait son service naval, le bateau qu'il dirigeait fut frappé par deux pilotes kamikazes. L'année précédente, c'est une torpille nazie qui avait causé son naufrage au large d'Alger. Près de cinquante hommes y perdirent la vie. Lui eut la chance de ne pas mourir. Pendant quatre longues heures, de nuit, il resta prisonnier des eaux méditerranéennes avant que les secours n'arrivent. Une jeunesse exceptionnelle. À soixante dix-huit ans, il considère que le musée juif de New York va être le combat de la fin de sa vie.

M. Morgenthau et son groupe rendent visite aux dirigeants juifs des sociétés les plus riches de New York. Il leur rappelle que la ville abrite le plus grand nombre de survivants au monde après Israël. New York ne mériterait donc pas son propre musée ? Mais la taille et la diversité de la communauté juive new-yorkaise constituent à la fois sa force et sa faiblesse. Selon M. Morgenthau, vendre un Musée de l'Holocauste à la plus juive des villes américaines représente une véritable gageure. D'autant que l'inauguration du Musée de l'Holocauste à Washington, en avril 1993, est un véritable triomphe. New York a-t-elle besoin de son propre

musée finalement ?

S'il trouve de généreux donateurs, dont le cinéaste Steven Spielberg, il rencontre aussi des personnes qui tentent de le dissuader. Menachem Z. Rosensaft, président de fondation du Réseau International des Enfants de Survivants d'Holocauste, déclare que le succès du musée de Washington élimine le besoin d'en construire un à New York ; Richard Ravitch, président de la *Jewish Community Relations Council* met en cause le fait que les Juifs doivent supporter et soutenir autant d'institutions différentes qui se chevauchent. Mais finalement, au terme de ces diverses démarches et tractations, le combat aboutit et le musée constitue aujourd'hui une réalité, à la pointe sud de Manhattan. Lors de l'inauguration, le nouveau maire de la ville, Rudolph W. Giuliani inscrit la réalité du musée dans la diversité et la richesse de la vie culturelle new-yorkaise.



**Museum of Jewish Heritage. A living Memorial to the Holocaust.
Pointe sud de Manhattan, New York.
Cliché de l'auteur. Mai 2011.**

Yad Vashem, un ancrage symbolique au cœur de la nation

La localisation de Yad Vashem et son ancrage sur le sol de Jérusalem, capitale de l'État d'Israël sont eux aussi emblématiques. En effet, le Mémorial se situe sur « la colline du Souvenir », une hauteur paisible et boisée de la périphérie ouest de Jérusalem qui surplombe la ville. Le complexe est niché au cœur d'un domaine de vingt hectares. Divers aménagements²⁹¹ édifient ce paysage mémoriel et idéologique et représentent des mass media exceptionnels de l'histoire nationale. Les financements proviennent essentiellement du Gouvernement de l'État d'Israël, de la *Claims Conference*²⁹², de l'*American Society for Yad Vashem* et de nombreux donateurs privés.

Le temple mémoriel de la Shoah, national et international, se compose de bâtiments, de sites, d'objets, de biens collectifs inaliénables dans lesquels l'histoire, les fondements et l'âme d'une collectivité se trouvent imbriqués. Yad Vashem constitue de ce point de vue la quintessence du territoire officiel mémoriel. Chaque visite d'un chef d'État dans le pays inclut une visite à Yad Vashem. Les mémoires qui s'y côtoient sont multiples : celles des contemporains de la Shoah, Juifs d'Europe exterminés, rescapés, celles des « descendants », de la deuxième, troisième voire quatrième génération, ou des nouveaux Israéliens, aux habitus culturels et aux origines géographiques protéiformes. Georges Bensoussan critique d'ailleurs cette (sur)exploitation d'une « histoire officielle » et d'une « mémoire officielle » ; il dénonce une forme de « religion civile » de la Shoah, contre-productive car « obligatoire par l'émotion », alors que celle-ci, par son caractère universel, « concerne l'humanité tout entière »²⁹³.

Cette Colline du Souvenir fait face à une autre colline, celle du mont Herzl, également aménagé en lieu mémoriel. Les principaux leaders ou héros du peuple juif y reposent. Le tombeau de Théodore Herzl, fondateur du mouvement sioniste au Congrès de Bâle en 1897,

²⁹¹ Le Mémorial est constitué de plusieurs lieux : le Musée d'Histoire de la Shoah, le Dôme des Noms, le Musée d'Art de la Shoah, le Pavillon des Expositions, le Centre de Documentation visuelle, le Centre d'Etude, la Synagogue, la Crypte du Souvenir, la Colonne de l'Héroïsme, le Mémorial des Enfants, la Place Janusz Korczak, le Monument des Soldats et des Partisans juifs qui ont lutté contre l'Allemagne nazie, la Vue des Partisans, la Vallée des Communautés, le Jardin des Justes des Nations, le Wagon Mémorial pour les Déportés, la Place du Ghetto de Varsovie, l'Avenue des Justes des Nations, le Bâtiment de l'Administration et de la Recherche, les Archives et la Bibliothèque et enfin l'Ecole Internationale pour l'Etude de la Shoah.

²⁹² Depuis sa création en 1951, la Conférence de restitution, ou « Jewish Claims Conference » (JCC), fédère diverses organisations juives de la diaspora et fait valoir les droits à indemnisation de juifs victimes du national-socialisme et de survivants de la Shoah.

²⁹³ Georges BENSOUSSAN, « Histoire, mémoire et commémoration : vers une religion civile », *Le Débat*, 1994, n°82, pp. 90-97

surplombe le monticule et avoisine celui de Vladimir Jabotinsky, leader du sionisme révisionniste, et de plusieurs Premiers ministres et Présidents tels que Levi Eshkol, Golda Meir, ou encore Yitzhak Rabin. En théorie, tous les Grands de la nation doivent y être enterrés, sauf désir contraire. Il abrite lui aussi un mémorial, dédié aux victimes de tous les attentats qui ont frappé Israël depuis sa création en 1948. Ainsi, de manières allégorique et symbolique, dans le même secteur géographique de cette capitale controversée d'Israël, destruction et résurrection se côtoient.

Depuis 2003, un sentier relie les deux collines mémorielles, en coupant à travers bois. À mi-parcours, un nouveau monument appelé *netzer a'haron* est dédié aux rescapés de la Shoah, derniers membres de leur famille, tombés au champ d'honneur lors des premières guerres d'Israël. La passerelle entre persécution et héroïsme, à travers ce monument précisément géolocalisé, est ainsi effectuée et effective.



**Netzer A'Haron. Mémorial aux rescapés de la Shoah, derniers membres de leur famille, tombés « au champ d'honneur » lors des premières guerres d'Israël.
Cliché pris par l'auteure, novembre 2011.**

Des musées et des mémoriaux : entre l'implicite et l'explicite

L'exemple de Budapest s'inscrit incontestablement dans une autre catégorie typologique que les précédentes. Premier État « de l'Est » à inaugurer un Centre de commémoration consacré à la Shoah, en 2004, la Hongrie, qui compte aujourd'hui la plus importante population juive d'Europe de l'Est semble emblématique de la nouvelle problématique muséale et mémorielle des anciens pays communistes européens qui souhaitent présenter, sur un même plan, les expériences nazies et communistes.

Avec un pareil postulat, comment dès lors appréhender la réalisation du Centre de commémoration de l'Holocauste ? Comme une justification ? Comme une compensation ? Comme un signe bienveillant ? Comme un arrangement ? Pour contenter la Commission européenne afin de remplir les critères mémoriels implicites d'adhésion ? Beaucoup de questions accompagnent la question qui nous intéresse : où localiser la mémoire de la Shoah et pourquoi là ?

Budapest : un musée peut-il en cacher un autre ?

Inaugurée par Viktor Orbán, le premier ministre conservateur de l'époque, la Maison de la Terreur, prévue pour évoquer la mémoire des victimes des deux dictatures, a ouvert ses portes le 24 février 2002, à un mois et demi des élections législatives de 2002, et au lendemain de la journée commémorative des victimes du communisme. Un agenda optimal, un *timing* idéal, savamment étudiés pour asseoir une forte médiatisation, que vilipendent les détracteurs qui accusent le gouvernement de manipuler grossièrement le passé à des fins politiques.

Ce musée de la Terreur reflète, selon Emmanuel Droit, la volonté des autorités politiques hongroises de l'époque de privilégier dans ce lieu la mémoire de la terreur soviétique au détriment de celle de la Shoah²⁹⁴. Sophie Wahnich²⁹⁵ atteste également que « la dénonciation de la torture qui doit renvoyer aux deux terreurs évoquées par le musée ne semble *in fine* articulée qu'à la dénonciation du seul communisme ». Enfin, elle constate

²⁹⁴ Emmanuel DROIT, « Le Goulag contre la Shoah. Mémoires officielles et cultures mémorielles dans l'Europe élargie », *Vingtième Siècle, Presses de Sciences Po*, 2007/2, n°94, pp. 101-120, p. 110.

²⁹⁵ Sophie WAHNICH, « Transmettre l'effroi, penser la terreur. Les musées d'une Europe déchirée », *Gradhiva*, 5/2007, article mis en ligne le 12 juillet 2010. URL : <http://gradhiva.revues.org/692>. Consulté le 02 mai 2011, p. 26-37, p. 5.

également que sur le mur des bourreaux communistes, bien plus nombreux que les bourreaux nazis sur un autre mur, l'alignement de noms à consonance juive renoue plutôt avec une dénonciation implicite du judéo-bolchevisme.

Le musée est situé sur l'une des avenues les plus élégantes et prestigieuses de Pest, l'avenue Andrassy, « Champs Élysées » hongrois, au sein d'un bâtiment de style néo-renaissance qui fut tour à tour siège du mouvement national-socialiste hongrois, des Croix-fléchées et de la police politique communiste hongroise (AVH).



**Façade de l'immeuble de la Maison de la Terreur. Budapest.
Cliché de l'auteur. Novembre 2011.**

Jusqu'en 1957, c'est un lieu de tortures, ce que la symbolique carcérale explicite aujourd'hui de manière hyperréaliste. Puis le bâtiment est ensuite rénové et abrite des bureaux d'entreprises d'État. Les caves, débarrassées de toute trace tortionnaire et carcérale, sont affectées à l'usage de l'Alliance de la jeunesse communiste, qui les utilise comme club de loisirs. Après la chute du communisme en 1990, l'immeuble reste occupé par des bureaux, jusqu'à son achat, en 2000, par la Fondation publique pour la recherche sur l'histoire et la

société d'Europe centrale et orientale, financée par l'État²⁹⁶. Le musée ouvre ses portes le 24 février 2002, sous la direction d'une historienne de la droite parlementaire au pouvoir. Avec une croix fléchée et une étoile rouge pour logo, et « *le passé doit être avoué* » pour devise, l'amalgame assumé nazisme = communisme de la Maison de la Terreur ne pouvait que susciter de vifs débats.

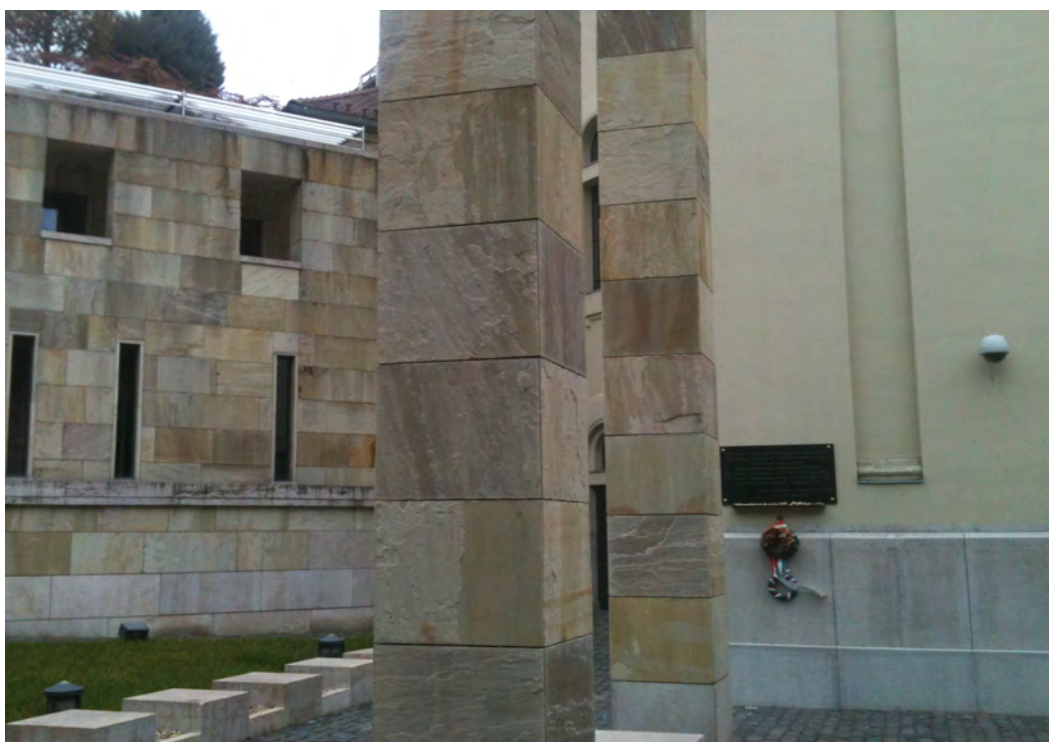
Est-ce véritablement l'endroit où la mémoire des victimes des deux dictatures est commémorée ? Deux stèles informent symboliquement dès l'entrée que les dictatures noire et rouge seront envisagées ; deux mannequins revêtus des uniformes des deux armées, tournent, dos-à-dos, sur un piédestal. Mais cela n'empêche pas le conflit de « mitoyenneté car il s'agit plus d'une déclaration d'intention que d'une réalité. Les cartels explicatifs sont uniquement en hongrois et rarement traduits ; seuls les Hongrois, ou les rares locuteurs de magyar ont donc accès aux informations. Des photocopies sont néanmoins à la disposition des visiteurs. On peut donc apprendre que « après l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale, la Hongrie fit des efforts pour garder sa mobilité et éviter le pire : l'occupation du pays. Cela ne se réalisa qu'au cours de la cinquième année de guerre, le 19 mars 1944, ce qui fut un grand succès. [...] L'occupation nazie, courte mais tragique, fut remplacée par l'occupation soviétique qui influença la vie hongroise pendant longtemps. La souveraineté de la Hongrie fut abolie le 19 mars 1944. Pendant plus de quatre décennies, il y avait des troupes étrangères sur les terres hongroises ». Une occupation brève qui sera donc brièvement traitée : deux salles sur les vingt-cinq que compte le musée abordent en effet la question de l'occupation nazie, de manière déconnectée de la société hongroise.

Pour fournir des garanties à la communauté juive la plus importante d'Europe de l'Est et à l'Union européenne, inquiète de ces raccourcis historiques, le gouvernement de Victor Orbán décide la création d'un musée à la mémoire des victimes de la Shoah. Son objectif est de raconter et de présenter les souffrances, les persécutions et les massacres des ressortissants hongrois, principalement les Juifs et les Roms. Mais entre cette initiative et l'inauguration par le président israélien Katsav, le 15 avril 2004, de nombreuses polémiques vont agiter la presse et l'espace public. Les controverses portent, notamment, sur le choix de la localisation.

²⁹⁶ Anne-Marie LOSONCZY, « La muséification du passé récent en Hongrie post-communiste : deux mises en spectacle de la mémoire », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, Volume 37, 2006, n°3, Mémoires à l'Est, pp. 97-112.

Un deuxième musée, spécifique de la Shoah, ni vraiment au centre, ni vraiment en périphérie

Il fut question, au départ, de localiser le *Holokauszt Emlékközpont* (centre commémoratif de l'Holocauste) dans l'ancien ghetto, à côté de la grande synagogue. D'autres auraient souhaité qu'il soit plutôt installé à la campagne, d'où provenaient la grande majorité des Juifs hongrois déportés. Finalement, c'est une troisième solution qui a été retenue. Situé dans une petite ruelle relativement excentrée de la capitale, il a été construit dans la cour d'une synagogue, désaffectée et rénovée, datant du dix-neuvième siècle. Cet édifice religieux se trouve d'ailleurs connecté au musée puisqu'il en constitue le point d'orgue.



**Cour intérieure du musée de l'Holocauste à Budapest.
À gauche, le nouveau musée, au centre deux colonnes de marbre et à droite la synagogue restaurée.
Cet agencement constitue le cœur du dispositif.
Cliché pris par l'auteure novembre 2011.**

Si le choix de la localisation a surpris (ni suffisamment rural, ni suffisamment central), c'est surtout la désignation d'une synagogue comme point d'orgue qui a suscité le plus de scepticisme. Était-ce judicieux ? En effet, la Shoah ne se réduit pas « seulement » au judaïsme. Dans les trois pages rédigées en anglais du catalogue du musée²⁹⁷, un certain

²⁹⁷ György SZEGÖ, « Beyond Dispute. On the New Building of the Holocaust Memorial Centre », *Holokauszt Emlékközpont*, 16 p., pp. 9-11. Le reste est rédigé en hongrois.

nombre d'arguments sont avancés pour défendre cette décision. La synagogue est ainsi présentée comme une « opportunité prometteuse » car, en tant qu'édifice architectural, elle constitue un héritage : si la Hongrie a connu l'Holocauste, elle n'a en revanche pas connu la Nuit de Cristal. Contrairement à ce qui s'est passé dans d'autres pays, les synagogues hongroises n'ont pas brûlé et sont restées intactes. Par ailleurs, le choix d'une synagogue *déserte, désaffectée*²⁹⁸, est présenté comme un symbole approprié et au conforme au fait que, avant 1944, de nombreux Juifs hongrois émancipés n'étaient pas spécialement croyants. La mémoire de la Shoah, récente dans la société hongroise, semble chercher sa « place », tant géographique que sociétale, culturelle et politique.

L'architecture de l'édifice est présentée comme « facile à saisir » pour un public large. L'*Holocaust Emlékközpont* constitue un complexe moderne, un lieu de mémoire riche de symbolismes. Un mur, devant lequel se consume en permanence une bougie, peut accueillir plusieurs dizaines de milliers de noms de disparus ; pour le moment les noms de quarante mille Juifs hongrois déportés ont été gravés. Six colonnes de marbre symbolisent à la fois les cheminées des fours crématoires et les six millions de victimes.

L'inauguration du centre, le 16 avril 2004, aurait dû marquer un tournant dans la manière dont la Shoah est perçue et représentée en Hongrie²⁹⁹. Pourtant, en mai 2011, le directeur du musée a été limogé par un nouveau conseil de conservateurs installé par le gouvernement, après un contentieux concernant une exposition liant la déportation des Juifs à l'annexion par la Hongrie de ses anciens territoires. Experts et historiens ont réagi et accusé le gouvernement conservateur de Viktor Orbán d'essayer de masquer les faits compromettants du passé nazi du pays³⁰⁰.

L'institution s'occupe de quatre activités principales : une rétrospective de la Shoah par le biais d'expositions permanentes et temporaires ; la collecte et la recherche de documents relatifs à la Shoah en Hongrie, l'intégration de l'enseignement de la Shoah hongroise dans le système scolaire et l'entretien du mémorial pour rendre hommage à la

²⁹⁸ C'est nous qui soulignons.

²⁹⁹ Quelques jours avant, la police hongroise a affirmé, selon l'AFP, qu'elle avait déjoué un attentat contre le musée de l'Holocauste, mais que celui-ci ne constituait pas une tentative d'assassinat du président israélien Moshe Katzav, en visite officielle en Hongrie. *L'attentat déjoué à Budapest était projeté contre le musée de l'Holocauste*, Agence France Presse, 13 avril 2004, 17h45.

³⁰⁰ <http://www.lefigaro.fr/flash-actu/2011/05/20/97001-20110520FILWWW00418-musee-de-l-holocauste-un-chef-limoge.php> et <http://esbalogh.typepad.com/hungarianspectrum/2011/05/rewriting-history-the-fate-of-the-holocaust-memorial-center.html>, pages consultées le 21 décembre 2011.

mémoire des victimes. L'exposition permanente a été mise en place un an après l'ouverture du musée, mais manifestement les choix ont depuis été remis en cause.

Des mémoriaux urbains sur les lieux des crimes

D'autres mémoriaux, installés sur les lieux mêmes des crimes perpétrés en 1944-1945, existent ; ceux-ci se sont déroulés tandis que le parti politique hongrois fasciste et antisémite, les Croix Fléchées, gouverne la Hongrie et institue un régime de terreur à Budapest. Des centaines de Juifs sont abattus, tandis que d'autres sont enrôlés pour le travail forcé. Le 8 novembre 1944, plus de soixante-dix mille Juifs, hommes, femmes et enfants, sont ainsi réunis dans une briqueterie à Obuda et forcés de gagner à pied les camps d'Autriche. Des milliers d'entre eux sont fusillés et des milliers d'autres meurent de faim et/ou de froid. Les survivants de cette marche de la mort sont transférés par les Allemands dans camps de concentration, notamment Dachau au sud de l'Allemagne et Mauthausen au nord de l'Autriche, et, à Vienne, ils sont employés à la construction de fortifications autour de la ville.

En novembre 1944, le parti des Croix fléchées donne l'ordre aux Juifs qui restaient à Budapest d'entrer dans un ghetto fermé



Le ghetto de Budapest et les sites de massacres.

Source : <http://www.ushmm.org/lcmedia/map/lc/image/bud54040.gif>

Jusqu'à la fin du mois de janvier 1945, les Croix fléchées raflent vingt mille Juifs du ghetto, et les fusille sur les rives du Danube, avant de jeter leurs corps dans le fleuve.

Une œuvre commémore aujourd'hui ces rafles où hommes, femmes et enfants ont été conduits, en plein cœur de l'hiver, au bord du *Duna*³⁰¹. Dépouillés de leurs vêtements et de leurs chaussures, par une température frisant les -20°, ils ont été placés en rang, face au fleuve, avant d'être fusillés par les Croix Fléchées. En 2005, l'artiste Gyula Pauer a disposé soixante paires de chaussures, en bronze et de tailles différentes, sur le bord du Danube, au pied du Parlement, pour rendre hommage à leur mémoire. Par leur présence incongrue, ces mocassins, souliers, ballerines de toutes tailles interpellent les passants qui longent le Danube.



Hommage aux victimes tuées sur le bord du Danube par les Croix Fléchées.

Oeuvre de Gyula Pauer.

Source : <http://en.wikipedia.org/wiki/File:Pauer-Gyula-Memorial.jpg>

³⁰¹ Danube en hongrois.

Semblablement, à l'entrée du musée juif de la ville, installé dans le cœur du ghetto et à proximité de la grande synagogue³⁰², une plaque indique la maison natale de Theodor Herzl, fondateur du mouvement sioniste, enterré à Yad Vashem. Dans la cour trône l'Arbre de Vie, œuvre du sculpteur Imre Varga, créée en 1991. Un Saule pleureur en acier et argent, rappelle la mémoire des Juifs hongrois victimes du nazisme³⁰³.

Conclusion

Comment commémorer les victimes de la Shoah, pallier la mort et l'absence, et lutter contre la corruption du temps ? Où ranger ces lieux qui parfois dérangent ? Différentes « espèces d'espaces³⁰⁴ » caractérisent les lieux de commémoration de la Shoah comme horizons d'attente ou comme tensions. Georges Pérec, précisément, marqué par son « absence d'histoire³⁰⁵ », évoque ces difficultés, dans *Récits d'Ellis Island*³⁰⁶ : « Comment décrire ? Comment raconter ? Comment regarder ? Comment saisir ce qui n'est pas montré, ce qui n'a pas été photographié, archivé, restauré, mis en scène ? Comment retrouver ce qui était plat, banal, quotidien, ce qui était ordinaire, ce qui se passait tous les jours ? [...]. Cela ne veut rien dire de vouloir faire parler ces images, de les forcer à dire ce qu'elles ne sauraient dire. Au début, on ne peut qu'essayer de nommer les choses, une à une, platement [...] ? C'est ce que l'on voit aujourd'hui, et l'on sait seulement que ce n'était pas ainsi au début du siècle ». Ces remémorations et commémorations peuvent avoir lieu sur les lieux même des crimes, bien sûr, mais aussi à travers des espaces produits, des construits sociaux, architecturaux et urbanistiques.

Dès lors, comment construire des projets *ad hoc* qui s'insèrent dans un environnement urbain déjà là ? Les musées et mémoriaux sont pensés comme media du dévoilement de « la vérité ». Vérité d'une tragédie qui peut être partagée entre-soi, dans un lieu singulier, au sein de la communauté ; ou comparée avec d'autres mémoires douloureuses et blessées, à proximité de lieux évocateurs de cet héritage éprouvant. Ou vérité orchestrée d'une catastrophe subie et revendiquée pour légitimer la création d'un État, comme à Yad Vashem. Ou encore vérités de culpabilités embarrassantes, qui servent à expier les fautes, comme à

³⁰² Il s'agit de la plus grande synagogue d'Europe.

³⁰³ Cf la photographie de cette œuvre au chapitre suivant.

³⁰⁴ Georges PEREC, *Espèces d'espaces*, Galilée, Collection L'espace critique, 2000, nouvelle édition.

³⁰⁵ Georges PEREC, *W ou le Souvenir d'enfance*, Paris, 1975, rééd. Gallimard, coll. « L'imaginaire », 1993, p. 17.

³⁰⁶ *Récits d'Ellis Island, histoires d'errance et d'espoir*, réalisation de Robert Bober, scénario et commentaire de Georges Perec, production INA, 1979, couleur, 2 parties, 1 h 56 min. Première diffusion sur TF1 les 25 et 26 novembre 1980. Les auteurs ont publié en même temps un livre : Robert Bober et Georges Perec, *Récits d'Ellis Island, histoires d'errance et d'espoir*, Paris, Le Sorbier/INA, 1980. (Rééd. P.O.L/INA, 1994.)

Washington et à plus forte raison Berlin. À chaque fois, par leur localisation choisie, réfléchie, ces monuments constituent des instruments essentiels d'aménagement et de communications territoriales et politiques.

D'autres territoires de référence viennent complexifier ces rapports scalaires multiples et croisés. Le local et le global s'entrecroisent, s'interpénètrent, nécessitant des niveaux d'informations et de lectures complexes. Il s'agit à la fois de ramener ces ailleurs lointains, ailleurs pluriels où des millions de victimes sont morts sans sépultures (les camps) ou l'ailleurs singulier de la « Terre promise » où les juifs disposent désormais d'un État, à la taille appréhendable de ce qui est local. La terre et les cendres des camps, la terre et les cendres du Ghetto de Varsovie, la terre de Jérusalem, s'amalgament aux différents terreaux locaux. Des allusions au Kotel, à Massada, à l'architecture concentrationnaire des *Lager*, s'invitent dans les centres des grandes capitales mondiales. Les rapports scalaires des territoires mémoriels de la Shoah sont à la fois intra, extra et interterritoriaux. Sites, situations, territoires et réseaux : les usages de l'espace pour implanter ces lieux mémoriels de la Shoah utilisent certes les ressources matérielles des différents lieux, mais également des richesses idéelles, car celles-ci, pour reprendre l'expression de Christine Chivallon, intéressent « tous ceux qui ont à cœur de comprendre en quoi l'espace est le vecteur puissant de la construction de nos vies humaines ³⁰⁷ ». Chaque action spatiale, chaque édification architecturale et mémorielle, matérielle ou idéelle, dessine des agencements singuliers qui interagissent avec d'autres agencements, selon de multiples combinaisons entre des « ici » et des « là-bas » à géométries variables, pour affirmer des projets tantôt (ou à la fois) politiques, géopolitiques, urbanistiques, architecturaux et touristiques. L'enracinement des multiples fragments de mémoires et des innombrables histoires, personnelles, familiales ou communautaires nécessitent des circulations. Circulations de terres, cendres, pierres, objets, circulation des personnes, pour enraciner la mémoire douloureuse et traumatique. La mémoire de la diaspora se (re)territorialise en Terre promise, ou se délocalise. Lorsque la proximité géographique des lieux des crimes côtoie celle de la commémoration, comme à Budapest, l'accouchement de cette mémoire douloureuse se fait manifestement dans la douleur.

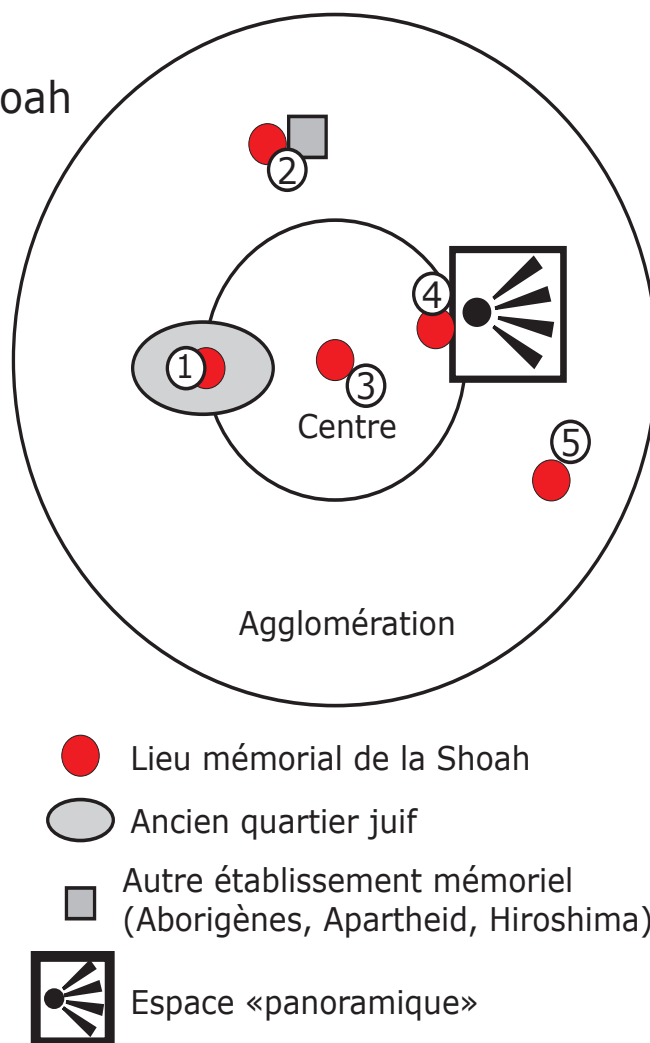
L'espace urbain est un miroir social sur lequel se réfléchissent des intentions, des logiques d'acteurs, des temporalités, des références identitaires, des relations passé/présent, des

³⁰⁷ Christine CHIVALLON, « L'espace, le réel et l'imaginaire : a-t-on encore besoin de la géographie culturelle ? », *Annales de géographie*, 2008/2 n° 660-661, p. 67-89, p. 69.

rapports local/global et des connexités particulier/général. À travers divers accommodements, agencements et compromis, ils deviennent, par le truchement d'un système d'acteurs influents, un produit phare de l'espace.

Typologie d'implantation urbaine des musées et mémoriaux de la Shoah

- ① Au coeur des anciens quartiers juifs
Paris, Montréal, Los Angeles
- ② Présence d'autres mémoires douloureuses
Melbourne, Le Cap, Fukuyama
- ③ Hyper centralité : *Washington, Berlin*
- ④ Au coeur d'espaces «panoramiques»
San Francisco, New York, Jérusalem
- ⑤ Ni au centre, ni en périphérie, localisation par défaut : *Budapest*



CAO : D. C. et C. Y. 2011

Typologie d'implantation urbaine des musées et mémoriaux de la Shoah.

Chapitre Trois
Aménagements et usages des lieux de mémoire :
entre artefacts matériels et idéalités spatiales

Implantés dans certaines villes, au cœur d'espaces plus ou moins symboliques selon les cas, les musées et mémoriaux consacrés à la Shoah, en tant qu'objets spatiaux à capital mémoriel élevé, exercent des fonctions plurielles. Celles-ci sont à la fois idéologiques (le monument constitue un référent de valeurs), culturelles (ces valeurs se manifestent dans et par des pratiques qu'elles organisent), cognitives (ces musées et mémoriaux contribuent, à travers leurs instituts de documentation et de recherche, à l'étude de la Shoah), et enfin matérielles (les organisations sont à la fois sociales, économiques et spatiales). Ces différents usages font référence à des registres multiples : d'un côté celui de la mémoire, de l'identité et parfois de l'intime, et de l'autre celui de la politique, de la construction et de la fabrique. Comme l'affirme Nicholas J. Entrikin, l'identité du lieu implique des stratégies discursives des sujets, des récits créant un sens d'ensemble, en termes de biographies humaines, de solidarités communautaire, et d'appartenance au monde entier³⁰⁸. Ces lieux de mémoire urbains et mondialisés ont un lien ontologique indissoluble avec d'autres lieux, essentiellement européens, qui permettent de raconter la tragédie du (ou des) génocide(s). Ces productions spatiales et mémorielles mobilisent à la fois des notions de lieux, territoires, et réseaux spatialisés pour mettre en scène et raconter « au plus près » la Shoah. C'est à cette micro échelle du lieu³⁰⁹, de ses pratiques, de ses agencements et de ses usages que ce chapitre sera consacré.

Comment la connexion entre le *lieu* et le *sujet* s'effectue-t-elle, en termes d'expériences à la fois individuelles et collectives de ce milieu commun ? Comme le rappelle Mathis Stock, le rapport aux lieux n'existe pas en soi, de façon indépendante, mais est toujours relié à la question des pratiques³¹⁰. Comment les individus font-ils *dans* et *avec* ces lieux géographiques, et comment ceux-ci sont-ils pensés en terme de pratiques spatiales ? Comment cette co-construction entre lieux et pratiques s'effectue-t-elle ? Dans ces interactions étroites entre les individus et le lieu, entre les individus et les objets, et entre les individus eux-mêmes se forge l'intersubjectivité qui donne un sens au monde social. De ces expériences et de ces nombreuses interactions émerge l'espace comme lieu complexe et approprié, mais,

³⁰⁸ Nicholas J. ENTRIKIN, "‘Lieu’ 2.", *EspacesTemps.net*, Il paraît, 19.03.2003 <http://espacestemps.net/document411.html>, page consultée le 3 octobre 2011.

³⁰⁹ « Plus petite unité spatiale complexe » selon la définition qu'en donne Michel Lussault dans son ouvrage « L'homme spatial », *Op. Cit.*, p. 98.

³¹⁰ Mathis STOCK, "L'habiter comme pratique des lieux géographiques.", *EspacesTemps.net*, Textuel, 18.12.2004, <http://espacestemps.net/document1138.html>, page consultée le 5 octobre 2011.

réciroquement, ces lieux, par leur architecture, façonnent, configurent et modèlent les appropriations individuelles.

Cette échelle infra permet, comme nous y invite Guy Di Méo³¹¹, ou Anne Volvey^{312 313} la prise en compte du corps humain comme objet géographique. L'expérience vécue est forcément corporelle, car, selon Maurice Merleau-Ponty, le corps est source de nos perceptions³¹⁴, et « point d'ancrage de notre conscience dans le monde³¹⁵ ». L'être est synonyme « d'être situé » et l'espace est « une certaine possession du monde par mon corps, une certaine prise de mon corps sur le monde³¹⁶ ». Dans le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Claire Hancock donne la définition suivante du terme *Corps* : « composante matérielle de la dimension biologique de l'être humain, ensemble de dispositifs (sens, motricité...) rendant possible l'interface avec le monde extérieur, par l'intermédiaire duquel l'individu appréhende l'espace et construit sa spatialité³¹⁷ ».

Si le corps se spatialise, l'espace, lui, acquiert une corporéité³¹⁸. Les espaces des musées et mémoriaux se configurent, se façonnent par rapport aux corps : corps « exposés », en souffrances, décharnés, cachectiques des « engloutis », comme les appelle Primo Levi³¹⁹, et corps « spectateurs », ambulants, mobiles, mais étrangement « captifs », des visiteurs. Station debout, choix ou non de son déplacement, possibilité ou pas de revenir en arrière, (in)stabilité du sol et des murs, (dés)équilibre, obscurité et dimensions visuelles constituent autant d'expériences physiques et corporelles mises à mal par la conception architecturale et muséographique des bâtiments. L'espace n'est pas homogène ; ses propriétés physiques ne sont pas identiques dans toutes les directions, et, précisément, cette anisotropie qualifie les lieux : il existe des seuils, des barrières, des discontinuités, des frontières, des obstacles, des limites selon l'espace-temps chronologique du récit dans lequel le visiteur se trouve. L'individu est inséré socialement, psychologiquement, corporellement, historiquement et

³¹¹ Guy DI MEO, « Subjectivité, socialité, spatialité : le corps, cet impensé de la géographie », *Annales de géographie*, 2010/5 n°675, p. 466-491.

³¹² Anne VOLVEY, « L'espace vu du corps », in Jacques LEVY et Michel LUSSAULT (dir.), *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Belin, 2000.

³¹³ Le corps est devenu, à travers diverses approches, un objet de recherche de plus en plus étudié en géographie. Citons notamment Mélina GERMES, Francine BARTHE-DELOISY, Claire HANCOCK, Marianne BLIDON, Lucile GRESILLON... La liste n'est bien sûr pas exhaustive.

³¹⁴ Abraham MOLES, Élisabeth ROHMER, *Psychologies de l'espace*, Paris, L'Harmattan, 1998.

³¹⁵ Maurice MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, 1945.

³¹⁶ Maurice MERLEAU-PONTY, *La structure du comportement*, 248p, PUF, Quadrige, Paris, 1942.

³¹⁷ Claire HANCOCK, « Corps », in *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, 2003, 1034p, p. 213.

³¹⁸ Guy DI MEO, *Op. Cit.*, p. 474.

³¹⁹ Primo LEVI, *Les Naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, Gallimard, Paris, 1989, p. 83.

géographiquement dans plusieurs contextes et dans des unités spatiales et muséales qui proposent tout à la fois des valeurs, images, témoignages, discours, techniques et technologies.

Accéder, se déplacer, franchir : entre parcours et mise à distance ?

La finalité des musées est différente de celle des mémoriaux. Ils ont en effet pour objectif le rappel et la transmission des faits, au fil d'un parcours muséologique où images, objets et écrits trouvent leur place. Ils doivent remplir une fonction éducative à travers divers objectifs : énoncer, diffuser, disposer, agencer, organiser, exposer les connaissances, les faits à travers une stratégie narrative qui donnera des clefs interprétatives, accompagnera les déplacements, permettra le passage d'un objet à un autre, d'une salle à la suivante, au gré du déroulement chronologique de la politique répressive puis génocidaire qui concerne les Juifs d'Europe. L'exposition dans un cadre muséographique remplit, selon Jackie Assayag³²⁰, trois fonctions : offrir un espace de paroles publiques pour que les violences soient dites ou montrées et qu'elles soient imputées publiquement aux uns et aux autres ; procurer un enseignement moral au sein de « forums hybrides » en faisant entendre, de gré ou de force, le sens des événements passés aux générations qui ne les ont pas vécus ; enfin, rendre justice aux victimes en désignant les bourreaux sur une scène qui tient lieu de re-crédation vivante du désastre national, à la suite d'une psychothérapie de groupe élargie.

De ce point de vue, le temps linéaire chronologique du parcours muséographique chemine aussi à travers les trois figures du temps analytique : la trace mnésique³²¹, la perlaboration³²² et, d'une certaine manière, la liquidation du transfert³²³. Pour le-la survivant-e, comme pour le-la citoyen-ne les artefacts, les récits, les documents, les témoignages, les mises en scène, donnent une réalité à celles et à ceux qui ont péri. Et, puisque *nous* sommes (encore) là pour raconter leur histoire, ils continuent de vivre à travers nous. Le parcours muséal associe registre émotionnel et registre cognitif et la scénographie s'avère aussi une mise à distance par le biais de connexions associatives, de desseins thérapeutiques et cathartiques qui transforment les émotions en pensées. Ces divers cheminements sont

³²⁰ Jackie ASSAYAG, « Le spectre des génocides », *Gradhiva*, article en ligne, mis en ligne le 12 juillet 2010, URL : <http://gradhiva.revues.org/658>. Consulté le 02 mai 2011, p. 1-20, p.5

³²¹ Ce qui est conservé par la mémoire.

³²² Élaboration fondant le travail psychanalytique et visant la suppression du symptôme névrotique.

³²³ Détachement progressif.

précisément pensés par des opérateurs spatiaux³²⁴ qui créent et/ou utilisent des artefacts matériels et des idéautés spatiales, à travers les discours, les récits, les connaissances, les sentiments, les émotions...

Accéder...

Comme dans de nombreux lieux publics, accéder à un musée de l'Holocauste nécessite de suivre une procédure extrêmement réglementée. Néanmoins, là, plus qu'ailleurs, les consignes de sécurité sont poussées au paroxysme, tant la crainte d'un acte antisémite demeure redoutée. Celui-ci reste en effet toujours possible, comme en témoigne l'agression qui s'est produite en juin 2009 au Musée Mémorial de Washington, où un octogénaire américain antisémite, prônant la supériorité de la race blanche, a ouvert le feu dans le bâtiment, blessant mortellement un agent de sécurité de 39 ans. C'était précisément avant d'avoir franchi les procédures de contrôle, puisque une fois le seuil du musée franchi, un agent de sécurité demande d'ouvrir les sacs et en vérifie le contenu, tandis que les personnes sont tenues de passer sous un portique de détecteur de métaux. Depuis, un agent de sécurité vérifie en amont, dans la rue, le contenu des sacs, avant même que le seuil du musée ne soit franchi³²⁵. C'est également le cas au Musée Mémorial parisien, où effets personnels et personnes sont contrôlés avant d'entrer dans le patio qui abrite les deux Murs des Noms, pierres rapportées de Jérusalem, sur lesquelles sont gravés, par ordre alphabétique, les noms des victimes de la Shoah déportés de France³²⁶; avant donc de pénétrer dans le bâtiment principal. Double sécurité également à Yad Vashem; une première fois lorsqu'on pénètre sur le campus, une seconde fois avant d'entrer à l'intérieur du musée historique. Accéder au musée juif de Berlin est, en revanche, impossible au sens strict. Daniel Libeskind a fait le choix radical de le priver de porte d'entrée. Pour accéder au musée juif, il faut d'abord pénétrer dans le vieux bâtiment baroque du musée de Berlin, puis descendre en sous-sol.

À Montréal, New York, Los Angeles, comme dans la plupart des musées consacrés à la Shoah, filtrage et fouille sont minutieux, mais au niveau de l'accès au musée, juste après avoir franchi le seuil d'entrée. Cet agencement spatial particulier et récurrent prévoit un dispositif de procédures de contrôle physique, sur les personnes et sur les bagages, qui montre bien

³²⁴ Michel LUSSAULT, *De la lutte des classes à la lutte des places*, Grasset, 2009, p. 45.

³²⁵ Cela a été le cas lors de ma visite le 16 mai 2011, alors qu'en effet, en janvier 2009, le contenu des sacs n'était vérifié qu'une fois la porte d'entrée du musée franchie.

³²⁶ Composé de trois parties, ce Mur des Noms porte les noms, prénoms et dates de naissance des 76.000 hommes, femmes et enfants juifs déportés de France entre 1942 et 1944. Tel une introduction au musée, ce Mur des Noms permet au visiteur de saisir d'un seul regard le drame de la Shoah.

l'impact spatial de la géopolitique symbolique de ces musées. La logique de contrôle l'emporte sur celle de circulation. L'accès à un mémorial semble moins contrôlé que l'entrée dans un musée, même si les abords se trouvent généralement encadré par des murs ou des grilles de protection, parfois intégrées dans la conception même du mémorial, comme cela peut être le cas au mémorial de San Francisco. De ce point de vue, le mémorial berlinois de Peter Eisenman fait figure d'exception ; il est totalement accessible. Les premières stèles s'inscrivent d'ailleurs en continuité presque « naturelle » avec le trottoir.



**Enfant jouant à sauter sur les stèles. Berlin.
Cliché de l'auteure. Février 2012.**

Pas de barrières, pas de frontières entre l'espace mémoriel et l'espace public, les deux s'épousent. Néanmoins, l'appréciation de ces deux entités spatiales diffère selon que le spectateur est mobile ou immobile. Pour qui se déplace sur le trottoir en longeant l'installation, l'interface entre les deux systèmes spatiaux favorise les échanges, les interactions. Les plus jeunes s'approprient ces stèles en sautant régulièrement sur les plus accessibles d'entre elles au cours de leurs déplacements, selon des rythmes différenciés : stèle-trottoir-stèle-trottoir..., ou de stèle en stèle, l'espace-temps que leur marche s'accomplisse, voire en jouant à « cache-cache » ou à « chat perché ».

En revanche, pour qui s'arrête et embrasse du regard l'ensemble du champ de stèles, l'espace va raconter autre chose. Les discontinuités apparaissent alors de manière flagrante ; elles répondent à une organisation spatiale et architecturale spécifiquement orientée pour

qu'elles « sautent aux yeux » précisément. Le regard est perturbé par l'aspect chaotique des flux et des déplacements des visiteurs.



**Interface trottoir-champ de stèles.
En arrière-plan la *Fernsehturm*, géosymbole de Berlin-Est.
Cliché de l'auteure, janvier 2011.**

Le champ de stèles, qui ressemble étrangement au cimetière juif qui se trouve sur le Mont des Oliviers à Jérusalem, semble littéralement les engloutir, puis les rejeter, spasmodiquement, selon la hauteur des stèles qui masque, ou pas, leurs déambulations.



**Cimetière du Mont des Oliviers à Jérusalem.
Des stèles qui ressemblent aux stèles du Mémorial berlinois.
Cliché de l'auteur. Octobre 2011.**

Des cheminements contrariés et/ou imposés

Comment parcourir la Shoah, comment mettre le temps en espace, le temps d'un parcours muséal ? Restituer l'horreur de la Shoah représente une gageure. Primo Levi lui-même explique que sa visite au Camp principal d'Auschwitz, en 1965, ne lui a pas fait grande impression. « Le gouvernement polonais l'a transformé en une sorte de monument national ; les baraques ont été nettoyées et repeintes, on a planté des arbres et dessiné des plates-bandes. Il y a un musée où sont exposés de pitoyables vestiges : des tonnes de cheveux humains, des centaines de milliers de lunettes, des peignes, des blaireaux, des poupées, des chaussures d'enfants ; mais cela reste un musée, quelque chose de figé, de réordonné, d'artificiel. Le camp tout entier m'a fait l'effet d'un musée ³²⁷ ». Le musée d'Auschwitz, manifestement, échoue dans ses objectifs. En revanche, là où aucune conservation, ni restauration n'ont été effectuées, là où il n'y a pas de musée précisément, à Birkenau, le souvenir devient plus prégnant. « Là, rien n'a changé, il y avait de la boue, et il y en a encore... là rien n'a été enjolivé ». Laurence Signal, conservatrice du musée d'Art et d'Histoire du judaïsme à Paris

³²⁷ Primo Levi, *Si c'est un homme*, Appendice, Question 4, p. 199, Julliard, Pocket, 1987.

fait état de cette inéluctable difficulté lorsqu'elle explique: « Nous avons repoussé sans cesse la décision de ce que nous mettrions dans cette salle [consacrée à l'Holocauste] : je voyais RIEN, une salle vide, comme une abîme, une faille, le creux de notre parcours [...] parce que cette catastrophe est une néantisation de l'homme et parce que je ne voyais pas ce qui aurait pu représenter ce néant³²⁸ ».

Le Musée Juif de Berlin, plus grand musée juif d'Europe, surnommé le *Blitz* (l'Éclair) par les Berlinoises en raison de la silhouette qu'il révèle en photographie aérienne, apparaît assez représentatif de cette fragmentation du dispositif muséal. Construction décalée par rapport à son environnement spatial³²⁹, cette première œuvre de l'architecte américain d'origine polonaise Daniel Libeskind, construite entre 1993 et 1998, inaugurée en 2001, retrace deux mille ans d'histoire des Juifs en Allemagne. L'objectif premier était de concevoir un musée sans objet ni panneau, dont seule la construction ferait sens³³⁰. Il a réalisé un édifice composé d'arêtes et de brisures évoquant une étoile de David désarticulée, comme parcourue d'un éclair : « Les juifs d'Allemagne, rappelle-t-il, n'ont-ils pas été, en effet, frappés par la foudre³³¹ ? ». Ce musée retrace l'histoire des Juifs d'Allemagne depuis le début de l'époque romaine à Worms, jusqu'à l'aube du vingt-et-unième siècle, notamment avec l'apport récent des Juifs venus de l'ex Union soviétique. L'objectif de l'édification de ce musée, contemporain du Mémorial d'Eisenman, était précisément de montrer les Juifs d'Allemagne comme des êtres vivants et pas seulement comme des victimes d'Auschwitz³³². Mais paradoxalement, l'objectif muséal d'évoquer la longue histoire des Juifs allemands s'organise à travers une structure spatiale et architecturale dominée par le thème de la Catastrophe.

Comment dès lors structurer les flux et les mouvements, dans cet espace volontairement fragmenté ?

³²⁸ In *Art Presse*, n° 215, p. 42, cité par Anne BEYAERT, Comment représenter la Shoah ? *Communication et langages*, Vol. 120, N°1, 1999, p. 95-106, p. 105.

³²⁹ Margaret MANALE, « Berlin sans frontières ? », *Espaces et sociétés*, 2004/1 n° 116-117, p. 189-208, p. 200.

³³⁰ Anne GRYNBERG, « Du mémorial au musée, comment tenter de représenter la Shoah ? », *Les Cahiers de la Shoah*, 2003/1 no 7, p. 111-167.

³³¹ In James YOUNG, « Daniel Libeskind's Jewish Museum in Berlin : The Uncanny Arts of Memorial Architecture », *Jewish Social Studies*, vol. 6, n°2, hiver 2000, pp. 1-23.

³³² Pour reprendre l'expression de Michael Blumenthal, directeur du musée depuis 1997.



Plan du Musée Juif de Berlin.
Museumsplan distribué à l'entrée du Musée.

En dehors de l'exposition qui retrace la longue histoire complexe des Juifs en Allemagne et de leurs multiples apports à la société allemande, trois trajets sont proposés aux visiteurs qui doivent donc renoncer à suivre un parcours linéaire. Trois axes qui correspondent à la condition même des Juifs d'Allemagne. Le premier correspond à la traversée de la guerre. Arriver au terme de cette voie signifie avoir laissé derrière soi beaucoup de morts. Le deuxième trajet est celui de l'émigration. Et le troisième, celui qui mène à la tour de l'Holocauste. Continuité, exil, destruction... Ces trois axes se frôlent parfois et se croisent, comme ils se sont entrecroisés dans la « vraie vie ». Le temps est ici pensé en trajectoires qui se superposent. Si le musée de Daniel Libeskind, n'est pas à proprement parler un musée de la Shoah, la mise en abîme du manque et de l'absence se trouve ici poussée à son paroxysme. Celle-ci est si forte que pendant deux années, le musée est resté vide, pour montrer que

l'architecture « se suffisait à elle-même ». Trois cent cinquante mille personnes l'ont visité durant cette période. Vide. Dénudé. Mais non dénué de sens. D'ailleurs certains visiteurs ont préféré cette période pré-exposition³³³.

À Montréal le parcours s'organise selon plusieurs seuils à franchir : après avoir acheté son ticket d'entrée dans le hall d'accueil, le visiteur pénètre dans le musée, dans le prolongement du guichet. Une phrase, sorte d'épithaphe d'Elie Wiesel donne le ton : « Ne pas transmettre une expérience, c'est la trahir ». Il faut ensuite descendre d'un étage pour arriver dans une salle consacrée à la montée du nazisme. Là encore, une phrase résume l'atmosphère de la pièce : « La question n'est pas de savoir si l'on doit rester ou partir, mais comment rester ou partir » (Martin Buber, vers 1938). Pour le reste de la visite, il convient de prendre un ascenseur et de remonter au rez-de-chaussée.

À Washington, le parcours muséographique permet d'isoler l'Holocauste du reste du musée. Par le jeu des ascenseurs il est ainsi possible d'éviter le niveau dévolu à ce thème. Par exemple, au troisième étage, une multiplicité de programmes culturels peuvent être consultés, tels que la musique yiddish, sans passer par l'étage réservé à l'Holocauste. Au centre de l'espace muséal, et sur toute la hauteur du bâtiment, la *Tower of Faces*³³⁴, donne une *imagibilité*³³⁵ à l'espace et constitue un véritable repère visuel. Si les déplacements restent contraints par une forme d'arpentage - mesure stricte de la surface du sol- et de sa mise à disposition pour le public, quelques îlots muséaux échappent à cette homogénéité et uniformité des flux. Bornés, isolés du reste, les films et photographies les plus insoutenables, en particulier les exécutions de femmes, dénudées, par les *Einsatzgruppen* sont dissimulés derrière des murets, et présentés en vidéo, à la discrétion des visiteurs et des parents accompagnant de jeunes adolescents.

À Yad Vashem, ces photographies occupaient une place centrale dans l'ancien musée, puisqu'elles introduisaient le parcours muséographique. Désormais, une seule image est

³³³ Entretien avec Anna STOCKER, Yad Vashem, Ancienne guide au Musée Juif de Berlin et désormais Directrice des séminaires en français du Département européen, ISHS, Yad Vashem, 30 octobre 2011.

³³⁴ La « Tour des visages » constitue une partie de l'exposition permanente du Musée. Elle forme une tour de trois étages dans le bâtiment. Environ 1300 photographies la recouvrent, montrant la vie quotidienne avant l'Holocauste dans le petit village lituanien d'Eišišķės. Ces photographies montrent des mariages, des pique-niques, des manifestations sportives, des scènes de la vie quotidienne. Avant la guerre, la population était d'environ 3.500 personnes, presque tous Juifs. En septembre 1941, les SS, assistés par des auxiliaires lituaniens, ont systématiquement exterminé cette population. Seulement 29 ont survécu.

³³⁵ Nous utilisons le terme *imagibilité* au sens où Kevin LYNCH l'a défini : « C'est, pour un objet physique, la qualité grâce à laquelle il a de grandes chances de provoquer une forte image chez n'importe quel observateur. C'est cette forme, cette couleur, ou cette disposition, qui facilitent la création d'images mentales de l'environnement vivement identifiées, puissamment structurée et d'une grande utilité ».

Kevin LYNCH, Cambridge (Mass.), The MIT Press, 1960 (traduction française : *L'Image de la cité*, Paris, Dunod, 1971), p. 11.

consacrée à ce thème, par respect pour les éventuels descendants et pour ne pas tomber dans une forme de pornographie de la Shoah. La dissémination de nombreux autres mémoriaux sur le campus contribue à une spécialisation, plus importante qu'à Washington, du nouveau musée d'histoire³³⁶. Celui-ci, construit sous forme de prisme triangulaire, pénètre la Colline du Souvenir de part en part. Ce prisme évoque la partie émergente, visible, d'une étoile de David. L'autre moitié, virtuellement souterraine, représente la moitié de la population juive mondiale qui a péri pendant la Shoah. À travers cette perforation, l'architecte a souhaité montrer combien la Shoah a constitué et continue de constituer une véritable brèche dans la civilisation et la culture de l'humanité. À l'intérieur du musée, l'axe longitudinal, long de cent quatre-vingts mètres, guide le regard et la continuité du champ de vision mais, en aucun cas, le parcours muséal ne peut s'effectuer de manière rectiligne. Au contraire, cet axe représente une discontinuité majeure, spatiale et temporelle, qu'il faudra systématiquement franchir pour poursuivre le cheminement, car chaque traversée représente une nouvelle période, une nouvelle cassure, une nouvelle étape dans la mise en place de l'annihilation. Le long des différents points de passage qui permettent la circulation d'une pièce à l'autre, des fossés creusés dans le sol en béton exposent des objets ou des écrans, illustrant les brèches civilisationnelles. Véritables dépressions, authentiques failles, ces lieux de ruptures peuvent évoquer des « rifts », associés à la formation du volcan nazi. Il faut longer ces différentes fractures pour progresser dans le cheminement.

Mais si la progression du visiteur est bloquée par ce barrage, en revanche le contact visuel est maintenu de manière ininterrompue entre les deux extrémités du musée : le début du récit, qui retrace rapidement le monde juif en diaspora, et la fin du parcours qui loue la création d'Israël. Le premier fossé est jonché de livres brûlés pour symboliser la montée de Hitler au pouvoir. La structure de l'exposition suit l'ordre chronologique des événements historiques. Les tranchées bloquent la possibilité d'une trajectoire fluide, d'un cheminement qui aurait pu être linéaire si l'évolution le long de l'axe du prisme avait été possible.

³³⁶ Bien que le musée de Yad Vashem n'évoque pas seulement les six millions de Juifs assassinés, mais également la vitalité du monde juif avant la Shoah (Bund et Yiddish par exemple).



Plan du nouveau complexe muséologique³³⁷ de Yad Vashem.
Source : plaquette d'informations donnée à l'entrée du complexe muséologique (2009)

La visite, qui aurait pu s'effectuer selon un itinéraire rectiligne de type $\rightarrow$ ou $\leftrightarrow$ sans la création de ces fossés, ne pourra finalement se réaliser que selon un parcours en dents de scie $\diagup \diagdown \diagup \diagdown \diagup \diagdown$. L'itinéraire des déplacements est par ailleurs imposé³³⁸ et, de manière métaphorique, le retour en arrière n'est pas prévu. L'espace guide, conduit le récit et l'assujettissement de la trajectoire figure le monde juif d'avant-guerre définitivement perdu, et la béance démographique des six millions, toujours pas comblée.

³³⁷ Les numéros 1 à 11 concernent les différentes salles du musée d'histoire. Pour ce qui concerne les numéros suivants :

12 : Terrasse révélant la vue sur Jérusalem. 13 : Sortie. 14 : Place de l'Espoir. 15 : Le musée d'art de la Shoah. 16 : Synagogue en activité exposant des objets de culte des synagogues détruites en Europe. 17 : Pavillon des expositions temporaires consacrées à différents aspects de la Shoah. 18 : Centre de documentation visuelle. 19 : Centre de Réflexions après la Shoah. 20 : Escaliers et escalators menant à la Crypte du Souvenir et au Mémorial des Enfants.

³³⁸ La salle consacrée au ghetto de Varsovie fait figure d'exception. À partir de cette salle, deux itinéraires s'offrent aux visiteurs de part et d'autre d'un panneau témoignant du caractère racial de la Shoah (les deux mille Juifs convertis au catholicisme, soit par le biais de leurs parents, soit avant guerre, connaîtront le même sort que les autres) : passer par le ghetto de Kovno ou par celui de Theresin. La majorité d'entre eux choisissent celui de Theresin. En effet, les visiteurs de Yad Vashem connaissent en général l'histoire de la Shoah, et savent que le ghetto de Theresin, bien que les conditions y fussent terribles, occupe un statut un peu particulier en raison de la vie culturelle particulièrement riche qui s'y développa, grâce à la présence de nombreux peintres, écrivains, scientifiques, musiciens et universitaires. C'est ici que décédèrent, parmi de nombreux autres, Robert Desnos, poète français, et Esther Adolphine, une sœur de Sigmund Freud. Choisir ce ghetto, dans le parcours muséal, c'est partager un peu de cette vie culturelle et intellectuelle...

Une interface déporté-e/public par le prisme d'objets et reliques authentiques pour accentuer la proximité ?

Une question cruciale a taraudé les concepteurs des musées : quels langages utiliser pour raconter la Shoah ? Ce questionnement fait écho aux interrogations que des écrivains-témoins, tels que Primo Levi, Robert Antelme ou encore Jorge Semprún³³⁹, se sont également posées. La confrontation directe avec des objets authentiques et des effets personnels chargés d'histoire a très largement été privilégiée un peu partout. Mais néanmoins comment faire pour que les musées ne soient pas « qu'une simple boîte d'artefacts, un récipient neutre qui n'a rien à raconter »³⁴⁰ ? Comment exposer des objets et autres artefacts déplacés de leur contexte originel ?

Tout au long des parcours, une communication, une sorte de dialogue semble s'instaurer entre les déporté-e et les visiteur-e-s à travers l'exposition d'objets et de reliques. Si l'on en juge les commentaires laissés dans les différents livres d'or des musées, les effets personnels constituent souvent ce qui frappe le plus les imaginations. Ces objets et reliques peuvent être de diverses natures et évoquer des représentations bien différentes : valises, poupées, jouets d'enfants, vêtements, chaussures, brosses à dents... mais aussi cheveux...

Situé loin des lieux du crime, le parti pris architectural du musée de Washington évoque l'atmosphère des camps, à l'extérieur comme à l'intérieur du musée. L'architecte James Ingo Freed³⁴¹, réfugié de l'Allemagne nazie à la fin des années 1930 alors qu'il était enfant, a voulu et conçu une construction oppressante qu'il qualifie lui-même de « viscérale ». L'utilisation de la brique rouge évoque symboliquement les camps nazis, et les escaliers extérieurs métalliques, les ponts suspendus se réfèrent au ghetto de Varsovie. Ainsi, les touristes qui visiteraient ce musée un peu « par hasard », compte tenu de sa localisation sur le *Mall* parmi les autres grands mémoriaux et musées nationaux, sont immédiatement placés dans le contexte oppressant de l'Holocauste³⁴². Mais quel degré d'horreur était-il opportun de montrer?³⁴³ Exposer la vérité cruelle, tragique et insoutenable, mais aussi enseigner, transmettre

³³⁹ Une fois de plus, la liste n'est, bien sûr, pas exhaustive.

³⁴⁰ Cité dans Edward T. LINENTHAL, *Preserving Memory. The Struggle to Create America's Holocaust Museum*, Columbia University Press, 2001, p.86.

³⁴¹ À l'époque où il a été retenu comme architecte de ce Mémorial, il était l'un des principaux associés de l'architecte Ieoh Ming Pei, concepteur entre autre de la pyramide du Louvre (1988).

³⁴² 90% des visiteurs ne sont pas Juifs, d'après le site du musée : <http://www.ushmm.org/>

³⁴³ Claude LANZMANN a répondu à cette question en ne montrant pas une seule image d'archives dans son film *Shoah*.

et commémorer, tout en rappelant les ambitions civiques proprement américaines a constitué un véritable défi.



Architecture du hall intérieur du musée de Washington
Cliché de l'auteur. Mai 2011.

Les problèmes techniques de muséographie, confrontés à des questions d'ordre éthique, peuvent rapidement paraître insurmontables. Octave Debary résume ce doute en posant une question cruciale « La peine des hommes est-elle objet d'histoire? »³⁴⁴. Ainsi, par exemple, la délocalisation, la délocalisation et transposition d'un lieu à un autre d'artefacts, d'objets enracinés dans une histoire complexe peut-elle se justifier d'un point de vue déontologique ? Fallait-il notamment enlever quelques briques de ce qui reste du vrai mur de briques qui encerclait le Ghetto de Varsovie pour les placer à Washington ?

³⁴⁴ Octave DEBARY, « La peine des hommes est-elle objet d'histoire ? Représentations et historicisations de l'holocauste », *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, Bruxelles, Éditions du Centre d'Etudes et de Documentation- Mémoire d'Auschwitz, 97, octobre-décembre 2007.

Semblablement, par un accord spécial avec le musée d'Auschwitz, des amoncellements de valises, de parapluies, de brosses à dents, de chaussures, d'assiettes, des prothèses, des boîtes de Zyklon B ont été fournis au musée de Washington. « Il devait en outre, être question de neuf kilos de cheveux, mais la discussion fut très vive pour savoir si le déploiement des cheveux humains venus d'Auschwitz dans l'exposition permanente était licite ou non. Comment dans ce cadre aseptisé, exposer ces reliques? La discussion s'éternisa. Le comité passa aux votes et par neuf voix contre quatre, décida de placer les cheveux d'Auschwitz dans l'exposition permanente. Certains poussèrent cependant au réexamen de la question. Finalement, devant l'argument que ce déploiement pourrait heurter l'identité féminine de certaines survivantes, qu'on pourrait se demander si ces cheveux n'étaient pas ceux d'un membre de leur famille, il fut décidé qu'on laisserait ces kilos de cheveux à Auschwitz, quelque part dans les entrepôts de l'oubli et qu'on se contenterait de prendre des photos des vitrines du vrai musée d'Auschwitz »³⁴⁵.

Cruel dilemme que d'évoquer et transposer la mémoire entre ici et là-bas, à travers la création de nouvelles territorialités mémorielles. Le *continuum* ne va pas de soi, notamment lorsqu'il s'agit de la circulation d'objets, et plus encore, de reliques humaines.

À Yad Vashem, les objets, les écrits et les travaux artistiques occupent une place centrale dans le nouveau musée. Afin de valoriser les dimensions individuelles, de gros efforts ont été mis en œuvre pour identifier les personnes se trouvant sur les photos, découvrir leurs histoires respectives, recueillir des effets personnels et rechercher le « passé » et le « vécu » de ces objets exposés. Si la Shoah conserve une situation capitale dans le nouveau musée puisqu'elle en est l'objet essentiel, son approche a évolué : il ne s'agit plus d'évoquer l'héroïsme des combattants et les sinistres expériences médicales à Auschwitz, mais les petites histoires individuelles ; il ne s'agit plus de parler uniquement des six millions de Juifs qui ont péri mais d'évoquer aussi les sociétés plurielles qui ont disparu de manière consubstantielle. Pour cela, les diverses judaïcités ne sont plus présentées sous l'unique perspective de leur destruction, mais plus globalement à travers l'évocation de la diversité de leur situation économique, sociale et de la pluralité de leurs opinions religieuses et idéologiques. Aux photographies de cadavres amoncelés ont succédé les témoignages portant sur les difficultés rencontrées, lorsque les conditions se dégradent jour après jour, et sur les différentes formes de solidarité qui s'organisent dans un contexte cauchemardesque. Les

³⁴⁵ Régine ROBIN, *La mémoire saturée*, http://raicc.mcgill.ca/raicc%20accueil_fichiers/moscov98.htm, page consultée le 16 février 2010.

interrogations ne portent plus sur « pourquoi les nazis ont-ils fait ça ? » mais sur « comment peut-on vivre en temps de déshumanisation ? ».

Les nombreux objets et effets personnels exposés sont authentiques. La Conservatrice du Musée, Haviva Peled³⁴⁶, reconnaît un attachement viscéral à ce principe d'authenticité : même le zyklon B exposé dans le musée, bien que neutralisé pour des raisons évidentes de sécurité, provient de Majdanek. Chaque objet raconte une histoire du drame qui s'est joué en Europe, au sein d'un espace qui guide le récit. Aucun de ces objets n'est intrinsèquement sacré. Pourtant, Haviva Peled confie que la limite entre sacré et profane n'est finalement pas toujours clairement établie. Dans l'espace du nouveau musée, elle souhaitait ainsi exposer des chaussures. L'on sait, depuis le témoignage de Primo Levi dans *Si c'est un homme*, l'importance des chaussures (et la capacité à comprendre les ordres vociférés en allemand) dans les conditions de survie des camps. De « vraies » chaussures donc, comme à Auschwitz, allaient être exposées. Mais pas à l'air libre, elles se seraient détériorées trop rapidement. La décision de les placer au centre d'une salle, sous une épaisse dalle de verre afin que les visiteurs aient un accès direct à ces objets, a été retenue. Or les services d'entretien du musée lui ont indiqué que ce fusionnement symbolique de chaussures, chaussures de détenu-e-s/chaussures de visiteur-e-s a rarement lieu s'ils s'en réfèrent à la propreté récurrente de la dalle. Les visiteurs contournent en effet religieusement cette dalle, comme si un cordon de sécurité invisible la délimitait. Cela suppose des détours, des évitements d'un agencement spatial initialement conçu pour se fondre dans l'itinéraire régulier de la visite. Qu'est-ce à dire ? À l'idée de conservation se superpose celle de vénération ? Marcher sur la dalle serait sacrilège ? Cela témoigne d'une lecture quelque peu « chrétienne » qui présuppose une sacralisation des choses et des espaces « touchés » par la Shoah. Les agencements symboliques des objets et des artefacts gardent leur part de mystère. Agents, selon Peter Alexandre Meyers³⁴⁷, ces objets peuvent aussi manifestement être actants.

Le musée des Combattants des Ghettos, en Galilée, s'appuie depuis son origine sur l'exposition d'objets, pour la plupart documents et fonds personnels des « pionniers » du *kibboutz*. Les fondateurs eux-mêmes, « désormais objets de musée » selon Michal Gans³⁴⁸,

³⁴⁶ Conférence de Haviva PELED, Séminaire « Muséologie, historiographie et pédagogie », Yad Vashem, 3 novembre 2007.

³⁴⁷ Peter Alexandre MEYERS, « Le « musée vivant » raconte sa propre histoire : une première lecture de l'United States Holocaust Memorial Museum », *Cités* 2002/3, n°11, p. 159-183., p. 176.

³⁴⁸ Michal GANS, « Musée d'histoire et fonction médiatique en Israël. Le musée des Combattants des Ghettos du kibboutz Beit Lohamei Haghetat, in *Histoire, Mémoire et médias*, Régis LATOUCHE et Michel MATHIEN (Dir.), collection Médias, sociétés et relations internationales, Bruylant, Bruxelles, 2009, pp. 109-140, p. 118.

occupent l'espace central au deuxième niveau du musée ; les visiteurs sont invités à suivre leurs parcours au fil du temps et de l'espace. La modernisation du musée historique s'est récemment concrétisée par la création et l'ouverture de nouvelles salles, inaugurées en 2008, en présence notamment de Simone Veil. L'une d'elles abrite des objets transmis par les rescapé-e-s des camps ; ils sont placés dans des compartiments en verre fumé, un espace de recueillement et un centre d'archives interactives. Une autre abrite une grande table, sur laquelle se trouvent des livres renfermant les témoignages des membres fondateurs du *kibboutz*. Enfin, une troisième salle, dédiée à Simone Veil, contient la fameuse « cage » de verre dans laquelle se tint Eichmann pendant la durée de son procès. Au total, quinze salles d'expositions permanentes et deux espaces d'expositions temporaires sont répartis sur les quatre niveaux du musée. Ici, il n'y a pas de sens précis pour les visites. « Chacun peut aborder dans l'ordre qui lui paraît le plus signifiant, les divers chapitres du métarécit que constitue le musée tout entier ³⁴⁹».

Une architecture mémorielle performative : déséquilibres, troubles et vertiges

Le Musée de la Tolérance à Los Angeles résume opportunément les nouvelles tendances muséographiques. À l'entrée de la section consacrée à l'Holocauste, le visiteur est invité à prendre une fiche « passeport » dans un distributeur. Une photographie d'enfant en noir et blanc, floue et craquelée par l'usure du temps, orne cette carte. L'enfant fixe l'objectif, l'enfant nous fixe. Sous la photo figurent son nom et son âge, ainsi que des indications sur sa famille et sa situation. Ces photographies sont réelles ; ces bébés, ces petits garçons et ces petites filles ont véritablement existé, avant d'être pris au piège de la folie destructrice nazie. Le 13 février 2011, j'ai ainsi pu faire brièvement connaissance d'Agnes Ringwald, née en 1935. Inutile de préciser que compte tenu de son jeune âge, je me faisais *a priori* assez peu d'illusions sur sa destinée. Ensuite commence le parcours muséographique. Une lourde porte se referme. Le visiteur est désormais bloqué, incarcéré, prisonnier du déroulement du récit. Impossible de faire marche arrière. Le spectateur est contraint de traverser une série d'espaces où ont été reconstitués les moments clefs de la politique nazie. Un café du Berlin d'avant

³⁴⁹ Michal GANS, *Op. Cit.*, p. 117

guerre : à une table conversent bruyamment des nazis, à une autre deux jeunes femmes expriment leurs craintes et leurs hésitations entre partir ou rester. L'atmosphère dramatique de la conférence de Wannsee, la réplique d'une chambre à gaz et diverses scènes retracent l'ascension, la chute du Troisième Reich et le massacre des Juifs. Le passage d'une salle à l'autre s'effectue à chaque fois par une porte qui s'ouvre et se referme aussitôt, lourdement, hormis le passage qui symbolise l'entrée dans les camps, matérialisé cette fois-ci par un portail qui annonce : « Des millions de personnes n'en sont jamais revenues ». Cette circulation, scandée par le franchissement de seuils objectivés par la présence physique et sonore de cette porte montée sur rails s'avère extrêmement anxiogène. Dans chacune des salles, l'architecture concentrationnaire et l'obligation de rester debout oppressent. Le visiteur évolue et se déplace en fonction des différentes scènes qui s'éclairent, et s'éteignent une fois que le récit est terminé. À la fin du parcours, le visiteur insère sa fiche dans une autre machine. Une feuille s'imprime, révélant le véritable sort de l'enfant dont il conservait (sauvegardait ?) l'image le temps la visite dans le musée. Je ne m'étais pas trompée sur le sort réservé à la petite Agnès Ringwald.

Créé par le *Simon Wiesenthal Center*, à Los Angeles, ce musée met au défi le visiteur de se confronter au fanatisme et au racisme. Associant de nombreuses mises en scène, le traitement de thèmes diversifiés, l'utilisation de matériels d'archives et de technologies numériques et vidéos parmi les plus modernes, il le conduit, selon un itinéraire et une progression étudiés, à réaliser un parcours de deux heures et demie - qui commence par le Centre sur la tolérance, passe par la section sur l'Holocauste et finit par le Centre multimédia pour l'obliger à regarder en face ses propres préjugés.

Contrairement aux autres principaux musées de notre corpus, le Musée de la Tolérance n'est pas « remarquable » sur le plan architectural. Le bâtiment est austère et évoque un banal immeuble de bureaux. En revanche, il constitue un excellent exemple de la nouvelle tendance qui se dessine dans la conception des musées et qui cherche à promouvoir l'expérience, donc le corps. L'incorporation du Sujet doit être totale et l'immersion dans le sujet aussi. Les sens, la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher sont sollicités pour percevoir et pour comprendre, plutôt que l'observation et l'analyse d'une (froide) présentation d'objets accrochés au mur ou placés dans des vitrines. Cette mise en scène repose sur la notion « d'expérience vécue ». Certains observateurs déplorent cette tendance et vont jusqu'à la comparer avec le modèle des parcs à thème, qui s'enracine à la fois à Los Angeles et dans l'œuvre de Walt Disney³⁵⁰.

³⁵⁰ Frances ANDERTON, « Les musées de Los Angeles : le commencement ou la fin des « dinosaures » ? » in

Le corps à l'épreuve des mémoires blessées : une architecture anxiogène pour les sens

Le corps, « cet impensé de la géographie », pour reprendre en partie le titre d'un article³⁵¹ de Guy di Méo, ses postures, ses sens, sont soumis à rude épreuve dans les divers parcours et scénographies des musées consacrés à la Shoah. Semblablement, pour évoquer la Catastrophe, les mémoriaux dépeignent des corps meurtris, blessés, tourmentés, ravagés, torturés. Corps et esprits ne peuvent être séparés. L'épreuve discursive de la transmission de la Shoah passe aussi par une incorporation de ces afflications, par une compréhension somatique.

Certains rescapés peuvent parfois le déplorer, à l'instar de cette femme, à Los Angeles, qui ne comprend toujours pas pourquoi le musée a été pensé pour être souterrain. « Pour être certain que ça ne deviendra jamais un magasin ou un restaurant » lui ont rétorqué les partisans du parti-pris architectural du concepteur Hagy Belzberg, et aussi parce que cela symbolise le fait qu'il fallait rester caché pour survivre. Mais elle n'en démord pas, le musée aurait dû être « au grand jour ». Comme elle, les rescapés sont aujourd'hui âgés, et la question qui la taraude est la suivante : « pourquoi m'enterrer avant l'heure ?³⁵² ». Cette interrogation ontologique démontre, d'une certaine manière, la performativité du discours et du geste architectural. Ceux-ci *produisent* littéralement ce qu'ils énoncent ; « quand dire c'est faire », pour reprendre le titre de l'ouvrage de J-L Austin³⁵³. Le sentiment d'ensevelissement est si fort qu'il peut questionner sa propre inhumation, sa propre mort.

Désorientation : c'est souvent ce qu'expriment les visiteurs du musée Juif de Berlin, à l'issue de leur visite. L'axe de l'exil débouche sur le Jardin de l'Exil, situé à l'extérieur du musée, qui achève cette notion de déséquilibre en point d'orgue. Sur le sol incliné se dressent quarante-neuf colonnes emplies de terre : quarante-huit le sont de terre berlinoise, et une de terre provenant de Jérusalem. Au sommet de ces piliers sont plantés des oliviers, figures du déracinement, de l'arrachement à la terre natale. Le sol du jardin est instable, penché,

Museum International N° 196 (Vol XLIX, n°4, 1997), Architecture et musée.

³⁵¹ Guy DI MEO, « Subjectivité, socialité, spatialité : le corps, cet impensé de la géographie », *Annales de géographie*, 2010/5 n°675, p. 466-491.

³⁵² Entretien Los Angeles, février 2011.

³⁵³ John Langshaw AUSTIN, *Quand dire c'est faire*, Éditions du Seuil, Paris, 1970.

irrégulier de telle manière que le visiteur se trouve désorienté et déstabilisé, en perte de repères, à l'image de toute personne exilée contrainte de vivre dans un univers qu'elle n'a pas choisi.



**Le Jardin de l'Exil. Musée Juif de Berlin.
Cliché de l'auteure. Janvier 2011.**

Le Jardin de l'Exil est un espace extérieur à ciel ouvert, mais clôturé, dont il est malaisé de sortir. Les repères sont épuisés, évanouis. Métaphoriquement, cette sortie à l'air libre ne représente qu'un simulacre d'accès à la liberté. Une seule issue : retourner dans le musée. L'exil forcé est bel et bien une prison³⁵⁴, voilà ce que semble dire Daniel Libeskind.

Le chemin qui mène à la Tour de l'Holocauste joue pareillement avec les déséquilibres, physiques et psychiques. Ni chauffage, ni air conditionné. « Un espace vide et menaçant³⁵⁵ ». La lumière provient de la lumière du jour, depuis le plafond, par une fine fente. L'espace,

³⁵⁴ À Montréal, les difficultés de l'exil sont, à travers le témoignage d'une rescapée, présentées de manière ironique ; elles n'en demeurent cependant pas moins réelles. Celle-ci évoque ainsi avec malice son adaptation à la rudesse du climat canadien : « Je me suis habituée à l'hiver... Je le passe ailleurs ! », dans une vidéo qui présente plusieurs témoignages de rescapés installés à Montréal. Ces vidéos ponctuent la visite, dans la dernière salle musée consacrée à la vie après la Shoah, à Montréal.

³⁵⁵ Daniel LIBESKIND, *Construire le futur. D'une enfance polonaise à la Freedom Tower*. Op. Cit., p. 74.

vide, murs et béton, sont en béton. La personne qui emprunte l'axe arbitraire de l'extermination entend, comme au Musée de la Tolérance de Los Angeles, la lourde porte se refermer sur elle. Un seuil est franchi, elle ne peut plus y échapper. Ne reste que l'attente. Éventuellement la méditation. Plus sûrement l'angoisse.

Une installation, assez déroutante par sa simplicité et sa force d'évocation, évoque « Le vide de la Mémoire ». L'œuvre, intitulée *Shalechet*, « feuilles mortes » ou « chute de feuilles », a été créée par Menashe Kadishman, en 1999. Il s'agit de milliers de visages découpés dans des pièces d'acier, jetées à même le sol. Visages hurlants, bouche ouverte sur un inaudible cri rappelant celui d'Edvard Munch³⁵⁶. Il est possible, pour le visiteur, de marcher sur ce tapis (ce linceul ?) de visages³⁵⁷. Aucun panneau ne l'interdit. Aucun dénivellement, aucune entrave ne l'empêche. Cependant, rares sont les personnes qui s'aventurent dans cette décision. Devant un groupe qui stationnait sagement à la jonction de l'allée et des pièces de métal, nous nous sommes aventurés jusqu'à l'extrémité de l'allée qui se termine en un cul-de-sac. Nous étions deux. Dans un premier temps, plusieurs visiteurs nous ont regardé, mi-choqués, mi-interrogateurs. Puis, finalement, quelques uns ont suivi. Sous les pas, les pièces bruissent, crissent, geignent, produisant d'insoutenables sons métalliques dans ce tunnel de béton à peine éclairé. Les sons s'intensifient à mesure que le spectateur accélère sa démarche, pressé d'en finir avec ce cauchemar. Et plus les cris résonnent sous l'effet du piétinement, plus les images de colonnes d'hommes, de femmes, d'enfants, poussés vers les chambres à gaz s'imposent à l'esprit. Bientôt, la dizaine de visiteurs présents a tenté l'expérience. Certains marchent vite, d'autres s'appuient sur le mur pour progresser dans leur cheminement ; d'autres, encore, s'arrêtent au milieu et regardent de près les visages, en soulève un... Les couloirs du musée ont commencé à résonner d'un tintamarre discordant. Pour atténuer le sentiment de malaise et d'oppression causé à la fois par les décibels, par les cris, par le sentiment de faire quelque chose de sacrilège, d'attentatoire ou de profanateur, les personnes ont entrepris de parler plus fort, de faire des commentaires. Au vacarme des visages de métal s'est ajouté celui des voix.

³⁵⁶ *Le cri* (*Skrik*, 1893), tableau expressionniste de l'artiste norvégien Edvard MUNCH.

³⁵⁷ À Yad Vashem, une sculpture de Menashe KADISHMAN, antérieure aux sculptures du musée juif de Berlin, commémore les familles juives pendant la Shoah. Elle est située sur la place de la Famille, avec la forêt de Jérusalem en arrière-plan, et évoque précisément ce thème du visage hurlant. Elle représente un grand-père qui cherche à protéger sa famille. Malheureusement, quelques visages se trouvent hors du champ protecteur de ses bras.



**Installation de Menashe Kadishman dans "Le Vide de la Mémoire"
Cliché de l'auteur. Février 2012**

Au regard de la force et de la puissance évocatrice de cette muséographie, Christine Chivallon³⁵⁸ déplore que la mémoire de l'esclavage, thème de recherche auquel elle s'intéresse tout particulièrement, ne sache pas rendre compte des affres de l'esclavage de manière émotionnelle.

Les cris des visages hurlants du musée juif de Berlin sont collectifs³⁵⁹ et co-produits par les visiteurs-acteurs ; c'est précisément cette dissonance et cet engagement qui agressent l'ouïe et la pensée.

³⁵⁸ Christine CHIVALLON, « Rendre visible l'esclavage » Muséographie et hiatus de la mémoire aux Antilles françaises, *L'Homme*, 2006/4 n° 180, p. 7-41.

³⁵⁹ À propos de ces sculptures de Menashe KADISHMAN, on remarquera le singularisme de l'évocation à Yad Vashem et le pluralisme en Allemagne.

Entendre et voir

Dans d'autres musées, pour trancher avec l'aspiration totalitaire de la politique nazie, l'exigence a été de restituer les noms et les identités des personnes assassinées, de manière à ce que le visiteur ait une vision concrète, et non pas abstraite de la Shoah. C'est d'ailleurs la raison même de l'existence de Yad Vashem, et la tâche que s'est assignée le musée dès sa création, en référence aux paroles d'Isaïe : « Et je leur accorderai, dans ma maison et dans mes murs, un monument et un nom (Yad Vashem)... et je leur accorderai un nom éternel qui ne s'effacera jamais³⁶⁰ ». Le rassemblement des noms des victimes de la Shoah, et leur inscription sur des feuilles de témoignages, occupent depuis plusieurs années une place fondamentale dans le travail de mémoire du musée. Ces témoignages recomposent les visages et tentent de reconstruire les histoires de leurs vies et de leurs morts. Ces feuillets servent aussi de stèles symboliques à la mémoire des martyrs. Au fil de ces dernières décennies, les progrès technologiques ont permis l'informatisation de ces feuilles de témoignages. Elles sont désormais insérées dans une base de données qui référence les noms des victimes de la Shoah. Ce travail est d'ailleurs en ligne³⁶¹ sur Internet depuis 2004. Dans le nouveau musée historique, les feuilles de témoignages sont conservées dans une pièce appelée « la Salle des Noms », qui se trouve au terme de la narration historique du musée. Les visiteurs entrent dans une galerie circulaire et peuvent contempler le cône supérieur, haut d'une dizaine de mètres, autour duquel une coupole dévoile six cents photographies de victimes de la Shoah, ainsi que des fragments de feuilles de témoignages. Ces images se reflètent dans des eaux sombres qui stagnent, dans un lit de pierres, à la base du cône inférieur. Regarder cette eau en contrebas donne le vertige. Une rampe circulaire permet de se tenir. Les parois qui enserrent et encerclent les visiteurs présentent un rayonnage abritant actuellement un peu plus de trois millions de feuilles de témoignages collectés. Ces étagères sont aménagées pour en héberger six millions au total.

Cette omniprésence des photographies constitue un noyau dur de la muséographie actuelle. On retrouve cette impression d'être anéanti, écrasé par ces regards, partout, qui nous observent. C'est notamment le cas à Washington avec la « *Faces Tower* », ou à Paris avec le Mémorial des enfants qui ponctue l'exposition permanente. Ce dernier présente deux mille

³⁶⁰ *Isaïe*, Chapitre 56 :5.

³⁶¹ Cette base de données est accessible sur le site de Yad Vashem : <http://www.yadvashem.org/>

cinq cent cinquante photographies d'enfants Juifs déportés³⁶², enveloppées d'une lumière très douce dont l'intensité varie au fil du temps. Cette volonté d'entourer les visiteurs du regard des victimes se retrouve également dans des mémoriaux commémorant d'autres tragiques disparitions : à Kigali³⁶³ pour célébrer la mémoire des victimes tutsies, ou à New York, dans le « prémémorial » des victimes du onze septembre, situé à proximité de la Chapelle Saint Paul et de Ground Zero, pour rappeler la mémoire des victimes du terrorisme. Il s'agit d'une volonté muséographique prégnante : attribuer des visages à des listes de noms et redonner vie aux visages.

Être face aux victimes donc, avec leurs noms, leurs identités, leurs visages, car « nommer ces ombres pâles c'est déjà les convoquer à la lumière du jour³⁶⁴ ». Mais cette mémoration peut aussi être sonore et solliciter l'ouïe pour faire comprendre l'horreur du génocide.

Toujours à Yad Vashem, le Mémorial des Enfants, creusé dans les entrailles de la terre, rend hommage aux 1,5 millions d'enfants Juifs qui périrent pendant la Shoah. L'obscurité domine dans cette caverne ; les autres visiteurs, présents, deviennent des ombres, faiblement éclairées par les myriades de bougies³⁶⁵ commémoratives qui se reflètent indéfiniment dans cet espace labyrinthique que l'on parcourt en se tenant à une rampe. Cette multitude de chandelles symbolise à la fois la pluralité et l'individualité des mémoires. Une voix, en fond sonore, rappelle dans une litanie sans fin les prénoms, noms, âges et pays d'origine des enfants assassinés, en anglais, en hébreu et en yiddish. Cette invocation des noms, sorte de glas funèbre, est véritablement glaçante. Cette nomination des victimes est également de mise lors de la cérémonie annuelle « Chaque personne a un Nom » de *Yom Hashoah* ; des centaines de milliers de noms de victimes sont lus, en leur hommage, ce jour-là. La cérémonie nationale se déroule à Yad Vashem, sur la Place du Ghetto de Varsovie, en présence du Président de l'Etat d'Israël, du Premier ministre, du Président et de représentants de la Knesset, du Président de la Cour Suprême, des grands Rabbins d'Israël, des ministres, du Chef d'Etat-

³⁶² Ces photographies sont classées par ordre alphabétique. Elles ont été rassemblées par Serge Klarsfeld et sont extraites du livre « Mémorial des enfants juifs déportés de France ».

³⁶³ Entretien Diane AFOUMADO, Lead Researcher, Registry of Holocaust Survivors, United States Holocaust Memorial Museum, 27 janvier 2009.

³⁶⁴ Hommage du philosophe Vladimir JANKELEVITCH, écrit dans *le Nouvel Observateur* à l'occasion de la sortie du livre *Le Mémorial de la déportation des Juifs de France*, de Serge Klarsfeld, en 1978 : « Le mémorial de Serge KLARSFELD fait sortir de la nuit et la nuée en les appelant par leurs noms les innombrables fantômes anonymes annihilés par leurs bourreaux. Nommer ses ombres pâles c'est déjà les convoquer à la lumière du jour. Notre bonne mémoire c'est le seul lien qui retient hors du néant les voyageurs fantômes des convois de la mort. Une plainte immense qui monte de la terre mélangée aux autres, des milliers de martyrs. Elle nous supplie d'être fidèle, de protester et d'attester jusqu'au siècle des siècles ».

³⁶⁵ En réalité, il n'y a que cinq bougies qui se reflètent mais elles donnent l'impression d'une multitude.

Major, de l'Inspecteur Général de la Police Nationale, des membres des corps diplomatiques, de survivants de la Shoah et d'un large public.

Autres voix, à Yad Vashem, celles d'un chœur d'enfants de Munkacs chantant en 1936 la *Hatikva*, l'hymne du mouvement sioniste. C'est un touriste américain qui avait filmé ces jeunes enfants scolarisés dans une école sioniste, avant la Shoah. Ce chant deviendra ensuite l'hymne national du nouvel État en 1948. Cet enregistrement introduit et conclut le parcours du nouveau musée d'histoire. À travers ces voix enfantines, l'ancien monde et le nouveau monde cohabitent et résonnent de part et d'autre du prisme triangulaire, tout comme le contact visuel, ininterrompu.

À Berlin, le Centre d'Informations, attenant au Mémorial d'Eisenman et ajouté au projet initial, contient également une Salle des Noms ; c'est la seule pièce à posséder un environnement sonore. Les noms et courtes biographies des victimes sont récités par des voix qui emplissent la pièce. En général, l'âge du décès est connu, mais pas le lieu, ni le moment. Sur un mur de cette salle, un texte précise que pour près de la moitié des victimes, on ne connaît pas encore leurs identités. Lorsqu'elles sont connues, c'est sur la base des déclarations des criminels, ou des parents des victimes, comme pour les Feuilles de Témoignages, rassemblées au mémorial israélien de Yad Vashem : « C'est cette source importante de la recherche sur les biographies qui fournit les noms entendus ici. [...] La lecture des noms et des courtes biographies de l'ensemble des six millions de victimes, sous cette forme, prendrait environ six ans, sept mois et vingt-sept jours ». Comme au Mémorial des Enfants de Yad Vashem, le désespoir, l'angoisse et la tristesse sont tangibles, palpables. Des sanglots, des reniflements entrecourent régulièrement la longue litanie de la voix enregistrée.

Si les sons sollicitent les sens au cours des visites, l'obscurité et la lumière constituent également deux paramètres permanents des parcours muséaux. Ils constituent une véritable enveloppe émotionnelle. L'opposition lumière-ténèbres représente un symbole universel, un concept philosophique, ésotérique et religieux profondément ancré dans la culture occidentale et judéo-chrétienne, qu'on retrouve à la fois dans le prologue de l'Ancien Testament et dans l'Évangile selon Jean. Il est frappant de constater que le premier acte divin, dans la création, consiste précisément à séparer ces deux éléments :

1 ENTÊTE Elohim créait les ciels et la terre,
 2 la terre était tohu-et-bohu,
 une ténèbre sur les faces de l'abîme,
 mais le souffle d'Elohim planait sur les faces des eaux.
 3 Elohim dit : « Une lumière sera. »
 Et c'est une lumière.
 4 Elohim voit la lumière : quel bien !
 Elohim sépare la lumière de la ténèbre.
 5 Elohim crie à la lumière : « Jour ».
 A la ténèbre il avait crié : « Nuit ».
 Et c'est un soir et c'est un matin : jour un.³⁶⁶

Partout, dans tous les musées, le scénario semble identique. Le début du cheminement commence dans la pénombre, puis plonge dans les ténèbres à partir de la conférence de Wannsee, pour renaître à la lumière, à la fin de la guerre.

Des territoires de la terreur

James. I. Freed, l'architecte qui a conçu l'USMHM de Washington, ne souhaitait pas que le musée soit une simple boîte d'artefacts, un récipient neutre qui n'avait rien à dire, rien à raconter, ni à l'intérieur ni à l'extérieur. Mais, cela étant dit, y avait-il une déclaration architecturale adéquate pour dire l'Holocauste³⁶⁷ ? Il voulait que le musée soit un « résonateur de la mémoire ». En effet, une fois le seuil du musée franchi, l'architecture communique l'aliénation, la terreur et la claustrophobie et rappelle le *Lager*. D'ailleurs, le parcours n'est pas clairement indiqué. Où aller ? Le visiteur, perdu, doit choisir : aller à gauche, à droite, descendre, monter ? Cette expérience évoque l'arrivée confuse des victimes dans les camps. Les visiteurs arrivent ensuite dans le *Hall of Witness* (Hall des Témoins). Selon les mots de James Freed, « le mur de briques, les poutres apparentes, les fenêtres obstruées permettront aux visiteurs de savoir qu'ils se trouvent dans un endroit différent. L'Holocauste doit être un événement qui bouleverse et doit être perçu comme tel³⁶⁸ ». Autour, au-dessus les escalators «écrasent», donnent l'impression d'être petits, fragiles, observés. Une lucarne est tordue et déformée, les murs sont ponctués de plans de verre qui portent les noms des pays où des

³⁶⁶ *Entête, Genèse, 1. Sept Jours*, in « La Bible », traduite et présentée par André CHOURAQUI, Desclée de Brouwer, 1985,

³⁶⁷ Edward T. LINENTHAL, *Preserving Memory. The Struggle to Create America's Holocaust Museum*, Columbia University Press, 2001, p.86.

³⁶⁸ Edward T. LINENTHAL, *Preserving Memory. The struggle to Create America's Holocaust Museum*, Columbia University Press, New York, 2001, p. 91.

citoyens ont été assassinés par les nazis. Des ponts, des passerelles traversent l'espace au-dessus du Hall des Témoins, rappelant la ségrégation et les ponts que les nazis avaient construits au-dessus des ghettos juifs, afin de permettre aux Aryens de franchir ces espaces sans entrer en contact avec les Juifs. Les poutres d'acier, les portes qui rappellent celles d'Auschwitz, tout concourt à créer une mémoire du génocide. Puis, pour accéder à l'étage consacré à l'Holocauste, le visiteur est parqué dans un ascenseur. Il poursuit ensuite son cheminement à travers l'exposition permanente. Cette dernière est conçue pour culminer dans le Hall du Souvenir, un espace serein, propice à la méditation. Sur le haut des portes, des triangles rappellent ceux que portaient les prisonniers³⁶⁹. Oppression et appréhension dominent le parcours. Ce n'est pas un endroit agréable à visiter. Les visiteurs sont forcés de d'éprouver et de ressentir, de comprendre la Shoah par l'émotion, plus que par l'intellect. C'était le parti pris architectural du concepteur³⁷⁰ qui souhaitait que le visiteur soit « pris aux tripes ».

Le mémorial de Berlin ne s'inscrit pas dans une démarche de type viscéral précisément. Est-ce pour autant une balade agréable ? Non, sans l'ombre d'un doute, même si l'abstraction des formes géométriques des stèles et l'absence de marqueurs spatiaux spécifiquement liés à la Shoah peuvent porter à confusion et laisser croire qu'il s'agit d'une œuvre d'art de plein air. Pour de nombreux visiteurs, peut-être peu sensibilisés à la Shoah, autant le champ de stèles reste anonyme et abstrait, autant le musée souterrain qui met l'accent sur l'individualité et l'humanité provoque de plus grandes émotions. Brigitte Sion³⁷¹ remarque en effet que les visiteurs du Mémorial allemand se déclarent généralement plus émus et troublés par l'exposition visuelle du musée que par la conception avant-gardiste de l'installation au-dessus. C'est assez paradoxal quand on sait qu'à l'origine Peter Eisenman ne souhaitait réaliser que le Mémorial. Pour lui, « le souvenir, c'est marcher vers une destination inconnue³⁷² ». Pour un visiteur averti, en effet, cette multiplication des stèles, cette anaphore architecturale et cette géométrie des formes finit par produire d'angoissantes questions. Évocation des bourreaux par le quadrillage systématique et géométrique des stèles qui évoque l'implacabilité du régime nazi ; mémoration des victimes par l'exégèse qu'on peut faire de ces

³⁶⁹ Jaunes, violets, roses, rouges, noirs... selon la raison de leur déportation.

³⁷⁰ L'architecte James Ingo FREED a été un témoin, en Allemagne, de *la Nuit de cristal* alors qu'il était jeune. Il s'enfuit aux États-Unis en 1939 et s'installe à Chicago à la fin de 1939, où il a été rejoint plus tard par ses parents.

³⁷¹ Brigitte SION, « A transnational comparison », site *myjewishlearning.com*, article publié en 2007, page consultée le 7 juin 2011.

³⁷² Hanno RAUTERBERG, *Holocaust Memorial Berlin*, Ed. Lars Muller Publishers, Italie, 2005.

stèles, véritables pierres tombales... La pratique du lieu s'avère anxiogène. L'étroitesse des allées, le manque de perspective, les ombres projetées, l'irrégularité du sol, la topographie instable, la dissymétrie des pavés, l'aspect labyrinthique, la grisaille uniforme des stèles, leur forme éminemment géométrique et angulaire créent des sensations physiques désagréables. La crainte de percuter quelqu'un à un carrefour, de se perdre, de perdre un proche, ou pire, un enfant, dans ce dédale de stèles qui engloutit et rejette, dévore et dégurgite, engouffre et restitue selon la hauteur aléatoire des pierres, donne un sentiment physique d'isolement, de malaise et de claustrophobie. Cette architecture mémorielle pose finalement la terrible question du vide et du manque, de l'absence et de la perte, de l'éphémère et de l'impérissable.

L'espace d'un récit ; le récit d'un espace

Comment le récit mémoriel articule-t-il l'espace et réciproquement ? Comment ces deux mailles territoriales sont-elles tricotées, et pour produire quel dénouement ? Si l'on considère les maillages comme « des filets permettant de capturer la réalité du monde physique et du monde humain »³⁷³ et comme « un ensemble de sous-ensembles d'un espace découpé selon une partition »³⁷⁴, compte tenu de la performativité des discours préalablement analysée, il est possible d'envisager le récit comme une maille territoriale à part entière.

À Washington, les visiteurs se rassemblent devant les ascenseurs, évocation des wagons à bestiaux, pour monter aux étages visiter les expositions. Mais auparavant, comme au Musée de la Tolérance de Los Angeles, chaque visiteur reçoit une carte d'identité ressemblant à un passeport. Ce passeport raconte en détail l'histoire d'une victime de l'Holocauste dont on peut suivre la biographie tout au long des années 1933-1945. Liliane Weissberg explicite ce choix en effectuant un parallèle entre la difficulté d'acquérir un passeport pendant la guerre et la libéralité du musée qui offre de faux papiers à chacun, sans poser de questions. Chaque « passeport » est orné du cachet américain et du logo du Musée de l'Holocauste et doit aider son détenteur à prendre l'Holocauste à bras le corps, à s'identifier avec une victime. Les Juifs, bien que la vie juive avant et après la guerre soit abordée, sont

³⁷³ Claude GRASLAND, « À la recherche d'un cadre théorique et méthodologique pour l'étude des maillages territoriaux », in « Les découpages du territoire », Lyon, 8-10 décembre 1997, Communication présentée aux *Entretiens Jacques Cartier*, <http://census.web.ined.fr/debat/Contributions/Avant-Fevrier-1999/Grasland-2.html>, page visitée le 25 juillet 2012.

³⁷⁴ François DURAND-DASTÈS, « Maillage », Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés, Op. Cit., p 583.

présentés en grande majorité comme des victimes persécutées et le visiteur est invité à assumer l'identité de témoin et de victime. Le musée semble suggérer que l'histoire de l'Holocauste sera appréhendée comme « vraie » si elle est abordée par cette perspective spécifique : être une victime et renaître³⁷⁵. Effectivement, lorsque les visiteurs pénètrent dans les ascenseurs, ils sont incorporés *par* et *dans* une autre identité. D'ailleurs, immédiatement après, lorsqu'ils sortent de cet élévateur anxiogène, ils découvrent les horreurs de la Shoah. Le message implicite est le suivant : si l'exposition présente un événement européen, le musée aspire à instruire les Américains sur leurs responsabilités actuelles en tant que citoyens. Être témoins de cette tragédie passée doit les amener à soutenir l'engagement des États-Unis dans leur tentative de mettre un terme aux atrocités actuelles et à venir.

Le récit du musée commence avec la représentation d'une photographie murale prise par un Américain le jour de l'ouverture du camp d'Ohrdruf.³⁷⁶ On y voit les soldats américains découvrir, pétrifiés, les monceaux de cadavres mitraillés la veille parce qu'ils étaient trop faibles pour prendre part à l'évacuation des prisonniers vers un autre camp. Dans une salle consacrée au rôle des États-Unis, figure une autre photographie murale, image iconique³⁷⁷ du musée, celle d'Auschwitz-Birkenau, prise par les services de renseignements de l'armée de l'Air américaine le 31 mai 1944. Une lettre est affichée à côté, véritable « acte d'accusation » de l'indifférence américaine selon Edward Linenthal, le principal ethnographe du projet muséographique. Il s'agit d'une lettre du secrétaire adjoint de la guerre, John J. McCloy, datée du 14 août 1944. Selon ce texte, McCoy rejette une demande du Congrès juif Mondial de bombarder le camp de concentration d'Auschwitz. Selon Jeffrey C. Alexander³⁷⁸, ce refus ne repose pas sur des impossibilités pratiques ou sur des vicissitudes liées à la guerre mondiale mais sur une « carence morale ». Les visiteurs sont ainsi informés que l'Armée de l'air étasunienne aurait pu bombarder Auschwitz dès mai 1944, que c'était matériellement possible puisque l'usine de caoutchouc, Buna, située à moins de dix kilomètres du camp l'avait été, mais que néanmoins rien n'a été fait. Et le camp de la mort est resté intact³⁷⁹.

³⁷⁵ Dān BEN-ĀMOS, Liliane WEISSBERG, *Cultural memory and the construction of identity*, Wayne State University Press, 304 p, 1999, p. 57-58.

³⁷⁶ Ce camp a été visité par le Général EISENHOWER, le Général PATTON et le Général BRADLEY.

³⁷⁷ L'expression est de Jeffrey C. ALEXANDER, « On the Social Construction of Moral Universals. The 'Holocaust' from War Crime to Trauma Drama », *European Journal of Social Theory* 5(1) : 5-85, 2002, 85 p., p. 42.

³⁷⁸ *Op. Cit.*, p. 42.

³⁷⁹ La question du non bombardement des camps d'extermination a été également au centre du débat autour du livre-roman de Yannick Haenel *Jan Karski*, Gallimard, coll. L'Infini, Gallimard, 2009.

Le public visé par ce musée est plutôt un public de masse. À cet égard, l'autocritique est courageuse, d'autant que les restrictions de l'immigration en raison de la politique des quotas adoptée par les États-Unis à partir du milieu des années 1920 sont également dénoncées. Ces défaillances américaines ont été présentées comme l'une des principales justifications de la création du musée. La préface du livre-catalogue³⁸⁰ note avec satisfaction que celui-ci reflète non seulement l'événement historique de l'Holocauste impliquant les victimes et les criminels, mais également l'histoire des témoins, des sauveteurs et des libérateurs, et que dans cette voie il constitue un acte d'autocritique publique de la nation américaine. Les auteurs précisent d'ailleurs que seule une démocratie comme les États-Unis pouvait inclure dans un musée gouvernemental une telle autocritique sans complaisance³⁸¹. L'historien James Young évoque à ce propos la notion « d'anti-mémorial » du *Mall*, le second en l'occurrence puisqu'il classe également le Mémorial aux Vétérans du Vietnam dans cette rubrique³⁸².

Le musée de l'Holocauste à Washington s'organise selon un récit national et une perspective américaine, comme en attestent la présence des drapeaux des unités de l'armée américaine ayant libéré les camps sur le front occidental, l'ubiquité de l'Aigle américain avant l'exposition, sur les passeports remis aux visiteurs, et à la sortie de l'exposition, juste au-dessus de la légende qui rappelle de ne pas oublier. Finalement, à l'instar de Oren Mayers³⁸³, nous considérons que même les regards et propos critiques émis contre les États-Unis de l'époque contemporaine de l'avant-guerre et de la Shoah, notamment leur politique anti-immigration et leur refus de bombarder les voies ferrées et les chambres à gaz, restent un débat moral avant tout national.

Par ailleurs la minimisation du rôle des Soviétiques dans l'ouverture des camps s'avère problématique ; l'Armée Rouge reste la grande absente des photographies exposées. Les autres génocides trouvent leur place dans le grand hall à travers une exposition de photographies sur les atrocités commises depuis la Seconde Guerre mondiale. L'Holocauste est appréhendé comme une histoire universelle ayant des répercussions pour tous les Américains.

³⁸⁰ J. WEINBERG et R. ELIELI, *The Holocaust Museum in Washington*, Rizzoli, 1995. Page 18: *The Museum reflects not only the historic event of the Holocaust, involving victims and perpetrators, but also the story of the bystanders, the rescuers and liberators. In the way it constitutes an act of public self-criticism of the american nation. Only in a democracy like America could a governemental museum include in the presentation, beside the well deserved recognition and praise, such harsh self-criticism.*

³⁸¹ Nous avons également entendu une enseignante (ou une guide) tenir ces propos devant la classe d'adolescents qu'elle accompagnait.

³⁸² Propos avancés par Anne GRYNBERG, « Du mémorial au musée, comment tenter de représenter la Shoah ? » *Les Cahiers de la Shoah* 2003/1, N°7, p. 11-167, p. 151.

³⁸³ Oren MAYERS, « Musées historiques et américanisation de l'Holocauste », *Le Temps des Médias*, 2005/2, N°5, p. 92-114, p. 106.

À Berlin, le récit cherche à montrer, dans le centre d'informations attendant au mémorial, que la Shoah concerne des « gens ordinaires ». Dans la troisième pièce, des photographies, des textes, présentent plusieurs familles et leurs biographies. La première d'entre elles s'appelle Dreifuss. Il s'agit d'une famille allemande installée en Forêt noire depuis plusieurs siècles. Et pourtant la nationalité allemande ne l'a pas protégée. C'est la seule famille allemande du corpus. Les autres sont tchèques, hongroises, polonaises, « car la plupart des Allemands ne savent pas que 95% des victimes de l'Holocauste sont des Hongrois, des Polonais et des Ukrainiens. C'est une des missions du musée d'expliquer que les Juifs allemands ne constituent qu'une petite minorité des victimes de l'Holocauste³⁸⁴ ». D'ailleurs sa dénomination est bien *Denkmal für die ermordeten Juden Europas*, Mémorial des Juifs assassinés en Europe. Le récit muséographique cherche donc à montrer que la plupart des Juifs assassinés provenaient des territoires annexés par le Reich. Il s'agissait d'un processus insoluble : les Juifs représentaient un « problème » pour les nazis, mais plus ils annexaient de nouveaux territoires pour le *lebensraum* allemand, et plus ils étaient confrontés à une population juive importante puisque les Juifs n'avaient reçu aucune autorisation de quitter les territoires annexés. L'échelle d'investigation se situe bien au niveau européen des territoires conquis et occupés, contrairement à celle du musée Juif de Berlin, nationale, qui retrace d'histoire des Juifs en Allemagne. C'est finalement la conception de la frontière, telle qu'elle a été définie par Friedrich Ratzel au dix-neuvième siècle qui se trouve dénoncée ici. Non, les États les plus dynamiques ne peuvent s'étendre aux dépens des plus faibles, contrairement à ce que pouvait écrire le pionnier de la géopolitique allemande, influencé par Charles Darwin : « L'État subit les mêmes influences que toute vie. Les bases de l'extension des hommes sur la terre déterminent l'extension de leurs États. [...] Les frontières ne sont pas à concevoir autrement que comme l'expression d'un mouvement organique et inorganique³⁸⁵ ».

Le musée de New York, le *Museum of Jewish Heritage, A living Memorial to the Holocaust* (Musée du patrimoine juif, Mémorial vivant de l'Holocauste), conçu par Kevin Roche, est un bâtiment hexagonal, en pierre de granit gris. Les six coins symbolisent à la fois les six branches de l'Étoile de David et les six millions de Juifs victimes de l'Holocauste.

³⁸⁴ Entretien Dr Ulrich BAUMANN, Stellvertreter des Direktors Wissenschaftlicher Mitarbeiter, 19 janvier 2011.

³⁸⁵ Friedrich RATZEL, *Géographie politique*, Éditions régionales européennes et Economica, Paris, 1988 (1^{re} éd. en allemand, 1897)

Selon Kerrie Jacobs, la structure sombre du bâtiment « parle le langage de la mort³⁸⁶ ». Dans cette architecture mémorielle marquée par l'idée de destruction, le récit fondamental interroge le délicat équilibre qui caractérise l'existence du peuple juif dans un environnement non-juif. Essentiellement construit avec des fonds provenant de Juifs américains vivant dans une société pluraliste et démocratique, la trame narrative propose deux issues au renouveau juif : israélienne, ou américaine mais dans une perspective juive américaine. Au deuxième étage du musée dans la partie intitulée « Jewish renewal », deux centres du renouvellement juif sont logiquement proposés : Israël et les États-Unis. Un texte détaille les spécificités de chacune de ces issues, et précise qu'il existe des différences significatives entre la vie en Israël et la vie aux États-Unis : « en Israël ils sont majoritaires dans leur propre État. Aux États-Unis, ils ont une liberté incomparable mais ils doivent lutter pour maintenir leur identité ».

La lecture comparative de ces deux phrases est intéressante car elles ne sont pas égales dans leur construction formelle. On ne peut s'empêcher de penser que, implicitement, il manque une phrase dans le propos concernant la vie en Israël ; une phrase elle aussi introduite par la conjonction de coordination « mais », qui permettrait d'indiquer une idée d'opposition entre deux éléments de même nature et de même fonction, comme dans l'argumentaire qui concerne l'option américaine. En filigrane, concernant la vie des Juifs en Israël, ne peut-on pas lire « en Israël ils sont majoritaires dans leur propre État... *mais ils doivent lutter pour maintenir leur liberté* »? Quoi qu'il en soit, le texte se poursuit ensuite et la comparaison n'est plus de mise : « Les deux pays ont offert un refuge aux Juifs après l'Holocauste. Les deux pays sont liés par des liens culturels, émotionnels et spirituels puissants. Et tous deux partagent un but commun : assurer un avenir sûr et stable pour le peuple juif³⁸⁷ ».

Les initiateurs du musée racontent un récit moderne de la judaïcité : les Juifs qu'ils présentent équilibrent leur vie entre la foi, leur sens de la communauté et leur participation dans le monde. Les Juifs qui visitent le musée sont invités à faire corps avec leur identité, tandis que les non-Juifs sont encouragés à découvrir la nature complexe de cette identité³⁸⁸. Le récit intègre l'Holocauste dans un récit juif plus large. Le modèle d'héritage juif tel qu'il est présenté dans le musée correspond à l'image d'une communauté juive-américaine pluraliste, tolérante et bien intégrée dans un monde non juif. Une lecture attentive du récit

³⁸⁶ Kerrie JACOBS, « Never Forget », *New York Times*, September 8, 1997, 119.

³⁸⁷ « Both offered refuge to Jews after the Holocaust. Both are linked by powerful cultural, emotional and spiritual ties. And both share a common goal : insuring a safe, stable futur for the jewish people ».

³⁸⁸ Oren MAYERS, « Musées historiques et américanisation de l'Holocauste », *Le Temps des Médias*, 2005/2, N°5, p. 92-114, p. 105.

permet de comprendre que la réussite de cette intégration, concrétisée par de nombreux mariages mixtes, constitue à terme une menace pour l'identité juive. Finalement, l'Holocauste est appréhendé comme un moyen de renforcer l'identité juive américaine.

À Budapest, la Maison de la Terreur, censée commémorer la mémoire des victimes des deux dictatures, brune et rouge, commence par l'exposition d'un véritable tank T-54, dont la fabrication en série commence en 1949. C'est un peu tardif pour que les victimes du nazisme se sentent concernées. En revanche, le symbole fonctionne parfaitement pour évoquer l'intervention soviétique du 4 novembre 1956. À lui seul, cet artefact incarne le trompe-l'œil de la mise en avant des deux emblèmes qui ornent la façade de l'immeuble : une croix fléchée et une étoile rouge. Le rappel de la « terreur rouge » domine très largement le récit.

À Yad Vashem, le musée, œuvre de l'architecte israélien Moshe Safdie, évoque, comme à Washington, l'ambiance d'un camp. Avant d'entrer dans le musée, il faut d'abord traverser une longue rampe en bois qui marque la descente dans l'univers « des héros et des martyrs de la Shoah ». Le bâtiment est creusé dans le rocher du mont du Souvenir. Du fait de ce choix architectural, la majeure partie du musée est souterraine.

La tranche supérieure du prisme, constituée d'une vitre étroite, laisse entrevoir une bande de ciel qui éclaire partiellement le musée. Pour dessiner les plans de ce nouveau musée, l'architecte a tenté de répondre à de nombreux défis : dessiner une structure qui évoque, sans la trahir, l'histoire de la Shoah, provoquer une émotion forte chez les visiteurs et préserver le site « naturel ». L'aspect inachevé du béton armé brut, la légère pente du sol et le rapprochement des murs créent un sentiment d'oppression et une sensation de lente descente aux enfers. Mais, à l'approche de la fin de la visite, le sol remonte et la luminosité s'accroît.



**Photographie de la terrasse de Yad Vashem et de la forêt de Jérusalem
Musée d'histoire de Yad Vashem.
Cliché de l'auteur. Novembre 2008.**

La visite, éprouvante, émouvante se termine par un retour presque aveuglant à la lumière. Symboliquement, les ténèbres sont derrière soi. Le triangle s'achève par une large baie vitrée offrant une vue dégagée sur les collines boisées. Le paysage rappelle au visiteur qu'il est bien à Jérusalem, en Israël.

La victoire historique du sionisme sur la diaspora domine le récit, intellectuellement et émotionnellement. À l'extérieur du musée, un sentiment de plénitude et de sérénité s'impose ; la sinuosité des allées s'oppose aux plans géométriques des camps, et offre au visiteur la possibilité de s'isoler, de méditer, de se promener dans les allées bordées de caroubiers et de pins odorants. Il s'agit là d'une véritable prouesse : en dépit de l'horreur et de l'oppression saisissante du thème de la Shoah, l'endroit s'avère finalement accueillant, attrayant. Par sa mise en scène muséographique, par ses agencements spatiaux, par ses aménagements divers, Yad Vashem apparaît tout à la fois comme le poumon vert de la capitale et comme le cœur

bleu et blanc de l'État. C'est précisément cette instrumentalisation sioniste du récit de la Shoah qui est reprochée par ses détracteurs.

Comment, en effet, organiser la transition entre les deux espaces : celui du musée, qui vient de raconter l'histoire poignante et tragique de la Shoah à travers de nombreux témoignages, artefacts et récits qui ont émotionnellement bouleversé le visiteur, l'ont littéralement mis sens dessus dessous, et celui du monde d'aujourd'hui, dans lequel il va bien falloir retourner, à la fois enrichi par cette visite et imprégné de cette nouvelle responsabilité « Ne pas transmettre une expérience, c'est la trahir ³⁸⁹ » ?

Produire du territoire idéal et matériel

L'espace muséologique est maillé par des dimensions narratives, symboliques de territorialités multiples. Trois formes de territorialités vont nous intéresser ici. Les espaces propices à la méditation, sortes de « cabinets de réflexion », parce qu'ils sont chargés de préparer le visiteur, devenu témoin, à transmettre ce qu'il vient de voir, de vivre et de comprendre à l'extérieur ; cet espace-là constitue une sorte d'interface entre le dedans et le dehors. Ensuite, les diverses formes d'agencements qui permettent à la fois de recréer de nouvelles territorialités à l'intérieur de l'espace muséal et d'intégrer des « morceaux » de territoires symboliques extérieurs au service de l'identité muséographique. Enfin, la sacralisation de la nature, lorsque celle-ci est présente, d'une manière ou d'une autre.

Des « cabinets de réflexion »

Voilà donc le visiteur investi d'une nouvelle mission : « transmettre l'expérience » qu'il vient de vivre. Cette responsabilité suppose qu'une métamorphose s'est effectuée au cours du cheminement, laquelle aura changé durablement l'individu puisqu'il se trouve désormais en situation de témoigner. Qu'il nous soit permis ici de tenter une analogie entre l'entrée dans les temples de la commémoration de la Shoah et ceux des Francs-Maçons, tant la lecture des littératures concernant ces deux types d'espaces semble fertile en points communs. Les discours et récits qui ont guidé le cheminement muséal ont été entrecoupés

³⁸⁹ Phrase d'Élie WIESEL, inscrite en larges caractères sur un mur du musée de Montréal.

d'épreuves multiples, somatiques, psychologiques, intellectuelles. Grâce aux divers symboles utilisés pour en faciliter la compréhension, le visiteur, auparavant profane, se trouve désormais « initié » aux ténèbres de la Shoah. Les musées tentent en effet d'apporter des fondations morales élémentaires à partir desquelles il est possible de se (re)construire. Mais cette transmutation ne laisse pas indemne car elle doit permettre de répondre à cette impérieuse question : « Quels sont les devoirs des hommes et des femmes envers l'humanité » ?

Tout a été fait durant la visite pour porter le visiteur *d'ici* jusque *là-bas*. Il convient donc de ménager et d'aménager son retour à *ici*. Car la question qui obsède est désormais celle-ci : et moi, qu'aurais-je fait³⁹⁰ en tant que Juif ou non-Juif ? Rapidement suivie d'une autre : et moi, que fais-je pour éviter qu'aujourd'hui de pareilles catastrophes n'adviennent ? Car à quoi sert finalement un musée sur la Shoah s'il ne prévient pas d'autres génocides et meurtres de masse ?

Pour mourir à cette vie profane, un lieu spécifique entre « là-bas », « ici-là-bas » et « ici-maintenant » a été aménagé dans chaque musée. Sorte de cabinet de réflexion, d'espaces-tampons appelés généralement « Salles du Souvenir », ces espaces spécifiques se chargent d'assurer la reconfiguration identitaire des visiteurs et de conforter la victoire de la lumière sur les ténèbres.

À Washington, le Hall du souvenir épouse la forme d'un hexagone qui rappelle, par le nombre de ses côtés, les six millions de victimes. Lorsque le visiteur pénètre dans cette pièce, la présence d'un bloc de marbre noir constitue la première chose qu'il voit. L'analogie avec un cercueil est frappante. De fait, elle contient les cendres de trente-huit camps de concentration et d'annihilation en Europe, ainsi que la terre d'un cimetière européen où des soldats américains ont été enterrés, en l'honneur des « libérateurs » américains des camps de concentration de Buchenwald et Dachau. Derrière ce bloc de marbre noir, sur le mur, derrière la flamme éternelle, on peut lire l'inscription suivante : « Prenez garde à vous et surveillez votre âme soigneusement, de peur que vous n'oubliiez les choses que vos yeux ont vu et de peur que ces choses abandonnent votre cœur pour le reste des jours de votre vie. Et, ainsi,

³⁹⁰ Une série d'expériences, notamment celle de Stanley MILGRAM et de son équipe de l'Université de Yale ont montré combien la hiérarchie et l'autorité intériorisées, inhérentes à toute société, servent de fondement à l'obéissance et à l'autorité légitime. En d'autres termes, Milgram a montré que les gens feront ce qu'on leur dit de faire, même s'ils savent que c'est mal, si cela leur est demandé dans une situation structurée par une autorité légitime. C'est également ce qu'a montré Christopher Browning, à propos des hommes du 101^e bataillon de réserve de la police allemande, in Christopher R. BROWNING, *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, Texto, 2005

vous les transmettez à vos enfants et aux enfants de vos enfants³⁹¹ ». Mourir pour renaître est une loi universelle³⁹².

Autre exemple, parmi d'autres, le cabinet de réflexion du musée de Montréal. Il s'agit d'une salle rectangulaire, éclairée par la lumière du jour sur un côté. Les baies vitrées sont habillées d'un long rideau blanc rigide sur lequel figurent les noms de milliers de localités, villes, villages et *shtetls* d'Europe et communautés d'Afrique du Nord³⁹³, tyrannisés par les nazis et leurs collaborateurs. Le mur opposé, recouvert d'ardoise noire, évoque les noms des camps de concentration et d'annihilation. Le sol est sombre. Le long d'un autre mur, un long banc permet de s'asseoir, de se recueillir devant des éléments symboliques de la culture juive liée à l'Holocauste. Au centre de cette pièce, par ailleurs pas très grande, se trouve une urne de cendres d'Auschwitz-Birkenau que les survivants ont ramenée à Montréal. Un fragment d'une colonne de pierre qui flanquait l'ancienne synagogue de la rue Tlomacka à Varsovie, détruite en mai 1943, rappelle un monde qui n'est plus. Enfin, la flamme éternelle « représente la pérennité du peuple juif et un esprit que rien n'a pu éteindre ³⁹⁴ ».

Face à ces agencements, cette grammaire métaphorique de la représentation de la Shoah, ces nombreux symboles empreints de géographicité, chacun-e se retrouve face à soi pour penser le monde contemporain et envisager son testament moral et philosophique.

  Budapest, la visite de l'exposition permanente du musée-mémorial de l'Holocauste se termine par l'entrée dans une dernière salle qui s'avère être une ancienne synagogue, de 1923, entièrement restaurée. Elle se veut désormais lieu de recueillement la c. Au centre de la synagogue sont disposées et regroupées des photographies de victimes juives hongroises. La partie qui se trouve précisément entre ce centre et l'entrée est occupée, de part et d'autre, par des pupitres en plexiglas transparents, vides, et destinés à le rester. Sur chacun de ces pupitres figure la photographie d'un Juif hongrois disparu, avec son nom et quelques précisions, en hongrois et en anglais, sur sa disparition. Cette transparence des matériaux, au milieu des stucs de plâtre et des murs peints, génère une atmosphère étrange. Rares sont les visiteurs qui s'aventurent vers ces pupitres. En général ils préfèrent longer le mur qui les guide vers la

³⁹¹ "Only guard yourself and guard your soul carefully, lest you forget the things your eyes saw, and lest these things depart your heart all the days of your life. And you shall make them known to your children and to your children's children."

³⁹² « *En vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruits* » (Jean 12 : 24).

³⁹³ L'Afrique du Nord est très rarement présente dans les musées et mémoriaux.

³⁹⁴ Commentaire rédigé sur une petite plaque dans cette pièce.

sortie de la synagogue, donc du musée puisque le parcours muséographique se termine précisément ici. Diverses interprétations peuvent sans doute expliciter ce choix de la translucidité : elle symbolise certainement, aux yeux des concepteurs³⁹⁵, le vide et l'absence provoqués par les pertes irréparables, démographiques et culturelles. Une synagogue vide, des pupitres translucides, un vide qui ne pourra jamais être comblé, un vide pour se souvenir. Elle évoque aussi sans doute la manière dont la Hongrie regarde (ou veut montrer qu'elle regarde) cette période de son histoire : avec transparence, donc sans opacité. On peut penser que l'institution muséale elle-même insinue qu'elle informe avec clarté et transparence sur son fonctionnement et ses méthodes, et présente une exposition au plus près de la vérité historique. Néanmoins, le caractère immatériel et évanescent de cette limpidité, son aspect presque cristallin peut parfois sembler déconcertant. La transparence, c'est aussi ce qui est compréhensible et facilement intelligible. C'est-à-dire le contraire de la Shoah. Souvenons-nous que Claude Lanzmann a justement décidé d'intituler son film *Shoah* en raison de la non intelligibilité du terme, parce qu'il souhaitait que personne ne comprenne. La Shoah devait rester incompréhensible. Généralement, les matériaux utilisés pour évoquer la Shoah sont plutôt le marbre, souvent noir, ou le granit. Ou éventuellement le métal, comme au musée de la diaspora de Tel Aviv, situé sur le campus de l'université. Là, une immense colonne, sculpture métallique abstraite, composée de métal et de lumières, est suspendue au plafond et occupe, sur plusieurs niveaux, tout l'espace central du musée. Elle symbolise la survie du peuple juif, malgré les persécutions et les massacres.

Cette interprétation est personnelle et (donc) subjective ; mais, parce qu'elle peut *également* suggérer la limpidité, sans doute aussi parce qu'elle est généralement inusité, et parce que l'antisémitisme en Hongrie reste aujourd'hui prégnant, le choix de la transparence pour signifier l'absence et le vide produits par la Shoah génère de l'embarras. La synagogue ne joue que partiellement ce rôle d'espace-tampon entre l'intérieur et l'extérieur, entre le *continuum* spatial et temporel de « ici » et « là-bas ». C'est un lieu d'observation, un lieu de passage obligé pour sortir du musée, éventuellement anxiogène pour qui partage mon analyse. Ce n'est paradoxalement pas un lieu de méditation. Et finalement, rien n'est organisé ou aménagé pour que ce le soit.

³⁹⁵ L'architecte est István MANYI.

Des agencements territoriaux pour des territorialités plurielles

Un nouveau niveau scalaire, plus infra encore que celui du monument, peut nous permettre d'accéder à des formes de territorialités plurielles : celles de l'ensemble des localités et des mondes perdus, rassemblés en un lieu spécifique ; celles d'une rue, reconstituée à l'identique ; celles de figures récurrentes pour dire la Shoah tels que l'espace réduit d'un wagon, d'un ghetto ; et, enfin, les incursions de certains éléments du paysage urbain qui viennent généralement conforter le discours et le récit dominant du musée.

Au musée des Combattants des Ghettos, en Galilée, un « mur des communautés » occupe l'un des pans d'une salle d'exposition. Pour figurer l'ampleur de la destruction, un choix « technologique », qui dénote un peu par rapport à la simplicité du reste du musée, permet de visualiser les différents noms des localités « perdues ». Sur un pan de mur, des lettres décrivent un mouvement ascensionnel qui finit par constituer, de manière aléatoire, les noms des communautés juives disparues ; aussitôt assemblés, les noms se décomposent et les lettres reprennent leur « ruissellement ». Cet endroit métaphorique, aménagé de bancs qui permettent de s'asseoir et d'observer cette « grammaire » de l'espace de la Shoah en perpétuelle recomposition, représente en quelque sorte le « lieu des lieux ».

À Yad Vashem, un Mémorial entier est consacré à ce thème des communautés perdues.



**La Vallée des Communautés Perdues. Yad Vashem.
Cliché pris par l'auteure, novembre 2009**

De grands blocs de granit, disposés de manière a priori labyrinthique, portent les noms, gravés dans la roche, des communautés juives disparues pendant la Shoah. L'aspect labyrinthique évoque la fermeture du monde pour les Juifs européens, et les noms de plus de 5.000 communautés gravées dans la pierre de Jérusalem rappellent un cimetière, incrusté à jamais dans le substrat rocheux d'Israël. Les architectes de ce mémorial, Lippa Yahalom et Dan Tsur, ont volontairement créé un monument en ruine, qui évoquent des tombes troglodytes. Mais l'enchevêtrement n'est qu'apparent ; les blocs sont en fait organisés de manière à ce qu'ils représentent une cartographie schématique de l'Europe. Ces communautés perdues sont autant de « patries » perdues, avec lesquelles une population s'efforce ou s'est efforcée de maintenir un lien, ne serait-ce qu'imaginaire. De nombreux élèves israéliens³⁹⁶, lors de leurs visites des lieux, viennent chercher ici la trace des communautés d'origine de leurs aïeux. Semblablement, des visiteurs juifs, vivant « en diaspora », viennent ici, à Yad Vashem, trouver ces mêmes traces géographiques et familiales. Les identités collectives et individuelles peuvent être d'origine sociales, communautaires, religieuses, géographiques ou humanistes. La mémoire des lieux a besoin de supports matériels, d'objets et de récits qui lui soient propres pour exister. Et finalement, la question se pose : ces communautés sont-elles « perdues » comme le nom du mémorial le suggère, « inoubliables » ou « inoubliées » ?

Dans la narration muséologique du musée d'histoire de Yad Vashem, plus encore que dans les autres grands musées métropolitains de la commémoration de la Shoah, la confrontation directe, avec des objets authentiques et des effets personnels chargés d'histoire a été largement privilégiée. À travers eux, un des principaux objectifs a été « de tisser un lien entre les récits individuels et les événements historiques afin de rendre plus personnelle l'histoire de la Shoah »³⁹⁷. L'histoire de la Shoah n'est pas une « carte muette³⁹⁸ » ; c'est l'histoire de un plus un plus un plus un....

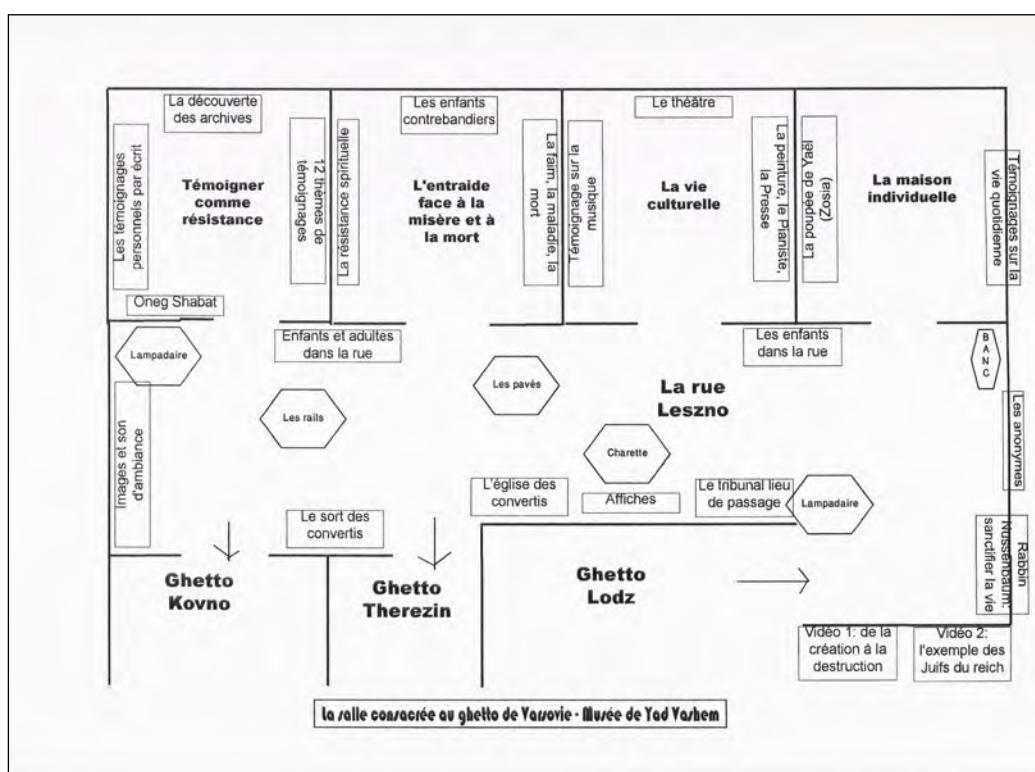
Toujours à Yad Vashem, un micro-territoire entre ici et là-bas est né de ce paradigme muséographique, et tente de reconstituer la rue *Leszno* du ghetto de Varsovie (cf plan infra). Cet espace met en scène la vie des Juifs avant leur déportation, à travers la reconstitution d'un paysage urbain d'époque. Une rue pavée a été recomposée, parcourue de rails de tramway ; des bancs, des lampadaires et une charrette ont été agencés de manière à rendre cette rue plus

³⁹⁶ À partir de 14 ans, les élèves israéliens visitent Yad Vashem.

³⁹⁷ Yad Vashem, *Le lien francophone*, Jérusalem, Février-mars 2006, n°16.

³⁹⁸ L'expression est de Shlomo Balsam, guide au Musée Yad Vashem. Visite du 24 octobre 2011.

« vivante ». Le mobilier urbain, rails, bancs et lampadaires, est authentiquement d'époque, récupéré par la Conservatrice en chef du Musée elle-même. L'illusion est réelle ; des enregistrements sonores diffusent une rumeur vivante entrecoupée par les tintements réguliers du tramway, le bruit des roues des charrettes sur les pavés, le pas des chevaux, l'agitation quotidienne et les voix des passants. Des affiches, placardées sur les murs, annoncent des pièces de théâtre en yiddish, des concerts de l'Orchestre Juif Symphonique. C'est le paradoxe du ghetto ; on manque de tout mais on tente d'oublier la faim qui tenaille avec des nourritures intellectuelles et culturelles. Parfois les deux se croisent ; un joueur de trombone témoigne pour dire que, les jours de concert, il avait droit à un repas supplémentaire pour avoir plus de souffle. La vie donc ; mais aussi la misère, la débrouillardise et la souffrance.



Plan de la salle consacrée au ghetto de Varsovie au musée de Yad Vashem
Source : *Ecole internationale pour l'enseignement de la Shoah. Yad Vashem.*

Une vidéo montre la vie quotidienne dans les rues. Il s'agit d'un film de propagande nazie ; son objectif consiste à montrer combien la saleté du ghetto est repoussante, et, par analogie, combien les Juifs eux-mêmes sont repoussants. La ration journalière est de 184 calories... On voit des enfants, en haillons, parfois crasseux, affamés et squelettiques qui mendient. Les adultes montrent une situation plus contrastée ; si certains, très amaigris, apparaissent comme absents aux autres et absents à eux-mêmes, d'autres (arrivés plus

récemment ou pratiquant un peu de marché noir ?) semblent pour le moment un peu moins affectés par les dures conditions de vie du ghetto. Une femme, titubante, ivre de douleur et de folie, traverse un plan séquence ; elle marche, hagarde, en tenant un bébé dans les bras. Cela fait plusieurs jours que son nourrisson est mort.

Les portes des maisons, ouvertes, invitent à la visite ; dans chacune d'elles des enregistrements et des objets témoignent de ce qui s'est passé. Une poupée au destin peu commun³⁹⁹, des bidons de lait contenant les archives Ringelblum, chaque objet raconte sa propre histoire. L'idée est bien de restituer aux victimes leur individualité et leur humanité et de montrer l'organisation de la vie quotidienne, les solidarités, les débrouillardises et l'entraide dans ce ghetto, le plus grand et le plus symbolique de tous. En l'absence des pères, ce sont bien souvent les enfants qui nourrissent les adultes. Ceux-ci, plus petits, arrivent à se faufiler et à ramener quelques pommes de terre venant de l'extérieur du ghetto. D'autres, chapardent de la nourriture aux adultes. Les rôles sont inversés, avec les dilemmes moraux qu'ils suscitent : faut-il laisser son enfant faire du marché noir, au risque qu'il se fasse tuer, pour voler du pain ou des pommes de terre sans lesquels il mourra de toutes façons ?

Autres micro-territoires récurrents, le wagon et le ghetto. Ils font l'objet d'agencements matériels et donnent des clefs interprétatives. Le motif du train, comme « lieu mouvant », moyen de transport et support de la déportation, fait partie des images gravées dans la mémoire visuelle des générations d'après-guerre comme le symbole du meurtre de masse industrialisé. Nul motif ne rappelle avec autant de force le souvenir de la persécution des Juifs que les voies ferrées, les wagons, et les rampes, telles la rampe du camp d'Auschwitz où avait lieu la « sélection » des arrivants. Cette figure du train se trouve au

³⁹⁹ Cette poupée se trouve dans la première maison, la plus dépouillée de toutes. C'est une histoire qui se termine bien, ne la boudons pas. Une dame âgée, Yaël, raconte comment elle fut sauvée par un jeune garçon polonais, venu la chercher dans la cave où sa mère l'avait cachée. Cette dernière faisait en effet partie d'un comité de sauvetage d'enfants (le témoignage précise qu'elle « avait un aspect aryen » ; elle avait mis sa fille à l'abri dans une cave, mais ne pouvait pas venir la libérer, handicapée par un accident où elle s'était cassée une jambe. Elle demanda à un jeune Polonais d'aller chercher sa fille. Ce qu'il fit. Il y va, récupère la petite, la met dans un sac à charbon et la porte sur son dos, jusqu'à l'extérieur. Mais une fois sortie du ghetto, la petite fille s'aperçoit qu'elle a oublié sa poupée, dernier cadeau de sa maman avant qu'elle ne l'installe à l'abri dans cette cave peu hospitalière. Elle pleure, demande à retourner chercher la poupée. Il refuse. Inconsolable, elle insiste avec fermeté, au point de le convaincre. Ils retournent en effet sur leur pas, entrent à nouveau dans le ghetto pour chercher la poupée oubliée dans la cave, décision totalement insensée au regard des risques encourus. Et réussissent une nouvelle fois à sortir. Une belle histoire donc, de poupée, de petite fille, de sauvetage et d'héroïsme. La mère et sa fille ont ensuite migré en Israël. Yaël a désormais l'âge honorable d'une grand-mère ; elle témoigne de ce souvenir d'enfance, dans une vidéo projetée au-dessus d'un véritable soupirail symbolisant la cave, et à proximité de la fameuse poupée, exposée.

cœur de l'œuvre musicale *Different trains*⁴⁰⁰, pour quatuor à cordes et bande magnétique du compositeur américain de musique contemporaine Steve Reich, écrite en 1988. À travers cette œuvre, Steve Reich signale que les trains qu'il prenait régulièrement, lorsqu'il était enfant (juif), pour voir ses parents divorcés résidant l'un sur la côte est, l'autre sur la côte ouest, entre 1939 et 1942, auraient pu être des trains de déportation s'il avait vécu en Europe. En 1989, *Different Trains* a remporté le *Grammy Award*⁴⁰¹ de la meilleure composition de musique classique contemporaine.

Comme au Musée de Washington, la question des bombardements de ces voies pour stopper les déportations se trouve posée dans de nombreux endroits, notamment au centre des « Grandes questions ». Avec le film *Shoah* de Claude Lanzmann, le chemin de fer est devenu un acteur en soi, et les wagons à bestiaux constituent un géosymbole de la terreur nazie. Le concept de *géosymbole* a été développé par Joël Bonnemaïson (1992) pour appréhender le rapport singulier entre la société mélanésienne et son territoire : « un lieu, un relief, un itinéraire, une route, une construction, un site qui, pour des raisons religieuses, culturelles ou politiques, prennent aux yeux des groupes ethniques et sociaux une dimension symbolique qui les ancre dans une identité héritée peuvent être considéré comme des géosymboles »⁴⁰². Les géosymboles apparaissent donc comme des lieux culturels porteurs d'identité, et chargés de sens et de mémoire. Les wagons à bestiaux, même s'ils ont une réalité par définition mobile, appartiennent indubitablement à cette catégorie. Pour de nombreux rescapés, le wagon évoque aussi le dernier moment où la famille, au complet, était réunie. De ce fait, il joue un rôle clé dans les parcours muséaux. La comparaison de l'appropriation symbolique de ce même objet, dans les deux grands musées de la Shoah que sont Yad Vashem et l'USMNH de Washington révèle une intention territoriale distincte, même si dans les deux cas les wagons exposés constituent d'authentiques wagons à bestiaux donnés par le gouvernement polonais.

À Yad Vashem, à l'intérieur du musée, un demi wagon posé sur des rails, partagé dans le sens de la longueur, symbolise la déportation avant d'entrer dans la pièce consacrée à Auschwitz. Il est accolé à un mur. Le visiteur ne peut que l'observer. Le long du mur qui fait face, des valises sont rangées. Le thème du wagon est évoqué de manière encore plus explicite à l'extérieur, au sein du complexe mémoriel ; il représente à lui seul *Le Mémorial pour les Déportés*. Perché en hauteur de manière précaire sur une ligne de chemin de fer

⁴⁰⁰ <http://www.youtube.com/watch?v=wYnAQ-IK74A>, page consultée le 1^{er} août 2012.

⁴⁰¹ Récompense accordée chaque année aux États-Unis.

⁴⁰² Cité par Olivier GORE, in « Le géosymbole, vecteur de la territorialité régionale. L'exemple du fest-noz en Bretagne », *Noréis*, 198 | 2006, 21-33

brisée, le wagon semble sur le point de tomber dans l'abîme. Cette impression symbolise les millions de destins brisés par leur dernier voyage vers l'annihilation et l'oubli. Au pied de la structure un tas de petites pierres [coutume juive de déposer une petite pierre sur la tombe à chaque visite] témoigne du recueillement des visiteurs. L'appropriation symbolique et métaphorique de l'espace est marquée par le contraste qui émane de cette sculpture commémorative ; l'opposition apparente entre la fragilité de la courbe brisée des rails et l'avancée dans les collines de Jérusalem montre que le wagon, en tant que mode de transport, symbolise à la fois la déportation et l'émigration, la destruction et la renaissance, Auschwitz et Jérusalem.



**Le Mémorial pour les Déportés. Yad Vashem.
Cliché de l'auteur. Novembre 2008**

À l'USHMM, le wagon représente un artefact symbolisant la Shoah qui aide à dire l'histoire. La spécificité américaine du musée réside dans le choix de présenter le génocide des Juifs, des Tziganes, des homosexuels, des Témoins de Jéhovah, des malades mentaux et des opposants politiques comme autant de menaces envers les notions de liberté et de tolérance chères aux États-Unis. La connaissance du passé apparaît alors comme le meilleur gage de sauvegarde de la démocratie. Pour parvenir à cela, le parcours du visiteur se conforme de manière didactique à celui du déporté ; il se voit ainsi conduit, implacablement, vers le monde des ténèbres. Pour passer de la pièce réservée à la présentation des ghettos à celle des camps, il faut traverser le wagon. À la sortie, un poster mural montre la sélection. Au pied du wagon, ce ne sont pas des petites pierres que l'on trouve, mais des valises, nombreuses, entassées, en désordre.

À Yad Vashem comme à Washington, le passé et le présent se conjuguent : à Yad Vashem pour affirmer que désormais un État peut protéger les Juifs, à Washington pour montrer que le passé sert à éveiller les consciences politiques, historiques et civiques et à diffuser le message « plus jamais ça ». Une autre manière d'interpréter la célèbre phrase de Johann Wolfgang von Goethe : « celui qui ne sait pas tirer profit de trois mille ans d'histoire vit seulement au jour le jour ».

Au musée de l'Holocauste de Los Angeles, il faut également franchir une reconstitution de wagon, dans la quatrième salle et descendre une rampe pour accéder dans la pièce consacrée aux camps dans laquelle se trouve une maquette de Sobibor.

À ces productions et agencements de micro-territoires qui tissent le discours muséal, s'invitent des morceaux d'espaces qui, de l'extérieur, viennent s'incorporer au récit. L'œil les embrasse, au travers de fentes ou d'ouvertures aménagés à cet effet. L'espace du champ de vision fait en effet partie intégrante de cette scénographie. Il favorise l'ancrage, l'enracinement dans un environnement plus large. Au Musée de Washington, la conception architecturale permet, pour le visiteur qui le souhaite, de se rendre dans le Hall du Souvenir. Là, d'étroites ouvertures laissent passer des rais de lumière et offrent des vues partielles sur le Washington Monument⁴⁰³ et le Thomas Jefferson Memorial⁴⁰⁴. L'intégration visuelle de ces deux grands édifices conforme implicitement la mémoire de l'Holocauste dans le grand roman national américain. La proximité rassurante des grands monuments de la démocratie, du Musée national d'histoire américaine et du Mémorial de Jefferson invite à avoir une réflexion confiante, voire optimiste : les idéaux américains veillent.

À Yad Vashem, le musée représente un lieu symbolique à plus d'un titre, au point que, pour reprendre l'expression de Jérôme Monnet, on peut considérer qu'il est « à la fois porteur de pouvoir dans l'ordre spatial et porteur de l'espace dans l'ordre du pouvoir⁴⁰⁵ ».

À New York, l'aménagement du dernier étage est propice à la méditation. Des bancs permettent de s'asseoir. De larges baies vitrées invitent à regarder Ellis Island, devenu centre d'accueil des immigrants en 1892, endroit mythique où se sont cristallisés les espoirs et les angoisses de six millions de migrants entre 1901 et 1910. Sur ce minuscule îlot au sud de

⁴⁰³ Obélisque en marbre blanc terminé en 1888 en hommage au grand homme d'État.

⁴⁰⁴ Bâtiment inspiré du Panthéon. Une statue en bronze de Jefferson en domine l'intérieur.

⁴⁰⁵ Jérôme MONNET, « La symbolique des lieux : pour une géographie des relations entre espace, pouvoir et identité », *Cybergeo : European Journal of Geography*, Politique, Culture, Représentations, article 56, mis en ligne le 07 avril 1998, modifié le 03 mai 2007. URL : <http://cybergeo.revues.org/5316>. Consulté le 07 octobre 2011.

Manhattan se trouve la Statue de la Liberté, tournée vers l'Est, donc vers l'Europe, à l'image de la Shoah. Symbole de la liberté et de l'émancipation vis-à-vis de l'oppression, *Lady Liberty* élevant sa torche vers les cieux vient corroborer, par sa présence emblématique, le récit muséal. Les baies vitrées permettent aussi d'admirer et d'observer ce qui se passe dans le Jardin des Pierres. Lorsqu'elle est présente dans les musées, la nature n'est jamais neutre.



**Vue sur la Statue de la Liberté
à partir de la baie vitrée du 3^{ème} étage du *Museum of Jewish Heritage*.
Cliché (avec effet zoom) de l'auteure, mai 2011.**

Une sacralisation de la nature

L'analyse des musées et mémoriaux consacrés à la Shoah mobilisent tellement de référents géographiques, qu'il n'est pas surprenant de voir la nature objectivée au service de la narration muséale, s'il est vrai qu'il n'y a « pas de géographie sans nature et pas de nature sans géographie⁴⁰⁶ ».

Arbres, collines, montagnes, visions du monde, paysages, la nature, « construite » ou « naturelle » apparaît comme un lieu de purification, propice au ressourcement moral, et

⁴⁰⁶ Claude et Georges BERTRAND, "La géographie et les sciences de la nature", *Encyclopédie de la Géographie*, Économica, Reclus, 1992, p. 190-191.

comme un hymne, à la gloire du Créateur (pour ceux qui croient au Ciel), ou (pour ceux qui n'y croient pas), de l'État. Dans tous les cas, c'est à une forme de sacralisation de la nature que l'on assiste. La Shoah a été un déracinement, soit parce que les branches (généalogiques) de l'arbre ont été coupées, soit parce que bien souvent les rescapés se sont exilés, et sont parfois devenus « étrangers à eux-mêmes » pour reprendre l'expression de Julia Kristeva⁴⁰⁷. Les agencements spatiaux, souvent par le biais d'artifices, évoquent certaines formes de naturalité. La roche, la pierre, les arbres signifient, à leurs manières, la tragédie. Identifier et analyser cette nature produite, pour y trouver des éléments de compréhension en terme de savoirs et d'idéologies, c'est ce à quoi nous allons nous intéresser dans cette dernière partie.

À Yad Vashem, l'importance du complexe permet une utilisation diversifiée des éléments de nature, minérale et végétale. Mise en valeur de la roche et de la pierre pour signifier l'ancrage dans la terre d'Israël, comme dans le cas de la *Vallée des Communautés perdues* ; mise en terre du *Mémorial des Enfants* creusé dans le sol, utilisation de la brique pour l'édification de la *Place du Ghetto de Varsovie* symbolisant les murs du ghetto, ou de six gros blocs de granite oblongs pour le *Mémorial des soldats et partisans juifs*...



**Mémorial des soldats et partisans juifs à Yad Vashem.
Cliché de l'auteure, novembre 2008.**

À chaque fois, l'usage de ces matériaux cherche à donner du sens, à délivrer des messages. Ainsi, pour le *Mémorial des soldats et partisans juifs*, l'écartement des six blocs et leur disposition laissent apparaître une sorte de fenêtre « naturelle », ouverte sur le ciel, qui prend la forme d'une étoile de David. Cette étoile est scindée par une immense lame d'épée en acier inoxydable. Trois messages symboliques en un seul monument : les six blocs

⁴⁰⁷ Julia KRISTEVA, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard, 1988.

rappellent les six millions de victimes juives, l'étoile de David représente le peuple juif et la lame de l'épée illustre les combats de ces derniers contre le régime nazi.

Les arbres et la végétation occupent également une place de choix dans l'ensemble du campus, comme la photographie de la maquette du complexe, exposée à l'entrée du musée, permet de le voir.



**Photographie de la maquette du complexe de Yad Vashem, exposée dans le hall du musée.
Cliché pris par l'auteure. Octobre 2011.**

Cette végétation est notamment célébrée avec l'évocation des « Justes ». Le terme, issu d'une expression du judaïsme traditionnel, désigne les non-Juifs qui respectent les sept principes⁴⁰⁸ qui sont du devoir de l'humanité et se montrent bienveillants à l'égard des Juifs. Partout, dans le site de Yad Vashem, des arbres ont été plantés en l'honneur des non-Juifs qui ont risqué leur vie pour sauver des Juifs. À côté de chaque arbre un panneau rappelle le nom et le pays d'origine du Juste honoré. L'Allée des Justes a été inaugurée en 1962. Le terme même de « Juste parmi les nations », forgé par Yad Vashem, est devenu un concept accepté et universellement reconnu. À l'origine, un arbre au nom du Juste était planté dans l'Allée, mais en raison d'une trop grande affluence et d'un manque de place au sein du campus, cette idée a été abandonnée et remplacée, en 1997, par un Mur des Justes sur lequel les noms sont gravés.

⁴⁰⁸ Selon la Torah, les lois noahides sont les commandements que Dieu a transmis à Adam, puis à Noë et à tous les descendants après l'époque du déluge. Ces sept principes sont les suivants : 1 : Reconnaît un seul Dieu ; 2 : Ne blasphème pas contre Lui ; 3 : Supporte la création de tribunaux dont les juges sont investis du devoir de faire respecter les principes ; 4 : Proscrit le meurtre et le suicide ; 5 : Proscrit le vol ; 6 : Répudie l'immoralité et les conduites sexuelles perverses qui détruisent le lien familial ; 7 : Proscrit la consommation d'animaux vivants.

De manière allégorique, la majorité des arbres sont des caroubiers : un caroubier met soixante-dix ans à donner des fruits, il symbolise ainsi l'investissement des générations précédentes pour les suivantes. En dehors de l'Allée des Justes, l'importance de la végétation est manifeste. Ainsi, sur chaque largeur du carré qui la constitue, la *Place de l'Espoir* est bordée de bancs et d'arbustes. Dans cette région pourtant marquée par l'aridité, les arbres, alimentés en eau par le système de goutte à goutte, sont omniprésents et façonnent un paysage bucolique. Un sentiment de plénitude et de sérénité domine.

À Budapest, au cœur de l'espace urbanisé de l'ancien quartier juif, dans la cour de la Grande Synagogue⁴⁰⁹ et du musée juif, rue Dohány, se trouve l'Arbre de Vie, planté à proximité des tombes et fosses communes creusées en 1944-1945 pour enterrer les cinq mille victimes des dures conditions de vie à l'intérieur du ghetto. Un Saule pleureur en acier et argent, rappelle la mémoire des Juifs hongrois victimes du nazisme et des Croix fléchées. Il s'agit d'une œuvre du sculpteur Imre Varga, créée en 1991. Au moins trois mille noms sont aujourd'hui gravés sur les feuilles. Ce mémorial de la Shoah a été financé par la fondation Emmanuel dont le président d'honneur était Tony Curtis, acteur américain d'origine hongroise.



Budapest. *L'arbre de vie* du sculpteur Imre Varga Cliché de l'auteure, novembre 2011.

⁴⁰⁹ Il s'agit de la plus grande synagogue d'Europe.

À New York, le *Jardin de pierres*, endroit parfait pour contempler Ellis Island et la silhouette élancée de *Lady Liberty*, est un lieu de mémoires conçu par l'artiste britannique Andy Goldsworthy, l'un des principaux artistes et figure majeure du *Land Art*⁴¹⁰.



Le Jardin de pierres du Museum of Jewish Heritage. Cliché pris par l'auteure mai 2011

Ce mouvement artistique envisage l'art avant tout comme une performance : « l'éprouvé corporel (tactique, kinesthésique, scopique, etc.) du placement et du déplacement, du contact et de l'écartement, sur et par rapport à l'installation, révèlent au spectateur les conditions et les formes archaïques de son être-au-monde spatial, c'est-à-dire le trajet de son individuation à travers l'expérience et l'élaboration symbolique de la séparation et de la

⁴¹⁰ Le Land Art s'est formé par l'idée de « retour à la nature » ; ce mouvement artistique mélange vie et art. L'œuvre ne doit plus être une valeur marchande vouée à une quelconque élite mais une véritable expérience liée au monde réel.

relation à un environnement-support»⁴¹¹. Cet artiste cherche précisément à travailler instinctivement avec cette idée de nature en lien avec les perceptions éprouvées par les usagers-spectateurs. Ici, il a imaginé un jardin composé de dix-huit blocs de pierre, à partir desquels un chêne nain s'élève, pour symboliser l'instinct de survie et le dépassement des traumatismes. Le chiffre dix-huit a été choisi en raison de la valeur numérologique du mot hébreu *chai* qui signifie *vie*. Il offre ainsi la possibilité au visiteur de se ressourcer, tout en jouissant d'un paysage urbain exceptionnel. Art et espace font lieu ensemble. Le jardin n'est toutefois pas prévu pour constituer une halte durable : aucun banc ne permet de s'asseoir à cet endroit. Le lieu n'est pas un espace récréatif. Les éléments « naturels » restent des signifiants imprégnés de la consécration de la Shoah ; d'une certaine manière, ces substances de la nature deviennent sacrées. La fréquentation de ce jardin est filmée en permanence, et une installation permet de regarder, jour après jour, les mouvements et mobilités à l'intérieur de cet espace.

Conclusion

Par la Shoah, des hommes ont été reconnus capables et coupables d'un crime sans précédent dans l'histoire de l'humanité. Les musées et mémoriaux consacrés à la Shoah sont polysémiques parce qu'ils résultent d'une combinatoire sociétale complexe qui allie passé, présent et futur. Ils constituent des objets autonomes, reliés conjointement au passé, aux autres centres mémoriels de la Shoah et au reste de la ville, même si les systèmes de contrôles tendent plutôt à en faire des ensembles distincts de leur environnement.

Les lieux se décomposent en micro-agencements cohérents, dotés de sens, organisés à travers des seuils, des passages, des passerelles, des déambulations, des frontières réelles et invisibles, des discontinuités et des micro-territoires qui traduisent des étapes clé dans le récit chronologique et muséographique (ascenseur, wagon, ghetto...). Ces ruptures constituent des éléments temporels et spatiaux fondamentaux dans la compréhension du déroulement inexorable de la Shoah. Cette expérience des lieux, souvent douloureuse sur le plan physique et émotionnel, cherche à s'approcher des trajectoires individuelles des victimes, des identités personnelles et collectives des diasporas. Les récits muséaux conjuguent ces échelles temporelles et spatiales du plus petit niveau scalaire au plus grand. La coprésence avec les victimes, par le biais de leurs photographies, leurs témoignages ou leurs biographies est

⁴¹¹ Extrait de la définition très complète donnée par Anne VOLVEY à l'entrée « Land Art », dans *Le dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés. Op. Cit.*, p.540

pensée au moyen de scénarii divers. Les techniques narratives sont porteuses de sens, à travers l'organisation des flux de visiteurs, les déambulations, les jeux de lumières, les expositions d'artefacts et d'objets et parfois l'aménagement de jardins architecturés.

Si les arbres apparaissent comme une figure récurrente pour évoquer tout à la fois les fondations, les racines, l'enracinement voire le déracinement, la métaphore du rhizome semble également pertinente pour comprendre la mondialisation et la circulation de la mémoire de la Shoah. Gilles Deleuze et Félix Guattari montrent dans *Mille plateaux* combien « l'arbre est filiation mais le rhizome est alliance⁴¹² ». Il convient en effet d(e) (s)'ancrer pour mieux territorialiser, mais, concurremment, la circulation des objets, des idées, des personnes permettent *aussi* l'enracinement de la mémoire. Les individus eux-mêmes, visiteurs des musées, participent à cette circulation idéale et mémorielle mondiale d'un monde diasporique définitivement disparu. L'espace des musées de la Shoah est à la fois contenu et contenant, construit politique, social et esthétique, matière, mémoires, circulations, déplacements et performances dans lesquels les agencements des corps, des discours et des lieux apparaissent centraux.

Ces musées, mailles d'un territoire mémoriel urbain, métropolitain et (donc) mondial, sont l'œuvre d'architectes renommés qui, à travers ces réalisations médiatisées, ont cherché à délivrer un message, à faire à la fois un dessin, un dessein et une architecture clairement identifiable à travers la mobilisation de nombreux symboles. À ce titre, ils se trouvent fréquemment inscrits dans les circuits touristiques de la mémoire.

⁴¹² Gilles DELEUZE, Félix GUATTARI, *Mille plateaux*, Paris, Minuit, 1980, p.13.

Chapitre Quatre

Pour qui ? Et pour quoi ? Patrimoines culturels et valorisation touristique de ces haut-lieux mémoriels

La mémoire de la Shoah et son inscription dans l'espace public sont marquées par une évolution chronologique et politique. La multiplication récente des mémoriaux exprime en outre l'apparition, dans les années 1980, d'une exigence nouvelle au sein de nos sociétés contemporaines, celle du « devoir de mémoire⁴¹³ » à transmettre aux générations futures, tandis que les derniers témoins disparaissent. Cette peur de l'oubli, individuelle autant que collective, contribue, selon certains, à assimiler la Shoah à une « nouvelle religion civile⁴¹⁴ ». Dans le sillage de ce processus mémoriel, se développent un tourisme culturel, et plus spécifiquement un tourisme de mémoire. Associées à la prise de conscience du rôle sociétal, moral, politique et économique des musées et mémoriaux consacrés à la Shoah, ces deux formes de tourisme constituent aujourd'hui une tendance majeure.

L'aura des œuvres architecturales de ces édifices occupe généralement une place prépondérante dans leur valorisation, contribuant à faire de ces monuments de véritables icônes culturelles qui concourent à asseoir l'identité de la cité, voire d'un territoire, d'un État, ou d'une nation⁴¹⁵, sur une carte touristique ou politique. « 'Shoah business' is big business » selon l'expression de Tim Cole⁴¹⁶. Ce faisant, les fonctions de ces musées évoluent ; devenus acteurs culturels, ils proposent des « produits », la Shoah devenant un « produit culturel » comme un autre, voire éventuellement une « ressource » territoriale, dans le cas des musées installés sur les lieux mêmes des camps.

Librairies et cafétéria, comme dans tout autre musée, s'insèrent dans le dispositif ou à sa proche périphérie. Les librairies proposent généralement un grand choix d'articles : des livres sur la Shoah, bien sûr, mais également des ouvrages sur la Seconde guerre mondiale, sur l'Europe et l'Allemagne nazies, sur l'antisémitisme, sur les autres victimes de la Shoah, éventuellement des publications du musée lui-même⁴¹⁷, des livres pour enfants, du matériel pédagogique, des posters, des cahiers, bloc-notes ou *pins* avec le logo du musée, des cartes postales, des marque-page, des bougies, des objets symboliques de la culture juive,

⁴¹³ Cf à cet égard l'article d'Olivier LALIEU, « L'invention du "devoir de mémoire" », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n°69, janvier-mars 2001, p. 83-94.)

⁴¹⁴ Georges BENSOUSSAN le déplore, notamment dans son ouvrage, *Auschwitz en héritage ? D'un bon usage de la mémoire*, Paris, Editions Mille et une nuits, 1998, p. 13.

⁴¹⁵ Le terme de nation est ici employé pour désigner la nation « nationale » et/ou les diverses identités juives : religieuses, culturelles, yiddish, bundiste...

⁴¹⁶ Tim COLE, *Selling the Holocaust. From Auschwitz to Schindler. How History is bought, packaged, and sold*. Routledge, New York, 1999, 209p, p. 1.

⁴¹⁷ Les principaux musées possèdent leur propre maison d'édition : *Association with the United States Holocaust Memorial Museum, Mémorial de la Shoah, Yad Vashem Publication*.

notamment des mezouzahs, des menorahs, des kippas ; une casquette avec le logo de Yad Vashem se vend \$9.00 au musée et sur son site Internet, un *mug*, lavable en lave-vaisselle, portant les insignes des trente cinq divisions de l'armée américaine qui ont libéré les camps de concentration \$8.95 à l'USHMM. Les objets exposés dans le musée sont parfois reproduits, en tant que tels. C'est le cas de *Refugee*, copie du *teddy* de Selma, petite fille juive polonaise. À l'âge adulte, elle en a fait don au musée. Avec sa bonne figure de nounours, il a été le confident de ses plus fortes angoisses. Pour \$12.95, on peut acheter son double, pour qu'il apporte, lui aussi, « réconfort et camaraderie à quelqu'un⁴¹⁸ ». Les cafétérias, quant à elles, proposent des menus cascher et de la cuisine généralement ashkénaze.

Des politiques de communication traduisent la volonté d'ouverture et d'accueil qui invite le visiteur à venir découvrir les lieux, les expositions et les sites des musées sur Internet. Des actions ponctuelles plus spécifiques leur permettent également de s'insérer dans une vie sociale plus large, car il s'agit bien de créer des événements qui attirent l'attention des medias et incitent le public à fréquenter les lieux. La mise en valeur du patrimoine mémoriel d'un monde englouti par la Shoah devient à la fois muséale, muséographique, scénographique, pédagogique, numérique et touristique.

La notion de patrimoine fait appel à l'idée d'un héritage, légué par les générations qui nous ont précédés, que nous devons transmettre intact aux générations futures ; elle implique également la nécessité de constituer un patrimoine pour demain. « On ne peut donner que deux choses à ses enfants : des racines et des ailes », assure un proverbe juif. Des racines pour puiser la substance vitale qui fonde chaque individu et compose son identité et sa mémoire ; et des ailes pour s'élever, s'envoler vers son propre chemin avec légèreté et spiritualité. La racine *pater* du terme *patrimoine* évoque précisément cette transmission par filiation. Or, dans l'exemple qui nous intéresse ici, la lignée, en raison du génocide et des crimes de masse, a été disloquée, rompue, brisée. L'édification de musées et de mémoriaux apparaît comme une réponse pour pallier cette cassure de nombreuses branches d'arbres généalogiques, cette brèche civilisationnelle, et pour conserver le patrimoine d'un peuple pensé, en tant que tel, comme voué à l'extermination.

Sur le plan matériel, oral et immatériel, la culture et le patrimoine de la Shoah constituent un exemple à la fois archétypal et douloureux de l'ensemble des caractéristiques définies par

⁴¹⁸ <http://web.ushmm.org/site/apps/ka/ec/product.asp?c=ftILI5PMKoG&b=2264499&en=ajKJIXODL9KSJ7NGJ8IOI9OXLkKVlePRIJTJaNYLxE&ProductID=420727>, page consultée le 27 juillet 2012.

l'UNESCO en 1997. Aux innombrables documents d'archives, à la multitude d'objets et artefacts, aux témoignages écrits, oraux et vidéos de nombreux rescapés, il convient d'ajouter les importantes œuvres d'art aux fonctions à la fois artistiques, historiques, morales et psychologiques présentes dans les musées, dans les jardins qui les jouxtent ou dans le complexe de Yad Vashem, ainsi que l'architecture des édifices eux-mêmes.

Nous l'avons vu, le discours historique et le parcours muséal reposent sur de puissantes scénographies, davantage basées sur l'émotion, la performativité et la mémoire que sur l'accumulation d'informations. Par ailleurs, l'utilisation des nouvelles technologies, de nouveaux supports tels que les procédés interactifs, les multimédias, les présentations audiovisuelles, et l'élaboration de sites Internet consistants et riches apportent des concepts novateurs. L'objectif de ces musées-mémoriaux est pluriel : économique car il s'agit d'attirer un nombre important de visiteurs, composé à la fois du grand public, de scolaires, spécialistes, témoins, descendants, auxquels il faudra apporter ce qu'ils viennent y chercher ; idéologique, puisque chacun de ces édifices se présente comme un outil national, européen/nord-américain/israélien, voire mondial pour la promotion de la paix et de la réconciliation. L'enjeu est de taille ; les ennemis d'hier sont ceux qui, ensemble, construisent (ou tentent de construire) l'Europe d'aujourd'hui.

À travers ce chapitre, je me focaliserai plus spécifiquement sur la question de leur fréquentation. À qui, à quels publics s'adressent plus spécifiquement ces édifices et les sites web ? Comment et jusqu'où développer l'ouverture au public, et la « mise en tourisme », tout en conservant le respect mémoriel et le recueillement nécessaire à l'appréhension de ces lieux de mémoire ? Quelles formes de tourisme se développent autour de la question de la Shoah ?

Les publics : une diversité d' « habitants temporaires⁴¹⁹ », une majorité de scolaires

Comme le rappelle Mathis Stock, le rapport aux lieux n'existe pas en soi, de façon indépendante, mais se trouve toujours relié à la question des pratiques. Quelles sont dès lors les significations des pratiques de ces lieux ? Quels sont les sens de ces visites, de ces expériences psychiques, intellectuelles et corporelles ? Celles-ci sont-elles choisies ou

⁴¹⁹ Terme emprunté à Mathis STOCK, "L'habiter comme pratique des lieux géographiques.", *EspacesTemps.net*, Textuel, 18.12.2004, <http://espacestemps.net/document1138.html>, page consultée le 14 décembre 2011

imposées ? Et à quelles fins et selon quels projets ? Les publics se sont, par définition, déplacés pour venir jusqu'aux musées. Ce déplacement, qu'il soit touristique ou scolaire, leur permet de se confronter à une forme d'altérité qui va réinterroger ses repères culturels et mémoriels à travers des itinéraires muséographiques et une scénographie.

Visiter un musée-mémorial de la Shoah n'a pas la même signification selon que l'individu vienne en tant que scolaire, étudiant-e, enseignant-e, chercheur-e, touriste, rescapé-e-, descendant-e- de personnes déportées et/ou exterminées, membre d'une famille de victime-s, membre de la communauté juive, citoyen-ne du monde, femme ou homme d'État en visite dans le pays, membre de l'armée ou des forces de police obligé d'effectuer un stage... L'expérience muséale de chacun-e se trouve par ailleurs influencée par une conjonction de paramètres. Citons-en quelques-uns : les contextes individuels et personnels des visiteurs (agenda personnel, connaissances de la période contemporaine de la Shoah et de la culture juive, attentes, motivations...) ; la performativité de l'« enveloppe » physique du musée puisque l'architecture constitue elle-même un milieu sensible et un cadre corporel de cette expérience ; et enfin le contexte social de la visite (solitaire, en couple, en famille, entre ami-e-s, en groupes, en groupes de scolaires ou d'adultes, constitués dans l'enceinte du musée ou déjà établis avant la visite, laquelle est choisie ou imposée, guidée ou non, guidée par un-e employé-e anonyme du musée, par *son* professeur ou *son* guide touristique, en co-présence d'autres visiteurs nombreux ou parsemés...).

De nombreuses combinaisons, donc, pour de multiples expériences possibles d'un même lieu. Nous retiendrons plus particulièrement l'exemple d'un public venu là pour se former puisque, dans chaque musée, il constitue la part la plus importante des visiteurs.

Une comparaison des publics selon les musées est-elle possible ?

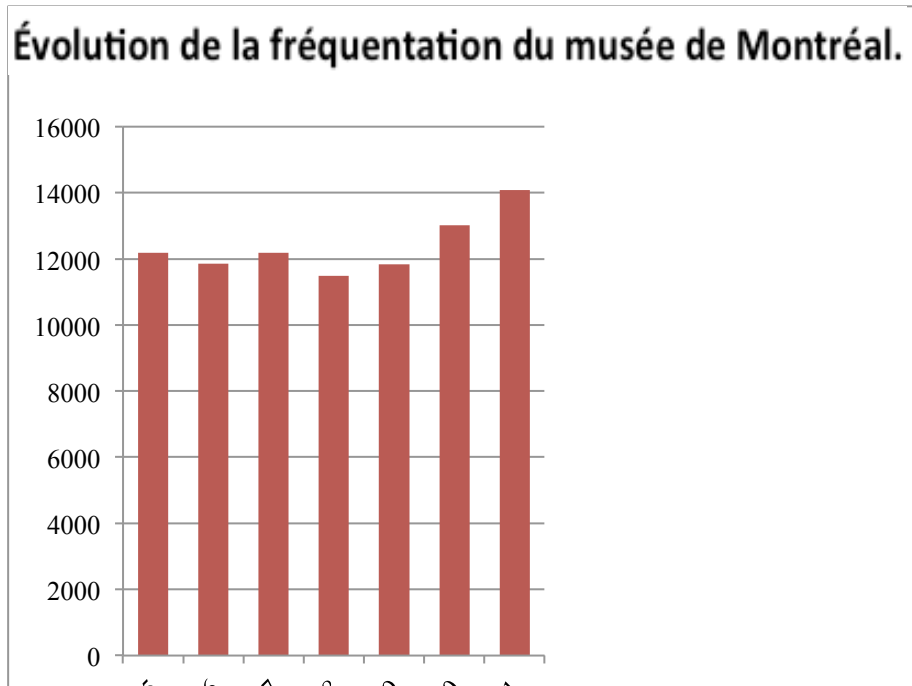
Obtenir des données statistiques de fréquentation, précises et détaillées, de ces grands musées urbains de la Shoah relève pratiquement d'une mission impossible. Telle est finalement la conclusion à laquelle j'ai abouti, après les multiples demandes d'accès à ces informations ; celles-ci ont été formulées auprès des responsables chargés de communication et de marketing, par mails ou, plus directement, par téléphone. Dans la plupart des cas on m'a répondu avec cordialité, parfois amabilité, me demandant à chaque fois d'envoyer un nouveau courriel pour préciser ma demande. On m'a même assuré qu'une petite équipe travaillait tout spécialement sur cette recherche statistique pour m'envoyer des données très précises

dans les délais les plus brefs⁴²⁰. Mais à chaque fois j'ai dû me rendre à l'évidence : les statistiques envoyées correspondaient à des chiffres exagérément arrondis, sans grande précision et très décevants par rapport aux demandes détaillées plusieurs fois formulées. En outre, la plupart du temps ces chiffres ne m'étaient pas inconnus : ce sont ceux qui figurent dans les rapports moraux mis en ligne sur les différents sites de ces musées. Ils n'apportaient donc rien de plus, sur le plan scientifique, que ce que les acteurs chargés de la communication des musées avaient, de toute façon, décidé de rendre public. Ces « chiffres ronds » montrent généralement une fréquentation soutenue. Mais sur le plan scientifique, cette information reste sommaire. Que faire de ces chiffres globaux et comment interpréter cette tendance lourde à une certaine forme de rétention d'informations, malgré un intérêt sincère et affiché pour ce travail en cours?

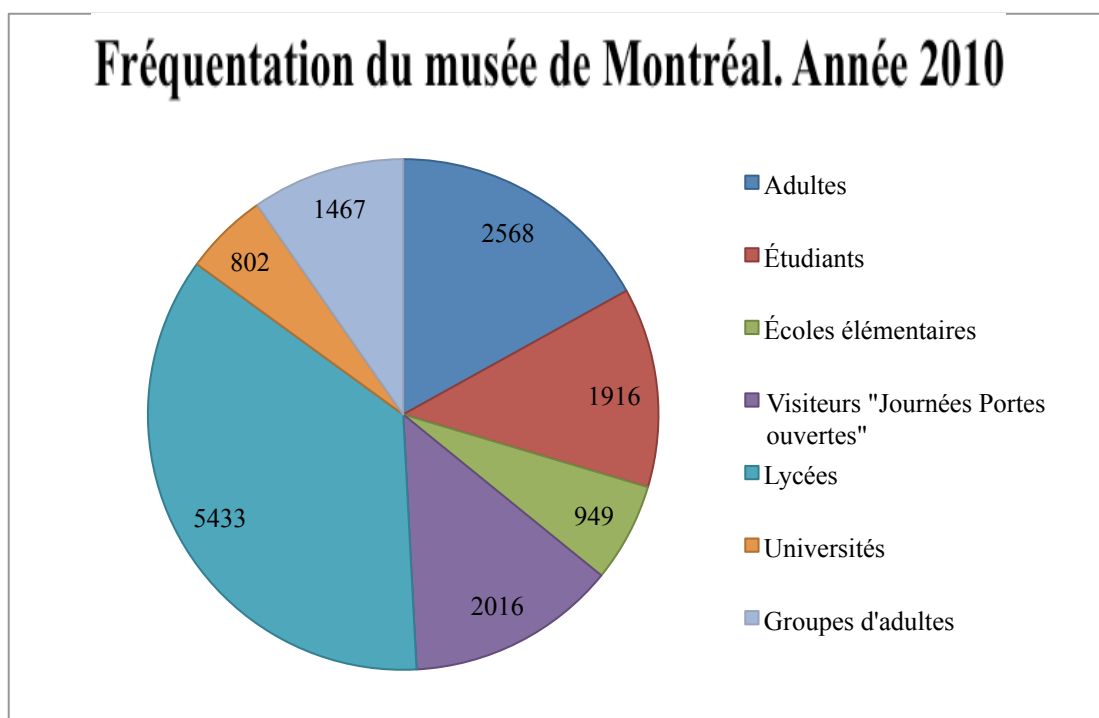
Chaque site produit et met à disposition des usagers médiatiques de formidables quantités d'informations. Pour qui sait chercher, il s'agit là de véritables mines intellectuelles et pédagogiques. En l'occurrence, concernant les statistiques, avec les chiffres mis en ligne, il est possible d'obtenir des informations, mais pour le chercheur il reste difficile de produire véritablement de la « connaissance ». Les chiffres avancés jouent un rôle d'indicateur conjoncturel et deviennent, de fait, juges de la qualité de la politique menée ; ils peuvent d'ailleurs être « utilisés » comme une évaluation de celle-ci. La « culture du résultat », la « dictature » du chiffre et du quantitatif poussent à la performance et expliquent ces chiffres abusivement arrondis. En outre, la perspective d'une comparaison entre les fréquentations des différents lieux a manifestement « refroidi » les correspondants les mieux intentionnés. Crainte d'une comparaison concurrentielle ? Divers enjeux stratégiques dépendent-ils de ces fréquentations quantitatives et qualitatives ? C'est fort possible car finalement les chiffres dont nous disposons oscillent entre trop et trop peu : trop car ils sont exagérément arrondis à la marge supérieure et trop peu car ils ne nous permettent pas de faire une analyse qualitative.

Finalement, seul le Centre commémoratif de l'Holocauste à Montréal a véritablement « joué le jeu ». Julie Guinard, coordinatrice du musée et des collections a transmis, pratiquement par retour de courrier, les chiffres réels dont elle disposait. Ils montrent une progression notoire depuis 2009 et permettent d'établir une ébauche d'analyse qualitative.

⁴²⁰ C'est ce qui m'a été dit, en ces termes, à Yad Vashem. À Washington, on m'a assuré que je recevrai rapidement des données détaillées. Plusieurs mois après, j'attends toujours, malgré de nombreuses relances.



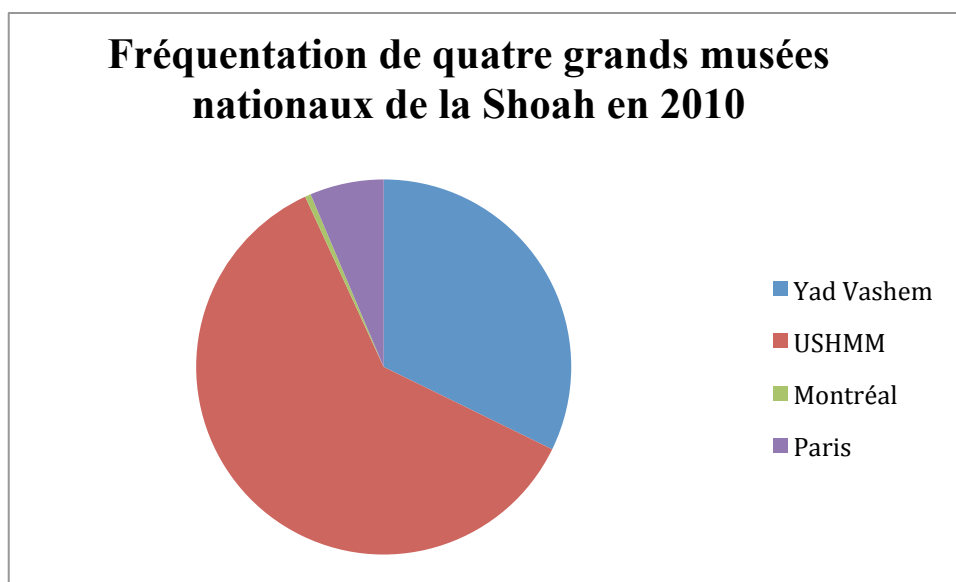
Évolution de la fréquentation quantitative du musée de Montréal (2004-2011)



Fréquentation qualitative du musée de Montréal. Année 2010.

L'analyse de cette fréquentation montre que, en effet, les publics scolaires et universitaires sont majoritaires. Les deux mille seize visiteurs venus dans le cadre des « Journées portes ouvertes » confirment également l'intérêt porté à la mémoire de la Shoah.

À Budapest, depuis 2005, approximativement 25 000 à 30 000 visiteurs fréquentent le musée chaque année. Ceux-ci se divisent en deux grandes catégories, les scolaires et les touristes étrangers, notamment américains et israéliens. Même nombre de visiteurs au Cap, où les touristes proviennent d'environ quatre-vingt-cinq pays différents. À Paris, les chiffres oscillent entre 170 000 et 180 000. En 2010, avec 178 000 visites, le Mémorial de la Shoah arrive trente cinquième au classement des sites culturels français les plus visités, le premier étant la Cathédrale Notre-Dame de Paris, avec 13 650 000 visiteurs⁴²¹. Le musée de la Tolérance de Los Angeles accueille, lui, environ 350 000 visiteurs par an. Yad Vashem et l'USHMM de Washington, les deux principales institutions mémorielles urbaines de la Shoah dans le monde, restent beaucoup plus réservés dans la divulgation de leurs chiffres.



Fréquentation de quatre grands musées nationaux de la Shoah en 2010.

Depuis 2005, le nombre de visiteurs du musée israélien balance entre 800 000 et 1 000 000. Ces derniers sont composés à 70% de groupes et à 30% d'individuels. Parmi ces deux catégories, 35% sont des visiteurs israéliens et 65% des visiteurs étrangers. La majorité d'entre eux est liée d'une manière ou d'une autre à la culture juive⁴²². À Washington, pour l'année 2010, 1 700 000 personnes sont venues visiter le musée. Depuis son ouverture en avril 1993, plus de 32,9 millions en ont parcouru les différentes salles. Parmi eux, 34% sont des

⁴²¹ D'après <http://www.tout-paris.org/classement-sites-touristiques-les-plus-visites-paris-6481>, page consultée le 17 janvier 2012.

⁴²² Propos d'une guide du musée, novembre 2011.

scolaires et 12% proviennent d'autres pays que les Etats-Unis. Approximativement 90% de l'ensemble de ces publics n'est pas juif⁴²³.

Un public essentiellement composé d'élèves

Dans chacun des musées, le public se compose essentiellement d'élèves, et, sans surprise, les scolaires constituent un public captif important. Vouloir enseigner les processus qui ont conduit au génocide n'a rien d'étonnant. Les jeunes de moins de 15 ans ont représenté un quart des victimes de la Shoah. Georges Bensoussan précise à cet égard : « on n'a pas tué *aussi* des enfants dans le génocide, on y a tué *surtout* des enfants ⁴²⁴ ». Transmettre l'histoire de la Shoah pour prévenir, afin qu'aucun génocide ne se reproduise, voilà bien le vœu formulé par de nombreux rescapés. Simone Veil l'a rappelé, au nom des anciens déportés juifs, dans son allocution du 27 janvier 2005, à l'occasion de la cérémonie internationale de commémoration du sixantième anniversaire de l'ouverture du camp d'Auschwitz-Birkenau : « Et pourtant, le vœu que nous avons si souvent exprimé de « plus jamais ça » n'a pas été exaucé, puisque d'autres génocides ont été perpétrés. Nous les survivants, nous avons le droit, et même le devoir, de vous mettre en garde et de vous demander que le « plus jamais ça » devienne réalité ». Ce vœu s'exprime dans un climat géopolitique international alors tendu, marqué par le déclenchement de la deuxième Intifada en 2000 et l'émergence (la renaissance) de « sentiment anti-juif » qui s'accompagne d'actes hostiles, de menaces, d'agressions physiques, d'incendies de synagogues, en France et ailleurs. Doit-on parler, comme certains, de « Territoires perdus de la République », pour reprendre l'expression d'Emmanuel Brenner⁴²⁵? Anthony Beevor évoque en tout cas un malaise similaire concernant l'enseignement de la Shoah dans les écoles britanniques : « ... Des enseignants ont cessé de parler de l'Holocauste pour éviter de froisser des élèves musulmans. Et cela parce que suivant une grande étude, 29% seulement des musulmans britanniques admettent que l'extermination s'est déroulée comme le racontent les livres d'histoire occidentaux ⁴²⁶ ».

Si une minorité d'enseignants refusent d'évoquer cette période, d'autres emmènent

⁴²³ Information disponible sur le site <http://www.ushmm.org/museum/press/kits/details.php?content=99-general#facts>. Page consultée le 4 janvier 2012.

⁴²⁴ Georges BENSOUSSAN, « Shoah: une histoire politique », *Combating Intolerance Exclusion and Violence through Holocaust Education*, UNESCO, 27- 29 May 2009, 159 p, p. 17..

⁴²⁵ Emmanuel BRENNER, Les territoires perdus de la République : antisémitisme, racisme et sexisme en milieu scolaire, Mille et Une Nuits, coll. « essai », 2002.

⁴²⁶ Anthony BEEVOR, « La fiction et les faits », in « L'histoire saisie par la fiction », *Le Débat*, n° 165, mai-août 2011, Gallimard, 222 p, p. 39.

leurs élèves découvrir ces musées spécifiques. Des guides sont spécialement formés pour ces visites pédagogiques, qui sont éprouvantes. Parfois, certains jeunes s'éloignent de leur groupe pour pleurer ou pour ne plus entendre les commentaires. La compagnie de pairs, dans le cas d'une visite de groupes, permet de supporter la tension : soit par un soutien moral, un geste, un témoignage d'affection qui rassure ou reconforte, soit par une occasion de récréation, quelquefois inappropriée, mais qui permet d'échapper un instant à cette atmosphère stressante. Le partage des émotions contribue probablement à modeler les diverses expériences et à inscrire ces nouvelles et diverses informations dans une construction partagée⁴²⁷.

Les élèves ne proviennent cependant pas uniquement du monde scolaire ou universitaire. L'USHMM de Washington accueille ainsi chaque année des élèves des écoles de police, les cadets de l'Académie navale d'Annapolis⁴²⁸, des agents de l'Académie du FBI⁴²⁹... La visite du musée s'accompagne de conférences et, parfois, de rencontres avec un-e survivant-e. La finalité de ces visites consiste à persuader ces visiteurs un peu particuliers que le pouvoir qu'ils détiendront prochainement devra s'inscrire dans les limites de la démocratie. De ce point de vue, l'USHMM sert à la fois d'éducation aux droits de l'Homme et de matrice à l'enseignement de l'éducation civique. En 2010, un partenariat s'est établi avec l'US Military Academy et son nouveau Centre pour l'Holocauste et l'Étude des Génocides⁴³⁰. Une formation sur la prévention des génocides a été mise en place pour les élèves officiers⁴³¹. Dans le rapport annuel 2010-2011 mis en ligne sur le site du musée, les rédacteurs de l'article estiment que de cette manière, en aidant les officiers à comprendre ce qui a failli dans le passé, le Musée prépare les futures élites à devenir des agents « du changement »⁴³².

Le Mémorial de Yad Vashem à Jérusalem représente un élément central du dispositif mémoriel et identitaire israélien. « D'un côté on est la conséquence de cette importance de la

⁴²⁷ Au musée de Montréal, un groupe de jeunes adolescents visitaient le musée de manière quelque peu bruyante. Les témoignages filmés des rescapés les laissaient a priori insensibles ; certains émettaient même quelques commentaires sur le physique des témoins. En revanche, les photographies d'archives présentant des enfants faméliques les ont sidérés. Le groupe s'est peu à peu tu, s'est « ramassé sur lui-même » ; les jeunes se sont rapprochés les uns des autres et ont écouté avec intérêt les commentaires qui accompagnaient la présentation de ces photographies. (Observation faite lors d'une visite au Musée de Montréal, 14 octobre 2010).

⁴²⁸ Située dans l'État du Maryland, l'Académie navale d'Annapolis -United States Naval Academy (USNA)- est la principale école navale des États-Unis.

⁴²⁹ Située à Quantico, sur un terrain boisé de 1,6 km² dans l'État de Virginie, l'Académie du FBI (FBI Academy) est le terrain d'entraînement des nouveaux agents spéciaux du Federal Bureau of Investigation (FBI).

⁴³⁰ Center for Holocaust and Genocide Studies.

⁴³¹ <https://www.westpointaog.org/netcommunity/document.doc?id=3487>, page consultée le 22 janvier 2012.

⁴³² « By helping officers understand what went so wrong in the past, the Museum is preparing today's leaders to become agents of change », in www.ushmm.org/museum/press/annualreport/2011/report.pdf, page consultée le 28 décembre 2011.

Shoah dans la société israélienne et d'un autre côté on l'alimente. Ça fonctionne dans les deux sens »⁴³³. En effet, chaque élève israélien visite au moins une fois au cours de sa scolarité le musée de Yad Vashem ; si un voyage scolaire est organisé en Pologne, un accompagnement pédagogique supplémentaire, de trente heures, essentiellement basé sur la vie juive en Europe avant la Shoah, est prévu. Les jeunes reviennent ensuite pendant leur service militaire, au moins une journée. Ils visitent le musée et se rendent, à pied, sur la colline voisine, le Mont Herzl. Là sont enterrés Théodore Herzl, Vladimir Jabotinsky, Golda Meir, Yitzhak Rabin, les soldats israéliens morts au champ d'honneur depuis 1948 et les victimes des attentats qui ont frappé Israël depuis sa création. Leur présence, selon les jours, influe sur l'atmosphère générale, selon qu'ils se trouvent en groupes, comme sur la photographie ci-après, ou isolés et recueillis, sur le Mont Herzl...



**Jeunes militaires israéliens devant l'entrée des locaux de l'École internationale pour l'enseignement de la Shoah à Yad Vashem.
Cliché de l'auteure. Novembre 2011.**

Yad Vashem constitue la quintessence du territoire mémoriel officiel en Israël. Les mémoires qui s'y côtoient sont multiples : celles des contemporains de la Shoah, Juifs

⁴³³ Alain MICHEL, Rabbín et historien, directeur de l'École Internationale pour l'enseignement de la Shoah (Yad Vashem), entretien réalisé le 3 novembre 2008.

d'Europe exterminés, rescapés, celles des « descendants », de la deuxième, troisième voire quatrième génération, ou des nouveaux Israéliens, aux habitus culturels et aux origines géographiques protéiformes, mais aussi celles des représentants officiels étrangers en visite en Israël. Ainsi, par exemple, le 22 janvier 2012, lors de sa visite en Israël, le Président du Comité des chefs d'États-majors interarmées des États-Unis, le Général Martin E. Dempsey (****) a visité le musée. Conformément aux souhaits qui reviennent comme des leitmotiv, dans une lettre laissée à Yad Vashem à l'issue de sa visite, le Général Dempsey a écrit : « Nous sommes engagés à veiller à ce qu'une telle tragédie ne se reproduise jamais »⁴³⁴.

Au Mémorial parisien de la Shoah, ce public spécifique existe également. Des actions sont mises en place à destination des commissaires et des nouvelles recrues de la police, des séminaires sont organisés pour les magistrats inscrits en formation continue à l'École Nationale de la Magistrature. Les cadres de l'administration nouvellement affectés au ministère de la Défense suivent, pendant une journée, un module de formation déontologique sur le « rôle de la fonction publique dans le processus d'exclusion et la genèse des génocides ». Par ailleurs, dans le cadre d'un accord passé entre le Mémorial de la Shoah et le ministère de la Justice argentin, vingt-cinq juges fédéraux ont été accueillis pour un séminaire intensif sur la justice après la Shoah et dans les approches comparées des génocides. Un même séminaire, plus court, a été organisé pour les personnalités du monde du droit espagnol, dont plusieurs anciens ministres de la Justice et des hommes politiques⁴³⁵.

Les musées de la Shoah constituent des lieux privilégiés pour enseigner aux jeunes générations et aux élites en formation des messages de paix et de tolérance. C'est un pari pour le monde de demain : l'avènement d'un avenir de paix dépend de nos actes et de nos gestes de tous les jours.

L'enseignement de la Shoah : quels enjeux ? : « Ne pas transmettre était inacceptable, transmettre était vertigineux »⁴³⁶

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les dirigeants politiques ont cherché à faire en sorte que l'histoire ne puisse se répéter. L'impuissance de la Société des Nations a

⁴³⁴ <http://blogsahal.wordpress.com/2012/01/22/les-images-de-la-visite-du-chef-detat-major-americain-a-yad-vashem/> page consultée le 23 janvier 2012.

⁴³⁵ Ces informations figurent dans le rapport moral 2010.

⁴³⁶ Propos emprunté à Sophie ERNST, « Vers une transmission de masse : de nouveaux enjeux », *Quand les mémoires déstabilisent l'école. Mémoire de la Shoah et enseignement*, Sophie ERNST (dir.), INRP, 2008, 344p, p. 91.

influencé la manière dont l'Organisation des Nations Unies a été conçue. Par l'intermédiaire du Conseil de sécurité, les rédacteurs de la Charte des Nations Unies ont instauré un recours institutionnel à des sanctions et à des mesures de coercition plus concrètes que celles qui prévalaient dans l'ancienne SDN, mais sans négliger pour autant le rôle et l'importance des idées. La Convention créant l'UNESCO (Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture) a été signée à Londres le 16 novembre 1945 par trente sept pays⁴³⁷ ; elle est entrée en vigueur le 4 novembre 1946. Le préambule de cette Convention commence par la phrase désormais célèbre : « Les guerres prenant naissance dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix [...] et que cette paix doit être établie sur le fondement de la Solidarité intellectuelle et morale de l'humanité ». Cette résolution implique une approche de la prévention des conflits axée sur le savoir, considéré comme central dans la mise en œuvre de relations pacifiques. L'horreur de la guerre récente rendait d'autant plus urgente cette initiative. Dans un esprit similaire, soucieuse de garantir la dignité humaine, l'ONU adopte le 10 décembre 1948 la Déclaration universelle des Droits de l'Homme. Elle y inclut « le droit à l'éducation » et celui « de prendre part librement à la vie culturelle de la communauté, de jouir des arts [...] » (art.27). Le droit à la culture rejoint ainsi le droit à la vie ou le droit au travail en tant que droits de l'homme fondamentaux et inaliénables⁴³⁸.

En 2002, les ministres européens de l'Éducation ont adopté, à l'initiative du Conseil de l'Europe, la déclaration instituant la Journée de la mémoire de l'Holocauste et de la prévention des crimes contre l'Humanité dans les établissements scolaires des États membres. La France, et récemment l'ONU, ont retenu la date du 27 janvier, jour de l'ouverture du camp d'Auschwitz par l'armée soviétique, pour instituer cette journée du souvenir. « À la question souvent entendue 'quelle Europe allons-nous léguer à nos enfants ?', j'aimerais ajouter la réciproque : 'quels enfants allons-nous léguer à l'Europe de demain ?' La journée de la mémoire de l'Holocauste offre une chance pour développer une éducation à la paix qui passe par la connaissance complexe de l'identité culturelle, le respect de soi et de l'Autre pour permettre l'appréciation des diversités dans le cadre de la Loi démocratique⁴³⁹ » affirme Fabienne Regard, experte auprès du Conseil de l'Europe.

La volonté d'enseigner la Shoah en tant que telle, et non pas seulement la Seconde

⁴³⁷ L'UNESCO compte actuellement 189 États membres.

⁴³⁸ Daniel VANDER GUCHT, *Ecce Homo Touristicus. Identité, mémoire et patrimoine à l'ère de la muséalisation du monde*. Quartier libre, Éditions Labor, 2006, 134 p., p. 25.

⁴³⁹ Fabienne REGARD, *Combating Intolerance through Holocaust Education*, Unesco, 27-29 may 2009, p.32, unesdoc.unesco.org/images/0018/001866/186689m.pdf, page consultée le 10 janvier 2012.

Guerre mondiale ou les crimes nazis en général, est apparue tardivement. À ce titre, l'exemple français semble assez symptomatique. Pour que de nouveaux « cadres sociaux de la mémoire ⁴⁴⁰ » émergent, il aura finalement fallu attendre les années 1980. L'éducation de la Shoah devient alors un domaine d'études en soi. Auparavant, ces questions étaient relativement peu enseignées. Aujourd'hui, l'histoire de la Seconde guerre mondiale en général, du régime de Pétain, et celle de la destruction des Juifs en particulier ont pris une place conséquente. Les nouveaux programmes comprennent aussi désormais l'obligation d'enseigner la mémoire de ces événements ; on incite ainsi les élèves, futur-e-s citoyen-ne-s, à connaître à la fois l'histoire de cette sombre période mais également les difficultés rencontrées après 1945 pour qu'une conscience collective n'émerge. La connaissance de l'évolution des représentations du passé a donc finalement remplacé l'impératif moral du « devoir de mémoire », parfois quelque peu vide de sens. De ce point de vue, le discours de Jacques Chirac au Vélodrome d'Hiver, le 16 juillet 1995, reconnaissant officiellement, et pour la première fois, la responsabilité de l'État français dans la Rafle du Vel d'Hiv, a marqué une rupture par rapport à ses prédécesseurs qui rejetaient une telle reconnaissance au motif que le régime de Vichy, sous la direction duquel ces exactions ont été menées, n'était pas l'autorité politique légitime de la France. À leurs yeux, et aux yeux des Gaullistes en particulier, cette autorité était incarnée par le général de Gaulle, chef de la France libre.

La situation est quasiment identique dans les autres pays européens, notamment aux Pays-Bas, en Belgique ou encore en Italie et en Allemagne⁴⁴¹. En revanche, en Europe centrale et orientale, il faut attendre la chute du mur de Berlin et la fin du rideau de fer pour qu'une réflexion sur ce sujet s'instaure. Ce sera d'abord le cas en Pologne, mais aussi dans le reste de l'Europe centrale au fur et à mesure que ces pays s'inscrivent dans les dynamiques de l'OTAN et de l'Union Européenne. Ces deux institutions ont fait de la Shoah un fondement décisif dans le cadre de l'accession des anciens pays communistes à l'Occident : ouverture des archives, encouragement de la recherche, inclusion dans les programmes scolaires, formation des personnels enseignants mais aussi protection des lieux de mémoire et mise en place d'une législation pour entamer le processus de restitution des biens spoliés. Les États-Unis ont joué un rôle fondamental dans ces négociations, entamées au cours des années 1990 ; dans une moindre mesure, c'est également vrai pour Israël, qui, par l'entremise de Yad Vashem, a encouragé plusieurs programmes très concrets, notamment par le biais du

⁴⁴⁰ Maurice HALBWACHS, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994 (1^{ère} éd. Alcan, 1925).

⁴⁴¹ Alexandra OESER, *Enseigner Hitler: les adolescents allemands face au passé nazi. Appropriations, Interprétations et usages de l'histoire*, Éditions de la MSH, préface de J. Revel, 2010.

programme ICHEIC⁴⁴². Un des objectifs de ce programme consiste en la création d'un réseau d'enseignants susceptibles d'élargir le cercle des éducateurs spécialisés dans le domaine de la Shoah à travers l'Europe. Le programme ICHEIC d'enseignement de la Shoah en Europe a pour mission de préserver et perpétuer la mémoire de la Shoah et les enseignements que l'on peut en tirer, de combattre la montée de l'antisémitisme, de sauvegarder les Droits de l'Homme et de prévenir le racisme et la xénophobie⁴⁴³. En un mot, faire en sorte que l'Histoire, avec sa grande hache⁴⁴⁴, selon la formule de George Perec, ne se reproduise pas. À l'heure actuelle, cette problématique s'est déplacée aux confins des frontières européennes puisque un processus de discussions similaires y est en œuvre, avec l'Ukraine notamment.

Ces changements ont été orchestrés au sein des organisations internationales. Quelques grands moments clé peuvent être retenus dans la progression récente de cette géopolitique de la mémoire de la Shoah et de son enseignement :

- Décembre 1998 : suite aux discussions de 1987 à Londres sur l'or nazi, la conférence de Washington portant sur les biens spoliés pendant la Shoah inclut un chapitre important sur l'éducation, la mémoire et la recherche

- Janvier 2000, une Déclaration du Forum international de Stockholm sur l'Holocauste, réunit plus de 60 gouvernements ainsi que des délégations de l'ONU, l'UNESCO, le Conseil de l'Europe, l'OSCE et l'Union Européenne. C'est au cours de ce forum que naît officiellement la *Task Force for international cooperation on Holocaust Education, Remembrance and Research*. Cette *Task Force* est composée de vingt-six membres, auxquels s'ajoutent les organisations sus-mentionnées, agissant en qualité d'observateurs permanents. Cette organisation intergouvernementale représente à ce jour l'unique organisation internationale de nature politique et diplomatique entièrement dédiée à la mémoire de la Shoah. Son rôle a parfois été déterminant dans le développement de certains programmes, notamment de formation, dans des pays d'Europe et notamment d'Europe de l'Est, où rien encore n'avait été

⁴⁴² *International Commission on Holocaust Era Insurance Claims*. ICHEIC a été établie en 1998, à la suite de négociations menées entre les compagnies d'assurances européennes et les contrôleurs d'assurances aux États-Unis, ainsi qu'avec les représentants des communautés juives à travers le monde, les organisations de survivants et l'État d'Israël. Le contenu de l'accord ICHEIC avec les différentes compagnies d'assurances et la fondation allemande « Souvenir, responsabilité et avenir » prévoit que les fonds pourront être utilisés à des buts humanitaires liés à la Shoah.

⁴⁴³ <http://www1.yadvashem.org/yv/en/education/languages/french/icheic.asp>, page consultée le 24 janvier 2012.

⁴⁴⁴ « L'Histoire avec sa grande Hache avait répondu à ma place : la guerre, les camps ». In George PEREC, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Denoël, 1975. La mère de Pérec mourut à Auschwitz alors qu'il était encore un petit garçon. Il raconte dans cette œuvre à la fois fictive et biographique son absence de souvenirs d'enfance.

fait en ce sens.

- 18 octobre 2002, Déclaration des Ministres de l'Éducation du Conseil de l'Europe sur l'Introduction d'une Journée de la Mémoire de la Shoah et de Prévention des Crimes contre l'Humanité
- 27 janvier 2005, Résolution du Parlement européen sur l'Holocauste, l'antisémitisme et le racisme
- 1^{er} novembre 2005, Résolution relative à la Journée internationale de la Mémoire de la Shoah (27 janvier), adoptée par l'Assemblée Générale des Nations Unies. Cette résolution étend les limites géographiques de la mémoire de la Shoah bien au-delà des frontières de l'OSCE⁴⁴⁵ ou du Conseil de l'Europe⁴⁴⁶.

Si ces grandes dates montrent l'intérêt des gouvernements européens et des organisations internationales pour cette question mémorielle, c'est aussi parce que, en amont, la société civile, et notamment les divers acteurs qui travaillent dans les grands musées mémoriaux de la Shoah, ont joué un rôle capital. Parmi eux, bien évidemment, les deux grands musées mondiaux de la Shoah que sont Yad Vashem et l'USHMM de Washington DC, mais également le Mémorial de la Shoah en France, et la Maison Anne Frank aux Pays-Bas, qui constituent, pour l'heure, les deux plus grandes organisations à l'échelle européenne.

D'une certaine manière, du moins pour ce qui concerne la France, on peut affirmer que le Mémorial de la Shoah à Paris et Yad Vashem à Jérusalem, par les offres de séminaires qu'ils proposent aux enseignant-e-s, pallient le travail de formation continue, de moins en moins assumé par l'Éducation nationale. À titre d'exemple, à l'IUFM de Lyon, jusqu'à une période assez récente, il était possible de proposer des stages de formation⁴⁴⁷ continue de trois semaines aux enseignants du premier et/ou du second degré. Le plan de Formation Continue actuellement à l'étude au Rectorat pour l'année scolaire 2012-2013 prévoit une formation,

⁴⁴⁵ L'OSCE est la seule organisation européenne qui accueille la totalité des États du continent européen, ainsi que ceux qui sont nés de la dissolution de l'Union soviétique. C'est ainsi qu'elle offre à l'Europe et à des pays contigus, dans le Caucase ou en Asie centrale, la possibilité d'effectuer et de maintenir un dialogue politique permanent. Par ailleurs, deux autres pays non européens, les États-Unis et le Canada, ont un statut d'associés.

⁴⁴⁶ Pour mémoire, le Conseil de l'Europe, dont le siège se trouve à Strasbourg, regroupe aujourd'hui 47 pays membres, soit la quasi-totalité du continent européen. Créé le 5 mai 1949 par 10 États fondateurs, le Conseil de l'Europe a pour objectif de favoriser en Europe un espace démocratique et juridique commun, organisé autour de la Convention européenne des Droits de l'homme et d'autres textes de référence sur la protection de l'individu.

⁴⁴⁷ Ces stages ne portaient pas intégralement sur l'enseignement des génocides, mais cette question pouvait être abordée soit lors de stages « disciplinaires » de type « enseigner les guerres », soit au cours de stages transdisciplinaires tels que « littérature et histoire », « enseigner avec la littérature jeunesse », etc... Le nouveau plan de formation qui propose des formations sur une journée ne permet plus ce type d'approche, dans que la question des génocides ne soit appréhendée au cours d'une journée spécifique.

qui, en plus d'être limitée en offre, se déroulera majoritairement sur une journée. Indéniablement, l'État se défait sur des structures associatives de la société civile pour assurer la formation des enseignant-e-s sur une question pourtant sensiblement vive... Un site web⁴⁴⁸ du ministère, destinés aux enseignants de CM2, cherche à compenser ce manque de formation. L'historique du site est intéressant. Il a fallu d'une certaine façon « recadrer » les choses après la proposition controversée du président Nicolas Sarkozy au dîner du Conseil représentatif des institutions juives de France (CRIF), le 13 février 2008, de confier la mémoire d'un enfant victime de la Shoah à chaque élève de CM2. Par ailleurs, la question que soulève Sophie Ernst reste tout à fait fondée : « est-ce à chaque groupe de victimes de l'histoire de prendre en charge la responsabilité de la transmission scolaire de « son » traumatisme ? »⁴⁴⁹. Un des grands risques de l'enseignement de la Shoah consiste bien sûr à se laisser piéger par le terrain miné de la concurrence des victimes⁴⁵⁰. Les mémoires de la Shoah coudoient, croisent, et parfois heurtent d'autres mémoires sensibles, comme celles de la colonisation et des (im)migrations. Pour ne citer que les victimes de la politique nazie, chaque catégorie persécutée doit être prise en considération, en étudiant la spécificité des persécutions de chacune d'entre elles : Juifs, Roms, Témoins de Jéhovah, Résistants, Politiques, Francs-Maçons, Homosexuels, Handicapés....

Les musées hors les murs

Depuis une dizaine d'années, dans le cadre de sa mission d'information et de sensibilisation du public à l'histoire de la Shoah, le Mémorial de la Shoah développe des expositions itinérantes. Pour le premier semestre de l'année 2012, quatre localités sont concernées pour ces programmes décentralisés : Oradour-sur-Glane, avec une exposition sur le Procès des grands criminels de guerre devant le Tribunal militaire international de Nuremberg⁴⁵¹ ; Brive-la-Gaillarde, avec une exposition sur le génocide des Tutsis au Rwanda⁴⁵² et un atelier pour les scolaires portant sur le thème des génocides et crimes contre l'humanité⁴⁵³ ; Montpellier, avec une exposition sur le Temps des rafles⁴⁵⁴ et une conférence inaugurale animée par Serge Klarsfeld sur le thème « L'année 1942 : l'année terrible pour les

⁴⁴⁸ <http://www.shoah.education.fr> page consultée le 2 février 2012.

⁴⁴⁹ Sophie ERNST, « Vers une transmission de masse : de nouveaux enjeux », *Quand les mémoires déstabilisent l'école. Mémoire de la Shoah et enseignement*, Sophie ERNST (Dir.), INRP, 2008, p. 104. 344p.

⁴⁵⁰ Jean-Michel CHAUMONT, *La concurrence des victimes*, La Découverte, 2002, 384 p.

⁴⁵¹ Exposition du 1^{er} février 2011 au 30 avril 2012.

⁴⁵² Exposition du 9 janvier au 18 février 2012.

⁴⁵³ Atelier pour les scolaires du 1^{er} septembre 2011 au 30 avril 2012.

⁴⁵⁴ Exposition du 24 janvier au 17 février 2012.

Juifs de France » ; enfin Toulouse avec deux expositions, l'une consacrée aux photographies de Matt Mendelsohn⁴⁵⁵, l'autre aux fusillades massives en Ukraine (1941-1944), ainsi qu'un cycle de films.

Semblablement, le Mémorial de la Shoah organise, depuis plus de dix ans, des voyages d'étude sur le site du camp de concentration et d'annihilation d'Auschwitz-Birkenau, encadrés par des rescapés et des accompagnateurs-historiens du Mémorial. Destinés aux lycéens, ces voyages d'étude « s'inscrivent au cœur d'une véritable démarche éducative, qui repose sur une préparation approfondie, sur une mise à disposition d'outils pédagogiques adaptés et exclusifs, sur un encadrement qualifié et un suivi rigoureux après le voyage⁴⁵⁶ ». Les scolaires ne constituent cependant pas le seul public visé par cette offre. Le Mémorial organise également chaque année, pour les individuels et les collectivités, des voyages de mémoire dont la thématique porte sur des visites d'une journée sur le site d'Auschwitz-Birkenau, ou des séjours en Pologne et à Berlin sur les lieux de mémoire et les traces de la vie juive avant la guerre. À cet égard, le *Guide d'Auschwitz*⁴⁵⁷, aboutissement d'une coopération de la direction de la mémoire, du patrimoine et des archives, de la Maison d'Izieu et des éditions Autrement constitue un ouvrage scientifique destiné à guider les visiteurs, enseignant-e-s notamment, dans leur visite du site d'Auschwitz-Birkenau. Outre les camps, il aborde également le complexe industriel de Monowitz et les traces de l'histoire juive de Cracovie.

Le Jüdisches Museum de Berlin, comme les autres musées de notre corpus, accueille essentiellement des scolaires. Mais parce que tous les élèves allemands ne peuvent se rendre au musée berlinois, ce dernier a mis en place une initiative intéressante : le musée mobile. Ce « Jüdisches Museum Berlin Tour »⁴⁵⁸, dessert chaque Land allemand grâce à un mini-bus « labellisé JMB Tour ». Ce musée mobile se compose de quatre gros cubes rouges qui, une fois assemblés, rappellent les lignes brisées de l'architecture du musée. Les vitrines, intégrées à ces cubes, exposent divers objets présentés dans le musée évoquant la religion et la culture juives, la persécution, et le quotidien. Dans un premier temps, les élèves peuvent s'asseoir sur ces cubes, les regarder, les tourner à leur guise afin de se les approprier et de faire leurs propres cheminements en prenant connaissance des textes qui accompagnent chacun d'eux.

⁴⁵⁵ Exposition du 27 février au 30 mars 2012.

⁴⁵⁶ <http://www.memorialdelashoah.org/upload/minisites/voyages/index.htm>, page visitée le 24 janvier 2012.

⁴⁵⁷ Jean-François FORGES et Pierre-Jérôme BISCARAT, *Guide historique d'Auschwitz*, Autrement, 2011, 288p.

⁴⁵⁸ Cf les détails (en anglais ou en allemand) de ce programme *on.Tour* sur le site du musée http://www.jmberlin.de/ksl/ontour/ablauf/ablauf_EN.php, page consultée le 28 janvier 2012.

Certains essaient des châles de prière et des kippas. La religion et la culture juives sont présentées comme faisant partie intégrante de l'histoire judéo-allemande, et plus globalement, l'histoire des Juifs germanophones est appréhendée comme une histoire allemande. L'assimilation des Juifs au 19^{ème} siècle, les discriminations puis leurs persécutions pendant la Shoah sont rapidement présentées car le fil conducteur de cette exposition itinérante consiste à montrer comment il est possible d'être Juif ou Juive en Allemagne après 1945. Comme dans le musée proprement dit, l'essentiel du propos consiste bien à lutter contre les préjugés et à montrer la richesse et la diversité de la culture juive.

Ce thème est plus explicitement exploré dans un second temps. Le Musée a demandé à des Juifs connus, religieux et laïcs, de générations différentes, de répondre à la question suivante : "quelle est la réalité de la vie quotidienne pour un Juif en Allemagne après 1945 ?" et de raconter leur propre histoire, en joignant une photographie à leur témoignage audio. Grâce à des iPod distribués le temps de la séance, chaque élève peut écouter une sélection d'histoires biographiques. Les témoignages révèlent un tableau d'expériences contrastées, en terme de sentiments d'appartenance ou non à la culture juive, dans leurs diverses façons de s'extraire et de s'échapper de la vie quotidienne, dans leurs rêves et dans les espérances qui les animent. Par exemple un jeune musicien raconte comment il a quitté Saint-Pétersbourg, en 1990, pour venir s'installer en Allemagne avec sa famille ; il décrit les hostilités et l'antisémitisme en Russie et le sentiment de prendre un nouveau départ en Allemagne. La séance se termine par une mise en commun des découvertes et d'une discussion autour des multiples expériences personnelles. Les cubes et les iPod sont alors remballés et le mini-bus repart vers d'autres destinations.

Des touristes ... qui pratiquent quelles formes de tourisme ?

Les musées consacrés à la Shoah ne se ressemblent pas. S'ils ont bien en commun la thématique de la Shoah, chacun évoque le passé en fonction d'enjeux politiques et géopolitiques nationaux, européens et internationaux. Et au-delà de cette réflexion sur la notion de régimes d'historicité, chacun d'eux dégage une « ambiance » qui lui est propre. Se déplacer dans l'un ou l'autre de ces musées, c'est côtoyer d'autres visiteurs qui impriment « leurs » marques, « leurs » visions, « leurs » manières d'être. Ces impressions diffèrent selon

la période de l'année, comme le rappelle Jean-Marc Dreyfus⁴⁵⁹, à propos de l'USHMM : « En s'installant dans le musée par une après-midi d'été, on est étonné par la diversité des visiteurs. On a l'impression de voir défiler toute l'Amérique, comme à Disneyland ou presque, dans un pays qui demeure très divisé en communautés et en classes sociales. On voit passer les écoles noires du District, des militaires en tenue, des Mormons en groupe, des Amish, des Hispaniques, des colonies de vacances ». Le public est large, et généralement transgénérationnel.

Quelques enquêtes internes ont été effectuées par le Mémorial de la Shoah de Paris, notamment à l'occasion d'expositions temporaires, pour connaître le profil et les motivations des visiteurs. Les données recueillies montrent que les profils correspondent à ceux des autres lieux culturels⁴⁶⁰ : forte présence des retraités et des catégories professionnelles supérieures (cadres, professions libérales, enseignants), c'est-à-dire des visiteurs qui possèdent un fort capital culturel, pour reprendre un concept de Pierre Bourdieu⁴⁶¹. Les visites sont principalement motivées par un intérêt pour l'histoire, la curiosité intellectuelle et la volonté de se cultiver. L'hommage à un parent disparu ou ayant vécu la Shoah reste un motif de visite, mais celui-ci semble s'estomper peu à peu, au fil des années. Les résultats d'une telle enquête seraient probablement différents à Yad Vashem, voire à Budapest puisque selon András Szécsényi⁴⁶², historien et muséologue du musée de Budapest, les touristes étrangers viennent essentiellement des États-Unis et d'Israël. Dans ce cas, on peut penser que la diaspora « post Shoah » induit des relations, réelles et idéelles, établies dans un temps plus long. Ce tourisme de racine constitue une manière de maintenir un lien avec le pays « d'origine » afin de transmettre la mémoire/histoire collective aux nouvelles générations.

Un tourisme comme un autre ?

Comme pour tout autre forme de tourisme, celui-ci s'inscrit dans une logique et un système d'acteurs marqués par des pratiques, des lieux, des normes et des valeurs. On retrouve ainsi dans ce système différentes organisations, typiques des autres formes de tourisme, qui proposent de multiples services.

⁴⁵⁹ Jean-Marc DREYFUS, « Comment l'Amérique s'est identifiée à la Shoah », *Le Débat*, 2004/3 n° 130, p. 31-43, p.32.

⁴⁶⁰ Voir la publication d'Olivier DONNAT, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique. Eléments de synthèse 1997-2008*, Editions La Découverte / Ministère de la Culture et de la Communication, 2009, <http://www.pratiquesculturelles.culture.gouv.fr/>

⁴⁶¹ Pierre BOURDIEU, *L'amour de l'art. Les musées d'art européens et leur public*, Minuit, 1966.

⁴⁶² Rencontre à Budapest le 29 novembre 2011 et échanges de mails postérieurs.

En amont, il existe une demande sociale, donc des agences ou des associations qui répondent à ce désir de consommation et proposent ce type de pèlerinages. Aux États-Unis, les agences de voyage spécialisées dans le "tourisme d'héritage" engendrent des profits colossaux en offrant des "circuits de mémoire" à leurs clients. En France, le marché est moins développé. L'association *Valiske*, basée en Alsace, paraît symptomatique car elle se singularise par sa volonté de proposer un alter tourisme : « En vous proposant nos voyages, nous réagissons aux phénomènes de commercialisation de plus en plus agressive et à l'envahissement de l'espace de la culture et de la mémoire juives. Cette banalisation et cette marchandisation du patrimoine juif concernent surtout l'Europe de l'Est. Nos séjours d'études sont aussi une réaction à ces « voyages » qui ignorent la richesse et parfois des siècles d'existence de communautés juives diasporiques en se limitant au seul aspect de leur disparition⁴⁶³ ». Sur une autre page de leur site, ils déplorent précisément une *disneylandisation* des hauts lieux de la présence juive, en prenant notamment l'exemple du quartier juif de Cracovie, Kazimierz, rendu célèbre par le film de Steven Spielberg *La liste de Schindler*⁴⁶⁴. Ils déplorent que ce quartier soit précisément devenu un cadre pour « les tours touristiques de la liste de Schindler » et qu'une agence de voyage française soit allée plus loin encore en proposant parallèlement, et sur le même plan, des séjours de rencontres pour célibataires et des voyages à Auschwitz. Cette forme de tourisme de l'association alsacienne met en jeu des relations non marchandes, patrimoniales et imaginaires : « les uns retrouvent la maison où les grands-parents vivaient, les autres ressentent une émotion devant l'*ohel*⁴⁶⁵ d'un grand *tsadik*⁴⁶⁶ et leader de la communauté hassidique »⁴⁶⁷. Le premier voyage a eu lieu en 2003, en Pologne, au moment de la commémoration du Soulèvement du ghetto de Varsovie. À cette occasion, une rencontre avec Marek Edelman⁴⁶⁸ avait été organisée, chez lui, à Łódź. L'objectif du voyage consistait bien à montrer dix siècles de présence juive en Pologne et non pas à se polariser uniquement sur la Shoah. Ce premier voyage, particulièrement réussi et fructueux, a constitué la charpente des autres, et futurs voyages. À chaque fois, ces périples sont synonymes de travail de mémoire et de découverte de la vie

⁴⁶³ http://www.valiske.com/qui_sommes-nous.htm, page consultée le 6 janvier 2012.

⁴⁶⁴ Sortie du film : le 30 novembre 1993.

⁴⁶⁵ Le terme "Ohel" (littéralement, une "tente") désigne la structure construite au-dessus du tombeau d'un Tzadik, in http://www.ohelchabad.org/templates/articlecco_cdo/aid/78445, page consultée le 25 janvier 2012.

⁴⁶⁶ Dans le hassidisme, le *tsadik* est le chef dynastique de la communauté, doté de pouvoirs surnaturels et médiateur privilégié entre Dieu et les hassidim. Extrait de la définition donnée à l'entrée *Tsadik* du *Dictionnaire des mondes juifs*, écrit par Jean-Christophe ATTIAS et Esther BENBESSA, Larousse, Coll. à présent, 2008, 655 p, p. 582.

⁴⁶⁷ http://www.valiske.com/qui_sommes-nous.htm, page consultée le 6 janvier 2012.

⁴⁶⁸ http://www.lemonde.fr/europe/article/2009/10/02/marek-edelman-commandant-de-l-insurrection-du-ghetto-de-varsovie-est-mort_1248692_3214.html#xtor=AL-32280184, page consultée le 28 juillet 2012.

juive passée et contemporaine. Quelques témoignages en ligne sur le site de cette association attestent de la charge émotionnelle de ces périple⁴⁶⁹. Ces voyages se déroulent en Pologne, Ukraine, Lituanie, Allemagne mais aussi en Amérique du nord, en Argentine, dans les pas des villages juifs de la Pampa établis à la fin du dix-neuvième siècle par Martin Hirsch, le *Moïse d'Amérique*, ou sur ceux des marranes à Ceylan. Ces voyages se veulent aussi militants. Lors d'une récente visite du musée de Budapest, pour protester contre le licenciement de l'ancienne équipe de direction, et pour montrer leur indignation contre l'instrumentalisation politique dont cette structure fait l'objet, ils ont certes rencontré les nouveaux membres de l'institution, mais, en signe de désapprobation, chaque visiteur portait un ruban noir accroché à sa veste en signe de deuil⁴⁷⁰. Environ trois cent cinquante personnes voyagent chaque année avec *Valiske*. Il s'agit d'un public relativement fidèle et cultivé⁴⁷¹. La majorité est juive. Le socle historique des voyageurs est constitué de Juifs d'origine polonaise ; les origines se sont ensuite un peu diversifiées. Aux Juifs d'origine ashkénaze, majoritaires, se sont agrégés ceux d'origine sépharades (30%), des non-Juifs (10%), composés soit des conjoint-e-s, soit des personnes connectées au dialogue chrétien-juif, parfaitement familiers de la culture juive sur le plan culturel et intellectuel. Les voyages sont laïcs. Pour que personne ne se sente offensée, les programmes de voyages prévoient que le samedi est jour férié, mais l'association reste très attachée à sa dimension culturelle et non religieuse. La moyenne d'âge se situe entre soixante et soixante-cinq ans.

Mais plus généralement, la découverte de ces mêmes lieux s'organise à partir de tours-opérateurs, permettant de visiter l'aspect typique des anciens lieux de vies juives. Le quartier de Kazimierz, à Cracovie, fait figure de modèle exemplaire. Centre religieux et culturel rayonnant dans toute l'Europe avant la Seconde Guerre mondiale, Kazimierz a perdu, pendant la Shoah, la majeure partie de la communauté, composée de soixante mille membres. Environ deux cents Juifs vivaient dans ce quartier aujourd'hui. Mais il est désormais identifié comme « le » quartier juif à part entière, à la fois par les habitants comme par les guides touristiques, d'autant que Cracovie se situe à une soixantaine de kilomètres d'Auschwitz. L'endroit est à la fois branché et pittoresque. Synagogues, cafés, restaurants et discothèques s'y côtoient. Pourtant, après la guerre, le quartier était mal famé et les bâtiments tombaient en ruine. Dans les années quatre-vingt, les choses commencent à changer : une galerie d'art ouvre ses portes, puis un café affichant une identité juive. Une forme de gentrification commence à se mettre

⁴⁶⁹ Cf également celui de Anny BLOCH-RAYMOND, *Carnets de voyage : difficile retour en Pologne*, juin 2008, anny-bloch.net/carnetPologne.pdf, page consultée le 28 juillet 2012.

⁴⁷⁰ Conversation téléphonique avec André KOSMICKI, fondateur de l'association *Valiske*, 6 janvier 2012.

⁴⁷¹ Entretien à Berlin avec André KOSMICKI, 17 février 2012.

en place. Les loyers y sont encore faibles. Commerçants et chefs d'entreprise, juifs ou non, s'y installent dans les années quatre-vingt dix, d'autant que le film de Schindler a rendu l'endroit célèbre. Peu à peu, les bâtiments délabrés, liés au passé du quartier, sont réhabilités. Les façades ont été repeintes, de manière à faire déjà anciennes, la judéité y est déclamée avec force sur les enseignes, les vitrines des magasins, et dans les menus des restaurants. Un festival de danse et de musique *Klezmer*⁴⁷² s'y tient chaque année⁴⁷³ depuis 1990, et attire un public toujours plus nombreux. Une visite sur le site web *TripAdvisor.com*, fondé en février 2000, autoproclamé « plus gros site de voyage sur le Web » en raison des soixante quinze millions d'avis et d'opinions et cinquante-six millions de visiteurs mensuels⁴⁷⁴, et qui aide des internautes de plus en plus nombreux à planifier leurs vacances, confirme combien ce quartier est apprécié. Retenons trois commentaires, postés sur le site au cours des jours derniers : « Laissez les touristes dans la vieille ville et visitez Kazimierz. Très bohème, merveilleux cafés et bars. Un peu délabré par endroits, mais cela ajoute à son charme », « Il y a beaucoup de choses à voir et faire. Les cafés sont très bien, mais les concerts sont un must. Lieu magnifique et les musiciens ont beaucoup de talent. Profitez d'une soirée de musique de Klezmer », ou encore « Même si nous étions logés dans Kazimierz nous avons pris l'un des tours et nous avons beaucoup apprécié car nous avons appris beaucoup plus en faisant ce choix que si nous avions exploré par nous-mêmes. Nous avons également trouvé de bons pubs et restaurants qui étaient fantastiques. Hautement recommandé pour tout voyage à Cracovie »⁴⁷⁵. Ces trois commentaires ont été rédigés par des Américains du nord.

Pourtant, de nombreux observateurs critiquent l'aspect artificiel de cette nouvelle identité et ce type de développement touristique. Certains, à l'instar de Tim Cole, englobent la Shoah dans cette marchandisation générale : « Chaque année les touristes viennent en masse à Auschwitz, à la Maison d'Anne Frank, à Yad Vashem, aux musées de Washington.DC, Dallas, Houston et achètent des cartes postales (pour envoyer à leurs amis avec le message 'regrette que vous ne soyez pas là'). À la fin du vingtième siècle, l'Holocauste est devenu un bien de consommation. Quand nous sommes à Washington, nous consommons l'Holocauste disponible à l'USHMM, à Amsterdam, l'Holocauste qui nous est offert à la Maison d'Anne Frank, et à Cracovie, celui que nous offre le musée d'Auschwitz. Et ensuite, à coup sûr, il y

⁴⁷² Musiques, chants et danses ashkénazes.

⁴⁷³ Cf article paru dans *Libération*, le 26 juin 1995, en ligne à l'adresse suivante : <http://www.liberation.fr/culture/0101145630-la-culture-juive-revit-a-cracovie-danse-et-musique-klezmer-raniment-pour-une-semaine-le-quartier-de-kazimierz>. Page consultée le 28 juillet 2012.

⁴⁷⁴ Source : comScore Media Metrix pour les sites TripAdvisor, Worldwide, Janvier 2012

⁴⁷⁵ Site visité le 28 juillet 2012. Commentaires postés respectivement les 19, 23 et 12 juillet 2012.

aura un autre arrêt »⁴⁷⁶. D'autres s'offusquent du syndrome « Disneyland » qui affecte ou pourrait affecter les lieux, les choix esthétiques et muséographiques. Ainsi, l'artiste polonais Mieczyslaw Stobierski a en effet conçu une œuvre qui illustre les moyens industriels mis en œuvre par les nazis pour parvenir à leurs fins en matière d'annihilation, de la rampe des élections jusqu'au four crématoire. Sous forme de sculptures d'une quarantaine de centimètres, l'ensemble du processus est présenté à travers trois maquettes : l'arrivée devant les chambres à gaz, le déshabillage puis la chambre à gaz telle qu'elle apparaissait aux *Sonderkommandos*, après introduction du zyklon B. L'original du modèle se trouve au musée d'Auschwitz. Trois copies se trouvent exposées au musée de Yad Vashem, à l'Holocaust Museum Memorial de Washington et au musée d'Histoire de l'Allemagne à Berlin. Anne Grynberg⁴⁷⁷ remarque que certains visiteurs, à l'USHMM restent pétrifiés devant cette mise en spectacle. Elle évoque à ce propos le « syndrome Disneyland » et se demande si le public américain a besoin de voir pour appréhender. Mais je crois que justement la question du *voir* est primordiale car il s'agit bien de *montrer* ce qui était destiné à rester secret et caché. Et la sidération l'emporte, en effet, mais comment pourrait-il en être autrement ? J'ai vu chacune de ces maquettes, dans chacun des musées où un exemplaire est exposé, et j'ai constaté à chaque fois combien cette composition représentait, notamment pour les enseignant-e-s, un support didactique précieux et distancié pour expliquer le processus d'annihilation à leurs élèves.

Même le cinéma semble railler la tournure touristique qui pousse certains descendants de rescapés à rechercher leurs racines européennes ; c'est le cas notamment de « Familles à vendre », sorti en 2006, où le réalisateur russe Pavel Lounguine met en scène de manière caricaturale une escroquerie mémorielle : sous l'impulsion d'un homme peu honnête, les habitants d'un petit village d'Ukraine se laissent convaincre de « modifier » leur arbre généalogique afin de favoriser d'improbables retrouvailles avec quatre riches nord-américains en quête de survivants de leurs familles perdus de vue depuis la guerre. De manière beaucoup plus subtile, « Et puis les touristes », un film allemand⁴⁷⁸ basé sur la propre expérience du réalisateur Robert Thalheim, également sorti en 2006, met en scène un jeune Allemand, Sven Lehnert, qui effectue par défaut⁴⁷⁹ son service civil au musée d'Auschwitz. Là, il doit notamment s'occuper d'un survivant qui n'a jamais quitté le camp, et qui passe son temps à

⁴⁷⁶ Tim COLE, *Selling the Holocaust : from Auschwitz to Schindler. How History is Bought, Packaged and Sold*, New York, Routledge, 1999, 214p, p. 17.

⁴⁷⁷ Anne GRYNBERG « Du mémorial au musée, comment tenter de représenter la Shoah ? », *Les Cahiers de la Shoah* 1/2003 (n° 7), p. 111-167.

⁴⁷⁸ Titre original : *Am ende kommen Touristen*

⁴⁷⁹ Ce n'était pas son choix premier.

restaurer, pour le musée, les valises confisquées aux déportés à leur arrivée. Au milieu des cars de touristes et face aux sarcasmes des jeunes Polonais, Sven découvre le vrai visage d'Auschwitz aujourd'hui : un sinistre lieu de mémoire qui se mue doucement en haut lieu touristique, dans une région sinistrée par la crise et les mutations industrielles. Le film pose la question de la mémoire et de l'histoire, de la commémoration et de l'entretien des lieux.

Ces critiques de marchandisation affectent donc dans un même mouvement les musées urbains de la Shoah et les lieux de la destruction des Juifs. Doit-on vendre des souvenirs, des collations, du coca-cola à Auschwitz ? Peut-on déambuler en bermuda et casquette⁴⁸⁰ dans les allées qui longent les différents blocks ? Y a-t-il une tenue correcte exigée et si oui laquelle ? Est-il obscène de manger un sandwich à Birkenau ? Gérôme Truc⁴⁸¹ montre que cette tension et ces questions existent également aujourd'hui à Ground Zero. Diverses formes de tourisms s'opposent parce que divers types de touristes se croisent. Chacun vient y chercher quelque chose, quelque chose qui s'apparente probablement à une quête de sens. Pèlerinage sacré pour les proches ou descendants de victimes, tourisme profane pour les autres. Comme dans les autres formes de tourisme, des conflits d'usages et de représentations avec la population locale éclatent. Dans son travail de doctorat, Saskia Cousin explique en introduction que les flux touristiques peuvent en effet être perçus comme dévastateurs – c'est la dénonciation des effets néfastes du tourisme, en général associé à ce qu'il est convenu d'appeler le tourisme de masse – ou comme salvateurs – c'est le discours qui présente le tourisme comme une activité susceptible de sauver un territoire, une région, un pays⁴⁸². Ici, les enjeux ne sont pas seulement territoriaux mais aussi mémoriels. Pour prendre l'exemple de la Pologne, Polonais et Juifs polonais disent volontiers leur frustration/déception/amertume/ressentiment de voir des hordes touristiques venir dans leur pays, visiter les camps de concentration, les cimetières, les musées et les mémoriaux sans jamais porter aucun intérêt à la Pologne contemporaine, et parfois en jetant un regard suspicieux, voire haineux sur les habitants du pays... alors que eux

⁴⁸⁰ Il s'agit là d'une tenue « classique » pour de nombreux Américains et Israéliens dès que le temps le permet.

⁴⁸¹ Gérôme TRUC, « Ground Zero entre chantier et charnier » Sur les rapports entre pulvérisation de corps humains, mémoire et lieux, *Raisons politiques*, 2011/1 n° 41, p. 33-49.

⁴⁸² Saskia COUSIN, *L'identité au miroir du tourisme. Usages et enjeux des politiques de tourisme culturel*. Thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie, soutenue le 6 janvier 2003, sous la Direction de Marc ABELES, p. 21.

aussi se considèrent comme des victimes du nazisme⁴⁸³. Ces tensions culminent généralement à l'occasion de la Marche des Vivants⁴⁸⁴.

Même l'écrivain hongrois Imre Kestész, survivant des camps de concentration où il fut déporté à l'âge de quinze ans, lauréat du prix Nobel de Littérature en 2002, remarque et déplore qu'« un conformisme de l'Holocauste s'est formé, de même qu'un sentimentalisme, un canon de l'Holocauste, un système de tabou et son langage rituel des produits de l'Holocauste pour la consommation de l'Holocauste⁴⁸⁵ ». Pour d'autres auteurs, le terme de marchandisation demeure encore trop faible. Ils préfèrent parler d'industrialisation de la Shoah, comme Norman G. Finkelstein⁴⁸⁶. Par ce terme, il désigne plutôt les organisations et personnalités juives, notamment le Congrès juif mondial ou Élie Wiesel qui, selon lui, instrumentalisent et institutionnalisent à marche forcée la mémoire de la Shoah dans un but politique, notamment en terme de soutien de la politique israélienne, ou mercantile, eu égard aux réparations financières demandées à l'Allemagne et à la Suisse.

Sans doute le tourisme lié à la Shoah n'est-il pas vraiment un tourisme comme un autre... Mais les touristes sont les miroirs de leur époque, et ces reproches sont classiques de ceux qui sont communément adressés au tourisme. Ils émanent en général de chercheurs et d'intellectuels qui pestent à l'encontre de touristes ordinaires. Sous ces critiques affleure peut-être le regret d'un temps où seuls les gens cultivés savaient (bien) voyager. Les intellectuels dénoncent généralement le caractère moutonnier du tourisme organisé⁴⁸⁷, et, comme le rappelle Jean-Didier Urbain, l'immolation de l'idiot du voyage sur l'autel du vrai voyage est de longue date un sacrifice moralement satisfaisant pour les élites⁴⁸⁸.

⁴⁸³ Divers entretiens avec des personnes rencontrées à Cracovie (chauffeurs de taxi), au Galicja Jewish Museum, au musée de l'Usine d'Oscar Schindler, et à Auschwitz-Birkenau, les 19 et 20 novembre 2011.

⁴⁸⁴ Le jour de Yom HaShoah, des participants venus du monde entier (Israël, Australie, Amérique du nord et Europe) effectuent cette Marche des Vivants (en référence aux Marches de la Mort) entre Auschwitz et Birkenau. Il s'agit à l'origine d'un programme éducationnel créé en 1988 par le gouvernement israélien. Cette année 2012, environ 8 000 personnes, pour la plupart de jeunes Juifs, ont participé, le jeudi 19 avril, à la 21^{ème} Marche des vivants. Près de 2 000 jeunes Polonais ont pris part à cette marche à leurs côtés.

⁴⁸⁵ Cité dans Pierre MINARD, *Conscience de la Shoah. Critique des discours et des représentations*. Paris, Kimé, 2000.

⁴⁸⁶ Norman G. FINKELSTEIN, *L'industrie de l'Holocauste. Réflexions sur l'exploitation de la souffrance des Juifs*. La fabrique éditions, 2001, 157 p.

⁴⁸⁷ Sur ce sujet, cf la première partie du livre rédigé par l'Équipe MIT, *Tourismes I. Lieux communs*, Belin, 2002, 319 p.

⁴⁸⁸ Jean-Didier URBAIN, *L'Idiot du voyage. Histoire des touristes*, 1991, rééd. Payot, 2002.

Un tourisme urbain

Les visites des musées et des mémoriaux s'insèrent aussi plus généralement dans une démarche de tourisme urbain. Ces édifices, signés par des *starchitectes*, constituent des haut-lieux touristiques des espaces urbains, dont l'architecture sert « à améliorer leur image, pour générer de la croissance économique, pour mieux s'insérer dans l'économie mondiale ou pour se lancer dans le tourisme⁴⁸⁹ ». La concurrence inter-métropolitaine, avivée par la mondialisation, incite la plupart des grandes villes, essentiellement occidentales, à valoriser les « starchitectures » comme élément promotionnel de cette globalisation. Selon une logique dialectique, il se trouve donc que la mondialisation de la mémoire de la Shoah, associée au processus de globalisation urbaine, produit précisément ces « starchitectures » spécifiques qui, en retour, contribuent à promouvoir l'image de ces villes et à en accroître la fréquentation.

D'ailleurs sur le site *TripAdvisor.com*⁴⁹⁰, gratuit pour les utilisateurs, plusieurs musées de notre corpus sont classés comme « attractions », parmi un nombre variable d'attractions répertoriées.

<i>Musées concernés</i>	<i>Classement du musée comme « attraction » par les internautes</i>	<i>Nombre d'attractions répertoriées dans la ville par le site</i>	<i>Nombre d'internautes à avoir formulé ces avis</i>
Yad Vashem	1	138	552
USHMM Washington DC	8	214	870
Musée Holocaust Budapest	15	179	109
Maison Terreur Budapest	21	179	664
Mémorial de la Shoah Paris	37	552	38
Jewish Heritage New York	68	717	30
Musée Juif de Berlin	44	345	224
Mémorial Holocaust Berlin	13	345	1300
Musée de la Tolérance L-A	142	357	4
Centre Holocaust Melbourne	119	164	7

Classement *TripAdvisor* des musées urbains de la Shoah (de notre corpus)

⁴⁸⁹ Maria GRAVARI-BARBAS, « 'Marques d'Architecte', 'Marques de Musées'. L'architecture médiatique en tant qu'outil de positionnement touristique urbain », *Destinations et territoires. Coprésence à l'œuvre*, Jean-Pierre LEMASSON et Philippe VIOLIER (Dir.), éditions Téoros, Presses de l'Université du Québec, 2009, 295p, pp190-205, p. 191.

⁴⁹⁰ Page consultée le 31 juillet 2012.

Le nombre d'internautes à avoir posté des avis sur le site est lui aussi inégal. Un bref aperçu de leur classement, effectué généralement peu après les visites, permet néanmoins de se faire une idée de leur influence. Ce tableau et ce classement n'ont pas une valeur scientifique irréprochable, loin s'en faut. Mais ce qui est frappant, c'est justement l'attractivité de ces musées et mémoriaux qui apparaissent comme une destination majeure, au sein de ce site davantage connu pour être plutôt commercial et ludique. Yad Vashem est donc classé première « attraction » à Jérusalem, avant même la vieille ville, l'église du saint-Sépulcre, le Mur des Lamentations, l'Esplanade des Mosquées ou le Mont des Oliviers. Le mémorial d'Eisenman, à Berlin se trouve classé avant le musée juif de Libeskind, probablement parce que les fréquentations de ces deux lieux ne sont pas de même nature. Le mémorial est incontournable parce qu'il est situé au cœur de la capitale allemande et libre d'accès ; on le traverse pour aller vers les endroits centraux et touristiques, tandis que le musée juif est davantage localisé en périphérie et sa fréquentation s'apparente plutôt à une « classique » visite de musée. Son classement reste néanmoins très honorable (44^{ème}/345). Le rôle des musées a évolué, au point que certains auteurs n'hésitent pas aujourd'hui à parler d'« organisations culturelles de marché »⁴⁹¹. Ce changement a eu « un impact sur leur architecture »⁴⁹², qui en retour a dynamisé le tourisme urbain et permis une transformation de l'offre culturelle urbaine.

Un tourisme culturel ou un tourisme de masse ?

D'une manière générale, le développement des politiques en matière de tourisme culturel s'apparente à une volonté d'allier développement économique, visites du patrimoine, pratiques culturelles, marché de biens et services, et échanges culturels. Le tourisme culturel s'appuie sur un discours économique qui met en exergue cette demande, de la part d'un public de plus en plus intéressé par les questions de culture et de patrimoine. Cet attrait s'explique notamment par un accroissement des mobilités touristiques, une relative démocratisation des transports et un allongement de l'espérance de vie qui incite les seniors à voyager et sortir. Dans son *Éloge de la mobilité*, Jean Viard⁴⁹³ montre combien l'allègement du temps consacré au travail, associé à une plus grande mobilité, a considérablement modifié le rapport au

⁴⁹¹ Jean-Marie TOBELEM, *Le nouvel âge des musées. Les institutions culturelles au défi de la gestion*, Armand Colin, 2005.

⁴⁹² Maria GRAVARI-BARBAS, « 'Marques d'Architecte', 'Marques de Musées'. L'architecture médiatique en tant qu'outil de positionnement touristique urbain », *Op. Cit.*, p. 202.

⁴⁹³ Jean VIARD, *Éloge de la mobilité. Essai sur le capital temps libre et la valeur travail*, Éditions de l'Aube, Coll. Monde en cours, 205 p, 2006.

territoire. En un demi-siècle, alors qu'ils étaient essentiellement sédentaires, les Français sont devenus mobiles. Cependant, comme dans la ferme de George Orwell⁴⁹⁴, certains sont plus mobiles que d'autres. Les classes aisées et cultivées sont celles qui profitent le plus et le mieux de cet accroissement des mobilités et du temps libre, devenus de nouvelles sources d'inégalités, sociales mais aussi territoriales⁴⁹⁵. Par ailleurs, les intérêts des uns divergent parfois (souvent ?) des intérêts des autres. Les manières de voyager, les attentes, les postures, les façons d'être (ou de faire comme si on n'était pas) touristes, les représentations diffèrent à la fois selon l'âge, le milieu culturel et économique et le niveau social. Les travaux de Pierre Bourdieu, en particulier son ouvrage publié en 1966 avec Alain Darbel, *L'amour de l'art*⁴⁹⁶, montrent combien les relations entre éducation, classes sociales, capital symbolique et pratiques culturelles sont importantes, voire « déterminantes ».

En 1995, dans un rapport intitulé *Économie touristique et patrimoine culturel*⁴⁹⁷, les auteurs proposaient une classification des lieux touristiques en fonction de leur caractère « culturel » ou « non culturel ». Se trouvaient classés parmi la catégorie « lieux culturels », les édifices religieux et pèlerinages, les châteaux et bâtiments civils, l'architecture contemporaine, les musées des beaux-arts, les lieux de mémoire et fortifications, et les sites préhistoriques et archéologiques. Il est possible de constater qu'à plus d'un titre les musées et les mémoriaux de la Shoah appartiennent à la dimension « culturelle » du tourisme. Or, si la visite d'un musée de la Shoah s'inscrit en effet dans la perspective d'un tourisme culturel, cela suppose un niveau d'instruction élevé de la part des visiteurs. De toute évidence, ce n'est pas toujours le cas. Il convient donc, pour ceux qui ne sont pas des héritiers⁴⁹⁸, d'imaginer une présentation et une narration accessibles à ces non-initiés, pour qu'ils comprennent les processus qui ont conduit à la Shoah. Ainsi, initialement conçu pour un public non juif⁴⁹⁹, le musée juif de Berlin a adapté son exposition au succès touristique tout à fait inattendu qui lui a été réservé, en proposant notamment des visites guidées en sept langues. Les explications sont écrites en allemand et en anglais pour faciliter la compréhension des cartels. Par ailleurs, une vingtaine de médiateurs sont mis à la disposition des visiteurs dans l'ensemble du musée

⁴⁹⁴ George ORWELL, *La ferme des animaux*, Folio, Gallimard, 1992.

⁴⁹⁵ Béatrice GIBLIN, « Le tourisme : un théâtre géopolitique ? », *Hérodote*, 2007/4 n° 127, p. 3-14.

⁴⁹⁶ Pierre BOURDIEU et Alain DARBEL, *L'Amour de l'Art. Les musées européens et leur public*, Éditions de Minuit, Coll. Le sens commun, 256 p, 1966.

⁴⁹⁷ *Économie touristique et patrimoine culturel*, Conseil national du tourisme, section de l'aménagement touristique. Michel COLARDELLE, Alain MONFERRAND (Rapporteurs), la Documentation française, 1995.

⁴⁹⁸ Pour rester dans la nomenclature bourdieusienne.

⁴⁹⁹ Environ 2% des visiteurs sont Juifs. Chiffre cité par Johanna HEINEN, « Le Jüdisches Museum Berlin et le paradoxe apparent des « musées identitaires », in Anne-Solène ROLLAND, Hanna MURAUSKAYA (Dir.), *De nouveaux modèles de musées ? Formes et enjeux des créations et rénovations de musées en Europe XIX^e XXI^e siècles*, Coll. Patrimoines et Sociétés, L'Harmattan, pp. 237-255, p.253.

pour en expliquer les contenus et aider à l'utilisation des installations interactives. À peine un an après son ouverture au public, le musée figurait déjà dans le palmarès des musées les plus fréquentés d'Allemagne.

Faut-il dès lors craindre un tourisme de masse ? L'objectif n'est-il pas d'informer encore et encore, de lutter contre un négationnisme toujours vivant malgré les témoignages, les preuves, les travaux scientifiques ? La mission n'est-elle pas d'œuvrer pour qu'aucun autre génocide ne puisse se reproduire, et de construire, pierre après pierre, un monde meilleur et plus tolérant ? Est-il dès lors utopique d'émettre l'hypothèse que, du fait de son déplacement et de son habiter temporaire de l'ailleurs⁵⁰⁰, en raison des expériences corporelles et somatiques modelées par les différents agencements des espaces muséaux, le visiteur aura, à l'issue de sa visite et de son séjour, changé ? Que ces expériences l'aient affecté dans sa construction identitaire ? Qu'elles aient transformé son rapport aux autres, à lui-même et au monde, et qu'il pourra peut-être, à l'instar de la célèbre formule d'Arthur Rimbaud dans sa lettre⁵⁰¹ à Paul Demeny, affirmer « [que] je est un autre » ?

Un tourisme de mémoire ?

L'expression « tourisme de mémoire » juxtapose deux termes discordants : celui de tourisme qui évoque généralement l'agrément, et celui de « mémoire » qui convoque plutôt le souvenir, voire le recueillement. Le tourisme de mémoire, aujourd'hui en pleine expansion, n'est pas récent. Il débute avec la fin de la Première Guerre mondiale. Les vétérans, les familles et les proches des soldats entreprennent des voyages de mémoire, de commémoration, sur les lieux des champs de bataille. « Ce voyage n'est pas un voyage touristique mais s'explique par le souhait nostalgique d'avoir été là où le cher mort a trouvé son dernier repos⁵⁰² ». En revanche, la formalisation du concept de tourisme de mémoire est, elle, relativement récente.

Le développement de ce tourisme de mémoire répond à des ambitions multiples : civiques, pédagogiques, culturelles, touristiques, économiques et commerciales. Cette forme de tourisme, pensée comme une opportunité de valorisation du patrimoine civil et militaire,

⁵⁰⁰ Dans le cas des musées portant sur la Shoah, l'ailleurs est à la fois spatial et temporel.

⁵⁰¹ Lettre datée du 15 mai 1871.

⁵⁰² W. KRETZSCHMAR, *Deutsche Heldenfriedhöfe in Belgien und Frankreich*, Pöbneck, 1928, supplément, p. 1., cité par Susanne BRANDT, « Le voyage aux champs de bataille », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*. N°41, janvier-mars 1994. pp. 18-22, p. 20.

répond pleinement à une demande sociale, comme en témoigne la récente réédition du *Guide des lieux de mémoire (2012-2013)*⁵⁰³. Ce guide grand public, sorte d'antithèse du *Guide bleu*, dresse un inventaire de l'offre de tourisme de mémoire en France, région par région, des sites témoins des Guerres napoléoniennes à ceux de la Seconde Guerre mondiale, ainsi que les monuments et les musées qui leur sont dédiés. Le temps de ce tourisme de mémoire s'inscrit dans le *passé* et la psychologie des touristes engagés dans cette aventure mute et devient rétrospective. Pour certains, ils ne sont plus dans le temps présent, mais « vivants là-bas pendant la Shoah », ou survivants ou enfants de survivants, sur les traces des disparus, avec ce qui s'est passé pendant la Shoah comme filtre. Cela explique leurs diverses formes de défiance, en Pologne, Ukraine, Hongrie ou ailleurs, causes de frictions avec les populations locales *et* contemporaines. À quoi ressemblent, ou à quoi pouvaient ressembler les lieux de vie de la famille, la maison, la rue, le village, le quartier, le magasin, le cimetière, la synagogue⁵⁰⁴ ? Quelles ambiances emplissaient l'environnement et les espaces de vie des aïeux ? Il n'est pas toujours aisé de stimuler une mémoire familiale brutalement amputée. Ces questions mobilisent une grande énergie, à l'occasion des visites *in situ* ou dans les musées consacrés à la Shoah. Dans tous les cas, la distance touristique ne se calcule pas en kilomètres ; il ne s'agit pas de lieux plus ou moins éloignés de chez soi, mais de lieux en lien avec soi ; or ces liens ont été rompus. Les travaux de Naomi Alexander, exposés au musée juif de Floride⁵⁰⁵, à Miami, expriment bien cette difficulté. La famille de sa grand-mère était originaire de Lituanie⁵⁰⁶. L'artiste, londonienne, a profité de sa nomination au musée Europas de Vilnius pour peindre et dessiner les restes de culture juive. Là-bas, selon ses propres termes, elle s'est trouvée imprégnée par un sentiment de présence familiale qui évoquait des visions de leur existence quotidienne. Elle relate, à travers ses productions artistiques, la faiblesse des traces de la présence juive en Lituanie, et déplore la suspicion, voire le rejet, que les Litvaniens ont manifestés à son égard lors de sa présence sur ces lieux.

À l'inverse de bon nombre de destinations touristiques, ce n'est pas un déracinement par rapport au quotidien qui est recherché, mais, au contraire, un ré-enracinement dans ce qui fut le quotidien de proches⁵⁰⁷. Peut-être est-ce cette dialectique « familiarité/altérité » qui se trouve au cœur même de cette quête touristique. « Eux »

⁵⁰³ Guide des lieux de mémoire (2012-2013). Champs de bataille – Cimetières militaires – Musées – Mémoires, Éditions Petit Futé, Novembre 2011, 236 p, 12,95 €.

⁵⁰⁴ Il est rare que tous ces éléments existent encore.

⁵⁰⁵ Le musée, installé dans une ancienne synagogue, a ouvert en 1995. Exposition visitée en mai 2012.

⁵⁰⁶ À Dorbian en yiddish.

⁵⁰⁷ Le terme de « proches » est à prendre ici à la fois dans un sens strict du point de vue familial et dans un sens large du point de vue humaniste.

pourraient ou auraient pu être « nous ». La distance, physique, spatiale, géographique, historique et psychologique est mise à mal. L'évocation de l'expérience Milgram⁵⁰⁸, fréquente dans les musées consacrés à la Shoah, contribue à accentuer ce désarroi. Selon Jean-Didier Urbain, le tourisme de mémoire participe à un grand rituel nécessaire à la paix sociale en faisant se rencontrer conscience individuelle et conscience collective en une seule : la conscience du monde⁵⁰⁹.

Du dark tourism?

Le monde anglo-saxon envisage quant à lui ce tourisme de mémoire comme un tourisme particulier, plus sombre, le *dark tourism*. Il s'agit d'un concept forgé pour la première fois dans les années 1990, par John Lennon et Malcolm Foley, professeurs à la Glasgow Caledonian University. Selon eux, les termes de *dark tourism*, ou *thanatourisme* désignent des mobilités ayant comme finalité la visite d'un lieu où il est possible d'être en contact réel ou idéal avec la mort. Cette forme de tourisme constitue un pur produit de la société post-moderne⁵¹⁰, laquelle, désenchantée, se trouve en quête de nouveaux buts et d'expériences originales. Concernant la Shoah, John Lennon et Malcolm Foley⁵¹¹ expliquent que des liens communs ont pu être tirés entre les sites et emplacements de la mort en elle-même, et une interprétation 'hors site', au sein des musées⁵¹². La diversité d'expériences touristiques morbides répond à trois caractéristiques contemporaines : d'abord, le rôle des technologies de communication globales dans l'apparition de l'intérêt initial ; deuxièmement, les objets de ce *darktourism* mettent en doute des perspectives modernistes, et, enfin, ces

⁵⁰⁸ Cette expérience, appelée ainsi car elle a été réalisée entre 1960 et 1963 par le psychologue américain Stanley Milgram, cherchait à évaluer le degré d'obéissance d'un individu devant une autorité jugée légitime, et à analyser le processus de soumission ou de résistance face à cette autorité, tout spécialement lorsqu'elle induit des actions qui posent des problèmes de conscience. Dans le cadre d'une prétendue expérience scientifique, des volontaires « naïfs » ont été chargés par une « autorité scientifique » d'infliger une série de chocs électriques en réalité simulés, d'intensité croissante, à un acteur/victime qui réagissait en fonction de l'intensité des « chocs » : plaintes, cris de douleur, appels à l'aide, supplication, puis silence fatal. Dans l'expérience standard, les 2/3 des sujets ont été obéissants au point d'infliger la douleur extrême. Cette expérience est décrite dans l'ouvrage : Stanley MILGRAM, *La soumission à l'autorité : un point de vue expérimental*, Calmann-Lévy, 1994, 2^e éd., 270 p. Cette expérience a également été mise en scène dans le film *I... come Icare* d'Henri VERNEUIL.

⁵⁰⁹ Jean-Didier URBAIN, Préface « Tourisme et mémoire », *Cahier Espaces 80*, Éditions Espaces tourisme et loisirs, Décembre 2003, 120 p., p. 7.

⁵¹⁰ Le postmodernisme est un courant de pensées né à la fin des années 1980, qui s'oppose à la modernité telle qu'elle a été pensée depuis la période de l'industrialisation. Il rejette les règles et la rigueur du modernisme ainsi que son optimisme. Les récits postmodernes sont à la fois situationnels, contingents et provisoires ; ils ne prétendent pas à l'universalité, la vérité, la raison ou la stabilité.

⁵¹¹ John LENNON, Malcolm FOLEY, *Dark Tourism. The Attraction of Death and Disaster*, Cengage Learning, 2010, 184 p.

⁵¹² Ils pensent en l'occurrence au USHMM Washington DC, dans le chapitre qu'ils lui consacrent « Dislocation : The US Holocaust Memorial Museum », *Dark Tourism. The attraction of death and disaster*, Op. Cit., p. 146.

destinations associent des finalités d'enseignement et de commerce⁵¹³. Cette valorisation touristique « hors sol » s'ancre dans des terreaux politiques spécifiques et permet l'édification de projets architecturaux qui, par leur conception et leur aura médiatique, vont *mériter le détour* dans les guides touristiques.

En réalité, ce *dark tourism* recouvre de multiples réalités : promenades dans les cimetières, visites de prisons célèbres, de camps de concentration, d'annihilation, de répression soviétique, de Hiroshima, Nagasaki, Ground Zero et depuis peu, et dans une moindre mesure, de l'île de Giglio, où de nombreux touristes viennent photographier l'épave du Concordia, alors que des corps se trouvent encore emprisonnés à l'intérieur du paquebot. Brigitte Sion travaille précisément sur une comparaison de différents sites de thanatourisme et à l'importance réservée dans les cultures contemporaines à la mémorialisation des événements traumatiques⁵¹⁴. Ce tourisme sombre peut également concerner des catastrophes naturelles, comme celle qui est survenue en 2005 à la Nouvelle-Orléans⁵¹⁵.

Cette exploitation touristique de lieux associés aux tragédies, aux catastrophes et à la mort n'est pas sans susciter des débats, éthiques et moraux. Concernant le thanatourisme des lieux de destruction et de violences commises à l'encontre des populations juives d'Europe, il s'est développé après la chute du communisme et l'ouverture des frontières qui en a résulté. Cet essor du *dark tourism* pose à nouveau la question des dangers du développement d'un tourisme de masse, à l'image de la banalisation des « Auschwitz Tours », proposés par la plupart des hôtels de Cracovie. Comme le remarque Georges Didi-Huberman, « il est [...] si facile de prendre l'avion pour Varsovie, le train pour Cracovie, l'autobus pour Auschwitz et la navette pour Birkenau⁵¹⁶ ». En effet, en dix ans, la fréquentation du plus grand cimetière du Monde a triplé⁵¹⁷. L'historien Henry Rousso estime pour sa part « qu'à partir du moment où Auschwitz a été transformé en musée, où les gouvernements et les associations ont favorisé les voyages pédagogiques, où il y a eu volonté de sensibiliser le plus grand nombre à la charge symbolique du camp, on ne pouvait échapper à la mémoire de masse, donc au tourisme de masse. Difficile, dans ces conditions, de conserver à un tel lieu une dimension sacrée. Plus il est visité, plus son message originel se dilue, plus il se banalise. Les Auschwitz

⁵¹³ Jonathan SKINNER (edited by), *Writing the Dark Side of Travel*, Berghahn Books, New York, Oxford, 2012, 209p, p.3.

⁵¹⁴ [Interview with Cliff Chanin, from the 9/11 Memorial Museum](#) interview écouté le 287 janvier 2012.

⁵¹⁵ Julie HERNANDEZ, « Le tourisme macabre à La Nouvelle-Orléans après Katrina : résilience et mémorialisation des espaces affectés par des catastrophes majeures », *Norôis*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, n° 208, 2008/3, p. 61-73.

⁵¹⁶ Georges DIDI-HUBERMAN, *Écorces*, Les Éditions de Minuit, 2011, 74p, p. 29.

⁵¹⁷ Rémy KNAFOU, Auschwitz, lieu touristique ?, *Via@*, Photographies, mis en ligne le 16 mars 2012. URL : <http://www.viatourismreview.net/Photographie1.php>, article lu le 30 juillet 2012.

Tours en bus climatisé peuvent paraître choquants, mais ils sont inévitables⁵¹⁸».

Les musées urbains de la Shoah sont-ils totalement comparables aux sites des camps ? L'United State Holocaust Museum Memorial et le musée de Yad Vashem reçoivent chaque année, on l'a vu, plusieurs millions de visiteurs. L'édification de ces musées spécifiques, associée au développement croissant du tourisme mondial, est venue d'une part enrichir l'offre touristique en matière de lieux de mémoire de la Shoah, et d'autre part diversifier les ressources touristiques des cités dans lesquelles ces musées se sont implantés. Mais, à la différence des sites d'annihilation et de souffrances, ils sont délocalisés, alors que dans le cadre du thanatourisme la proximité avec la mort réelle, est fondamentale.

La Shoah sur les sites Internet des principaux musées

Tous les musées de notre corpus comporte un site web⁵¹⁹, et il paraît désormais impensable de ne pas mentionner cet univers de communication qui bouleverse radicalement le rapport à la distance, puisque précisément cette distance est escamotée par la création de *contacts*. L'espace, construit et réticulaire, devient relationnel. Les sites web créent des relations à la fois entre des lieux et entre des individus, et permet des contacts malgré la distance topographique. Ces techniques de dématérialisation peuvent être considérées, selon Jacques Lévy, comme des alternatives à la *mobilité* ou à la *co-présence*, c'est-à-dire aux deux autres grandes modalités de gestion de la distance⁵²⁰. Les interactions s'effectuent à l'échelle du monde. C'est de l'espace en plus, nous dit Boris Beaudé⁵²¹.

⁵¹⁸ Article de Nathalie FUNES, publié le 16 avril 2009 dans *Le Nouvel Observateur*, <http://hebdo.nouvelobs.com/hebdo/obs/p2319/articles/a399254-.html>

⁵¹⁹ USHMM <http://www.ushmm.org>

Yad Vashem : <http://www.yadvashem.org>

Mémorial de la Shoah Paris : <http://www.memorialdelashoah.org/index.jsp>

Centre commémoratif de l'Holocauste à Montréal <http://www.mhmc.ca/>

Los Angeles Museum of The Holocaust : <http://www.lamoth.org/>

Museum of Jewish Heritage New York : <http://www.mjhnyc.org/findex.html>

Denkmal für die ermordeten Juden Europas Berlin : <http://www.berlin.de/orte/sehenswuerdigkeiten/holocaust-mahnmal/index.en.php>

Musée Juif de Berlin : <http://www.jmberlin.de/>

Musée de l'Holocauste Budapest : <http://www.hdke.hu>

⁵²⁰ Jacques LEVY, « La mondialisation : un événement géographique », *L'Information géographique*, 2007/2 Vol. 71, p. 6-31.

⁵²¹ Boris BEAUDE, présentation de son livre *Internet, changer l'espace, changer la société* à l'émission « Place de la Toile » présentée par Xavier de la Porte sur *France Culture*, samedi 16 juin 2012, de 18h10 à 19h.

Un public « en ligne »

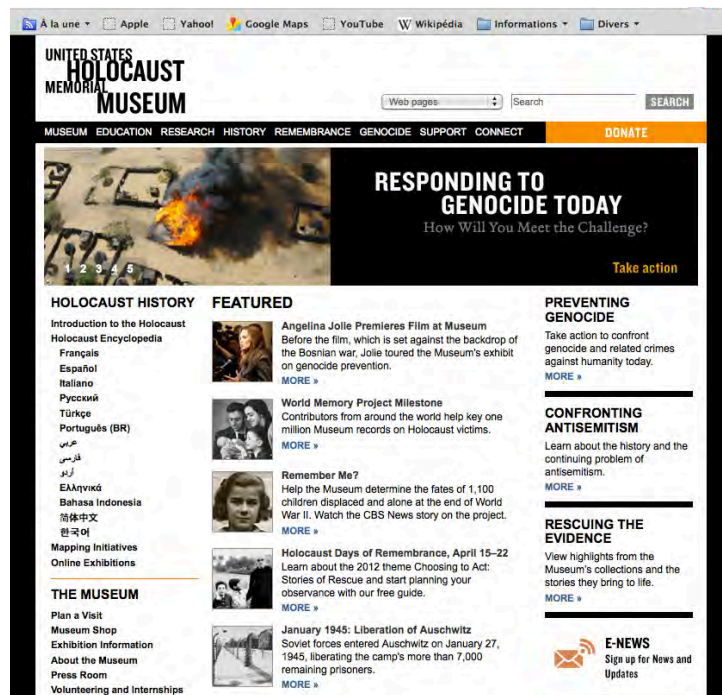
La communication des institutions muséales liées à la Shoah s'effectue bien entendu par le biais de supports de communication classiques tels que dépliants, affiches ou articles de presse, mais le rôle d'Internet s'est considérablement accru en l'espace d'une décennie. Dès 1999, Benjamin Weil dans un article intitulé *Les musées voient l'avenir en Net*⁵²², qualifie l'Internet « d'immense encyclopédie » et note l'importance croissante des sites sur la toile et notamment des sites de musée. Depuis ce constat, les sites Web se sont généralisés et constituent indubitablement un outil de communication et de valorisation indispensable. Ces sites ne sont pas seulement des vitrines des diverses institutions muséales ; ils tentent de répondre aux demandes d'un public protéiforme : « grand public », enseignants du premier et du second degré, étudiant-e-s, universitaires, chercheurs... Tous doivent pouvoir trouver rapidement l'information qu'ils cherchent. Cela suppose donc une présentation claire et rapidement identifiable, afin de rendre possible une action en commun : l'interaction⁵²³. La capacité du web à créer des contacts réticulaires, en dépit de la distance territoriale, et à articuler pleinement les échelles offre des opportunités considérables en terme d'intelligence collective. D'ailleurs chaque site se compose selon une trame relativement similaire : présentation de l'institution avec un rapide descriptif de l'histoire, des activités et des informations pratiques.

Le portail d'entrée de chacun des sites reste néanmoins significatif, comme les captures d'écran suivantes peuvent en témoigner⁵²⁴.

⁵²² Benjamin WEIL, « Les musées voient l'avenir en Net », *Beaux Arts magazine* n°178, Mars 1999.

⁵²³ Boris BEAUDE, *Internet, changer l'espace, changer la société*, FYP éditions, 2012, 256p.

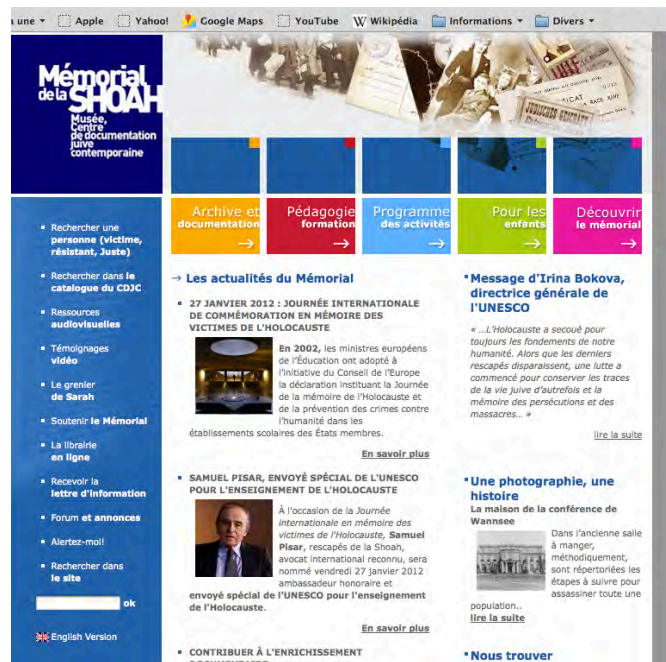
⁵²⁴ L'ensemble des pages a été capturé le 29 janvier 2012.



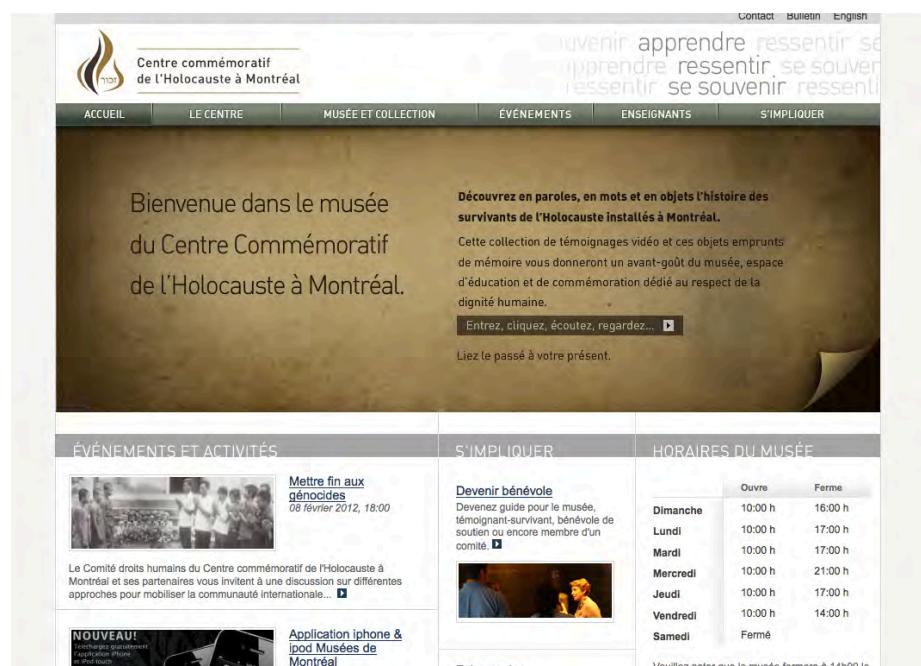
Portail de l'USHMM, Washington DC



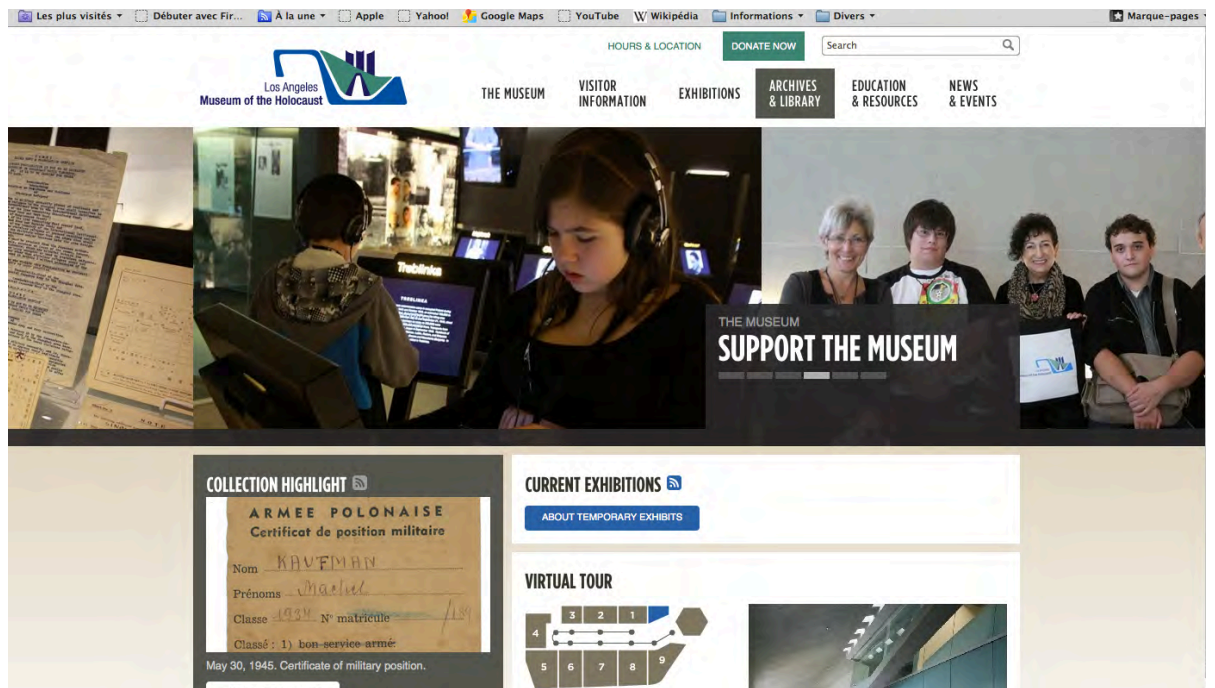
Portail de Yad Vashem



Portail du Mémorial de la Shoah, Paris.



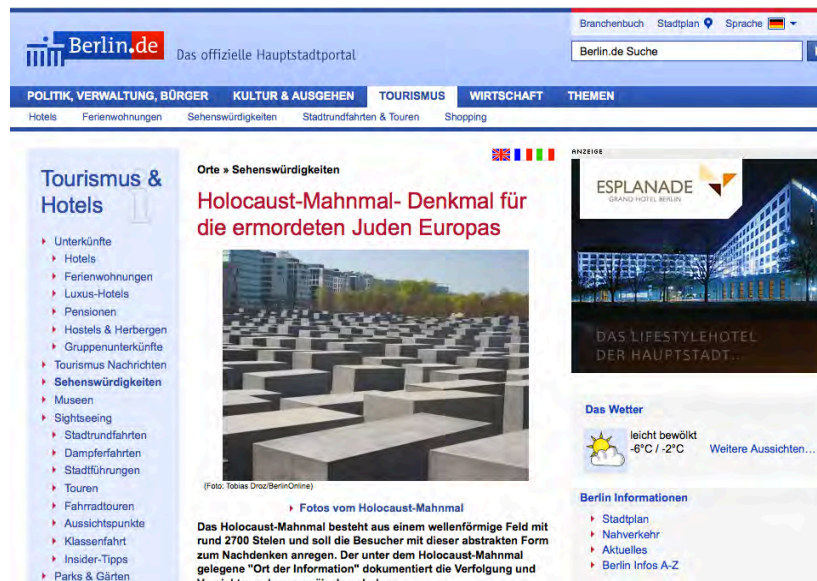
Portail du Centre Commémoratif de l'Holocauste à Montréal.



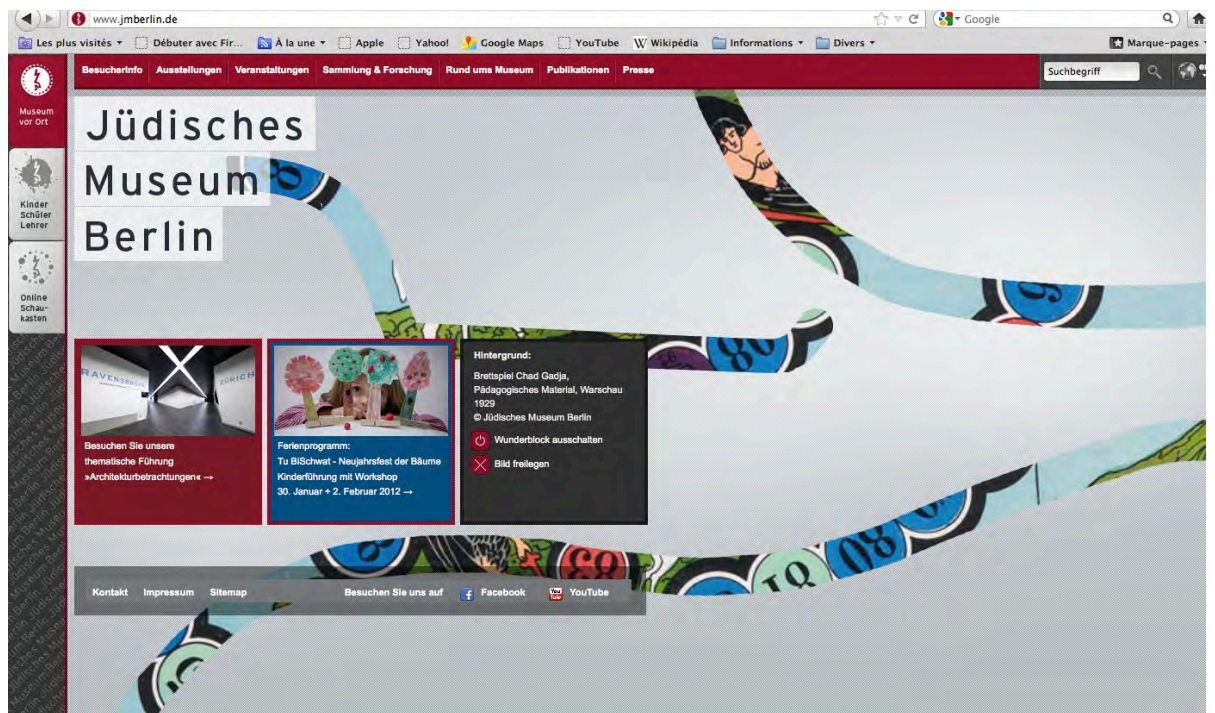
Portail Los Angeles Museum of the Holocaust



Portail Museum of Jewish Heritage . *A living Memorial to the Holocaust*, New York.



Portail Denkmal für die ermordeten Juden Europas. Berlin.



Portail Jüdisches Museum Berlin.

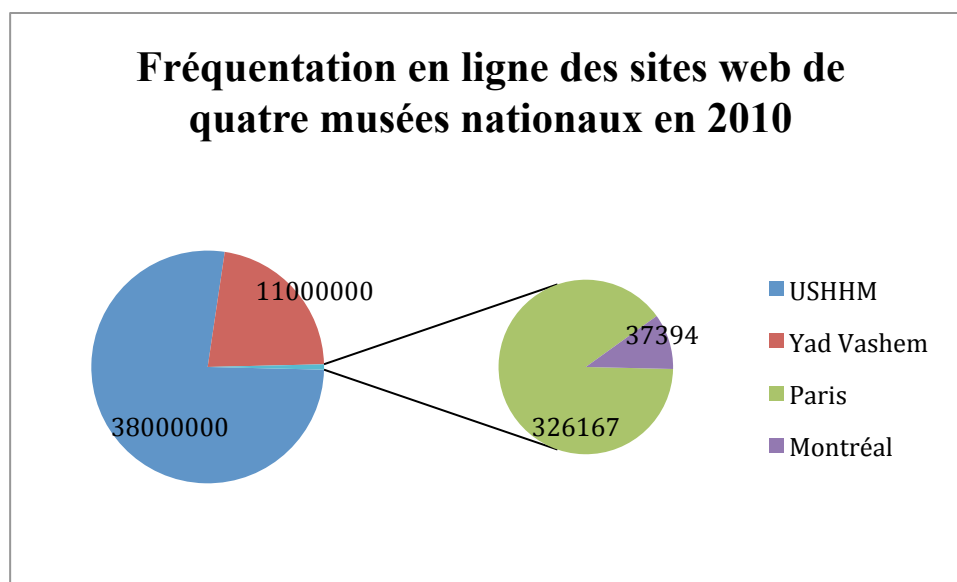
Portail Musée Holocaust Budapest

Ces portails comportent à la fois des similitudes et des différences. L'USHMM, le Mémorial de la Shoah et le musée de l'Holocauste de Los Angeles présentent leur insertion dans les divers autres réseaux que sont e-mail, Facebook, Twitter, You Tube et iTunes, tandis que Yad Vashem met en avant sa collection numérique et une entrée spécifique qui concerne les « Justes parmi les Nations ». L'USHMM est sans doute le seul à s'inscrire délibérément dans une double approche de « prévention des génocides », et de « lutte contre l'antisémitisme ». Le musée juif de New York, qui n'est pas spécifiquement lié à la mémoire de la Shoah bien que cette sombre période de l'histoire occupe une grande partie de la narration muséale, propose, et c'est le seul, une entrée « shop » dès la présentation de son portail. Dans la plupart des autres musées, le shopping est possible, mais il faut chercher, cette opportunité n'apparaissant pas sur le portail d'entrée du site. Semblablement, la plupart des portails expriment le composite territorial entre ici et là-bas de la mémoire de la Shoah.

Les diverses classifications et listes de catégories jouent un rôle fondamental dans l'aide à la navigation. Celles-ci accompagnent et dirigent le chercheur de manière progressive, et si possible efficace, vers les ressources recherchées, ou vers des ressources pertinentes dont l'utilisateur ne connaissait pas l'existence. Sans cette aide, l'utilisateur ne les aurait peut-être

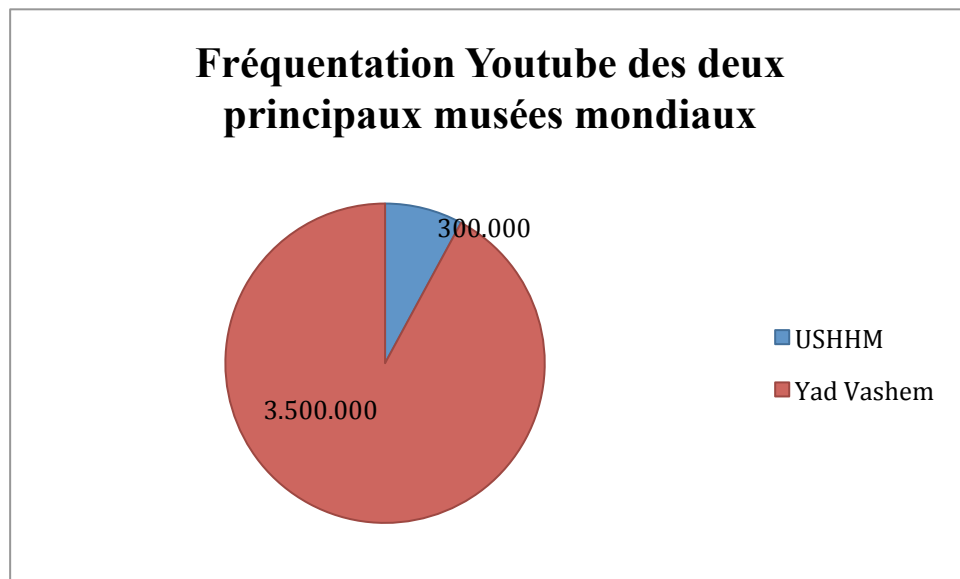
pas localisées. L'utilisation des sites des musées correspond ainsi à divers usages, qui vont de la navigation de type « découverte », qui permet de fureter et de « faire un tour » sur le site pour voir ce qui est proposé, à l'élargissement d'une recherche en cours ou au contraire au ciblage spécifique d'une thématique donnée.

Comme pour les statistiques concernant le nombre de visites « physiques » des différents musées, celles qui concernent les visites « en ligne » apparaissent plus ou moins arrondies. C'est le cas pour l'USHHM et Yad Vashem dont le nombre de connexions sur leurs sites domine très nettement l'ensemble des musées consacrés à la Shoah. En revanche le Mémorial de Paris et le Centre Commémoratif de Montréal donnent des chiffres bruts dans leurs rapports annuels. Dans les deux cas, ces chiffres sont en progression.



Fréquentation en ligne des sites web de quatre musées nationaux en 2010.

Les enjeux consistent en une visibilité au-delà des frontières nationales. Yad Vashem s'enorgueillit de ces onze millions de visites en 2010, provenant de deux cent vingt pays différents. Un nouveau site web, écrit en russe, a reçu trois cent quatre-vingt mille visites au cours de l'année 2010. Sur You Tube, environ trois millions et demi de vidéos ont été vues, en anglais, hébreu, espagnol, arabe ou russe depuis leur mise en ligne, et dix-sept mille cinq cents individus ont rejoint la page Facebook du musée. À l'USHHM, 40% des visiteurs proviennent de pays autres que les États-Unis et les vidéos sur You Tube ont été vues trois cent mille fois au cours de la même année.



Fréquentation Youtube des deux principaux musées mondiaux

Les technologies numériques, par le maillage mondial qu'elles produisent, constituent un des marqueurs les plus visibles du processus de mondialisation. Le patrimoine lié à la Shoah apparaît comme un objet capital susceptible d'être en contact avec de nombreuses interfaces : avec les objets, entre les personnes et entre les générations.

La numérisation de la mémoire de la Shoah

Avec la numérisation des documents, les conditions d'accès à la culture se modifient et les sources se multiplient. Ce changement est primordial pour comprendre les diverses implications, culturelles, économiques et cognitives que la numérisation induit. S'agissant de la Shoah, des politiques mémorielles sont mises en œuvre pour que toutes les victimes de la Shoah puissent être identifiées et pour que les générations d'après-guerre puissent connaître ce qui s'est passé à propos de la destruction des Juifs d'Europe, en tirer des enseignements, et œuvrer aujourd'hui pour que les générations futures refusent les idéologies raciales de toutes sortes. La valorisation de la mémoire collective, le partage des savoirs et l'adhésion à ces nouvelles communications passent par « une modification des mentalités des usagers, avec un

passage progressif de la réception passive à l'action impliquante⁵²⁵ ». Les technologies numériques modifient en effet les comportements de sociabilité. La notion de distance géographique devient caduque, alors que la socialisation à distance devient une forme fondamentale de socialisation. La dématérialisation des objets permet ainsi une triple fonction : déposer des témoignages et des archives de manière simplifiée ; rechercher des témoignages et des archives selon les mêmes modalités ; et favoriser l'émergence d'une communauté en ligne, amateurs et utilisateurs d'Internet, mais aussi consommateurs et producteurs de savoirs.

Numériser la Shoah répond à des desseins multiples. Il ne s'agit pas ici de procéder à une typologie de ces modalités. Les deux grands musées que sont Yad Vashem et l'USHMM utilisent les ressources qu'offre la numérisation pour s'inscrire dans une opportunité mondialisée des savoirs. Je focaliserai l'analyse sur deux grands projets actuels qui répondent à une mission identique : donner des visages et des noms aux différentes victimes de la Shoah.

En Israël, la loi sur la commémoration des Martyrs et des Héros 5713-1953 stipule dans l'article 2, qu'il « incombe à Yad Vashem de recueillir, sur le sol de la patrie, le souvenir de tous ceux, parmi le peuple juif, qui ont péri dans l'Holocauste ou dans la lutte contre l'ennemi nazi et ses complices, et de perpétuer leurs noms ainsi que ceux des communautés, organisations et institutions anéanties pour la seule raison qu'elles étaient juives ». Un clic sur la catégorie « Mémoire » du portail d'entrée <http://www.yadvashem.org> permet d'entendre le rabbin Israël Meir Lau, actuellement Président de Yad Vashem, faire une poignante allocution pour rappeler l'importance de commémorer les Juifs assassinés pendant la Shoah.

Rescapé lui-même du camp de Buchenwald où il a été déporté alors qu'il n'était qu'un jeune enfant, il a raconté son histoire dans un livre autobiographique⁵²⁶. Dans cet enregistrement en ligne, il lance un appel aux Juifs à travers le monde afin qu'ils aident Yad Vashem à retrouver les noms de chaque victime de la Shoah, en remplissant les Pages de Témoignage. Il insiste sur le fait qu'il s'agit maintenant d'une course contre la montre et invite les gens à chercher des informations et soumettre les noms de proches ou personnes connues qui ont péri pendant la Shoah auprès de la base centrale de données des victimes de

⁵²⁵ Lise VIEIRA, « Avant-propos » Les nouveaux supports du numérique. Mutation des espaces d'expression, de l'ergonomie et des usages, *Les Cahiers du numérique*, 2010/2 Vol. 6, p. 9-12.

⁵²⁶ Rav Israël Méïr LAU, Loulek. L'histoire d'un enfant de Buchenwald qui devient Grand Rabbin d'Israël, Jérusalem Publications, 2009, 521 p.

la Shoah de Yad Vashem.

Press Room | YV Worldwide | Contact Us | Store | Languages: English | Quick Links: A to Z: | Google Custom Search | Search

ד"ר יד ושם | Remembrance

About Us | The Holocaust | Research | Digital Collections | Education & E-Learning | Museum | Exhibitions | Remembrance | Righteous | Visiting

"If we wish to live and to bequeath life to our offspring, if we believe that we are to pave the way to the future, then we must first of all not forget."
(Prof. Ben Zion Dinur, Yad Vashem, 1956)

Marking International Holocaust Remembrance Day

Mini-Site Marking International Holocaust Remembrance Day and the Liberation of Auschwitz

- About International Holocaust Remembrance Day
- Educational Materials
- Resources related to Auschwitz-Birkenau

"I Honor" Wall
Join Our Facebook Online Event - "I Honor" Wall Marking Intl Holocaust Remembrance Day and 50 Years to the Righteous Among the Nations Program

Rabbi Israel Meir Lau, Chairman of the Yad Vashem Council, drawing on biblical sources, delivers an inspirational *drasha* (homily) on the importance of commemorating the Jews who were murdered during the Shoah. Rav Lau, himself a child survivor of Buchenwald, powerfully calls upon Jews across the world, to join Yad Vashem's efforts to recover the names of each individual Shoah victim by filling out Pages of Testimony in their memory and submitting them to Yad Vashem. This is a race against time. Act now before those who still remember them are gone forever. Search for information or submit names of people you know of who were murdered during the Shoah on Yad Vashem's Central Database of Shoah Victims' Names.

Donate Today For International Holocaust Remembrance Day

Stay Connected

Shoah Victims' Names Recovery Project

Online Store

Appel à témoigner du Rabbine Israël Meir Lau, sur le site Yad Vashem⁵²⁷.

À Washington, ce n'est pas sur la mémoire des disparus pendant la Shoah que l'intérêt se porte, mais sur celle des personnes qui ont survécu à la Catastrophe. L'USHHM a en effet publié sur son site Internet mille cent photographies d'enfants de tous âges, prises immédiatement après la Seconde Guerre mondiale, par diverses organisations. Il s'agissait d'enfants cachés, d'orphelins, à la recherche de leurs parents ou de membres de leurs familles qui auraient survécu. L'objectif du projet en cours, dénommé *Remember me*, consiste à identifier ces enfants et à leur demander de raconter leur itinéraire de vie. En mai 2011, sur les mille cent enfants photographiés, soixante avaient été identifiées. Leur récit de vie est inséré à côté de deux photographies, celle prise pendant la guerre, et une autre, plus récente.

⁵²⁷ Capture d'écran, effectuée le 30 janvier 2012.

Samuel Ramstein Identified

June 6, 2011



Samuel Ramstein learned about his picture on the Internet from a friend of his sister. He thinks that his mother sent the photograph, taken right after the war, to his godfather, Samuel R. Parnes, who lived in New York and sent money to Samuel's mother every month. Samuel remembers meeting him once and was impressed because it was at the luxurious Hotel de Crillon in Paris. After seeing his photo on the Remember Me? page, Samuel said that, although he had seen the picture before, he was still surprised. He decided to look for more information about his godfather's fate in New York.

Samuel's father was born in 1901 to Romanian parents in France. He worked as a bus controller and then was a craftsman working with rubber at home. Samuel's mother was born in 1902 in Siedlice, Poland, and arrived in Paris in 1929. She married Samuel's father in 1931

and became a French citizen. She worked as a seamstress. Samuel was born in February 17, 1933, in the 4th arrondissement of Paris. He has one sister, Jacqueline. The whole family lived in the 3rd arrondissement in Paris before moving into a small apartment in the 4th arrondissement on the rue du Prévôt.

Samuel's father was drafted during World War II and demobilized at the end of 1940. His father never thought he would be arrested since he was a French citizen and felt secure in France. For that reason, he did register during the census of the Jews. He was arrested during the first round-up in Paris in August 22, 1941. Samuel saw the arrest and told his mother right away. Samuel's

Récit de vie de Samuel Ramstein, programme *Remember me*, USHMM Washington, DC.

Deux approches pour deux types de mémoires. Toutes deux luttent avec le temps qui passe et qui emporte avec lui les derniers témoins et rescapés de la Shoah. Dans un cas il s'agit de retrouver le nom des victimes afin de leur donner, enfin, une Maison et un Nom, puisque tel est le projet de Yad Vashem ; dans l'autre, il s'agit de savoir ce que sont devenus ces enfants confrontés à la pire des barbaries.

Les sites Internet et la numérisation de documents et témoignages relatifs à la Shoah permettent un fonctionnement en réseau à l'échelle mondiale. Une Encyclopédie multimédia, un glossaire, des chronologies, des cartes, de nombreuses réponses relatives à la destruction des Juifs d'Europe, des témoignages de rescapés, des conférences diffusées en intégralité⁵²⁸,

⁵²⁸ C'est notamment le cas pour le site du Mémorial de la Shoah à Paris.

des photographies, des archives, des affiches, des archives, des projets pédagogiques réalisés par des classes qui ont visité les musées ou des camps... Tous ces matériaux se trouvent désormais en ligne. Ces sites proposent également matériel et ressources pédagogiques. À destination des enseignant-e-s francophones, les sites de Montréal et de Paris sont d'une grande richesse pour une première approche de la Shoah avec des classes de primaire. « La valise d'Hana »⁵²⁹, sur le site montréalais, s'accompagne d'une mise au point scientifique, de conseils, de mise en garde contre les pièges à éviter et livre des fiches de préparation et des kits qui précisent les finalités et les modalités didactiques et pédagogiques. Une dernière activité est proposée pour « finir en paix » l'étude de l'Holocauste commencée par « la valise d'Hana », poursuivie par la visite du musée et prolongée par l'écoute du témoignage d'un-e survivant-e, il s'agit du « Cœur d'Auschwitz ». Au cours de la visite, un artefact a pu attirer l'attention des élèves : un cœur, présenté dans une vitrine.



Le cœur de Fania Fainer : extérieur et intérieur. Montréal.

Ce cœur en tissu et papier appartient à Fania Fainer. Le 12 décembre 1944, elle « fête » ses vingt ans à Auschwitz, où elle travaille dans une usine de munition. Son amie Zlatka Pitluk eut l'idée de lui fabriquer un cadeau : un cœur, avec l'initial de son prénom « F », et des mots d'espairs rédigés par d'autres femmes qui travaillent dans la même usine. Trouver des ciseaux, du papier, du tissu et des crayons, objets rares et interdits, n'est pas aisé, mais Zlatka y arrive. Douze femmes signent, écrivent des messages d'anniversaire, d'amitié et d'espoir à l'intérieur de ce cœur.

En janvier 1945, Auschwitz est évacué. Fania et ses camarades participent « aux

⁵²⁹ <http://www.mhmc.ca/fr/pages/primaire>, page consultée le 30 janvier 2012.

marches de la mort », mais la jeune femme réussit à garder le cœur caché sous son bras. Après trois jours de marche, elles arrivent à Ravensbrück. Là, une dernière femme écrit, le 26 janvier 1945, un petit message dans le cœur, devenu un petit trésor. Fania et Zlatka survivent toutes deux à la Shoah. Fania, qui vit désormais à Toronto, a fait don de « son » cœur au Musée du Centre commémoratif de l'Holocauste de Montréal en 1988. Il constitue une pièce exceptionnelle ; les objets créés par des prisonnières à Auschwitz sont rares. En 1998, Zlatka, qui réside à Buenos Aires, est venue, comme beaucoup de survivant-e-s, raconter son histoire et son parcours de vie devant une caméra, à Montréal. Elle s'est exprimée en yiddish. En 2008, un documentaire a été réalisé au sujet de l'histoire de ce cœur. Les réalisateurs Luc Cyr et Carl Leblanc sont partis à la recherche des autres femmes signataires des messages. À cette occasion, Fania est revenue au Centre commémoratif de Montréal ; elle a revu son « cœur d'Auschwitz ». Des élèves, qui avaient préalablement travaillé sur cette thématique, ont profité de sa visite pour lui offrir un nouveau cœur : celui qu'ils lui avaient confectionné pour ses 84 ans.



Fania Fainer, le 10 décembre 2008, au musée du Center Commémoratif de l'Holocauste à Montréal, devant la vitrine où est exposé l'objet « cœur d'Auschwitz ».
 Source : <http://www.mhmc.ca/fr/pages/primaire> (l'histoire du cœur).

Sur le site du mémorial de Paris, le projet pédagogique proposé s'intitule « le grenier de Sarah ». Trois rubriques principales sont présentées en page d'accueil : « Il était une fois » qui rassemble des histoires et donne un aperçu de la culture des Juifs d'Europe ; « dans ma

malle » qui ouvre une fenêtre sur la culture yiddish. Depuis l'écran d'accueil du site, un clic sur la valise déclenche une animation mettant en scène une anecdote de manière aléatoire. Enfin, dernière rubrique, « raconte-moi ton histoire » : le visiteur découvre différents parcours d'enfants juifs qui ont vécu en France ou en Hollande pendant la Seconde Guerre mondiale. Les auteurs de ces récits biographiques, ou leurs proches, ont confié au Mémorial de la Shoah leur témoignage, qui a été fidèlement retranscrit et enrichi à la fois par leurs photographies et des documents historiques issus des archives du Centre de Documentation Juive Contemporaine (CDJC).

La numérisation de la Shoah semble répondre à des impératifs majeurs : retrouver les traces et les identités des victimes de la Shoah, connaître les itinéraires de vies des rescapés, et transmettre la diffusion de leurs histoires et de celle de la Shoah, notamment en terme d'éducation à la citoyenneté. Les derniers survivants et les derniers témoins ayant vécu cette période disparaissent peu à peu. Le souvenir de ces événements historiques ne pourra bientôt être retransmis qu'indirectement. Mais par le biais d'Internet, les voix pourront encore se faire entendre et finalement des projets tels que *Remember me* sont appelés à devenir de nouveaux lieux de mémoire.

Conclusion

Les publics qui fréquentent les musées en tant que lieux et en tant que sites (web) sont particulièrement hétérogènes car les musées de la Shoah se trouvent de plus en plus intégrés dans la vie culturelle et sociale. Différentes raisons expliquent cette intégration de la mémoire de la Shoah dans les mémoires nationales. Des raisons politiques et géopolitiques, nous l'avons vu au cours du premier chapitre. Des raisons sociétales ensuite : d'une part, le tourisme de mémoire répond à une demande sociale forte émanant d'acteurs diversifiés qui apprécient les activités culturelles qui gravitent autour de ces questions ; d'autre part la médiatisation des œuvres architecturales les inscrit, dans un guide touristique, parmi la liste des « curiosités qui valent le détour ». Les politiques de communication des musées, la lisibilité de leur site, leur classement sur des sites de voyages en ligne de type TriAdvisor traduisent bien l'attractivité de ces musées, malgré la terrifiante thématique. Regrettable *dark tourism* ? Épouvantable tourisme de masse ? Détestable marchandisation de la Shoah ? Pour certains, les craintes sont réelles.

Quoi qu'il en soit, dans chacun de ces musées, des plus insérés au processus de mondialisation aux plus locaux, les missions éducatives restent similaires. Il s'agit bien dans tous les cas de sensibiliser au travail de mémoire de la Shoah, de renforcer la démocratie, d'éduquer à la citoyenneté et de lutter contre les préjugés. Juifs et non-Juifs qui se rendent dans ces lieux de mémoire « nourrissent souvent l'espoir qu'en s'y rendant, ils y trouveront une forme de réparation ou qu'ils pourront renouer le lien rompu avec leurs origines ⁵³⁰ ». Lieu d'échanges et de recherches, les institutions muséales proposent, à travers leurs expositions permanentes, leurs centres de ressources et de documentation et leurs sites web de donner à chacun des outils de réflexion sur l'histoire qui permettront d'éclairer et de questionner le présent. Doit-on déplorer qu'un public de masse soit sensibilisé et éclairé par ces questionnements ?

Une réflexion lexicale et scalaire s'impose car les termes classiques de sites, de lieux ou d'aires deviennent insuffisants pour approcher la réalité de la mémoire de la Shoah. Le site, c'est à la fois le site d'annihilation à une échelle locale, tel que Auschwitz, ou Mauthausen, et les sites web, d'Auschwitz⁵³¹ ou Mauthausen⁵³², qui internationalisent leurs documentations et archives. Ces deux acceptions du terme « sites » ne fonctionnent évidemment pas à la même échelle, et leurs logiques diffèrent selon les différents échelons. Il ne s'agit pas de logiques concurrentes, mais plutôt de logiques complémentaires, qui se renforcent mutuellement. Il est possible de préparer, de compléter, d'optimiser sa visite, son cours, son exposé, son propos... grâce à une visite du site. Par ailleurs, l'impact des sites Internet contribue à fabriquer de la « mémoire collective », indépendante de la « mémoire nationale », plus ou moins présente dans chacun des musées. Les témoignages en lignes, les images, les archives contribuent à une nouvelle incarnation de la mémoire qui dépasse les frontières nationales et intériorise le global, défiant parfois le socle de la conscience nationale, pour reprendre l'expression de Daniel Lévy et Natan Sznaider⁵³³.

La visite du *Jewish Heritage Museum* de New York commence par un passage devant une vitrine dans laquelle se trouve l'inscription suivante: « *Before there was Auschwitz, there was Oshpitzin...* ». Oshpitzin désigne, en yiddish, Oświęcim. En 1940, cette dernière, inclut dans les territoires polonais conquis par les Allemands devient Auschwitz. Sur un écran

⁵³⁰ Régine AZRIA, « Lieux juifs » : solitude du Mont, rumeurs du monde », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 4 | 2005, mis en ligne le 18 janvier 2010, consulté le 11 octobre 2011. URL : <http://rhr.revues.org/4230>.

⁵³¹ <http://en.auschwitz.org/h/>

⁵³² <http://www.mauthausen-memorial.at/>

⁵³³ Daniel LEVY et Natan SZNAIDER, *The Holocaust and Memory in the Global Age*, Temple University Press, Philadelphia, 2006, 234 p, p. 24.

défilent des photographies d'Oshpitzin, d'Oświęcim et d'Auschwitz. Trois noms pour un même lieu, trois noms pour des réalités qui se télescopent. Le musée new-yorkais travaille en partenariat étroit avec le Centre Juif d'Auschwitz. Une rapide description de cette solidarité est présentée ; mais surtout, une adresse est indiquée : <http://ajcf.org>. Le fonctionnement muséal, scientifique et intellectuel est réticulaire. Au sein de ce réseau dans l'espace web, il existe des échelons et des logiques spatiales qui, souvent, confortent les logiques spatiales de l'espace réel. Yad Vashem et l'USHMM polarisent l'espace numérique, tout comme ils concentrent l'essentiel des visites, touristiques et officielles mais cela n'empêche pas un espace web commun, dans lequel le stock d'informations et la capacité à s'informer sont démultipliés.

Conclusion générale

L'espace est un construit social, et la géographie, précisément, a pour objet l'étude des dimensions spatiales des sociétés, toujours plus fragmentées et travaillées par leurs rapports à l'altérité, l'identité, la mémoire et la distance. Durant tout ce volume, j'ai voulu montrer combien la mémoire est bel et bien un objet spatial, à travers l'exemple de la mémoire de la Shoah, crime sans précédent dans l'histoire de l'humanité. Elle articule et combine différents enjeux en jouant avec des échelles temporelles et spatiales multiples. Elle produit de l'espace en conjuguant le global au local, le général au particulier, à travers des régimes d'historicités et de mémorialités complexes. Les musées sont à ce titre des actants efficaces, dans la mesure où ils permettent la circulation de savoirs co-construits aux deux extrémités du *continuum* : là-bas, lieux du génocide et de la destruction, et ici, lieux d'une expression de ces mémoires douloureuses, de ces mémoires blessées⁵³⁴, à des fins à la fois pédagogiques, didactiques, civiques, humanistes, psychanalytiques et touristiques. Entre ces deux terminaisons, au sein et à partir de chacune d'elles, la mémoire circule. Elle circule à partir d'objets, de reliques, de témoignages et de documents divers ; elle circule à partir les multiples expériences et usages que les visiteurs font de cette mémoire. Enfin, elle circule à l'intérieur et à l'extérieur des musées et au sein d'Internet, sur leurs sites web mais également à travers un espace commun accessible à une communauté d'internautes, actifs et passifs, de plus en plus importante. Internet produit un espace supplémentaire et une visibilité accrue, une nouvelle aire et une nouvelle ère. À partir de ces multiples circulations, échanges et communications, la mémoire s'ancre, dans les esprits et au sein de territoires à géométrie variable.

Généralement œuvres de *starchitectes* renommés, ces musées représentent à la fois des outils, des produits de marketing territorial et culturel particulièrement efficaces. Le propre de ces musées ne repose pas d'abord sur la qualité de leurs collections (les camps et lieux mêmes de la Catastrophe sont plus probants de ce point de vue), mais sur la manière dont ils vont raconter cette histoire difficile, à travers des choix muséographiques et architecturaux audacieux. Les musées de la Shoah sont d'ailleurs à ce titre devenus des modèles pour les musées exprimant d'autres mémoires douloureuses. Ce récit s'inscrit évidemment dans des substrats politiques, historiques, géopolitiques, commémoratifs, sociaux, économiques, urbains et métropolitains contrastés. Quelles que soient ces matrices, tous promeuvent la paix. Le musée juif de Berlin a d'ailleurs créé le Prix de l'entente et de la tolérance qui, chaque

⁵³⁴ Charles HEIMBERG, *Mémoires blessées*, Metispresses, 2012.

année, récompense des personnalités qui ont œuvré de manière significative en faveur du respect et de la tolérance.

Mais paradoxalement, ces lieux qui cherchent à garantir la paix, suscitent aussi diverses formes de conflits : avec les promoteurs d'autres mémoires, avec les détracteurs de la mondialisation de la mémoire de la Shoah ou plus prosaïquement avec certains voisins. La photographie ci-dessous, prise en février 2011, montre que l'attractivité du musée de la Tolérance à Los Angeles, et l'extension qui en est son corollaire, comportent manifestement des limites pour les riverains du dit musée.



**Abords du musée de la Tolérance à Los Angeles.
Cliché de l'auteure. Février 2011.**

Il m'est difficile de conclure cette réflexion commencée, je l'ai dit, lors de ma première visite à Yad Vashem. Ce fut un choc, une émotion forte, une *KO*-présence en quelque sorte. Or conclure, c'est toujours le deuil d'un vœu, d'un travail accompli forcément imparfait et inachevé. Conclure c'est aussi quitter, au moins momentanément, un objet qu'on a chéri pendant des années. Bref, on l'aura compris, je ne me résous pas aisément à terminer ce travail car l'ébranlement initial reste intact.

Je souhaiterais donc plutôt conclure ce volume sous la forme d'un rendez-vous, au travers d'explorations à venir. Je souhaite en effet poursuivre cette réflexion, seule, en équipe,

ou avec de jeunes/futur-e-s chercheur-e-s. En Europe et dans le monde, les violences de masse et les génocides ont constitué une caractéristique imposante du vingtième siècle, engendrant dans leurs sillages de multiples mémoires blessées et douloureuses. Ce travail effectué à partir de la mémoire de la Shoah peut, me semble-t-il, servir de trame pour d'autres approches : le musée de la Shoah de Boston, par exemple, qui, comme l'USHMM, semble emblématique d'un ancrage historique et symbolique au cœur de cette métropole américaine ; le musée juif de Varsovie qui va prochainement ouvrir ses portes. Et, pourquoi pas, les mémoriaux érigés depuis peu aux victimes des *Einsatzgruppen*. Les concurrences mémorielles demeurent vives dans cette partie de l'Europe, tout comme l'hostilité, envers les Juifs et le judaïsme, y est encore prégnante.

Mais d'autres mémoires blessées peuvent également être étudiées à travers ce prisme parce qu'elles produisent, elles aussi, de multiples spatialités. Je me suis rendue à New York à plusieurs reprises pour effectuer, notamment, des visites et des observations au *Museum of Jewish Heritage. A Living Memorial to the Holocaust*. À ces occasions, j'ai pu suivre l'avancement des travaux à *Ground Zero*, et j'ai été particulièrement frappée par les similitudes que la commémoration des victimes des attentats du 09/11 empruntait aux cérémonies et au souvenir des victimes de la Shoah. Semblablement, les crimes perpétrés par le régime Khmer rouge m'interpellent fortement. La dimension spatiale, notamment (anti)urbaine a été fondamentale dans ces crimes de masse. Ce champ des violences de masse, de leurs mémoires et de leurs traces spatiales et territoriales est sans limites. La mémoire arménienne, du génocide rwandais, des Traites négrières⁵³⁵, d'Hiroshima et Nagasaki, de Pearl Harbor, de la guerre du Vietnam (aux États-Unis *et* au Vietnam)... sont autant de perspectives de recherche qui me paraissent passionnantes. Elles demandent à être partagées et approfondies par de nouvelles recherches en géographie. Mon espoir et mon vœu le plus cher consistent, maintenant, à pouvoir en diriger certaines. Je nous/vous donne rendez-vous.

« P.S : Si par hazard vous pouvez mettez quelques fleurs si vous plaît sur la tombe d'Algernon dans la cour ».

Daniel KEYES. *Des fleurs pour Algernon*.

⁵³⁵ Cf la récente ouverture (juin 2012) du mémorial de l'abolition de l'esclavage à Nantes.

Bibliographie

ALEXANDER Jeffrey C., « On the Social Construction of Moral Universals. The 'Holocaust' from War Crime to Trauma Drama », *European Journal of Social Theory* 5(1) : 5-85, 2002, 85 p.

ANDERTON Frances, « Les musées de Los Angeles : le commencement ou la fin des « dinosaures » ? » in *Museum International* N° 196 (Vol XLIX, n°4, 1997), Architecture et musée.

ASSAYAG Jackie, « Le spectre des génocides », *Gradhiva*, article en ligne, mis en ligne le 12 juillet 2010, URL : <http://gradhiva.revues.org/658>. Consulté le 02 mai 2011, p. 1-20.

ATTIAS Jean-Christophe, BENBESSA Esther, Dictionnaire des mondes juifs, Larousse, Cool. À présent, 2008, 656p.

AUSTIN John, *Quand dire c'est faire*, Éditions du Seuil, Paris, 1970.

AVANZA Martina, LAFERTE Gilles, « Dépasser la 'construction des identités' ? Identification, image sociale, appartenance », *Genèses* 61, décembre 2005, pp. 134-152.

AZRIA Régine, « La Deuxième guerre mondiale et les Juifs. Entre histoire et mémoire », *Archives des sciences sociales des religions*, 1989, volume 68, n°2, pp. 167-179.

AZRIA Régine, « Lieux juifs » : solitude du Mont, rumeurs du monde », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 4 | 2005, mis en ligne le 18 janvier 2010, consulté le 11 octobre 2011. URL : <http://rhr.revues.org/4230>.

BAUER Julien, « Shoah et identité juive au Canada », in *De la mémoire de la Shoah dans le monde juif*, Françoise S. OUZAN et Dan MICHMAN (Dir.), CNRS Éditions, 2008, pp. 335-359.

BEALET Marc, « Religion et région mémoire. Esquisse d'une territorialité par le biais de la géographie de la mémoire », *Noroi*, N°174, 1997, pp. 317-329.

BEAUDE Boris, Internet, changer l'espace, changer la société, FYP éditions, 2012, 256p.

BEEVOR Anthony, « La fiction et les faits », in « L'histoire saisie par la fiction », *Le Débat*, n° 165, mai-août 2011, Gallimard, 222 p, p. 39.

BEN-AMOS Dān, WEISSBERG Liliane, *Cultural memory and the construction of identity*, Wayne State University Press, 304 p, 1999.

BENSOUSSAN Georges, « Histoire, mémoire et commémoration : vers une religion civile », *Le Débat*, 1994, n°82, pp. 90-97.

BENSOUSSAN Georges, « Shoah: une histoire politique », *Combating Intolerance Exclusion and Violence through Holocaust Education*, UNESCO, 27- 29 May 2009, 159 p.

BENSOUSSAN Georges, *Auschwitz en héritage : d'un bon usage de la mémoire*. Editions Mille et Une nuits, 1998.

BENSOUSSAN Georges, DREYFUS Jean-Marc, HUSSON Édouard, KOTEK Joël (Dir.), *Dictionnaire de la Shoah*, Larousse, 2009, 638p.

- BERDET Marc, « Benjamin sociographe de la mémoire collective ? », *Temporalités* [En ligne], 3 | 2005, mis en ligne le 07 juillet 2009, consulté le 10 février 2012.
- BERND Zymek *et al.*, « Le processus dialectique de la mémoire collective : l'exemple de l'Allemagne après-guerre », *Revue française de pédagogie*, 2008/4, n° 165, pp. 17-29.
- BEYAERT Anne, Comment représenter la Shoah ? *Communication et langages*, Vol. 120, N°1, 1999, p. 95-106.
- BONERANDI Emmanuelle, « Le recours au patrimoine, modèle culturel pour le territoire ? » *Géocarrefour*, vol. 80/2, 2005.
- BONUCCI Marie-Anne, « Usages de la photographie par les medias dans la construction de la mémoire de la Shoah », *Le Temps des Médias*, 2005/2, N°5, pp. 9-26.
- BOSA Bastien, « La (non)-assimilation des Aborigènes dans la Nouvelle-Galles du Sud », *Le Mouvement Social*, 2010/1 n° 230, p. 99-125.
- BOURDIEU Pierre, DARBEL Alain, *L'Amour de l'Art. Les musées européens et leur public*, Éditions de Minuit, Coll. Le sens commun, 256 p, 1966.
- BRANDT Susanne, « Le voyage aux champs de bataille », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*. N°41, janvier-mars 1994. pp. 18-22.
- BRAYARD Florent, *Auschwitz, enquêtes sur un complot nazi*, Seuil, 2012, 526p.
- BRAYARD Florent, SCHÖTTLER Peter, « La Shoah n'est pas une poudre à laver », http://www.aidh.org/Racisme/shoah/Memor_2.htm, page consultée le 20 décembre 2011.
- BRENNER Emmanuel, Les territoires perdus de la République : antisémitisme, racisme et sexisme en milieu scolaire, Mille et Une Nuits, coll. « essai », 2002.
- BROWNING Christopher R., *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, Texto, 2005.
- BRUNEAU Michel, « Les territoires de l'identité et la mémoire collective en diaspora », *L'Espace géographique*, 2006/4, Tome 35, pp. 328-333.
- BRUTTMANN Tal, « La centralité d'Auschwitz-Birkenau dans les représentations de la Shoah », *Les cahiers Irice*, 2011/1 n°7, pp. 95-100.
- CALBERAC Yann et DELAGE Aurélie, « Introduction. L'approche spatiale comme moyen de compréhension et d'action sur les sociétés », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [en ligne], #10/2010, mis en ligne le 30 novembre 2012. URL : <http://traces.revues.org/index4751.html>
- CANAU Joël, *Anthropologie de la mémoire*, Coll. Coursus, Armand Colin, 2005, 201p
- CARRIER Peter, « Berlin as an urban archive. The Institutionalization of National Memory in Monumental Projects since 1989 », Actes du colloque *Mémoire et archive*, Montréal 23-25 mars 2000, pp. 35-47
- CARRIER Peter, *Holocaust Monuments and National Memory. France and Germany since 1989*, New-York, Oxford, Berghahn Books, 2005, 267 p.
- CERIANI Giorgia, DUHAMEL Philippe, KNAFOU Rémy, STOCK Mathis, *Le tourisme et la rencontre de l'autre*, L'autre, Cliniques, cultures et sociétés, vol.6, 2005, pp.71-82.
- CERIANI Giorgia, KNAFOU Rémy et STOCK Mathis, « Les compétences cachées du touriste », *Sciences humaines*, n° 154, 2004, pp. 28-31.
- CESARANI David, « Les médias et la mémoire de la Shoah dans la Grande-Bretagne d'aujourd'hui », *Le Temps des Médias*, 2005/2, N°5, pp.126-143.

CHARBIT Denis, « Les sionismes au 20^e siècle, entre contextes et contingences », *Vingtième siècle* 2009/3, N°103, pp. 27-46.

CHAUMONT Jean-Michel, *La concurrence des victimes*, La Découverte, 2002, 384 p.

CHIVALLON Christine, « L'espace, le réel et l'imaginaire : a-t-on encore besoin de la géographie culturelle ? », *Annales de géographie*, 2008/2 n° 660-661, p. 67-89.

CHIVALLON Christine, « Rendre visible l'esclavage » Muséographie et hiatus de la mémoire aux Antilles françaises, *L'Homme*, 2006/4 n° 180, p. 7-41.

CHOAY Françoise, *L'allégorie du patrimoine*, Coll. La couleur des Idées, Seuil, 1999, 270 p.

CLAVAL Paul, « Les idéologies spatiales », *Cahiers de géographie du Québec*, vol.29, n°77, 1985, p. 261-269.

COCHRANE Allan, JONAS Andrew, « Reimagining Berlin : World City, National Capital or Ordinary Place ? », *European Urban and Regional Studies*, 1999 ; 6 ; (2).

COHEN Edie, « The architecture of Memory », *Interior Design*, n°1, Gather round, janvier 2011.

COLE Tim, « Nativization and Nationalization : A Comparative Landscape Study of Holocaust Museums in Israel, the US and the UK », *Journal of Israeli History*, 23 :1, 130-145.

COLE Tim, *Selling the Holocaust. From Auschwitz to Schindler How History is Bought, Packaged, and Sold*, New York, Routledge, 1999, 214 p.

COUSIN Saskia, *L'identité au miroir du tourisme. Usages et enjeux des politiques de tourisme culturel*. Thèse de Doctorat en anthropologie sociale et ethnologie, soutenue le 6 janvier 2003, sous la Direction de Marc ABELES.

CUSSET François, *French Theory, Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux Etats-Unis*, La Découverte/Poche 2005, 373 p.

DARDEL Eric, *L'homme et la terre*, Paris, Colin, 1952.

DAVIS Uri, *Israël : An Apartheid State*, Zed Books, 176 p., 1987.

DEBARBIEUX Bernard, « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétoriques », *L'Espace géographique* 1995/2, pp. 97-102.

DEBARBIEUX Bernard, « Prendre position : réflexions sur les ressources et les limites de la notion d'identité en géographie », *L'Espace géographique* 2006/4, Tome 35, pp. 340-354.

DEBARY Octave, « La peine des hommes est-elle objet d'histoire ? Représentations et historicisations de l'holocauste », *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, Bruxelles, Editions du Centre d'Etudes et de Documentation- Mémoire d'Auschwitz, 97, octobre-décembre 2007.

DEKEL Irit, « Ways of looking : Observation and transformation at the Holocaust Memorial, Berlin », *Memory Studies* 2009 ; 2 ; 71.

DELLA PERGOLA Sergio, Le système mondial de migration juive en perspective historique. *Revue européenne de migrations internationales*. Vol. 12 N°3. Nouveaux visages de l'immigration en Israël. pp. 9-31.

DEROGY Jacques, GURGAND Jean-Noël, *Israël, la mort en face*, Robert Laffont, 1975.

DESBOIS Patrick (Père), *Porteur de mémoires. Sur les traces de la Shoah par balles*, Champs/Histoire, Flammarion, 2009.

- DI MEO Guy, « La géographie culturelle : quelle approche sociale ? », *Annales de géographie*, 2008/2 n°660-661, p. 47-66.
- DI MEO Guy, « Subjectivité, socialité, spatialité : le corps, cet impensé de la géographie », *Annales de géographie*, 2010/5 n°675, p. 466-491.
- DI MEO Guy, *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan, 1998.
- DIDI-HUBERMAN Georges, *Écorces*, Les Éditions de Minuit, 2011, 74p.
- DONESON, Judith E., « Holocaust Revisited : A Catalyst for Memory or Trivialization ? », *ANNALS, AAPSS*, November 1996, pp. 70-77.
- DREYFUS Jean-Marc, « Comment l'Amérique s'est identifiée à la Shoah », *Le Débat*, 2004/3 n° 130, p. 31-43.
- DROIT Emmanuel, « Le Goulag contre la Shoah. Mémoires officielles et cultures mémorielles dans l'Europe élargie », *Vingtième Siècle, Presses de Sciences Po*, 2007/2, n°94, pp. 101-120.
- ELBAZ Mikhaël, « Les héritiers. Générations et identités chez les Juifs sépharades à Montréal », *Revue européenne de migrations internationales*, Année 1993, Volume 9, Numéro 3, pp. 13-34.
- ENCEL Frédéric, *Comprendre la géopolitique*, Seuil, Coll. Essais, 2011, 244p.
- ENCEL Frédéric, *Géopolitique du sionisme. Stratégies d'Israël*, Coll. Perspectives géopolitiques, Armand Colin, 2009, 335 p.
- ENCEL Frédéric, THUAL François, *Géopolitique d'Israël*, Points Seuil, 2006, 486 p.
- ENTRIKIN Nicholas J., "'Lieu' 2.", *EspacesTemps.net*, Il paraît, 19.03.2003 <http://espacestems.net/document411.html>, page consultée le 3 octobre 2011.
- EPSTEIN Helen, *Le traumatisme en héritage*, La Cause des Livres, 2005.
- ERNST Sophie, « Vers une transmission de masse : de nouveaux enjeux », *Quand les mémoires déstabilisent l'école. Mémoire de la Shoah et enseignement*, Sophie ERNST (dir.), INRP, 2008, 344p.
- FINKELSTEIN Norman G., *L'industrie de l'Holocauste. Réflexions sur l'exploitation de la souffrance des Juifs*. La Fabrique éditions, 2001, 157 p.
- FOUCAULT Michel, Dits et écrits 1984, *Des espaces autres* (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967), in *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, octobre 1984, pp. 46-49.
- FRANÇOIS Etienne, "Écrire une histoire des lieux de mémoire allemands", in *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, Année 1999, Volume 55, Numéro 1, pp. 83-87.
- FREED James Ingo, 'The United States Holocaust Memorial Museum' in *The Art of Memory: Holocaust Memorials in History*, ed. James E. Young, Munich and New York, Prestel, 1994.
- GANS Michal, « Musée d'histoire et fonction médiatique en Israël. Le musée des Combattants des Ghettos du kibboutz Beit Lohamei Haghetat, in *Histoire, Mémoire et médias*, Régis LATOUCHE et Michel MATHIEN (Dir.), collection Médias, sociétés et relations internationales, Bruylant, Bruxelles, 2009, pp. 109-140.
- GAUCHON Christophe, « Entre le temps des historiens et l'espace des géographes, la mémoire ? Approche du paysage mémoriel des Glières », in *Le temps vu par...* VILLAIN-GANDOSI Christiane et LORENZ Jacqueline (Dir.), Éditions du CTHS, 2008, pp. 45-56.

GAUGUE Anne, Les États africains et leurs musées. La mise en scène de la nation. L'Harmattan, *Géographie et Cultures*, 1997, 230 p.

GELLEREAU Michèle, « Mémoire de travail, mémoire des conflits. Comment les témoignages se mettent en scène dans les visites patrimoniales », *Communication et langages*, Année 2006, Volume 149, Numéro 1, pp. 63-75.

GENSBURGER Sarah, « Les figures du Juste et du résistant et l'évolution de la mémoire historique française de l'occupation », *Revue française de science politique*, 2002/2, Vol.52, pp. 291-322.

GEORGE Pierre, « Varsovie 1949 : reconstruction ou renaissance d'une nouvelle ville ? » in *Population*, 4ème année, n°4, 1949.

GERARD Silvain ; MINCZELES Henri *Yiddishland*, Gingko Press, 1999, 587p.

GERVAIS-LAMBONY Philippe, "Nostalgies citadines en Afrique Sud.", *EspacesTemps.net*, Textuel, 07.05.2012

GERVEREAU Laurent, « Le musée, source ou moteur de recherche ? » *Vingtième Siècle, Revue d'histoire* 72, 2001, pp. 125-131.

GIBEROVITCH Myra, *The contributions of Montreal Holocaust survivor organizations to Jewish communal life*, The School of Social Work McGill University, Montréal, November, 1988, 132 p.

GIBLIN Béatrice, « Le tourisme : un théâtre géopolitique ? », *Hérodote*, 2007/4 n° 127, p. 3-14.

GILBERT Anne, « L'idéologie spatiale : conceptualisation, mise en forme et portée pour la Géographie ». *L'Espace géographique*, n° 1, p. 57-66, 1986.

GOB André, DROUGUET Noémie, *La muséologie. Histoire, développements, enjeux actuels*. Armand Colin, 2010, 316p.

GODMAN Natasha, « Israeli Holocaust Memorial Strategies at Yad Vashem : From Silence to Recognition », *Art Journal, Summer* 2006, Vol. 65, Issue 2, pp. 102-122.

GORNY Yosef, *Entre Auschwitz et Jérusalem. Shoah, sionisme et identité juive*, In Press éditions, 2003, 361p.

GRANGE Cyril, « Les réseaux matrimoniaux intra-confessionnels de la haute bourgeoisie juive à Paris à la fin du XIXe siècle », *Annales de démographie historique*, 2005/1 no 109, p. 131-156, p. 131.

GRATALOUP Christian, *Lieux d'histoire, essai de géohistoire systématique*, GIP Reclus, Coll. Espaces modes d'emploi, 200 p, 1996.

GRAVARI-BARBAS Maria, « 'Marques d'Architecte', 'Marques de Musées'. L'architecture médiatique en tant qu'outil de positionnement touristique urbain », *Destinations et territoires. Coprésence à l'œuvre*, Jean-Pierre LEMASSON et Philippe VIOLIER (Dir.), éditions Téoros, Presses de l'Université du Québec, 2009, 295p, pp190-205

GREEN Nancy, *Les Travailleurs immigrés juifs à la Belle Époque, Le Pletzl de Paris*, Paris, Fayard, 1985.

GREENBERG Reesa, « La représentation muséale des génocides. Guérison ou traumatisme réactualisé ? » *Gradhiva*, 5/2007.

GROSS Jan T. *La peur. L'antisémitisme en Pologne après Auschwitz*, Calmann-Lévy, 2010.

GROSS Jan T., *Les Voisins*, Paris, Fayard, 2002.

GROUPE DE RECHERCHES SUR LES MUSEES ET LE PATRIMOINE (GRMP), *Patrimoine et mondialisation*, Coll. Administration aménagement du territoire, L'Harmattan, 2008, 285 p.

GRYNBERG Anne, « Du mémorial au musée, comment tenter de représenter la Shoah ? » *Les Cahiers de la Shoah* 2003/1, N°7, p. 11-167.

GRYNBERG Anne, « La pédagogie des lieux », *Les Cahiers de la Shoah*, 2004/1 n°8, p. 15-56.

GRYNBERG Anne, « Une mémoire saturée ? », *Les Cahiers de la Shoah*, 2002/1 n°6, p. 123-160.

GUERIN-PACE France, « Sentiment d'appartenance et territoires identitaires », *L'Espace géographique*, 2006/4, Tome 35, pp. 298-308.

GUEZ Olivier, *L'impossible retour. Une histoire des juifs en Allemagne depuis 1945*, Paris, Flammarion, 2007

GUTTERMAN Bella, SHALEV Avner (Dir.), *Afin que sache la jeune génération... Shoah et Mémoire à Yad Vashem*, Yad Vashem, Jérusalem, 2005, 321 p.

HABERMAS Jürgen, *Écrits politiques*, éd. du Cerf, 1990, et édition de Poche Champs Flammarion, 1999 ; *Une époque de transitions. Écrits politiques, 1998-2003*, Fayard, 2005

HALBWACHS Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994 (1^{ère} éd. Alcan, 1925).

HARTOG François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, coll. « Librairie du XXI^e siècle », 2003.

HEIMBERG Charles, *Mémoires blessées*, Metispresses, 2012.

HEINEN Johanna, « Le Jüdisches Museum Berlin et le paradoxe apparent des « musées identitaires », in Anne-Solène ROLLAND, MURAUSKAYA Hanna (Dir.), *De nouveaux modèles de musées ? Formes et enjeux des créations et rénovations de musées en Europe XIX^e XXI^e siècles*, Coll. Patrimoines et Sociétés, L'Harmattan, pp. 237-255

HERNANDEZ Julie, « Le tourisme macabre à La Nouvelle-Orléans après Katrina : résilience et mémorialisation des espaces affectés par des catastrophes majeures », *Norois*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, n° 208, 2008/3, p. 61-73.

HERTZOG Anne, « Quand les géographes visitent les musées, ils y voient des objets... de recherche », *L'Espace géographique*, 2004/4 tome 33, p. 363-368.

HERTZOG Anne, thèse de doctorat *Là où le passé demeure. Les musées de Picardie : étude géographique. Une contribution à l'étude des lieux géographiques de mémoire*, Université Paris VII Denis-Diderot, 2004.

HILBERG Raul, *La destruction des Juifs d'Europe*, 3 volumes, Folio Histoire, Gallimard, 2006, 2401 p.

HOLIDAY Anthony, « Esclavage et négationnisme », *Revue internationale des sciences sociales*, 2006/2 n° 188, p. 219-230.

HOUSSEY-HOLZSCHUCH Myriam, « La violence sud-africaine » Essai d'interprétation, *Études*, 2002/7 Tome 397, p. 43-52.

HUYGEN Jean-Marc, « Trois paradoxes de l'architecture ou le lien comme outil de composition architectonique », in Chris YOUNES *Art et philosophie, ville et architecture*, La Découverte « Armillaire », 2003, p. 236-246, p. 236.

- INGRAO Christian, « Conquérir, aménager, exterminer. Recherches récentes sur la Shoah », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2003/2, 58^e année, pp. 417-438.
- KAPLAN, Brett Ashley, « The Paradox of Remembering and Forgetting in Three Holocaust Commemorative Sites », *Journal of Modern Jewish Studies*, 2 :1,1-18.
- KASPI André, *Les Juifs pendant l'Occupation*, Paris, Seuil, 1991.
- KIRSHENBLATT-GIMBLETT Barbara, « A new meaning of actuality », *Contemporary Art Magazine*, www.obieg.pl
- KNAFOU Rémy, Auschwitz, lieu touristique ?, *Via@*, Photographies, mis en ligne le 16 mars 2012. URL : <http://www.viatourismreview.net/Photographie1.php>, article lu le 30 juillet 2012.
- KOSELLECK Reinhard, *L'expérience de l'histoire*, Paris, Seuil, 1997.
- KRISTEVA Julia, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard, 1988.
- KRUSE Irène, « Le mémorial de l'Holocauste de Berlin », *Vingtième Siècle, Revue d'histoire*, 2000, volume 67, n°1, pp. 21-32.
- LACOSTE Yves *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Maspero, Petite collection Maspero, 1976, 190 p
- LALIEU Olivier, « L'invention du "devoir de mémoire" », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n°69, janvier-mars 2001, p. 83-94.
- LALOUM Jean, « Des Juifs d'Afrique du Nord au Pletzl ? Une présence méconnue et des épreuves oubliées (1920-1945) », *Archives Juives*, 2005/2 Vol. 38, p. 47-83.
- LANZMANN Claude, *Le lièvre de Patagonie*, Folio 5113, Gallimard, 2009, 757p
- LAPIERRE Nicole « Le cadre référentiel de la Shoah », *Ethnologie française*, 2007/3 Vol.37, p. 475-482.
- LAPORTE Antoine, DJAMENT-TRAN Géraldine, « Comment Berlin devint capitale de l'Allemagne réunifiée » Éléments pour l'analyse d'un événement territorial, *L'Espace géographique*, 2010/2 Vol. 39, p. 146-158.
- LAU Rav Israël Méïr, Loulek. L'histoire d'un enfant de Buchenwald qui devient Grand Rabbín d'Israël, Jérusalem Publications, 2009, 521 p.
- LENNON John ; FOLEY Malcolm, *Dark Tourism. The Attraction of Death and Disaster*, Cengage Learning, 2010, 181 p.
- LEVI Primo, *Les Naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, Gallimard, Paris, 1989.
- LEVI Primo, *Si c'est un homme*, Julliard, Pocket, 1987.
- LEVY Daniel, SZNAIDER Natan, « The Holocaust and the Formation of Cosmopolitan Memory », *European Journal of Social Theory* 5(1) :87-106.
- LEVY Daniel, SZNAIDER Natan, *The Holocaust and the Memory in the Global Age*, Philadelphia, Temple University Press, 2006, 234 p.
- LEVY Jacques, « La mondialisation : un événement géographique », *L'Information géographique*, 2007/2 Vol. 71, p. 6-31.
- LIBESKIND Daniel, *Construire le futur d'une enfance polonaise à la Freedom Tower*, Albin Michel, 2005

- LINDEBERG Sylvie, WIEVIORKA Annette, « Les deux scènes du procès Eichmann », *Annales. Histoire, Sciences sociales* 2008/6, 63^e année, pp. 1249-1274.
- LINENTHAL Edward T., *Preserving Memory. The Struggle to Create America's Holocaust Museum*, Columbia University Press, 2001, 336 p.
- LOSONCZY Anne-Marie, « La muséification du passé récent en Hongrie post-communiste : deux mises en spectacle de la mémoire », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, Volume 37, 2006, n°3, Mémoires à l'Est, pp. 97-112.
- LUSSAULT Michel, *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*, Seuil, 2007.
- LUSSAULT Michel, *De la lutte des classes à la lutte des places*, Grasset, 2009, 221p.
- LUSSAULT Michel, LEVY Jacques. (dir.), *Logiques de l'espace, esprit des lieux*, Belin, 2000.
- LYNCH Kevin, *L'Image de la cité*, Paris, Dunod, 1971.
- MAIER Charles S., « Mémoire chaude, mémoire froide. Mémoire du fascisme, mémoire du communisme », *Le Débat*, 2005/5 n°122, pp. 109-117.
- MANALE Margaret, « Berlin sans frontières ? », *Espaces et sociétés*, 2004/1 n° 116-117, p. 189-208.
- MARCUSE Harold, « Holocaust Memorials : The Emergence of a Genre », *American Historical Review*, February 2010, pp. 53-89.
- MAUZE Marie, ROSTKOWSKI Joëlle, « La fin des musées d'ethnographie ? » *Peuples autochtones et nouvelles perspectives muséales*, *Le Débat*, 2007/5 n° 147, p. 80-90.
- MAYER Arno, « Les pièges du souvenir », *Esprit*, n° 7, juillet 1993
- MAYERS Oren, « Musées historiques et américanisation de l'Holocauste », *Le Temps des Médias*, 2005/2, N°5, p. 92-114.
- MEDYKOWSKI, W., 2008, « Les archives de Yad Vashem : un outil essentiel de la recherche sur la Shoah », in « L'historiographie israélienne de la Shoah, 1942-2007 », *Revue d'histoire de la Shoah* n°188, pp. 199-222.
- MERLEAU-PONTY Maurice, *La structure du comportement*, 248p, PUF, Quadrige, Paris, 1942.
- MERLEAU-PONTY Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, 1945.
- MESNARD Philippe, *Conscience de la Shoah. Critique des discours et des représentations*. Éditions Kimé, 2000, 418 p.
- MEYERS Peter Alexandre, « Le « musée vivant » raconte sa propre histoire : une première lecture de l'United States Holocaust Memorial Museum », *Cités* 2002/3, n°11, p. 159-183., p. 176.
- MICOUD André, (2006) Entretien avec André Micoud : un herméneute en prise avec ses objets, Dumain A., Dejeans D., Lambelet A., *Ethnographiques.org*, n°9 [en ligne] <http://www.ethnographiques.org/2006/Dumain,et-al>, page consultée le 1er février 2012.
- MICOUD André, *Des Hauts Lieux. La construction sociale de l'exemplarité*, Paris, CNRS Périodiques, 1998.
- MINARD Pierre, *Conscience de la Shoah. Critique des discours et des représentations*. Paris, Kimé, 2000.

MINK Georges, « L'Europe et ses passés « douloureux » : stratégies historicisantes et usages de l'Europe », in *L'Europe et ses passés douloureux*, sous la direction de Georges MINK et Laure NEUMAYER, La Découverte, 2007, 268p.

MOLES Abraham, ROHMER Élisabeth, *Psychologies de l'espace*, Paris, L'Harmattan, 1998.

MONNET Jérôme, « La symbolique des lieux : pour une géographie des relations entre espace, pouvoir et identité », *Cybergeo : European Journal of Geography*, Politique, Culture, Représentations, article 56, mis en ligne le 07 avril 1998, modifié le 03 mai 2007. URL : <http://cybergeo.revues.org/5316>. Consulté le 07 octobre 2011.

MOUCHENIK Yoram, « *Ce n'est qu'un nom sur une liste, mais c'est mon cimetière* », *Traumas, deuils et transmission chez les enfants juifs cachés en France pendant l'Occupation*, La pensée Sauvage Éditions, Grenoble, 2006.

NICAULT Catherine, « La Shoah et la création de l'État d'Israël : où en est l'historiographie ? », *Les Cahiers de la Shoah* 2002/1, N°6, pp. 161-204.

NOLTE Ernst, *La guerre civile européenne*, Paris, Syrtes, 2000.

NORA Pierre, (Dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque illustrée des histoires », 1984-1992, 3 tomes.

NOVICK Peter, *L'Holocauste dans la vie américaine*, Paris, Gallimard, Coll. « Bibliothèque des histoires », 2001.

OESER Alexandra, *Enseigner Hitler: les adolescents allemands face au passé nazi. Appropriations, Interprétations et usages de l'histoire*, Éditions de la MSH, préface de J. Revel, 2010.

OFER Dalia, « The strenght of remembrance : Commemorating the Holocaust during the first decade of Israel », p. 2, in *Jewish Social Studies*, 2000

PAULIAN Claire, « La question de l'oubli dans le Mémorial pour les Juifs d'Europe de Berlin », *Interrogations ? Revue pluridisciplinaire en sciences de l'homme et de la société*, n°3, l'Oubli, Décembre 2006, pp. 75-87.

PEREC Georges, *Espèces d'espaces*, Galilée, Collection L'espace critique, 2000, nouvelle édition.

PEREC Georges, *La disparition*, L'imaginaire, Gallimard, 1969.

PEREGO Simon, « Les commémorations de la destruction des Juifs d'Europe au Mémorial du martyr juif inconnu du milieu des années cinquante à la fin des années soixante », *Revue d'histoire de la Shoah*, n° 193, juillet-décembre 2010, pp. 471-507.

PEREGO Simon, *Histoire, justice, mémoire: le Centre de documentation juive contemporaine et le Mémorial du martyr juif inconnu, 1956-1969*, mémoire de master 2 (sous la direction de Claire Andrieu), IEP de Paris, 2007, 358 pages, document non publié.

PESCHANSKI Denis, « Mémoires et 'grand récit' », MédiaMorphoses. Les Chantiers de la mémoire. INA. Médias, Été 2012, n°33.

PIVETEAU Jean-Luc, « L'espace entre désacralisation et consécration », *Autre Temps, Cahiers d'éthique sociale et politique*, N°43, 1994, pp. 33-45.

PIVETEAU Jean-Luc, « Le territoire est-il un lieu de mémoire ? » *L'Espace géographique* 1995/2, p. 113-123.

POIRRIER Philippe, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Points Seuil, 2004.

PORAT Dina, « Attitude of the Young State of Israel toward the Holocaust and its survivors : A debate over identities and values », chapitre 8, pp. 157-173, in L.J. SILBERSTEIN, *New perspectives on Israel History : The early years of the State*, New York, Editions New York University Press, 1991, 281p.

POTEL Jean-Yves, *La fin de l'innocence. La Pologne face à son passé juif*. Paris, Editions Autrement Frontières, 2009

POURTIER Roland, « L'Afrique noire au crible de la mémoire coloniale », *Hérodote*, 2006/1 no 120, p. 215-230.

POZNANSKI Renée, « La création du centre de documentation juive contemporaine en France (avril 1943), *Vingtième Siècle, Revue d'histoire*, N°63, juillet-septembre 1999, pp. 51-63.

PROST Antoine, « Les monuments aux morts », in Pierre NORA (dir.), *Les lieux de mémoire. I. La République*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1997, p. 204.

PROUST Marcel, *Le Temps retrouvé*, Paris, Gallimard, 1954.

RAFFESTIN Claude, « Écogénèse territoriale et territorialité », in *Espaces, jeux et enjeux*, Franck AURIAC et Roger BRUNET (dir), Fayard, 1986, 343p, pp. 175-185.

RAUSCHENBACH Brigitte, PERRON Catherine, « La mémoire des traumatismes collectifs et la politique de réconciliation. Variations sur un thème avec accent allemand », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, Volume 31, 2000, N°1, pp. 7-32.

RAUTERBERG Hanno, *Holocaust Memorial Berlin*, Ed. Lars Muller Publishers, Italie, 2005.

REGARD Fabienne, Combating Intolerance through Holocaust Education, Unesco, 27-29 may 2009, p.32, unesdoc.unesco.org/images/0018/001866/186689m.pdf, page consultée le 10 janvier 2012.

RICHARZ Monika, « Les Juifs en Allemagne depuis 1945 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, Année 1999, Volume 55, N°1, p. 72-77.

RIOUX Jean-Pierre, cité in Philippe POIRRIER, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Points Seuil, 2004, p. 333.

ROBIC Marie-Claire, article « Géographicité », *Hypergeo*, <http://www.hypergeo.eu/spip.php?article19>, page consultée le 7 octobre 2011.

ROBIN Régine, *Berlin chantiers. Essai sur les passés fragiles*. Stock, 2001, 445p.

ROBIN Régine, La mémoire saturée, http://raicc.mcgill.ca/raicc%20accueil_fichiers/moscov98.htm, page consultée le 16 février 2010.

ROLLAND Anne-Solène, MURAUSKAYA Hanna (Dir.), *De nouveaux modèles de musées ? Formes et enjeux des créations et rénovations de musées en Europe. XIX^e-XXI^e siècles*, Coll. Patrimoines et Sociétés, L'Harmattan, 2008, 339 p.

ROSIERE Stéphane, « La modification coercitive du peuplement », *L'Information géographique*, 2007/1 Vol. 71, p. 7-26.

ROUSSO Henry, « Cet obscur objet du souvenir », in IHTP, *La mémoire des Français*, Paris, Éditions du CNRS, 1986, p. 52.

ROUSSO Henry, « Vers une mondialisation de la mémoire », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2007/2 no 94, p. 3-10.

ROUSSO Henry, *Vichy, un passé qui ne passe pas*, Folio, nouvelle édition, 1997.

ROYER Clara, « Littérature hongroise, littérature « juive hongroise » ? Dossier *Le renouveau du monde juif en Europe centrale et orientale*, In http://www.regard-est.com/home/breve_contenu.php?id=1218, page consultée le 6 décembre 2011.

ROZENBERG Danielle, « Espagne : penser la Shoah, penser l'Europe », in *L'Europe et ses passés douloureux*, sous la direction de Georges MINK et Laure NEUMAYER, La Découverte, 2007, 268p

SANGUIN André-Louis. Les diasporas et leurs trajectoires dans les grandes métropoles canadiennes, l'exemple de Montréal, *Norois*. N°161, 1994. Amérique du Nord. Janvier-Mars 1994. pp. 111-129.

SCHILLO Frédérique, Une énième réplique au séisme de 1973. Publication des archives de la guerre du Kippour, article publié dans *lavedesidees.fr*, le 31 août 2011

SCHLAGDENHAUFFEN-MAIKA R., « Le nouveau musée de Yad Vashem et la commémoration des victimes homosexuelles du nazisme », *Bulletin du Centre de recherche français de Jérusalem* 16, 2005, p. 120-138.

SCHNEERSOHN Isaac, « La création du Centre de Documentation Juive Contemporaine », *Le Monde juif*, n° 63-64, mars-avril 1953.

SEGEV Tom, *Le septième million. Les Israéliens et le Génocide*, Liana Levi, Piccolo, 1993, 686 p.

SEMPRUN Jorge, Une tombe au creux des nuages. Essais sur l'Europe d'hier et d'aujourd'hui, Flammarion, Champs essais, 2010, 328 p.

SILVER Daniel B, *Refuge en Enfer : Comment l'Hôpital juif de Berlin a survécu au nazisme*, Édition André Versaille, 288 pages.

SION Brigitte, « A transnational comparison », site *myjewishlearning.com*, article publié en 2007, page consultée le 7 juin 2011.

SION Brigitte, « Affective Memory. Ineffective Functionality : Experiencing Berlin's Memorial to the Murdered Jews of Europe », in *Memorialisation in Germany after 1945*, Ed Bill Niven et Chloé Paver, Palgrave/Macmillan, 2009, pp. 243-252.

SION Brigitte, *Absent Bodies, Uncertain Memorials: Performing Memory in Berlin and Buenos Aires*. Lanham, Maryland: Lexington Books, sous presse.

SKINNER Jonathan, (edited by), *Writing the Dark Side of Travel*, Berghahn Books, New York, Oxford, 2012, 209p.

SMOLAR Aleksander, « La politique orientale d'un nouveau pays membre de l'UE », *Le Courrier des pays de l'Est*, 2004/2, n°1042, pp. 20-26.

STOCK Mathis, "L'habiter comme pratique des lieux géographiques.", *EspacesTemps.net*, Textuel, 18.12.2004, <http://espacestemps.net/document1138.html>, page consultée le 5 octobre 2011.

STOCK Mathis, « Les sociétés à individus mobiles : vers un nouveau mode d'habiter ? », in *EspacesTemps.net*, 2005.

SZEGÖ György, « Beyond Dispute. On the New Building of the Holocaust Memorial Centre », *Holokaust Emlékközpont*, 16 p., pp. 9-11.

SZUREK Jean-Charles, « Les relations judéo-polonaises », in BAFOIL F. (Dir.), *La Pologne*, Paris, Fayard, 2007.

- TOBELEM Jean-Marie, *Le nouvel âge des musées. Les institutions culturelles au défi de la gestion*, Armand Colin, 2005.
- TOMASZEWSKI Jerzy, « L'historiographie polonaise sur la Shoah », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, Année 2001, Volume 61, Numéro 1, pp. 53-61.
- TRAVERSO Enzo, « L'Europe et ses mémoires. Trois perspectives croisées », *Raisons politiques*, 2009/4, n°36, pp. 151-167.
- TRUC Gérôme, « Ground Zero entre chantier et charnier » Sur les rapports entre pulvérisation de corps humains, mémoire et lieux, *Raisons politiques*, 2011/1 n° 41, p. 33-49.
- URBAIN Jean-Didier, *L'Idiot du voyage. Histoire des touristes*, 1991, rééd. Payot, 2002.
- URBAIN Jean-Didier, Préface « Tourisme et mémoire », *Cahier Espaces 80*, Éditions Espaces tourisme et loisirs, Décembre 2003, 120 p.
- VANDER GUCHT Daniel, *Ecce Homo Touristicus. Identité, mémoire et patrimoine à l'ère de la muséalisation du monde*. Quartier libre, Éditions Labor, 2006, 134 p.
- VELTZ Pierre, *Mondialisation, villes et territoires : une économie d'archipel*, PUF, 1996.
- VESCHAMBRE Vincent, « Patrimoine : un objet révélateur des évolutions de la géographie et de sa place dans les sciences sociales », *Annales de géographie*, 2007/4, n°656, pp. 361-381.
- VIARD Jean, *Éloge de la mobilité. Essai sur le capital temps libre et la valeur travail*, Éditions de l'Aube, Coll. Monde en cours, 205 p.
- VIEIRA Lise, « Avant-propos » Les nouveaux supports du numérique. Mutation des espaces d'expression, de l'ergonomie et des usages, *Les Cahiers du numérique*, 2010/2 Vol. 6, p. 9-12.
- VOLVEY Anne, « L'espace vu du corps », in Jacques LEVY et Michel LUSSAULT (dir.), *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Belin, 2000.
- WAHNICH Sophie, « Transmettre l'effroi, penser la terreur. Les musées d'une Europe déchirée », *Gradhiva*, 5/2007, article mis en ligne le 12 juillet 2010. URL : <http://gradhiva.revues.org/692>. Consulté le 02 mai 2011, p. 26-37.
- WEIL Benjamin, « Les musées voient l'avenir en Net », *Beaux Arts magazine* n°178, Mars 1999.
- WEINBERG, J. et ELIELI R., *The Holocaust Museum in Washington*, Rizzoli, 1995.
- WIEVIORKA Annette « La représentation de la Shoah en France : mémoriaux et monuments », in *Musées de guerres et mémoriaux*, J-Y Boursier (Dir.), Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2005
- WIEVIORKA Annette, « 1992. Réflexions sur une commémoration », *Annales ESC*, 48^{ème} année, n°3, mai-juin 1993, p. 703.
- WIEVIORKA Annette, « La construction de la mémoire du génocide en France », *Le Monde juif*, n° 149, septembre-décembre 1993
- WIEVIORKA Annette, *Eichmann, de la traque au procès*, André Versaille éditeur, 2011, 286p.
- WIEVIORKA Annette, *L'ère du témoin*, Plon, 1998.
- WIEVIORKA Annette, Réflexions sur une commémoration. In: *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 48e année, N° 3, 1993. pp. 703-714, p. 708.
- YOUNG James E, « La Biographie d'une image mémoriale : le monument du ghetto de Varsovie de Nathan Rapoport », *Pardès*, n° 13, mai 1991, pp. 57-85.

YOUNG James E., « Écrire le monument : site, mémoire, critique », *Annales ESC* 48 (3), 1993, p. 729-743.

YOUNG James E., *Germany's Memorial Question : Memory, Counter-Memory, and the End of the Monument*, 1998, Duke University Press, pp. 853-880.

YOUNG James, « Daniel Libeskind's Jewish Museum in Berlin : The Uncanny Arts of Memorial Architecture », *Jewish Social Studies*, vol. 6, n°2, hiver 2000, pp. 1-23.

ZERTAL Idith, *La nation et la mort. La Shoah dans le discours et la politique d'Israël*, La Découverte/Poche, 2008.

ZIMEK Bernd, et al., « Le processus dialectique de la mémoire collective : l'exemple de l'Allemagne après-guerre », INRP, *Revue française de pédagogie*, 2008/4, n°165, pp. 17-29.

Table des matières

REMERCIEMENTS.....	5
INTRODUCTION GENERALE.....	7
CHAPITRE UN <i>MATRICES SPATIALES ET HISTORIQUES DE L'EDIFICATION DES GRANDS MUSEES COMMEMORATIFS DE LA SHOAH (EUROPE, AMERIQUE DU NORD ET ISRAËL)</i>	29
Dans les tourments et lendemains du génocide	31
<i>Malheur aux vaincus, version Hitler</i>	<i>31</i>
<i>Le projet Yad Vashem en Palestine</i>	<i>32</i>
<i>Sauver, en France, ce qui peut (encore) l'être</i>	<i>33</i>
<i>Créer un mémorial comme espace mémoriel symbolique</i>	<i>35</i>
<i>Une concurrence mémorielle et spatiale exacerbée entre Paris et Jérusalem</i>	<i>36</i>
<i>Une concurrence idéale et idéologique</i>	<i>38</i>
<i>Un espace utopique ? Le kibboutz Lohamei Haghetat</i>	<i>39</i>
<i>Une Amérique peu concernée par l'Holocauste</i>	<i>41</i>
Guerre Froide, Guerre des Six Jours et Guerre du Kippour.....	41
<i>Le procès Eichmann : un procès mondialisé qui renforce Israël ?</i>	<i>42</i>
<i>La Guerre des Six Jours et la crainte d'un nouvel Auschwitz</i>	<i>45</i>
<i>La Guerre du Kippour ou la vulnérabilité d'Israël</i>	<i>47</i>
<i>L'Amérique « découvre » l'Holocauste</i>	<i>48</i>
<i>De nouvelles concurrences géographiques pour de nouveaux enjeux ?</i>	<i>50</i>
Rideau de Fer et chute du Mur	51
<i>L'Allemagne : Terre promise à l'Ouest ?</i>	<i>51</i>
<i>L'Allemagne, billet simple et destination retour</i>	<i>52</i>
<i>L'Allemagne et la mémoire : entre empathie et Realpolitik</i>	<i>53</i>
<i>Allemagne : Zakhor ! (Souviens toi !)</i>	<i>54</i>
<i>L'Allemagne et la mémoire : version RDA</i>	<i>55</i>
<i>Realpolitik : version RDA</i>	<i>56</i>
<i>Pologne : un arbre pluri-centenaire déraciné</i>	<i>58</i>
<i>Varsovie et son « encombrant » Ghetto</i>	<i>59</i>
<i>Le monument de Rapoport comme icône spatiale, et le film « Shoah » comme révélateur</i>	<i>62</i>
<i>- Pologne: Zakhor ! (Souviens toi !)</i>	<i>63</i>
<i>Hongrie : une déportation tardive mais rapide</i>	<i>65</i>
<i>Hongrie : un mea culpa qui tarde à venir ?</i>	<i>66</i>
<i>Conclusion : la Shoah comme impératif mémoriel face à une recrudescence de l'antisémitisme ?</i>	<i>68</i>
CHAPITRE DEUX <i>MUSEES ET MEMORIAUX DANS LA VILLE. SENS DES LIEUX ET ANCRAGES URBAINS</i>	72
Au cœur des anciens quartiers juifs : un usage spatial du passé comme agencement qui va de soi ?	76
<i>Un mémorial à Paris : pourquoi Paris ?</i>	<i>77</i>
<i>Le mémorial parisien : à proximité du Pletzl</i>	<i>77</i>
<i>L'inauguration du mémorial parisien : une dimension républicaine et juive</i>	<i>79</i>
<i>Le Pari(s) du syncrétisme des lieux</i>	<i>80</i>
<i>Los Angeles Museum Holocaust : le plus ancien musée de l'Holocauste américain</i>	<i>81</i>
<i>Un monument mémorial dans le quartier des rescapés</i>	<i>82</i>
<i>Une architecture très « californienne » pour un musée underground</i>	<i>84</i>
<i>Montréal : la communauté juive la plus ancienne au Canada</i>	<i>87</i>
<i>Montréal : une communauté de survivants importante et active</i>	<i>87</i>

La coprésence d'autres mémoires douloureuses	90
<i>Australie : la mémoire blessée des Aborigènes</i>	<i>90</i>
<i>Les Juifs en Australie : entre « colons » et « parias »</i>	<i>91</i>
<i>Melbourne : une opportunité mémorielle et foncière.....</i>	<i>92</i>
<i>Juifs et Apartheid en Afrique du Sud.....</i>	<i>93</i>
<i>Y a-t-il une place pour la douloureuse mémoire de l'esclavage et de l'apartheid ?.....</i>	<i>93</i>
<i>Le musée de l'Holocauste au Cap, seul musée africain de ce genre</i>	<i>94</i>
<i>Imparfait des mémoires conjuguées : l'exemple de Fukuyama au Japon.....</i>	<i>95</i>
Un capital-images, un « starchitecte », et des « images capitales ».....	96
<i>Daniel Libeskind : un starchitecte des mémoires douloureuses.....</i>	<i>96</i>
<i>Une centralité fédérale et américaine attractive, polarisante et maximale</i>	<i>98</i>
<i>Un alibi moral sur le Mall ?</i>	<i>101</i>
<i>Une architecture concentrationnaire au cœur de l'appareil symbolique national ?</i>	<i>102</i>
<i>Perspektive d'un Mémorial dans Berlin réunifié</i>	<i>104</i>
<i>Un projet, des débats.....</i>	<i>106</i>
<i>Quelles formes donner au Mémorial ? Exemples de deux projets non retenus</i>	<i>107</i>
<i>Le projet final, et, toujours, les débats</i>	<i>109</i>
<i>Un paysage monolithique urbain et des cicatrices qui démangent ?</i>	<i>110</i>
Au cœur d'espaces panoramiques : un « horizon » idéologique et spatial de l'espace..	112
<i>San Francisco, l'Holocauste selon George Segal.....</i>	<i>112</i>
<i>Un musée à New York dès 1947 ?</i>	<i>114</i>
<i>Un musée à New York en 1997 !</i>	<i>115</i>
<i>Le Jewish Heritage Museum : jeux d'acteurs et combat d'un homme.....</i>	<i>116</i>
<i>Yad Vashem, un ancrage symbolique au cœur de la nation.....</i>	<i>119</i>
Des musées et des mémoriaux : entre l'implicite et l'explicite	121
<i>Budapest : un musée peut-il en cacher un autre ?</i>	<i>121</i>
<i>Un deuxième musée, spécifique de la Shoah, ni vraiment au centre, ni vraiment en périphérie.....</i>	<i>124</i>
<i>Des mémoriaux urbains sur les lieux des crimes</i>	<i>126</i>
<i>Conclusion.....</i>	<i>128</i>
 CHAPITRE TROIS AMENAGEMENTS ET USAGES DES LIEUX DE MEMOIRE : ENTRE ARTEFACTS MATERIELS ET IDEALITES SPATIALES	 131
Accéder, se déplacer, franchir : entre parcours et mise à distance ?	134
<i>Accéder... ..</i>	<i>135</i>
<i>Des cheminements contrariés et/ou imposés.....</i>	<i>138</i>
<i>Une interface déporté-e/public par le prisme d'objets et reliques authentiques pour accentuer la proximité ?</i>	<i>144</i>
Une architecture mémorielle performative : déséquilibres, troubles et vertiges	148
<i>Le corps à l'épreuve des mémoires blessées : une architecture anxiogène pour les sens.....</i>	<i>150</i>
<i>Entendre et voir</i>	<i>154</i>
<i>Des territoires de la terreur</i>	<i>157</i>
<i>L'espace d'un récit ; le récit d'un espace</i>	<i>159</i>
Produire du territoire idéal et matériel.....	166
<i>Des « cabinets de réflexion ».....</i>	<i>166</i>
<i>Des agencements territoriaux pour des territorialités plurielles</i>	<i>170</i>
<i>Une sacralisation de la nature</i>	<i>177</i>
<i>Conclusion.....</i>	<i>182</i>
 CHAPITRE QUATRE POUR QUI ? ET POUR QUOI ? PATRIMOINES CULTURELS ET VALORISATION TOURISTIQUE DE CES HAUT-LIEUX MEMORIELS.....	 184
Les publics : une diversité d' « habitants temporaires », une majorité de scolaires.....	187
<i>Une comparaison des publics selon les musées est-elle possible ?.....</i>	<i>188</i>
<i>Un public essentiellement composé d'élèves.....</i>	<i>192</i>

<i>L'enseignement de la Shoah : quels enjeux ? : « Ne pas transmettre était inacceptable, transmettre était vertigineux »</i>	195
<i>Les musées hors les murs</i>	200
Des touristes ... qui pratiquent quelles formes de tourisms ?	202
<i>Un tourisme comme un autre ?</i>	203
<i>Un tourisme urbain</i>	210
<i>Un tourisme culturel ou un tourisme de masse ?</i>	211
<i>Un tourisme de mémoire ?</i>	213
<i>Du dark tourism?</i>	215
La Shoah sur les sites Internet des principaux musées	217
<i>Un public « en ligne »</i>	218
<i>La numérisation de la mémoire de la Shoah</i>	225
<i>Conclusion</i>	231
CONCLUSION GENERALE	234
Bibliographie	238
TABLE DES MATIERES	251
TABLE DES CARTES, TABLEAUX ET ILLUSTRATIONS	253
TABLE DES PHOTOGRAPHIES	254

Table des cartes, tableaux et illustrations

<i>Victimes (en nombres) de la Shoah.</i>	18
<i>Musées, Musées-Mémoriaux et Mémoriaux de la Shoah dans le monde, selon le site www.memorial-museums.net.</i>	21
<i>La mémoire de la Shoah dans le monde. Musées, Musées-Mémoriaux et Mémoriaux</i>	22
<i>Beit Lohamei Haghetat (le musée des combattants des ghettos) situé en Galilée occidentale, entre Acre et Nahariya, en bordure de la route n°4. Source : site Internet</i>	40
<i>Temporalités et périodes d'établissement des principaux musées consacrés à la Shoah.</i>	71
<i>La crypte du Mémorial de la Shoah de Paris, un modèle synchrétique des lieux.</i>	80
<i>Poster de Pascale Nédélec présenté au FIG en 2006</i>	100
<i>Le ghetto de Budapest et les sites de massacres</i>	126
<i>Typologie d'implantation urbaine des musées et mémoriaux de la Shoah.</i>	130
<i>Plan du Musée Juif de Berlin.</i>	140
<i>Plan du nouveau complexe muséologique de Yad Vashem.</i>	143
<i>Plan de la salle consacrée au ghetto de Varsovie au musée de Yad Vashem</i>	172
<i>Photographie de la maquette du complexe de Yad Vashem, exposée dans le hall du musée.</i>	179
<i>Évolution de la fréquentation quantitative du musée de Montréal (2004-2011)</i>	190
<i>Fréquentation qualitative du musée de Montréal. Année 2010.</i>	190
<i>Fréquentation de quatre grands musées nationaux de la Shoah en 2010.</i>	191
<i>Classement TripAdvisor des musées urbains de la Shoah (de notre corpus)</i>	210
<i>Portail de l'USHMM, Washington DC</i>	219
<i>Portail de Yad Vashem</i>	219

<i>Portail du Mémorial de la Shoah, Paris.</i>	220
<i>Portail du Centre Commémoratif de l'Holocauste à Montréal.</i>	220
<i>Portail Los Angeles Museum of the Holocaust</i>	221
<i>Portail Museum of Jewish Heritage . A living Memorial to the Holocaust, New York.</i>	221
<i>Portail Denkmal für die ermordeten Juden Europas. Berlin.</i>	222
<i>Portail Jüdisches Museum Berlin.</i>	222
<i>Portail Musée Holocaust Budapest</i>	223
<i>Fréquentation en ligne des sites web de quatre musées nationaux en 2010.</i>	224
<i>Fréquentation Youtube des deux principaux musées mondiaux.</i>	225
<i>Appel à témoigner du Rabbin Israël Meir Lau, sur le site Yad Vashem.</i>	227
<i>Récit de vie de Samuel Ramstein, programme Remember me,</i>	228
<i>USHMM Washigton, DC.</i>	228
<i>Le cœur de Fania Fainer : extérieur et intérieur. Montréal.</i>	229

Table des photographies

<i>Croquis de dessinateur judiciaire, exposé au Pavillon des Expositions de Yad Vashem.</i>	43
<i>Le monument de Rapoport à Yad Vashem.</i>	61
<i>Mémorial de l'Holocauste à Los Angeles, Pan Pacific Park.</i>	83
<i>Vue du musée de L.A., depuis le Park. Le musée est souterrain de ce côté-ci.</i>	84
<i>Musée de l'Holocauste, à proximité du Mémorial, Los Angeles.</i>	85
<i>Mur du patio des enfants.</i>	86
<i>Le centre commémoratif de l'Holocauste de Montréal est situé au rez-de-chaussée.</i>	88
<i>Musée-Mémorial de Washington.</i>	104
<i>Copie de la carte postale distribuée gratuitement à 500.000 exemplaires</i>	110
<i>San Francisco. The Holocaust de George Segal.</i>	113
<i>Plaque de granit, inaugurée le 19/10/1947, par le maire William O'Dwyer, dans Riverside Park.</i>	114
<i>Museum of Jewish Heritage. A living Memorial to the Holocaust.</i>	118
<i>Netzer A'Haron.</i>	120
<i>Façade de l'immeuble de la Maison de la Terreur. Budapest.</i>	122
<i>Cour intérieure du musée de l'Holocauste à Budapest.</i>	124
<i>Hommage aux victimes tuées sur le bord du Danube par les Croix Fléchées.</i>	127
<i>Enfant jouant à sauter sur les stèles. Berlin.</i>	136
<i>Interface trottoir-champ de stèles.</i>	137
<i>Cimetière du Mont des Oliviers à Jérusalem.</i>	138
<i>Architecture du hall intérieur du musée de Washington</i>	145
<i>Le Jardin de l'Exil. Musée Juif de Berlin.</i>	151
<i>Installation de Menasche Kadischman dans "Le Vide de la Mémoire"</i>	153
<i>Photographie de la terrasse de Yad Vashem et de la forêt de Jérusalem</i>	165
<i>La Vallée des Communautés Perdues. Yad Vashem.</i>	170
<i>Le Mémorial pour les Déportés. Yad Vashem.</i>	175

<i>Vue sur la Statue de la Liberté du 3^{ème} étage du Museum of Jewish Heritage</i>	177
<i>Mémorial des soldats et partisans juifs à Yad Vashem.</i>	178
<i>Budapest. L'arbre de vie du sculpteur Imre Varga</i>	180
<i>Le Jardin de pierres du Museum of Jewish Heritage</i>	181
<i>Jeunes militaires israéliens à Yad Vashem.</i>	194